N° 728 39e Année Tome CCVII 15 Octobre 1928

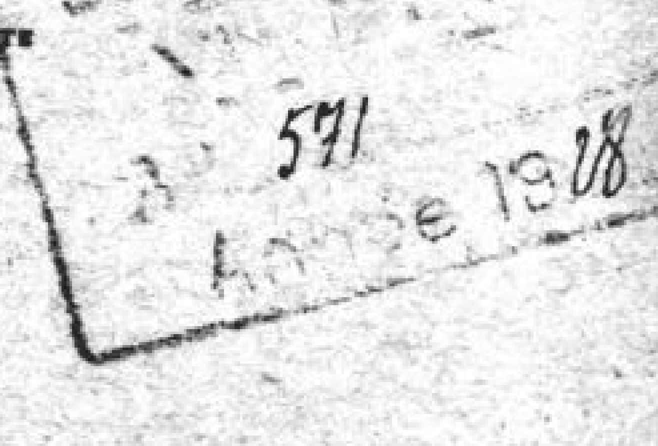
MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 *fr.* | *Étranger*....... 4 *fr.* 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

LA LIBRAIRIE ROUMANILLE

—

Au printemps de l'année dernière s'est éteinte dans la ville d'Avignon la douce Térèse Boissière, fille du poète provençal, Joseph Roumanille, fondateur du Félibrige. De ce Félibrige elle-même avait été reine, au plus beau moment peut-être de son activité, et depuis la mort de sa mère, c'est-à-dire depuis l'année 1920, elle dirigeait la publication annuelle de l'*Armana Prouvençau,* organe officiel des Félibres. Avec cette femme charmante, dont le père, la mère, l'oncle et le mari furent poètes et qui savait elle-même fort joliment écrire en français comme en provençal, avec cette fée du Félibrige disparaissent bien des souvenirs dont la librairie Roumanille, qu'elle dirigeait en ces dernières années, fut le cadre intime et poétique. N'est-ce pas l'instant, avant que de tels souvenirs s'effritent à travers les mémoires vite oublieuses, de les recueillir et de les condenser ici, en esquissant une brève histoire de la librairie Roumanille?

C'est là d'ailleurs se placer au cœur même du Félibrige, c'est-à-dire au cœur même de la Renaissance provençale, de langue d'oc, et même de langue française. Et quand je dis le cœur, ce n'est pas une métaphore facile et devenue banale; c'est en son sens physique que je veux prendre ce mot. De même que le cœur règle la circulation du sang dans l'organisme, que ses battements sont signe de vie, que son arrêt est signe de mort,

la librairie Roumanille a, depuis 1855, commandé la circulation des idées et des sentiments dans le corps félibréen et distribué en toutes ses parties le sang pur de sa doctrine et de sa poésie.

On l'évoque souvent cette librairie, fameuse non dans l'histoire du commerce du livre, mais dans celle de l'échange des idées; on en a beaucoup parlé çà et là, mais en des articles cursifs, en des récits anecdotiques, en des nécrologies. On n'en a jamais fait l'histoire de façon exacte et méthodique; on n'a pas dit précisément quand, comment, pourquoi elle était née, le grand rôle intellectuel qu'elle avait joué. Cependant c'est là que fut le berceau de *Mirèio*, de *Calendau*, de tant d'autres livres qui sont la joie et l'honneur de la Provence; il importe donc, je crois, de situer cette librairie de façon autant que possible définitive, de montrer entre ses quatre murs celui ou celle qui les ont animés, d'évoquer à leurs côtés tous ceux qui sont venus les visiter. Quelle que soit la force d'expansion propre au génie, il a besoin de secours pour se manifester au monde, d'un endroit où se faire reconnaître. C'est ici le point de contact du Félibrige mistralien avec l'homme de la rue, avec le lettré, avec celui qui passe sur le trottoir et regarde à l'étalage les livres nouveaux, et puis s'en va, avec celui qui entre dans la boutique pour s'informer mieux, qui engage la conversation avec un libraire qui est un poète et qui indique au delà d'Avignon à tous les curieux de grande poésie la route de Maillane, celle qui passe par Saint-Rémy.

I

On sait que Roumanille n'eut pas tout de suite l'idée de se faire libraire ni les ressources nécessaires pour s'établir comme tel. Fils de jardiniers de Saint-Rémy, où il naît en 1818, aîné de sept enfants, et destiné peut-

être à la prêtrise, mis pour ce au latin à Tarascon, sorti du collège sans autre vocation que celle de poète, il se fait professeur pour vivre, d'abord à Nyons, au pied du Ventoux, ensuite au petit pensionnat Dupuy en Avignon.

Au collège de Tarascon déjà et plus encore au sortir du collège, il a commencé à écrire des vers français; il les a lus à sa mère qui n'y a rien compris; alors il les a déchirés en jurant de ne rien écrire désormais que sa mère ne fût capable de comprendre; il s'est mis à composer des vers et des contes provençaux. Chanter ses souvenirs dans la langue des siens, amuser le peuple de Provence, tout en l'instruisant et le moralisant par des récits savoureux, telle était alors sa seule ambition. Mais voici qu'un renfort inattendu est venu à lui, voici qu'un beau Dimanche, au son des cloches, il a découvert le jeune Frédéric Mistral.

Le grand poète nous a conté, en ses *Mémoires*, de façon exquise, cette rencontre : il a quinze ans, il s'amuse, aux Vêpres, à traduire les Psaumes. Roumanille saisit le papier suspect, il reconnaît, en pleurant de joie, que ce sont des vers provençaux; de cette rencontre naît une amitié, qui durera près d'un demi-siècle, et dont sortira le Félibrige. Dès lors Roumanille, aiguillé par son jeune disciple, sent naître son ambition : il laisse ses humbles fonctions de professeur à moitié surveillant; il s'engage à l'imprimerie Seguin, où l'on a besoin d'un correcteur qui sache lire et corriger les épreuves des gros livres de théologie écrits en latin.

C'est là qu'il fait, en 1847, imprimer son premier recueil, les *Margarideto,* dont le titre évoque les jardins de Saint-Rémy; car son patron, François Seguin, vieux Provençal, est aussi un fervent provençaliste, curieux de vieilles traditions et de musique populaire.

Dans ce milieu patriarcal et conforme à ses goûts, Roumanille se trouvait certes à l'aise, mais à rester

correcteur d'imprimerie, il ne voyait pas grand avenir pratique ni intellectuel.

Donc vivant au milieu des livres que l'on fabrique, ayant la passion d'en lire et d'en écrire, il se dit : « Après tout, pourquoi n'en vendrais-je pas? » Et le voilà qui va s'établir libraire. Libraire, il pourra vendre les livres qui l'intéressent, les beaux livres provençaux, ses *Margarideto,* ses *Sounjarello,* ses dialogues satiriques qu'avait publiés la *Commune,* de 1848 à 1852. Libraire, il pourra vendre les livres de ses amis les Félibres, puisque en 1854 le Félibrige vient d'être fondé au château de Font-Ségugne et vient en 1855 de publier un premier *Armana Prouvençau* qu'imprime et qu'édite Aubanel.

Ce n'est pas seulement pour vendre n'importe quels livres, afin d'assurer sa vie matérielle, que Roumanille quitte l'imprimerie Seguin; ce libraire rêve d'être un éditeur et de servir par sa boutique la grande Cause dont la conspiration de Font-Ségugne vient d'affirmer la valeur.

Une librairie, c'est un centre d'action, le quartier général d'une armée qui peut se disperser à travers la campagne, si elle sait où prendre les ordres. L'état-major du Félibrige aura désormais son siège rue Saint-Agricol.

II

Car c'est rue Saint-Agricol que Roumanille venait en 1855 installer sa librairie; c'était en plein cœur d'Avignon, puisque la rue, dont sa firme a rendu le nom célèbre, va de la place de l'Hôtel-de-Ville à ce qu'était alors la rue de la Calade, un nom bien provençal qui sonne sur les lèvres comme sous le pas sonnent les pavés qu'elle porte en son nom. Dans cette rue paisible, mais animée d'un grand passage de gens et de voitures, tombent à intervalles réguliers les heures sonnées par

Jacquemart à l'Hôtel-de-Ville, les appels des cloches de Saint-Agricol.

Cette église de Saint-Agricol au joli nom rustique s'accordait bien avec l'âme de celui qui voulait être appelé en souvenir de ses parents le *Félibre des Jardins*. Cet excellent saint, dont le patronyme sent la terre, aussi bien que la sentait le pseudonyme du jeune poète-libraire, avait été au septième siècle évêque d'Avignon. Fils d'évêque au reste, lui-même, son père ayant exercé avant lui, en Avignon, cette charge ecclésiastique. Pour le former aux lettres et aux études théologiques, ce père l'avait, à l'âge de quatorze ans, envoyé d'Avignon à l'Abbaye de Lérins, qui était, dans le golfe lumineux de Cannes, un asile tout aussi lumineux de savoir et de sainteté. En cette belle solitude maritime, il avait passé seize années d'adolescence et de jeunesse; puis, son père l'avait rappelé, le jugeant formé par la méditation et prêt à l'action, lui avait conféré les saints ordres, lui avait donné le titre d'archidiacre, l'avait choisi comme coadjuteur, l'avait fait ensuite élire évêque par le peuple d'Avignon. Il exerça quarante ans l'épiscopat en sa bonne ville, y libéra des serfs, y construisit des églises, et s'endormit dans le Seigneur en l'an 700, après avoir embaumé Avignon de ses vertus. C'est pourquoi son souvenir subsiste, indestructible, attaché au reste à l'église qui porte son nom.

C'est lui-même qui la fonda en 680, donnant pour ce sa propre maison. Détruite par les Sarrasins au début du VIIIe siècle, elle fut rétablie en 911 par l'évêque Foulques, mais agrandie et même reconstruite au XIVe siècle grâce aux libéralités du pape Jean XXII : la façade en fut terminée au début du XVe siècle.

C'est que le culte de Saint-Agricol n'avait cessé de se fortifier en Avignon : c'était lui qu'on implorait tout spécialement pour avoir la pluie en temps de sécheresse; aussi au XVIIe siècle la ville le choisit-elle comme protec-

teur, et fit de sa fête une fête patronale et obligatoire selon la bulle du pape Urbain VIII.

C'est donc, on le voit, sous la protection d'un saint tout puissant, du saint avignonnais par excellence que Roumanille venait se placer en fixant sa librairie rue Saint-Agricol, N° 10. Elle était alors presque attenante à l'église; quand il la déplaça quelques années plus tard pour la fixer dans l'immeuble où elle se trouve aujourd'hui, N° 19, elle était située en face même de l'église. Le bon Félibre n'avait qu'à traverser la rue pour être dans l'église, en entrant par sa petite porte qui donne tout auprès du chœur où il pouvait chanter les offices.

Dans cette église il pouvait réjouir sa vue et son goût du passé en admirant, au fond du cœur, ce qu'on peut voir encore, dans l'ombre, d'une fresque peinte au XVIIe siècle par Pierre de Cortone, qui y représenta Saint Agricol mettant sous la protection de la Vierge la ville d'Avignon avec ses remparts, ses portes, les îles du Rhône; il pouvait voir aussi un beau bénitier d'un travail singulier, une chaire bien ornée, le mausolée de Pompée Catelina, qui fut au début du XVIIe siècle gouverneur du Comtat-Venaissin, les tombeaux des Grillet et des Peruzzi, des Doni, des Brante, des Crochan, celui du célèbre peintre hollandais Quirinus van Banken, les reliques de Saint Agricol réunies sous le maître-autel à celles de son père Saint Magne, l'épitaphe de Pierre Mignard, enfin toutes sortes de beaux souvenirs d'histoire et d'art, qui peuvent faire une digne auréole autour de méditations poétiques. C'est là qu'assidu paroissien Roumanille a puisé pendant trente-cinq années le courage de continuer son œuvre de restauration linguistique. C'est là que son corps, celui de sa femme, de son petit-fils, de sa fille, reçurent les bénédictions dernières avant d'aller reposer au cimetière de Saint-Rémy.

En cette même église, le grand et subtil romancier provençal Joséphin Péladan a placé la découverte par son

héros de la jeune beauté qui le fait rêver longuement sur l'amour mystique, tel que l'ont conçu et chanté jadis les Troubadours; c'est là qu'il a situé les premiers chapitres de ses exquises *Dévotes d'Avignon*.

Ce quartier privilégié s'appelait autrefois le quartier des Fontaines; un cours d'eau souterrain, auquel vont s'alimenter encore de nombreux puits, lui fournissait de l'eau excellente. Quartier des Fontaines, voilà de quoi réjouir le cœur du Félibre de ce château de Font-Ségugne où fut fondé le Félibrige, et qui porte en son nom une fontaine aussi.

Cette portion, où il se fixait, de la rue Saint-Agricol s'appelait autrefois rue Harangerie, parce qu'on y vendait des harengs; plus tard on transforma plus poétiquement ce nom, qui sentait un peu fort la saumure, en celui d'Orangerie, évocateur de beaux fruits d'or.

Dans l'intervalle la rue avait été nommée rue Passionei, à cause du Vice-légat d'Avignon, Paul Passionei, qui s'était occupé de son alignement. Voilà encore un nom plein de suggestions; n'est-ce point là que devaient se faire entendre les accents passionnés de *Mireille*, de *Calendal*, des *Iles d'Or?*

Achevons d'épuiser les ressources de telles coïncidences : c'est dans cette rue Saint-Agricol que fut établie à la fin du XVe siècle le couvent des Frères de la milice du Temple. Après la suppression des Templiers, les Hospitaliers vinrent y fonder un établissement sous la protection de Saint-Jean. « Saint-Jean le moissonneur, Saint-Jean l'ami de Dieu », chantera Mistral dans *Mireille*, et les Félibres qu'il groupera ne seront-ils pas à leur façon des Hospitaliers et des Templiers, offrant à tous le bon accueil de leur joie poétique, construisant dans les nuages le temple idéal de la nation provençale?

Dernière et merveilleuse coïncidence : c'est en cette rue que se trouvait le palais du cardinal Pierre de Luna, qui fut, sous le nom de Benoît XIII, le dernier pape

d'Avignon et que Mistral a chanté dans *Nerto*. A quelques pas de là, c'était l'hôtel des Baroncelli, sous le vocable du Roure, ce palais où Mistral devait, de 1891 à 1898, composer et éditer l'*Aioli*, son journal de combat félibréen, et qui est devenu maintenant un incomparable musée de souvenirs mistraliens (1).

III

Et voici que dans l'*Armana prouvençau* de 1856, édité encore par Aubanel comme celui de 1855, à la rubrique des *Nouvelles félibréennes*, on annonce : « Le Félibre des Jardins s'est fait libraire », et on annonce aussi qu'il a l'intention de réunir en un seul volume tous ses volumes antérieurs, depuis les *Margarideto* jusqu'à la *Part de Dieu*, depuis les *Nouvé* jusqu'aux *Sounjarello*. Mais pour faire connaître plus longuement et plus hautement la bonne nouvelle, Roumanille a demandé des vers à son cher Mistral. Celui-ci les lui envoie dans une lettre du 16 juillet 1855 : « Mon cher Roumanille, dit-il, je vous envoie l'annonce que vous me demandez. Si vous ne la trouvez pas assez bonne ni convenable, déchirez-la. » Et après avoir copié l'annonce que l'on verra plus loin, il conclut : « Je vous embrasse et vous ressouhaite mille succès, commercialement bien entendu (car pour le reste vous ne laissez rien à désirer). »

La lettre était rédigée en français, mais l'annonce était en vers provençaux. L'*Armana* de 1856 la publiait à sa dernière page; la voici, avec sa bonne humeur, ses rimes, monotones à dessein, n'étant établies que sur les sons *oun* et *ibre*, sorte de rappel sonore, de battement de tambour, et aussi une certaine mignardise due à l'emploi pour la rime des diminutifs trop fréquents, tentation

(1) C'est là, grâce à l'extrême obligeance de Mme Jeanne de Flandreysy, qui y a réuni d'admirables collections, que j'ai puisé un grand nombre des renseignements contenus dans cette étude.

constante de la poésie provençale, à laquelle d'ailleurs Mistral a su échapper dans ses œuvres sérieuses, et dont il n'a pas à se garder dans une fantaisie de peu d'importance.

AVIS

Filles et garçons, amis grands et petits,
qui aimez toujours que le Provençal vibre,
nous vous faisons savoir avec grande ardeur
que Roumanille, ce maître félibre,
s'est fait libraire en ville d'Avignon.
Amis lecteurs, courez, courez-y donc,
si vous avez fantaisie de quelque joli livre.
Le vieux proverbe ici plus que jamais
est bien vrai qui dit : si vous avez besoin
d'une bonne eau, allez aux bonnes sources.

Bon « bastidan », quand de tes prés
tu auras fauché le beau dernier regain;
toi, gai meunier, dans la morte saison,
si parfois l'hiver avec ses glaçons
de ton moulin arrête les aubes,
de Roumanille allez à la maison;
vous en rapporterez quelque fin petit livre
pour vous amuser devant le foyer,
pendant que tombe la gelée.

Livre de contes et livre de chansons,
Margarideto et *Noëls* jolis,
et *Sounjarello* et *Tounin et Goutoun*
et *Provençales* sont toujours là
en compagnie de ce petit *Armana.*

Jeune époux, allez-y d'un pas joyeux et libre,
si vous avez à faire un cadeau à votre jeune femme.
Vous verrez là cent livres fort aimables,
livre de noces et livre d'oraisons,
où l'or brille en menues fibres.

Lettrés, savants, écoliers, petits abbés,
qui vous abreuvez au vase du savoir,
vous verrez là, sous leur couverture
de papier jaune ou de peau de castor,
auteurs célèbres, ouvrages de renom
faits dans Paris ou sur les bords du Tibre.
Mères, venez avec vos petits enfants,
et si vous plait quelque jolie image,
vous pourrez choisir là sur le tas.
Il y en a de tout prix et de tout calibre.
Allez donc tous, allez à la maison
de Roumanille, ce maître félibre,
car le proverbe ici plus que jamais
est bien vrai qui dit : si vous avez besoin
d'une bonne eau, allez aux bonnes sources.

LE FÉLIBRE DE BELLE-VUE

ASSABÈS

Chatouno e drole, ami grand e pichoun,
qu'amas toujour que lou Prouvençau vibre,
vous fèn assaupre emé grando afecioun
que Roumaniho, aquéu mestre felibre,
s'èi fa libraire en vilo d'Avignoun.
Ami leitour, courre, courre-ie dounc,
s'as fantasié de quauque poulit libre.
Lou vièi prouverbe eici vo jamai noun
es bèn verai, que dis : s'avès besoun
d'uno bono aigo, anas i bon lauroun!

Bon bastidan, se'n cop de ti pradoun
auras sega lou bèu darrié revibre;
tu, gai mounié, dins la morto sesoun,
se'n cop l'ivèr emé si glaceiroun
de toun moulin tancara lis alibre,
de Roumaniho anas à l'oustaloun;
e n'adurrès quauque fin librihoun,
per s'espara davans lou fougueiroun,
entanterin que toumbo lou jalibre.

Libre de conte, e libre de cansoun,
Margarideto e *Nouvè* poulidoun,
E *Sounjarello* e *Touin e Goutoun*
e *Prouvençalo* aqui de longo soun
en coumpanié d'aquest Armanachoun.

Novi, anas-ie d'un pas jouious e libre,
s'à vosti novio avès à faire un doun.
Veirès aqui cènt libre galantoun,
libre de noço e libre d'ouresoun,
mounte à l'entour l'or briho en menu fibre.

Letru, savènt, escoulan, abachoun,
que dôu sabè vous abèuras au cibre,
veirès aqui, souto soun couvertoun
de papié jaune o bèn de pèu de vibre,
autour celèbre, oubrage de renoum
fa dins Paris o sus li bord dou Tibre.
Maire, venès 'mé vostis enfantoun,
e se vous plai quauque bèl imajoun,
pourrès aqui chausi sus lou mouloun;
n'i'a de tout pres emé de tout calibre.
Anas dounc tòuti, anas à l'oustaloun
de Roumaniho, aquéu mèstre felibre,
car lou prouverbe eici vo jamai noun
es ben verai, que dis : s'avès besoun
d'uno bono aigo, anas i bon lauroun!

LOU FELIBRE DE BELLO-VISTO.

« *Lou Felibre de Bello-Visto,* » signait Mistral, car à cette époque les Félibres indiquaient rarement leur nom, même au bas des œuvres sérieuses, et plus d'une fois Mistral a signé ainsi dans les premières années de l'*Armana,* quand il ne s'appelait pas plus simplement encore le *Felibre dóu Mas...*

Ainsi annoncé sur la couverture de l'*Armana,* Roumanille ne devait pas tarder, plus actif qu'Aubanel, à en prendre la direction et en assurer l'édition. C'est ce qu'il fit à partir de l'année 1858 et depuis cette date, chaque année, aux environs de la Noël, l'*Armana prouvençau,* fleur de poésie et de science, n'a cessé de fleurir en la ville d'Avignon, d'abord au N° 10, je l'ai dit, ensuite au N° 19 de cette rue Saint-Agricol où tant de souvenirs et de présages s'assemblaient pour lui porter bonheur.

Notons d'année en année quelques variantes dans sa présentation matérielle, variantes qui intéressent aussi la librairie Roumanille. En 1858 Roumanille a conservé le format de l'*Armana* des années précédentes, tel que l'avait établi Aubanel. Mais en 1859 il le porte au format agrandi qu'il a conservé depuis. Il s'adresse à l'imprimerie Bonnet fils, rue Bouquerie, 7, à laquelle il confie l'impression de l'*Armana* pendant de longues années.

En 1858 il conserve la présentation typographique d'Aubanel et toutes ses indications; en 1859, il place en épigraphe sur la couverture intérieure les deux vers du *Chant des Félibres :*

Es nautre que sian li Felibre,
Li gai Felibre prouvençau,

et le blason d'Avignon; il se situe 19, rue Saint-Agricol, alors qu'en 1858 il indiquait à juste titre qu'il habitait au N° 10, et cela nous confirme que ce déménagement eut donc lieu dans le courant de l'année 1858. Mais en 1860 il supprime comme inutile, étant assez connu, l'indication de son numéro, et en 1861 il se borne à indiquer :

En Avignoun
Encò de Roumanille, libraire-editour (2),

alors qu'il n'était auparavant que libraire. Mais depuis il y a eu le succès de *Mirèio!*

En 1860 aussi apparaissait l'indication de l'année félibréenne, marquant ainsi que de la naissance du Félibrige date le début d'une ère nouvelle en Provence. « *An sieisen dòu Felibrige* », « An sixième du Felibrige », dit la couverture de 1860. Et au lieu de l'inscription un peu naïve héritée de l'édition Aubanel : « *Se i'es apoundu tambèn proun d'autri poulidi causo que fai grand gau de li legi* », « On y a ajouté aussi (à l'indication des lunes, éclipses, fêtes, pèlerinages, foires et proverbes) beaucoup d'autres jolies choses qu'on a grand plaisir à lire », Roumanille déclarait l'*Armana* « *porto-joio, soulas e passotems en tout lou pople dòu Miejour* », « porte-joie, consolation et passe-temps de tout le peuple du Midi ». On voit par ces petits détails combien peu à peu son ambition s'enflait de façon légitime et comme il avait conscience de faire de sa librairie et de l'*Armana* qui lui servait de bulletin le centre même du Félibrige, et sa maison d'édition.

IV

Maison d'édition en effet, Roumanille avait tenu à l'affirmer après son installation, en publiant sous sa firme, 10, rue Saint-Agricol, en 1857, ce poème héroï-comique en sept chants, qui s'appelait la *Campano mountado,* la *Cloche montée,* sorte de *Lutrin* provençal, histoire du sonneur de cloches, du *campanié* de l'église de Saint-Didier.

Cante Clemèn lou campanié,
qu'après tant de peno e d'engano,

(2) Chez Roumanille, libraire-éditeur.

dins lou clouchié de Sant-Diedié
a la fin mountè sa campano (3).

Au frontispice de son livre Roumanille rappelait ses œuvres antérieures, se déclarait l'auteur des *Margarideto*, des *Sounjarello*, des *Capelan*, etc...

Cependant ces œuvres éparses le gênaient; elles avaient eu du succès çà et là, mais leur tirage avait été limité, elles devenaient rares ou s'effritaient en des brochures mal couvertes; il rêvait de les réunir en un ou deux volumes portatifs et faciles à mettre en vente.

En attendant, pour satisfaire ses goûts de poète et intéresser aussi toute une clientèle encore sensible au charme de cette poésie traditionnelle et toujours vivante, il publiait un recueil de *Nouvè* (Noëls), où il ne se contentait pas de rééditer le populaire Saboly, mais ajoutait à ses Noëls célèbres ceux des Félibres et notamment quatorze de sa main. C'était là vente assurée dans une clientèle même extra-félibréenne.

Mais voici qu'une plus belle tâche encore s'offrait à lui et qu'il sentait infiniment importante pour l'avenir du Félibrige, de la poésie provençale et de sa librairie; c'était l'édition de *Mirèio*. Editeur à ses débuts, il allait avoir la chance de frapper un grand coup, en publiant un chef-d'œuvre, ce qui n'arrive pas tous les jours aux éditeurs.

V

Quand Mistral, après sept ans de travail, eut achevé le poème épique qu'il avait commencé en 1851, il était tout naturel qu'il confiât à Roumanille le soin de l'éditer. C'était pour la firme Roumanille une consécration, pour la diffusion de l'œuvre mistralienne une singulière facilité.

(3) Je chante Clément, le sonneur de cloches
qui, après tant de peines et de tracas,
dans le clocher de Saint-Didier
à la fin put monter sa cloche!

Dans l'*Armana* de 1859 Roumanille lui-même annonçait la bonne nouvelle :

Bono, bono nouvello!

Me fai grand gau e siéu urous, pèr que s'espandigue de la vilo au vilage, dou vilage à l'amèu, dòu Ventour enjusqu'au fin-founs de la Camargo, siéu urous de la dire à la Prouvènço, à la Coumtat e au Lengadô : lou libre naciounau de la Prouvènço vèn d'espeli... (4).

Il continuait sur ce ton lyrique, donnait un exemple de la strophe mistralienne, les titres des chants, et il indiquait en note qu'à partir de janvier 1859 le livre devait se trouver en Avignon, chez Roumanille, libraire, rue Saint-Agricol, N° 19, et chez les principaux libraires du Midi et de Paris.

Il s'était adressé cette fois pour l'impression du volume à son ancien patron François Seguin, qui, en amateur de choses populaires, avait transcrit lui-même la notation de la mélodie de Magali.

En remerciement Mistral devait, le 19 février 1859, offrir le premier exemplaire du poème à son imprimeur, avec ces vers :

Francès Seguin, moun emprimaire,
vous n'en fau bèn mi gramaci :
se lou biais de Mirèio en tòuti fai plesi,
segur èi gràci à vous autant coume à sa maire;
sa maire l'enfanté, mai voste art benesi
es lou rai de soulèu que la fai trèlusi (5).

Aux premiers jours de février 1859 Mistral était pris de cette belle impatience qui s'empare de tous les écri-

(4) Bonne, bonne nouvelle! J'ai grand'joie et je suis heureux, pour qu'elle se répande de la ville au village, du village au hameau, du Ventoux jusqu'au fin-fonds de la Camargue, je suis heureux de la dire à la Provence, au Comtat et au Languedoc. Le livre national de la Provence vient d'éclore.

(5) François Seguin, mon imprimeur,
Je vous fais mes remerciements :
si le charme de Mireille fait plaisir à tous,
c'est assurément grâce à vous autant qu'à sa mère;
sa mère l'enfanta, mais votre art béni
est le rayon de soleil qui la fait resplendir.

vains lorsque leur œuvre est sur le point de paraître. De Maillane, le 3 février, il écrivait à Roumanille :

En espérant que la garnituro dòu libre mièu fugue lesto, rèn vous empacho de n'en faire metre en pajo e courdura quauqui douzeno. Ansin sara pulèu en vènto (6).

Mais il ne voulait pas abdiquer devant son impatience son sens de la perfection, son souci méticuleux de bien faire; il terminait ainsi la lettre : « A prepaus, vole pas que ie metes lis armariè avignounenco coumo uno fes me l'aviès fa senti. E tout ço qu'aurai pas vist de la garnituro, dòu titre, de la taulo, vole que me lou mandès. »

« A propos, je ne veux pas que tu y mettes les armoiries d'Avignon, comme une fois tu me l'avais fait pressentir. Et tout ce que je n'aurai pas vu de la couverture, du titre, de la table, je veux que tu me l'envoies. »

Enfin, après tant de soins méticuleux, le livre parut vers la fin de février 1859. On sait le succès éclatant du poème, l'*Entretien* de Lamartine, le voyage glorieux de Mistral à Paris. C'est au cours de ce voyage que Mistral reçut des propositions de l'éditeur Charpentier. Celui-ci venait d'opérer une révolution dans la librairie en créant le volume à 3,50, qui paraissait bon marché par rapport aux prix habituels des autres livres. Il était actif et désirait s'annexer toute gloire nouvelle. Mistral accepta ses propositions pour une édition portative, plus capable de répandre son œuvre que l'in-8 de Roumanille. Celui-ci, apprenant la nouvelle, en éprouvait quelque mélancolie. Il écrivait à Victor Duret, le 17 juin 1859 :

Mirèio est un livre épuisé à cette heure, ou c'est tout comme. Il m'en reste à peine une dizaine d'exemplaires que je veux garder et que je ne garderai pas longtemps. La deuxième édition m'est ravie par Paris : Charpentier l'a achetée; elle est

(6) En attendant que la couverture de mon livre soit prête, rien ne vous empêche d'en faire mettre en pages et coudre quelques douzaines. Ainsi il sera plus vite en vente.

sous presse et sera dans deux mois chez tous les libraires de France et de Navarre. Quel succès!

Et le 14 septembre 1859 il peut constater définitivement :

Mirèio est épuisée depuis deux mois. J'ai manqué la vente d'au moins cent exemplaires. Par surcroît de malheur, Charpentier tarde trop à faire paraître sa deuxième édition. L'autre jour un dépositaire qui n'a pas pu vendre, dans sa petite localité, tous les exemplaires de *Mirèio* que je lui avais adressés, m'a fait retour de dix exemplaires. Les dix exemplaires sont placés; vous comprenez bien que je ne peux pas m'amuser à garder en magasin les volumes que je dois vendre 5 francs et que le premier venu va pouvoir acheter 3,50, même 3 francs (la deuxième édition ne se vendra pas davantage) (7).

Le bon Roumanille n'était point un spéculateur : on l'aurait bien étonné si on lui avait dit à quel prix atteindrait sa première édition de *Mirèio*.

VI

Or *Mirèio* était là, dans la vitrine de la librairie Roumanille, exposée en bonne place, quand un jour, à l'automne de cette belle année 1859, un étranger passa par là. Il flânait, s'arrêtait aux étalages, curieux de toute chose, curieux surtout de toute chose imprimée, car il se piquait lui-même de littérature et de poésie; touriste élégant, il avait belle allure, comme il sied quand on porte un beau nom, c'était le fils de Sir Thomas Wyse, ministre plénipotentiaire de Grande-Bretagne à Athènes, c'était par sa mère, qui s'appelait Létitia, le petit-fils de Lucien Bonaparte; lui-même, pour rappeler sa double origine, se faisait appeler William Bonaparte-Wyse.

Or ce William Bonaparte-Wyse, en arrêt devant la librairie Roumanille, regardait ce livre nouveau qui s'appelait *Mirèio*, à côté de lui d'autres livres qui avaient

(7) Lettre à Victor Duret, à la suite de la brochure d'Eugène Ritter sur le centenaire de Diez. Genève, 1894.

l'air écrits dans la même langue. Mais quelle langue? Ce n'était là ni de l'italien ni de l'espagnol. Curieux d'éclaircir ce mystère, le jeune et noble étranger poussa la porte, entra : « Qu'est-ce donc que cet idiome? » demanda-t-il à Roumanille.

« Cela, Monsieur, c'est du provençal », répondit fièrement le père du Félibrige. William emporta le poème de *Mirèio,* le lut et se déclara d'un seul coup, lui aussi, Félibre. Quelques jours après, il allait voir Mistral à Maillane, il jurait de se mettre au service d'une cause qui lui était moins étrangère qu'on n'eût pu le croire d'abord. N'était-il pas, lui aussi, un Latin, étant un Bonaparte? N'était-il pas, étant Irlandais, fils d'un pays qui demandait à l'Angleterre des libertés semblables à celles que la Provence demandait à la France?

Avec ce double sentiment au cœur, il va se mettre à l'ouvrage, apprendre le provençal et se rendre capable d'écrire deux recueils de vers provençaux *Li Parpaioun blu,* 1868 (Les Papillons bleus) et *Li Piado de la Princesso,* 1882 (Les Traces de la Princesse).

Il sera pendant des années l'organisateur opulent des fêtes félibréennes, et quand, vaincu par l'âge et la maladie, il sentira la mort prochaine, il fera construire sa tombe dans cette terre de Provence, au cimetière de Cannes, où il repose depuis 1892.

Mais n'est-ce pas à la librairie Roumanille que l'on doit la conversion subite de ce charmant esprit, de ce grand seigneur qui par sa générosité et son exemple mit le Félibrige bien souvent à l'honneur du monde et y laissa le souvenir d'un fastueux Mécène? Si derrière les vitres de la boutique de Roumanille ce livre de *Mirèio,* tous ces livres provençaux n'avaient point retenu les regards de ce passant, William Bonaparte-Wyse aurait quitté Avignon, sans se douter que pût y fleurir une telle poésie.

VII

A cette époque, Roumanille, jeune encore (il a 41 ans), apparaît dans sa pleine et radieuse maturité. Il a triomphé des difficultés matérielles de la vie, sa librairie le fait vivre normalement, son renom s'étend; il a, grâce au coup d'éclat de *Mirèio,* retenu l'attention de tous les lettrés et dépassé les limites de la Provence. On parle de Roumanille pour lui-même, et l'on en parle aussi parce qu'il est l'ami, qu'il a été le maître de Mistral, parce qu'il est le maître aussi d'Aubanel, parce qu'il a fondé avec l'aide de ses jeunes disciples cette Pléiade d'oc qui s'appelle le Félibrige.

Voici comment cet heureux Roumanille apparaissait à cette époque à son compatriote Armand de Pontmartin :

Physionomie heureuse et ouverte, œil franc comme l'or, en supposant que l'or, qui fait faire tant de mensonges, ait le mérite de la franchise; joues pleines, sur lesquelles on devine ces tons sains, vigoureux et bruns que donne le soleil à ses amis; lèvres fines, aisément rieuses, sans un grain de cette malice sournoise qui grimace trop souvent sur les lèvres parisiennes; expression intelligente, avec ce fond de rêverie douce qui associe l'imagination à l'esprit; un air de bonne santé et de bonne humeur qui plaît et qui réjouit le cœur; rien qui sente la pose du faux bonhomme des deux variétés qui se rencontrent par centaines, de quatre à six heures, de la rue de la Chaussée-d'Antin au péristyle du Gymnase. (*Gazette de France,* 1864.)

Roumanille était donc heureux, mais à toutes les raisons littéraires qu'il avait de l'être s'en ajoutait aussi une plus intime, bien puissante et bien charmante, l'amour d'une jeune femme et qu'il avait rencontrée de la plus jolie façon.

En 1862 les Félibres avaient ouvert des Jeux Floraux à Apt en l'honneur de sainte Anne, patronne de cette pittoresque petite ville. Le concours ouvert avait provoqué un assez grand nombre d'envois; parmi eux le jury

distingua les vers de Mlle Rose-Anaïs Gras, de Madmort, et lui décerna la pervenche d'or. Elle parut au milieu des Félibres, qui l'acclamèrent, modeste, rougissante, émue; elle reçut la pervenche de la main de Roumanille; l'année suivante elle recevait des mains du même Roumanille la couronne nuptiale et l'alliance d'or, le 21 mai, anniversaire de la fondation du Félibrige. L'*Armana* de 1864, sous la signature d'Anselme Mathieu, signalait le joyeux événement et ajoutait :

Roso-Anaïs, estello felibrenco, rèino tè saludan de nosto court d'amour. De toun sourire e de ti cant, oh! longo mai encanto-nous (8).

C'était là un souhait qui devait se réaliser, puisque la nouvelle Félibresse, née en 1841, et qui avait donc 23 ans de moins que son mari, devait survivre de longues années au jeune maître qui l'introduisait ainsi au cœur du Félibrige et rester après lui l'âme de la librairie Roumanille, jusqu'en 1920.

Bien plus; elle allait amener au Félibrige un jeune poète du plus grand talent, son frère Félix Gras, qui devait être élu *capoulié* du Félibrige en 1891 à la mort de Roumanille, et prolonger ses fonctions jusqu'à sa propre mort en 1901. On sait que Félix Gras s'est placé au premier rang des poètes provençaux en écrivant des poèmes épiques tels que *Li Carbounié* et *Toloza,* des chants lyriques tels que le *Romancero prouvençau,* au premier rang aussi des prosateurs, en donnant les contes charmants du temps des Papes, *Li Papalino,* et ce beau roman violent et vigoureux de l'époque révolutionnaire, *Li Rouge dô Miejour* (Les Rouges du Midi).

(8) Rose-Anaïs, étoile félibréenne, reine nous te saluons de nos cours d'amour. De ton sourire et de tes chants, oh! longtemps encore enchante-nous!

VIII

Pour se consoler du départ brusqué de *Mirèio,* Roumanille revint à ses propres œuvres dont il avait négligé l'édition en faveur du chef-d'œuvre mistralien.

En 1859 il réunissait, sous ce titre *Lis Oubreto en proso de Roumanille,* les pamphlets, qui avaient eu tant de succès entre 1848 et 1852 dans le feuilleton de la *Commune;* en 1860, c'étaient, réunis de même façon, les *Oubreto en vers,* c'est-à-dire, *Li Margarideto, Li Sounjarello, La Part de Dieu,* que Seguin avait imprimées en 1847, 1851, 1852, les *Nouvè,* c'est-à-dire les quatorze Noëls qui faisaient partie du recueil collectif de 1858, et c'était aussi, pour près de moitié du recueil, *Li Flour de Sauvi,* poésies inédites encore, en librairie tout au moins, composées pour la plupart entre 1851 et 1859.

Roumanille ainsi, la quarantaine passée, fixait en ces deux recueils toute la première partie de son œuvre, sa poésie juvénile, et sa polémique sociale. A cette date il donnait l'impression d'un homme qui a trouvé la forme de son art et la façon de le montrer au public, la forme de sa vie aussi; ce n'était pas un poète malheureux, qui s'était fait libraire, pour vivre : c'était vraiment le maître spirituel d'une renaissance linguistique, le poète, le polémiste qui conciliait son activité littéraire et son activité pratique, qui faisait des livres et qui en vendait, bien plus qui créait ce quelque chose qui n'existait pas encore, qui n'avait jamais existé, une firme éditoriale d'œuvres provençales, éditeur qui n'était pas seulement un marchand de matière imprimée, mais un amoureux de ses livres, un ami des poètes qu'il éditait.

Et de fait il éditait, autant qu'il pouvait, ses amis. Si Aubanel, imprimeur et éditeur lui-même, mais qui n'avait pas encore édité de façon suivie des œuvres provençales, fait paraître sous sa propre firme en 1860 sa *Mióugrano entreduberto,* cependant Roumanille, comme libraire,

l'annonce avec éclat dans l'*Armana* de 1860, où se trouve imprimée l'exquise préface que Mistral a composée pour le recueil de son ami Aubanel. Dans *l'Armana* de 1861, dans celui de 1862 et toutes les années suivantes, *La Miòugrano* est annoncée au même titre que les publications de la librairie Roumanille.

Roumanille au reste s'en considère comme l'éditeur. Il écrit à son ami Victor Duret, le 27 avril 1860 :

Je suis l'éditeur de cette merveille qui fera vraiment honneur à la presse des frères Aubanel. Je suis chargé de l'exploitation, comme je le fus de celle de la jeune *Mirèio.*

Et il ajoutait mélancoliquement :

Si un succès comme celui de *Mirèio* venait récompenser les efforts et le talent et l'imagination du poète, ce serait encore un pigeon qui quitterait son pigeonnier et irait abriter ses œuvres et couver ses œufs chez Charpentier, ou chez Hachette... ou ailleurs, mais à Paris, ce grand fascinateur et ce grand voleur...

Et le 2 Juillet 1860 il confirme qu'il est bien l'éditeur vrai de ce recueil :

La *Grenade* s'entr'ouvre à merveille. Elle a paru chez moi et je la chauffe de mon mieux.

Il en est de même pour *La Farandoulo* (La Farandole) d'Anselme Mathieu, qui paraît en 1862 sous la firme de l'imprimeur Bonnet, mais qui devait aussi sa vente à la librairie Roumanille.

Mais c'est sous la firme même de la rue Saint-Agricol que paraît la comédie de Louis Roumieux, *Quau vos prendre dos lèbre, n'en pren ges,* du même Roumieux le recueil de *La Rampelado* en 1868, la réédition en 1862 du *Galoubet* de Jacinto Morel, en 1863, *Lis Amouro de Ribas,* le charmant volume de Madame d'Arbaud, qui signait *La Félibresse dòu Cauloun,* en 1865 *Un liame de Rasin,* ce recueil collectif où la piété des Félibres avait recueilli les œuvres provençales d'Adolphe Dumas, de Castil-Blaze, de Jean Reboul, de Paul Giera, du Docteur

Poucel, grappe parfumée aux grains divers, mais également savoureux.

En 1864 on avait entraîné dans le branle félibréen le bon poète de Salon, Antoine-Blaise Crousillat, qui s'était tenu jusqu'alors un peu à l'écart; il donnait à Roumanille son premier recueil, *La Bresco* (La Ruche), ruche en effet pleine d'un miel souvent exquis d'humanisme et de réalisme poétique; en 1868 c'était la seconde édition de *La Farandoulo* d'Anselme Mathieu, en 1869 Rémy Marcellin, de Carpentras, publiait rue Saint-Agricol son premier recueil *Long dòu Camin*.

En moins de dix ans la firme de Roumanille était devenue la grande marque félibréenne, celle qui garantissait le meilleur cru provençal, et Mistral, délaissant les éditeurs parisiens, lui confiait en 1867 l'édition de son nouveau poème, *Calendau*. Il paraissait dans le même format, dans la même disposition, avec les mêmes caractères que *Mirèio;* seulement au frontispice le portrait de Mistral par Hébert montrait à tous la fière allure, le regard inspiré, la jolie barbiche impériale du jeune poète de génie, en la beauté de ses trente-trois ans. Rarissime aujourd'hui comme celle de *Mirèio,* cette première édition de *Calendau* ne devait pas cette fois être dérobée à Roumanille. Le poème, peu compris en dehors de la Provence et même en Provence en dehors des cercles félibréens, ne devait pas connaître la publicité parisienne dont *Mirèio* avait été entourée. Mistral n'avait donc pas l'occasion d'en faire faire une édition à l'usage du grand public français par un éditeur parisien, et c'est bien plus tard après, vers 1889, que l'éditeur Lemerre fit entrer le poème dans la série complète des œuvres de Mistral qu'il introduisait en sa jolie collection elzévirienne.

Mistral devait donc rester fidèle à Roumanille, quand en 1875 il recueillit ses poésies lyriques en son recueil des *Isclo d'Or* (Les Iles d'or); s'il en donna en 1889 une seconde édition chez Lemerre, ce ne fut pas simplement,

comme pour *Mirèio* et *Calendau,* une réimpression pure et simple, sans nul changement, ce fut en supprimant certains poèmes, en ajoutant certains autres, composés depuis 1875, de sorte que l'édition Roumanille des *Isclo d'Or* (1875) n'est pas seulement une rareté bibliographique, mais un document littéraire, que tout mistralien doit sinon posséder, ce qui est difficile, au moins connaître et différencier de l'édition Lemerre, la seule qui soit actuellement dans le commerce.

C'est d'ailleurs la dernière édition que fit des œuvres mistraliennes la librairie Roumanille, si l'on met à part le recueil de *Discours et dicho* que composa, en 1906, le *Flourège* d'Avignon et qu'il plaça sous la firme de la rue Saint-Agricol. Le *Trésor du Félibrige* paraît en fascicules de 1878 à 1886 par les soins de l'imprimeur d'Aix Remondet-Aubin et du libraire parisien Honoré Champion. *Nerto* en 1884 parut chez Hachette, la *Rèino Jano, Lou Pouèmo dóu Rose, Lis Oulivado* parurent chez Lemerre, qui, à partir de 1889, reprit en ses collections poétiques toutes les œuvres de Mistral, sauf les *Memori e raconte,* récits en prose confiés en 1906 à la maison Plon et Nourrit.

Mais quelles qu'aient été les raisons de Mistral, elles durent paraître excellentes à Roumanille, qui ne lui garda pas rancune, et qui pouvait se satisfaire du triple honneur d'avoir le premier mis au jour, en sa librairie et sous sa firme, *Mirèio, Calendau* et *Lis Isclo d'Or,* cette trinité de chefs-d'œuvre poétiques.

Il était naturel qu'après le grand poète de Maillane les poètes affluassent en foule chez Roumanille pour lui demander désormais l'honneur d'être publiés par une firme aussi honorable : on ne s'étonnera pas de trouver là le nom de Félix Gras, beau-frère de Roumanille, avec *Li Carbounié* (1876), *Lou Romancero prouvençau* (1887), *Li Papalino* (1891), *Li Rouge dou Miejour* (1896). Le nom d'Alphonse Tavan, un des sept de Font-Ségugne,

était tout aussi indiqué pour compléter la collection des fondateurs du Félibrige : il donnait là en 1876 *Amour e Plour,* que devait suivre à long intervalle la comédie *Li Masc,* en 1897.

C'était aussi, à la suite de Félix Gras, Marius Girard, de Saint-Rémy, chantant *Lis Aupiho* (1877), et *La Crau* (1894), Marius André, qui entrait avec éclat dans la vie félibréenne avec son recueil *Plòu e Souléio* (1890) et, couronné aux grands Jeux Floraux du Félibrige en 1892, deux ans plus tard publiait encore chez Roumanille son second poème, *La Glòri d'Esclarmoundo* (1894) ; c'était, naturellement, Jules Boissière et son recueil posthume *Li Gabian* (1899) ; il était lui, plus encore, de la maison ; nous allons le voir.

Il faut aussi relever au catalogue des éditions Roumanille les noms de Raoul Gineste, de Brémonde de Tarascon, de Joseph Loubet, de Guillaume Laforêt, d'Elzéar et de Marius Jouveau, qui sont tous si intimement unis au renouveau de la poésie provençale.

IX

Mais à côté du souci des éditions il y avait celui des visites; ce n'étaient point visites banales, de rapide ou indifférente courtoisie : c'étaient contacts d'intelligence, conversations pleines de feu, *d'extrambord,* ou conciliabules en vue d'organiser des manifestations félibréennes de tout ordre. Il fallait donc là, aussi bien que par une incessante correspondance, résoudre des difficultés, alimenter des énergies, exciter des courages, dissiper des défiances, éclaircir des malentendus, mettre au-dessus de tout l'idée félibréenne, le noble désir de restaurer une langue et une littérature, de faire triompher la poésie d'une race.

Depuis ce Bonaparte-Wyse, dont j'ai signalé plus haut l'apparition et la conversion providentielles, combien

d'autres pèlerins de l'esprit se sont arrêtés rue Saint-Agricol, tous les Félibres de la première heure bien entendu, depuis Mistral jusqu'à Anselme Mathieu, depuis Aubanel jusqu'à Tavan, Crousillat ou J. B. Gaut, et puis tous les *Sòci* du Félibrige, associés, amis, conspirateurs poétiques, les *frères de Paris,* comme dit Mistral, *Alphonse Daudet et le bon Paul Arène,* qui venaient boire *à la source d'Hippocrène,* afin de se *donner des ailes.* N'est-ce pas là que furent conçues les *Lettres de mon moulin* ainsi que *Jean des Figues* ou les contes d'*Au bon soleil?* N'est-ce point là que fut écrit ce « Curé de Cucugnan », que Daudet s'est borné à traduire mot à mot, à traduire avec une habile fidélité, que sa franchise même semble dissimuler aux lecteurs?

On voit là aussi en cette première période les écrivains connus, les grands critiques qui devaient donner au Félibrige l'estampille officielle des revues et des journaux parisiens : Adolphe Dumas, qui se fit à Paris le héraut sonore de *Mirèio* et de Mistral, Victor de Laprade descendu de Lyon au long du Rhône, Saint-René Taillandier qui avait encouragé les premiers efforts des poètes provençaux dès avant le Félibrige, Armand de Pontmartin, qui venait en ami et en voisin de campagne.

A côté de ceux qui passaient en Avignon une journée ou deux, venant fumer là une cigarette, une pipe, boire un bon verre, puiser un peu de poésie, de joie, d'amour et qui s'envolaient, il y avait ceux que l'on voyait plus souvent parce qu'ils habitaient Avignon. Il y avait parfois un professeur du lycée au grand feutre de paysan provençal, qui s'appelait J.-H. Fabre. Un jour ce J.-H. Fabre rencontra là Frédéric Mistral. On se mit à parler linguistique du Midi; en son enquête passionnée sur tous les dialectes du Midi, Mistral interrogea Fabre sur le parler du Rouergue; ce furent leurs premiers rapports. En cette même librairie Roumanille devaient paraître en

1909 *Lis Oubreto prouvençalo dou Felibre di Tavan*, le Félibre des taons, pseudonyme naturel du grand entomologiste.

Peut-être aussi la librairie Roumanille s'ouvrit-elle parfois au grand philosophe anglais Stuart Mill, qui s'était retiré aux portes d'Avignon depuis qu'il avait perdu et enseveli la chère compagne de sa vie en cette ville où il devait mourir et reposer lui-même.

Plus sûrement on peut rêver en ce cadre la présence de Stéphane Mallarmé, professeur, lui aussi, au lycée d'Avignon. Lié avec Aubanel et Mistral, au temps où il était un Parnassien encore épris de beaux rythmes clairs, il s'initia à la poésie provençale, sinon très profondément, du moins avec sympathie pour ceux qui voulaient, eux aussi, « donner un sens plus pur aux mots de la tribu. »

Et depuis combien ont passé là, poètes, écrivains, de langue provençale ou française, tout le Félibrige naturellement et puis tout ce qui a compté en Provence depuis cinquante ans dans le domaine de l'esprit, des poètes tels que Joachim Gasquet, Emile Sicard, Lionel des Rieux, des hommes politiques, tels que Charles-Roux et Maurice Faure, et des gloires littéraires de Paris, Jean Ajalbert, Paul Bourget, Léon Daudet, Charles Maurras, Jean Ajalbert, André Hallays, et tant d'autres qu'on ne peut pas plus dénombrer qu'on ne peut faire le décompte des livres qui ont passé depuis 70 ans dans cette boutique de libraire. Paul Mariéton y vint à tout instant, bégayant et superbe, agitant les épreuves de la *Revue Félibréenne* ou secouant la noble poussière d'Orange. D'Orange aussi vinrent tous les grands artistes, les Mounet et les Lambert, Julia Bartet et Madeleine Roch, Segond-Weber et Sarah Bernhardt. En vérité, par le livre et par la personne, par l'écrit et par la parole ces murailles semblent s'être imbibées d'intelligence, elles disent la gloire du Verbe, puisqu'elles délimitent le

lieu même où l'on a combattu pour que ne périsse point une des plus nobles formes du Verbe, la langue provençale, civilisatrice de l'Europe, inspiratrice des Troubadours, de Pétrarque et de Dante, animatrice naturelle de Mistral et de Roumanille qui créa ici cette forteresse pacifique employée à la défense de l'Esprit.

X

Cependant les années s'écoulaient : en son bonheur parfait, que rien ne semblait altérer, Roumanille les voyait fuir d'autant plus rapidement qu'elles étaient plus exquises. Une femme intelligente et dévouée, de beaux enfants, l'aisance de la vie matérielle, une librairie bien achalandée, une maison d'édition mise au service d'une cause qui lui était chère et ce beau souci annuel de l'*Armana* à faire paraître, dans lequel il répandait sous la signature de *Lou Cascarelet* la fine fleur de son esprit en ses contes étincelants. Pour sa joie, celle des siens et de ses amis, il se décidait à les réunir en 1883. Il avait alors 65 ans; mais il n'y paraissait guère à la verdeur de son allure; car huit ans après, c'est-à-dire peu de semaines avant sa mort, voici comment le décrivait encore un écrivain anglais, Arthur Symons :

Roumanille est un splendide vieillard plein de vie, de cœur et tempêtueux d'une façon sympathique. Certainement, personne ne lui donnerait ses soixante-treize ans. Après quelques mots de bienvenue, Mme Roumanille nous introduisit dans son salon, derrière la librairie. Comme nous y entrions, la musique que j'avais déjà entendue — c'était la *Sonate à Kreutzer* — cessa brusquement et les deux musiciens se retournèrent. Une jeune fille dont les beaux yeux noirs de Provençale nous regardèrent timidement et curieusement était au piano; c'était Jeanne Roumanille. Le violoniste était un musicien de quelque renom dans le pays, M. Marius Dumont. Pour nous donner une idée de la musique provençale, il nous joua d'abord un vieil air provençal, puis, de lui, une berceuse rythmée sur une mélodie du moyen âge. Il jouait admirablement; l'enthou-

siasme de ce violoniste pour son art, l'enthousiasme de Roumanille pour la musique et les musiciens nous charmèrent. Je causai avec le poète, de Mistral, du Félibrige, de son histoire, de ses espérances. « Nous avons restauré la langue, me dit-il, en la nettoyant, vous comprenez, en la nettoyant! » Mme Roumanille, née Rose-Anaïs Gras, elle aussi une félibresse, prit part à la conversation, et quand nous nous levâmes pour le départ, elle nous demanda de revenir passer la soirée avec eux. A huit heures et demie, nous heurtions encore à la porte hospitalière. La fille aînée du poète, Mlle Thérèse — la reine des Jeux Floraux — était là cette fois. Elle nous parla bientôt avec sa vivacité et son charme habituels de la littérature anglaise et française avec lesquelles elle me parut être également familière. Elle me questionna sur nos poètes et nos romanciers, connaissant l'obscurité de Browning et les difficultés de Meredith.

Puis nous parlâmes de la littérature française et de nos connaissances communes parmi les hommes de lettres. Je parlai de Mallarmé et il se trouva que Mallarmé leur était un vieil ami; il a vécu à Avignon, étant professeur au lycée. Roumanille écoutait, lançant de temps en temps dans la conversation quelques phrases vives et pittoresques. Alors, comme je me hasardais à parler de Paderewski, Mlle Jeanne nous joua une pièce de lui, avec son jeu clair et gracieux. Ce fut une soirée délicieuse, et quand Mme Roumanille nous versa le vin de Samos et que nous fîmes tinter nos verres, buvant à notre commune prospérité, j'avais peine à me figurer que nous étions des étrangers ne s'étant jamais rencontrés avant ce jour. Alors le *vièi paire di felibre* nous donna à chacun un de ses livres et, avec un *Au revoir*, et un : *Adieu*, — ce pouvait être l'un, ce pouvait être l'autre, — nous nous quittâmes.

Ridendo, — Roumanille me le faisait remarquer — est l'épigraphe de son livre de prose : « Li Conte Prouvençau », et c'est avec une naturelle et irrésistible gaieté que nous avons lu ces riantes, piquantes et charmantes légendes et histoires. Elles sont si franches et si naïves dans leur simplicité du bon vieux temps qu'elles font penser à quelque chose qui ne serait pas de la littérature, à des histoires réellement contées au coin du feu, l'hiver, ou dans le repos des champs, l'été. Faites pour le « home », sentant bon le terroir, elles ne peuvent naître que de la Provence, et elles nous donnent la prose, la comédie de cette délicieuse contrée comme les œuvres épiques de Mistral nous en donnent la poésie, la tragédie. Dans

les poèmes de Roumanille, on retrouve cette même note de simplicité et de gaieté.

Dans toute son œuvre se retrouve cette brillante sérénité d'aspect, cette chaleur saine, cet air réjouissant qui sont un des charmes d'Avignon, et tandis que je tourne les pages du livre sur lequel il a écrit mon nom, je me souviens des heures ensoleillées passées sur le Rocher des Doms, des heures où j'errais par le clair de lune à travers les rues étroites et sinueuses et dans l'ombre du Palais des Papes (9).

XI

Cependant ce beau vieillard, resté si jeune d'aspect, tel que nous le dépeint ici en traits charmants le voyageur anglais, devait succomber peu après cette visite. Paul Mariéton nous a donné de ses derniers jours une évocation bien précieuse, dans l'introduction biographique qu'il a placée en tête de l'édition des *Oubreto en vers* que la librairie Roumanille a publiées à nouveau en 1903.

Il nous a montré Roumanille à 71 ans refusant de se rendre à Paris pour l'Exposition universelle de 1889, non point pour raisons de santé, mais dans une sorte de farouche résistance à l'emprise parisienne, lui qui seul peut-être de tous les poètes provençaux ne voulut jamais mettre les pieds à Paris. L'année suivante, dans l'hiver de 1890, Roumanille était frappé d'une première attaque de paralysie; on lui en dissimula la gravité; il se rétablit assez bien pour reprendre ses sorties en son vieil Avignon.

Paul Mariéton nous a conté ce beau jour de la fin d'avril 1891 qu'il passa tout entier aux côtés du bon *Rouma*. Il nous a montré le *vièi*, comme il disait de lui-même, s'appuyant sur sa canne, humorisant à tout propos, faisant la grimace devant le monument, si lamentable, de l'annexion du Comtat à la France par quoi l'on rempla-

(9) *Black and White*, numéro du 6 juin 1891, reproduit dans la *Revue Félibréenne*, 7e année, nos 4, 5 et 6, avril, mai et juin 1891, sous le titre : *Roumanille jugé à l'Etranger*.

çait à cette date sur la place de l'Hotel-de-Ville la statue de Crillon, transportée devant le Palais des Papes. Il nous a montré le vieux royaliste un instant indigné, et puis s'apaisant, au Rocher des Doms, dans la contemplation du magnifique paysage.

Or Mariéton, quelques semaines après cette belle soirée, recevait le 23 mai une lettre navrée du poète Folcò de Baroncelli; Roumanille avait été frappé d'une nouvelle attaque; il avait fait ses adieux aux siens, reçu le viatique et l'Extrême-Onction, dicté dans son agonie un dernier conte provençal.

Folcò de Baroncelli contait quelques jours après dans l'*Aiòli* cette belle mort de poète et de chrétien :

Il est mort, disait-il, le jour des Saintes-Maries, dimanche 24 mai, en saint et en poète, beau, gai, serein comme il avait vécu, environné de sa femme, de ses enfants, de sa famille et de ses amis, sous l'œil de son Christ et de sa Madone, à côté du portrait de Mistral trop loin, là-bas, en Italie, pour pouvoir arriver à temps, au milieu d'une multitude de petits objets qui, dans leur pieux silence, contenaient toute sa belle vie : son cierge de première communion pendu contre la muraille, à la tête de son lit, la pervenche d'or, enfermée sous un globe de verre qu'aux Jeux Floraux d'Apt gagna Mme Roumanille, quand elle était encore Rose-Anaïs Gras, la maquette de plâtre des pavots, des pommes et des marguerites qu'il y a deux ans il fit sculpter sur la tombe de son père et de sa mère, à Saint-Rémy. Et je me souviens qu'il me disait, tout ému, en me la faisant voir chez le sculpteur : « Des pavots et des marguerites, n'est-ce pas bien ce qui convient à mon père et à ma mère, le jardinier et la jardinière? »

Que n'avons-nous pu écrire tout ce qu'il a dit de si beau avant de s'endormir! Dans toute sa vie, lui le poète des marguerites, n'avait parlé avec tant de poésie. Quand on lui apporta le viatique et les saintes huiles, il env ya chercher, le pauvre, deux petits chapelets avec une médaille qu'il avait conservés de sa mère et voulut communier pour la dernière fois avec ces souvenirs devant les yeux. Tout le temps, il a eu sur les lèvres le nom de Dieu, de ses saints et celui de notre maître, de Mistral, surtout : « Anaïs, dit-il plusieurs fois à Mme Roumanille, tu diras à Mistral, à mon meilleur ami, que

j'ai pensé à lui pendant toute mon agonie. » La nuit, comme souvent sa main semblait chercher quelque chose, et comme sa femme lui demandait : « Rouma, que cherches-tu? » — « Je cherche, répondit-il, je cherche des mains d'amis à serrer. »

Jusqu'à ses derniers moments, il s'est occupé de notre *Aïoli*, et de son lit de mort, il a voulu encore dicter un conte pour lui : *L'âne, le mulet et la chèvre qui se plaignent de ne pas être au concours régional d'Avignon.*

La Provence a été sa dernière pensée : on lui avait lu un article sur la renaissance flamande : « Voyez, dit-il deux ou trois fois, comment les vieilles langues cherchent à se défendre! C'est comme le provençal ». Et il ajouta : « C'est que nous autres, nous ne sommes pas des vaincus, nous nous sommes donnés parce que nous avons bien voulu nous donner! »

Il s'est rappelé tous les vers qui parlent de la mort et les a récités à ceux qui étaient là : « La Mort, dit-il ensuite, quand il eut communié, mais elle n'est pas si terrible que nous la font les psaumes de l'Eglise : quand ma langue desséchée, disent-ils, s'attachera à mon palais. Ce n'est pas si mauvais que cela de mourir. » — « Oh, dit-il encore à sa femme qui lui donnait les petits soins qui se donnent à un mourant aimé, comme elles sont vraies pour toutes les femmes, les litanies de la Vierge : *Janua cœli, porte du paradis; Salus infirmorum, salut des infirmes.*

Il s'est éteint doucement, dans un rayon de soleil matinal et je suis bien sûr qu'il était à la tête de son lit pour recevoir son âme et la porter en Sainte Estelle, Monseigneur saint Michel, prince de paradis, compagnon de la Mort, comme dit la prière que lui, notre bon Capoulié, avait apprise de sa mère et qu'il aimait tant à répéter. J'ai eu le bonheur et l'honneur, moi son petit félibre, moi, son petit disciple, de l'assister à son dernier soupir, et je n'oublierai jamais cette figure tranquille, en rien défigurée, qui semblait déjà briller de la gloire d'en haut. Comme si le Midi, dans une grande harmonie, avait voulu se joindre tout entier à nos pleurs, juste au moment où Roumanille, le poète du peuple, l'amoureux du Midi, expirait, dans la rue, sous les fenêtres de sa chambre, peut-être trois cents musiques venues pour concourir à Avignon, passaient, et les airs qu'elles jouaient avaient quelque chose de triste et semblaient des lamentations. Maintenant, au milieu des pâquerettes et des roses rouges, pâle, mais beau comme un saint, il dort là-bas, sur son linceul blanc. Lui qui, quand il voulait, nous faisait tant rire, aujourd'hui, mon Dieu, comme il nous

fait pleurer! On va le transporter à Saint-Rémy dans le tombeau où dorment son père et sa mère, en face de ces jardins qu'il a tant aimés. (*L'Aioli*, 27 mai 1891; traduction de Joseph d'Arbaud.)

Apportons enfin, à cette mort de Roumanille, le témoignage de Mistral, qui avait appris en Italie la mort de son maître, de son initiateur et ami, et qui écrivait à Folcô de Baroncelli :

Venise, 25 mai 1891.

Avec toi, mon cher Folcô, qui as veillé Roumanille dans sa dernière nuit et qui as recueilli ses dernières paroles, il faut que je m'épanche.

Depuis qu'ici, loin d'Avignon, le malheur a voulu que je reçusse la nouvelle de sa mort, je me sens tout désorienté. Et la fin de notre voyage, malgré l'azur de l'Italie, en est tellement ennuagée que je n'ai plus le cœur de parler d'autre chose.

Si tu savais! Quand, pendant plus de quarante ans, vous avez cheminé l'un avec l'autre; que, partis du même point, presque du même nid vous avez ouvert votre aile dans les mêmes branches en vue du même horizon; quand vous avez en commun sur vos commencements ce fonds de détails qui créent pour une vie l'intimité de l'amitié; quand, pendant quarante ans, vous avez pu vous dire : « J'ai connu ton père, j'ai connu ta mère »; quand vous avez tous deux tété les mêmes traditions et les mêmes croyances et les mêmes coutumes; que vous vous êtes attelés ensuite et opiniâtrés tous deux à une tâche sacrée; que vous avez savouré ensemble et qu'ensemble vous avez pleuré les mêmes souvenances de race et de pays; que vous avez ahanné pour les mêmes espérances, que vous avez tressailli dans les mêmes victoires et que vous avez partagé, en creusant votre sillon, illusions, déceptions, tout ce qui est la vie : le coup qui, dans le sillon, terrasse pour toujours un des bœufs de la charrue! ah! mon pauvre Folcô, ébranle aussi, arrête et déconcerte l'autre

Roumanille, c'était l'arbre où depuis un demi-siècle tous ceux que la Provence enivre (et bien d'autres aussi) sont venus essayer leur chant.

Roumanille écoutait, il abritait, il attisait. Il donnait des conseils, parfois des remontrances; et comme il était du peuple et qu'il était resté peuple, s'il mettait dans ses remon-

trances assez de sel, il n'y mettait pas toujours de l'huile. Mais personne ne s'en fâchait. Il avait tant fait pour notre langue; il avait mis, pour la rendre nette, pour la réhabiliter, tant d'affection, de savoir, d'esprit naturel, que tous respectaient son autorité de père, sa grâce de poète, sa valeur d'écrivain, son bon sens de vieux maître.

Roumanille était un homme de commandement, de bon commandement. Sous sa longue direction plus ou moins apparente, le Félibrige a navigué uni, allégrement, contre les grosses eaux de tous les courants : enfin ce bon Rouma (comme nous l'appelions en famille, entre nous), s'était fait populaire comme aucun félibre, en demeurant, sous sa vive plaisanterie, le soutien et l'apôtre de toute chose honnête.

On ne comprend pas que l'Académie française, qui a pourtant des prix pour tous les talents et toutes les vertus, ait oublié ce vaillant enfant du peuple qui faisait tant d'honneur au peuple.

On a dit, en de certains journaux, comme chose extraordinaire et presque scandaleuse, que notre Rouma était un ultra-catholique. Je puis répondre qu'il n'était pas plus ultra qu'un autre, qu'Aubanel par exemple. Et il avait, c'est bien connu, dans le parti républicain autant d'amis que dans le sien. Il était catholique, il était royaliste comme son père et comme le mien, comme le père d'Alphonse Daudet, comme le père de Paul Arène et comme celui de Clovis Hugues, en un mot comme la plupart des Provençaux d'il y a cinquante ans, où, comme député, Marseille acclamait Berryer et où Avignon, Arles et quasi tout le Midi ne nommaient que des royalistes; seulement Roumanille — on n'a qu'à lire n'importe quelle page de lui — était profondément démocrate, et beaucoup plus que ceux qui font métier de l'être.

Qui m'aurait dit, quand je partis pour ce voyage de deux mois, que je ne verrais plus sa mine franche et souriante!

Je ne t'oublierai jamais, noire gondole de Venise, qui, avec ton petit falot à la proue, te balançant dans la brume, m'apportas, un soir, à l'heure où montaient les sérénades au Grand Canal, la dépêche de la mort de Roumanille!

XII

Femme et sœur de poète, bien plus de Capouliés du Félibrige, poète elle-même, Mme Roumanille devait voir entrer un autre poète dans la librairie Saint-Agricol et

dans sa famille; ce fut Jules Boissière, qui épousa sa fille Térèse, un mois à peine avant la mort de Roumanille, le 17 avril 1891.

Parmi les autres enfants de Rose-Anaïs Gras et de Joseph Roumanille, il faut mettre en effet à une place à part la petite Térèse, qui fut reine du Félibrige et devint Madame Boissière.

Jules Boissière, languedocien de Clermont-l'Hérault, journaliste parisien, puis administrateur colonial, poète français, mais resté fidèle au Midi, s'y rattacha de façon définitive, quand le 17 avril 1891, il épousa M[elle] Roumanille, cette charmante Térèse, *Tereset* pour les intimes, qui était reine du Félibrige depuis 1885, ayant été, cette année-là, pour succéder à M[me] Mistral, choisie à Hyères par la lauréate des Jeux Floraux septennaires, Brémonde de Tarascon. Née en 1866, elle avait alors 19 ans, elle en avait vingt-cinq quand en 1891 elle acceptait la demande de Jules Boissière.

S'il l'emmena en Indo-Chine, il ne cessa de penser à la Provence, qu'il chanta en sa vieille langue; il allait réunir ses poésies provençales, sous le titre *Li Gabian*, les Goélands, quand il mourut à Hanoï en 1897, laissant avec ce recueil, édité en 1899, d'autres manuscrits français, évocateurs de l'Indo-Chine, *l'Indo-Chine avec les Français*, et *Fumeurs d'Opium*, deux livres qui marquent dans la littérature française d'Extrême-Orient.

Sa veuve donc, après sa mort, revint reprendre sa place dans la maison de la rue Saint-Agricol, auprès de sa mère et de son père, sa sœur Jeanne étant partie de son côté pour les Etats-Unis, où son mariage l'avait entraînée. Il est curieux de voir que de la sorte les deux filles de ce Roumanille, terrien et enraciné, sont allées l'une vers l'Est, l'autre vers l'Ouest, vers les contrées lointaines que chante la chanson de Magali : « *Alin, is Indo... A l'Américo, perabas* (10).

(10) Au loin, aux Indes! Là-bas, en Amérique!

Avaient-elles trop écouté les couplets fameux, ces petites filles qui rêvaient d'espace dans l'ombre de la rue Saint-Agricol? Mais quand l'amour vint qui leur montra les pays lointains, elles obéirent tout de suite à son appel et, sans hésiter, s'en allèrent.

Du moins Térèse revint-elle bien vite, trop vite, hélas! puisque la mort du poète qu'elle aimait la rendit à la Provence, à la librairie Roumanille. Elle allait y vivre trente ans encore; elle y amenait un petit garçon né à Hanoï, quelques mois après la mort de son père; cet enfant égaya la maison et la librairie jusqu'en 1909; à cette date il fut enlevé, lui aussi, par la mort; le deuil était définitif. Cependant, en dépit de ce deuil, cette femme, cette mère blessée souriait encore aux visiteurs.

Elle avait apporté en ce milieu traditionnel une couleur, une vision exotique qui étonnait tout d'abord ces visiteurs; meubles chinois, soies éclatantes d'Orient brodées de dentelles, vases précieux, brûle-parfums, voisinaient là, grâce à elle, avec le Louis XV provençal et ses étoffes doucement éteintes. Un gong résonnait à côté d'un tambourin... Mais était-ce là motif de s'étonner ou de s'irriter? La Provence n'a-t-elle pas toujours été ouverte aux influences orientales? Ils ne sont pas rares, les intérieurs de la côte, où les japoneries et les chinoiseries, rapportées par quelque « capitaine marin », se mélangent sans effort avec les meubles familiaux qu'on s'est transmis de génération en génération.

Dans ce cadre qui disait qu'elle était à la fois Roumanille et Boissière, qui unissait deux vieilles civilisations d'Orient et d'Occident, qui mélangeait la Provence et l'Indo-Chine, Mme Boissière s'animait en racontant des histoires d'une voix tranquille et gazouillante, ou bien elle ouvrait à son interlocuteur de grands yeux étonnés qui semblaient absorber les nouvelles, admirer la nouveauté toujours belle de l'existence. Peu de femmes ont su conserver, en avançant en âge, cet air d'ingénuité

et de tendresse, ce souverain accueil, sans flatterie ni équivoque, qui transformait le salon littéraire de cette librairie et la librairie elle-même en une sorte de féerique domaine, où la Poésie prenait une figure vivante.

Plus pratique, plus active, Mme Roumanille mettait sa note de bon sens dans cette atmosphère, dirigeant toutes choses, veillant à la confection annuelle de l'*Armana* où elle glissait souvent quelque conte de sa façon. Ainsi après la mort de Roumanille, survenue en 1891, après celle de Jules Boissière, survenue en 1897, ces deux femmes, l'une jusqu'en 1920, l'autre jusqu'en 1927, ont, trente ans chacune, maintenu, vivant, ce foyer spirituel, supporté le poids de cette librairie, de cette maison d'édition, de tant d'affaires, de tant de visites — car les visites, après la mort comme pendant la vie de Roumanille, n'avaient jamais cessé d'affluer rue Saint-Agricol.

Là, comme je le rappelais plus haut, ont passé toutes les valeurs poétiques qui, de langue d'oc et de langue d'oïl, ont fait l'honneur de la Provence : là sont venus les grands artistes et les pèlerins d'Orange, là s'est continué l'effort de l'*Armana,* après la mort de Mistral, pendant la guerre elle-même et jusqu'en 1927. Mais en 1920, le 17 octobre, Mme Roumanille, à 80 ans, s'en allait, elle aussi, au Paradis de Sainte-Estelle, Elle avait vu venir la mort avec la résignation que lui avait enseignée, trente ans auparavant, celui qu'elle avait tant aimé : « J'ai vécu 80 ans, disait-elle, il n'y en a pas autant pour tous, *n'i'a pas tant pèr tóuti* ». Quand le chanoine Estellon, au nom prédestiné, vint lui apporter les derniers sacrements, elle lui dit en souriant : « Mon père, vous m'excuserez si je ne réponds pas à vos prières : elles sont de celles que l'on ne récite pas souvent. » Ainsi s'en alla, le sourire aux lèvres, cette femme de tête et de cœur, qui, dans l'ombre de sa maison et du Félibrige, avait maintenu la clarté fidèle de ce foyer poétique.

Fidèle aussi à son souvenir, le *Flourège,* école féli-

bréenne d'Avignon, au mois d'août 1926, a posé sur sa maison natale de Malemort une plaque commémorant son nom et celui de son frère Félix Gras.

Depuis 1920, Mme Boissière assuma désormais toute seule la lourde tâche de diriger librairie et publications, et chaque année, en décembre, par ses soins l'*Armana Prouvençau*, toujours fourni de renseignements précieux, toujours assaisonné de contes savoureux, prenait son vol à travers les villes de Provence et jusqu'aux Galeries de l'Odéon, comme toujours *porte-joie* et *porte-consolation* au peuple du Midi et aux Provençaux exilés.

C'était au prix d'un vrai dévoûment, car Mme Boissière depuis plusieurs années luttait pour maintenir une santé chaque année déclinante; elle n'était pas âgée, puisqu'elle était née en 1866, mais elle avait eu sa part trop grande de deuils. Son cœur avait souffert et non seulement au sens figuré, mais au sens physique du mot; après une pénible agonie, le 15 mai 1927, elle s'endormait enfin dans la paix du Seigneur et de Saint-Agricol, comme ceux qui l'avaient précédée, en cette même église, d'où son corps était ensuite porté au même cimetière de Saint-Rémy, accompagné par les Félibres fidèles et des amis, qui pleuraient non seulement une femme exquise, mais avec elle, tant de souvenirs envolés et toute une belle époque de poésie.

Telle est l'histoire de la librairie Roumanille, qui est dans la soixante et douzième année de son existence. En trois quarts de siècle elle a prouvé son utilité; elle n'a pas seulement fait vivre un poète, elle a donné le jour à bien d'autres, elle les a portés à la lumière de l'édition. Bien plus : elle a été un centre de ralliement pour les troupes félibréennes; bien plus encore : elle peut montrer à son catalogue trois des plus hautes œuvres poétiques que la France ait vues naître au XIXe siècle, *Mirèio, Calendau, Lis Isclo d'Or*, comme aussi les contes les plus

exquis du génie provençal, annonciateurs des contes français qui n'en sont, sous la plume d'Alphonse Daudet ou de Paul Arène, que d'habiles transpositions.

Ainsi poète, conteur, polémiste, propagandiste, homme d'action, Roumanille a bien mérité de la Provence. Aux champs de Maillane, Mistral a distillé le miel de sa poésie, mais en Avignon, rue Saint-Agricol, Roumanille en a montré la saveur au monde entier. Sa librairie en est encore embaumée.

Que sera-t-elle désormais? Maintenant qu'est morte la dernière héritière de son activité, Mme Boissière, qui avait recueilli la tradition sacrée et restait l'âme de cette maison, quelle volonté perpétuera l'œuvre? Quelle plume continuera à écrire de belles pages provençales? Quel enthousiasme groupera des poètes nouveaux? Quelle organisation rééditera les anciens?

C'est encore le secret d'un avenir que nous voulons croire tout de même brillant. Il est impossible qu'en cette rue Saint-Agricol, qui vit passer tant de poètes, la prose commerciale règne seule. Le bon Rouma veillera sur sa librairie, aux côtés de Saint-Agricol, qui fut, lui aussi, un félibre des jardins.

EMILE RIPERT.

L'ENIGME HUMAINE

FRAGMENTS INÉDITS

—

[Ernest Hello a laissé de nombreux manuscrits, — petits carnets de méditations quotidiennes, — qui, parmi beaucoup de redites, contiennent nombre de pages très brillantes et très neuves. Les deux volumes *Du néant à Dieu*, fragments d'Ernest Hello, que publiait en 1921, à la librairie Perrin, Mme Georges Goyau (Jules-Philippe Heuzey), avaient mis sous les yeux du public une première série d'extraits de ces carnets dans lesquels Hello jetait, au hasard de l'inspiration, ses pensées. A l'occasion du centenaire de sa naissance, une nouvelle série de ces fragments, groupés par la même main, paraîtront sous le titre : *Regards et lumières*, et parmi ceux ci les pages dont le *Mercure de France* donne ci-après la primeur.]

L'humilité, c'est la vérité, suivant la parole de sainte Thérèse, c'est pourquoi l'homme vain n'est pas dans la vérité. Aussi, quand il veut être modeste, il fait faire à sa vanité un mensonge qui ne trompe personne. Il feint de se croire dépourvu des qualités dont il se croit réellement pourvu, et cette feinte vient de ce qu'il s'attribue ces qualités à lui-même ; il se les attribue et feint de croire qu'elles lui manquent. S'il les attribuait à Dieu, il pourrait, comme les saints, dire la vérité sur lui, comme sur tous. Si un homme du monde lisait les paroles des saints, il croirait à chaque page découvrir un immense orgueil et s'admirerait plus que jamais, se remerciant intérieurement de sa grande modestie. C'est qu'il ignore le secret, le mystère de l'union, en vertu de laquelle les Saints, parlant d'eux-mêmes, ne se trompent ni ne nous trompent, et disent qu'en effet le Seigneur est avec eux, parce que cela est ainsi.

Mon verre est bien petit, mais je bois dans mon verre, a dit un rimeur ; il voulait bien que son verre fût petit, pourvu que, dans ce verre, il vît et reconnût son *moi*, en qui il avait mis ses complaisances ; le contraire arrive aux saints, ils veulent bien que de grandes choses soient faites par eux et pour eux, pourvu que, dans ces grandes choses, Dieu soit à sa place et l'homme à la sienne. Or, quelle est la place de Dieu et la place de l'homme, c'est ce que les rimeurs ignorent, c'est ce que les saints soupçonnent, c'est ce que le Père voit dans son Verbe.

*

L'homme est ainsi constitué et ainsi placé dans l'échelle des êtres qu'il a certains rapports avec eux tous. Son être comprend et résume toute la création, esprit et matière. Aussi, suivant qu'il s'attache aux côtés hauts ou aux côtés bas de lui-même, il va vers l'ange ou vers le chien. Il aime l'ange ou le chien, il s'assimile à l'ange ou au chien. Ceci est digne de remarque : l'homme ne se contente pas de se rapprocher de l'objet aimé, il s'assimile à lui. Ceci me semble vrai, de quelque côté que je me retourne. Le Fils de Dieu aimait l'homme et il s'est fait homme. Il aimait les enfants et il s'est fait enfant. Il aimait les pauvres, le peuple, les malheureux : il s'est fait pauvre, peuple et malheureux. Ayant aimé l'homme le premier, il a demandé à l'homme son amour. Et l'homme qui aime Dieu s'assimile à lui, vit de sa vie. Chose admirable ! Quand l'homme aime l'homme il vit de la vie de son frère. Il jouit de ses jouissances. Il souffre de ses souffrances. L'amour mène toujours à la fusion. Quand l'amour humain s'exerce entre deux êtres qui s'aiment entre eux sans aimer les autres, cet amour découronné restreint à eux deux l'assimilation, mais la conserve entre eux deux. Continuons l'analogie. Quand l'homme n'aimant ni Dieu, ni l'homme, porte ses regards en bas et aime la matière, il s'assimile à elle, lutte contre le principe divin qu'il porte en lui, et aimant la matière, voudrait n'être

plus qu'elle. Aussi le respect de la personne humaine est une haute mesure pour juger les sociétés et les civilisations. Quand les hommes tendent à s'assimiler ce qui est au-dessus d'eux, ils se respectent. Quand ils cherchent à devenir ce qui est au-dessous, ils se méprisent. Un trait caractéristique des sociétés dégradées, c'est l'amour exagéré de l'homme pour l'animal non rattaché au Créateur, et, par suite, l'assimilation de l'homme avec la brute. La société romaine s'y connaissait en fait de dégradation, faisant lutter des hommes comme on excite des chiens. Les combats de gladiateurs sont là pour répondre. Et c'est à l'époque où l'homme en était venu à s'estimer moins qu'une brute, que le Fils de Dieu est venu lui dire au juste ce qu'il valait. Un fait remarquable, c'est que plus l'homme méprise l'homme, plus il est orgueilleux. Un maître qui joue avec la vie de son esclave est fier, lui qui est de même nature que son esclave. Les hommes les plus cruels sont les plus orgueilleux, et ils sont aussi les plus voluptueux. Quand l'homme, ne se respectant plus, s'assimile à l'animal et ne voit en lui que la chair et le sang, il aime à verser ce sang, à le voir couler, à le sentir couler, à le faire couler en toute façon, dans la volupté ou dans la douleur, peu importe pourvu que le sang coule. Du sang, du sang, du sang! — voilà le cri de l'homme animal. Et il le crie par ses cent mille voix. Il arrive un moment où toutes les passions animales, criant à la fois, ne s'entendent plus, et pourtant, dans ce vacarme, l'oreille attentive distingue un cri qui est leur cri de guerre ; du sang ! Tibère aimait le sang sous toutes les larmes. Dernièrement, dans une salle de spectacle, un homme qui voulait tuer quelqu'un, n'importe qui, a frappé au hasard sur les plus belles épaules qu'il a trouvées. Caligula n'est pas loin de don Juan, Alexandre non plus. Et la guerre ! et les sacrifices humains! L'humanité prend je ne sais quel furieux plaisir à s'ouvrir les veines et à se tremper les doigts dans le sang. Elle s'ouvre les entrailles avec transport. Pourtant l'amour du sang est sinistre :

c'est l'amour de la mort ; car le sang répandu, c'est la vie qui s'en va. Mais l'humanité, dans ses accès de rage, aime la mort. Je dirai même qu'elle aime tout ce qui lui fait mal. Dites à un homme qu'une liqueur est détestable et qu'elle enivre. Il aura envie de goûter. Le vertige nous donne envie de nous jeter dans les abîmes. Le suicide est contagieux. Par imitation, on vit et on meurt. Je me souviendrai toujours de ce mot que j'ai entendu d'un homme profond : « Quand brille le couteau de la guillotine, êtes-vous bien sûr que parmi les spectateurs, aucun n'ait quelque désir de se trouver dessous, pour jouir d'une émotion inconnue ? » Celui qui s'étonne d'un crime ou d'un délire quelconque ne nous connaît pas. Dieu seul sait de quoi nous sommes capables. L'homme est incapable de mesurer les passions humaines.

Quand l'homme regarde en bas et s'assimile à la brute, c'est l'appétit du sang qui prédomine ; et quand il regarde en haut, qu'y voit-il sur le Calvaire ? Le rachat par le sang. Ce qu'il y a de frappant dans nos tendances humaines, c'est que c'est toujours l'infini qui est au bout. Nous pouvons le chercher par une voie mauvaise, mais c'est toujours lui que nous cherchons. Infini par la jouissance, infini par la conquête, par l'orgueil, l'homme voudrait s'égaler à Dieu. Il se trompe de route, mais c'est au bonheur qu'il tend. Seulement, il arrive quelquefois qu'égaré dans le délire, il ne retourne plus au but.



Beaucoup d'honnêtes gens ont l'intelligence malhonnête. Beaucoup d'honnêtes gens, qui ne voudraient pas mentir dans la vie, mentent dans l'art. Beaucoup d'honnêtes gens ne se donnent pas la peine de mettre l'accord entre leur âme et leur pensée. Beaucoup de gens conçoivent une certaine admiration théorique pour des personnes et pour des choses dont l'imitation pratique les ferait rougir. C'est

en ce sens que la critique littéraire a été jusqu'au XIXe siècle une œuvre malhonnète.

☆

Un des sentiments les plus perdus, les plus oubliés dans le temps où nous vivons, c'est le Respect.

Dans un état moyen, l'homme garde un certain respect très incomplet, très rare, sujet à des accidents fâcheux et à des éclipses totales. Cependant, quand il rencontre la Grandeur, il a des instants de respect. Il a des velléités d'admiration. Mais ces lueurs mal allumées sont éteintes par tous les souffles qui passent. Elles sont inconsistantes ; elles naissent pour mourir, et elles meurent pour renaître.

Plus bas, l'homme ne connaît plus le Respect. Il méprise habituellement, et son mépris ne distingue pas. Il méprise ce qui est laid, il méprise ce qui est beau. Il méprise ce qui est petit, il méprise ce qui est grand. Plus l'homme est méprisable, plus il méprise. Au fond de l'abîme, il méprise tout.

Le mépris devient le regard même qu'il jette sur les personnes et les choses. L'homme voit comme il est. Le regard qui se sent bas abaisse tout ce qu'il voit. Il se promène dans les bas-fonds, et c'est là qu'il rencontre ses amis comme ses ennemis. Le langage devient, en pareil cas, l'expression même du mépris. Il désigne les hommes par des mots peu honorables. Il les traite comme des misérables. Il oublie la grandeur native de la créature, ou s'il s'en souvient, il prend un secret plaisir à l'insulter. Le mépris abaisse celui qui méprise et abaisse celui qui est méprisé. L'homme qu'on méprise se trouve autorisé, dans une certaine mesure, à mériter le mépris qu'on lui témoigne. Dégradé par ce mépris, il s'appuie sur lui pour descendre encore plus bas. Deux hommes qui se méprisent ont l'air de se donner l'un à l'autre la permission de trahir.

Oui, dans l'état d'abaissement, on méprise à peu près

toujours. Dans l'état moyen, on méprise très souvent. Dans l'état supérieur, on ne méprise plus.

Le Christianisme a apporté au monde deux sentiments très peu connus en dehors de lui, la Haine du mal, et le Respect de l'homme qui est tombé dans le mal.

Ces deux sentiments, pour être féconds, doivent être proportionnés l'un à l'autre. Plus le Chrétien déteste le péché, plus il aime le Pécheur.

Dans l'esprit contraire, dans l'esprit païen, l'homme a un certain goût pour le mal, et il méprise en même temps celui qui fait le mal. L'esprit païen aime les péchés de Madeleine. En revanche, il méprise et déteste Madeleine.

L'esprit chrétien déteste les péchés de Madeleine.

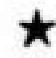
En revanche, il aime, il honore, il relève Madeleine elle-même.

Les premiers chrétiens, parlant les uns des autres, s'appelaient entre eux : *Bienheureux*. On disait le Bienheureux Pierre, le Bienheureux Denys, ce n'était pas une béatification anticipée, non, c'était simplement une constatation du bonheur qu'on avait d'être chrétien.

Maintenant les hommes disent volontiers, quand ils parlent d'un de leurs amis : *le pauvre diable*.

*

On dirait quelquefois, quand les critiques parlent des saints, qu'ils consentent à les accepter, et même s'inclinent devant leurs vertus, parce qu'il faut rendre justice à tous les genres de mérites ; mais on sent qu'ils méprisent, au point de vue intellectuel, ceux qu'ils consentent à estimer au point de vue moral. Ils ont l'air de dire que saint Vincent de Paul était bon pour les pauvres, mais que Cicéron seul peut suffire à satisfaire l'intelligence noble et cultivée des riches.



L'esprit du monde est contraire au don ; l'esprit du monde, c'est de retenir, ou, s'il donne, c'est de donner

avec mesure, avec calcul, avec obligation : on donne quand on a reçu, dans la mesure où on est obligé de rendre. Il a fait ceci ; je ferai cela. Il n'a pas fait ceci : je ne fera pas cela. L'esprit du monde (j'écris à dessein dans cette phrase le mot esprit sans majuscule), l'esprit du monde, c'est l'affreuse petite réserve du *moi* humain, qui calcule, à partir de lui, et en revenant sur lui, la restriction du *moi* humain, qui a toujours peur d'être *trop bon*. Ce n'est pas ce danger-là qu'il court, le malheureux ! Et c'est pourtant ce danger-là qu'il craint.

Dans son odieuse petite sagesse, restrictive et jalouse, le danger qu'il craint est toujours le contraire du danger qu'il court. Ce hideux petit esprit est d'autant plus incurable qu'il est plus justifié devant lui-même ; il a raison à ses propres yeux ; il tient la balance du doit et de l'avoir, et elle est toujours à son avantage ; il trouve toujours qu'il a trop donné. Ce mesquin calcul du *moi* humain est peut-être plus incurable que le crime ; le crime, du moins, a tort à ses propres yeux. Le petit *moi* trouve qu'il a raison.

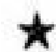


Petit, petit, petit, mais non pas microscopique ! Car le microscope donne des idées de grandeur ! Petit sans excès, sans violence, sans extrémité ! Petit comme un monsieur, et non pas comme un insecte. La petitesse en habit noir, en cravate blanche, non pas la petitesse inexprimable ; non. Il est à égale distance des deux pôles de l'infini. Tout entier exprimable, limpide, évident, sans mystère, mais non pas sans secret. Absence totale de réalité ou divine ou humaine ou infernale. Pas d'homme : un monsieur. Il devrait être préfet à Orléans, ou directeur des postes, mais directeur général, directeur à Paris. Pas un pli dans ses gants blancs ! Personnage discret. O médiocrité sans tache ! blancheur éblouissante de la nullité absolue !

Pour comble, il sait la grammaire ! Il a non pas du style, mais de la facilité. De la facilité et de la moralité. O perfection du monsieur catholique par profession, correct comme une page d'écriture faite par un maître d'écriture, ou comme un quadrille dansé par un maître de danse... Au courant des affaires, mesurant les choses et les personnes suivant l'importance qu'elles ont au Palais ou à la Bourse, ou dans les journaux ! Pas un mot de trop en aucune occasion. Il égorgerait bien une colombe ou un aigle, mais sans s'en apercevoir, et cela ne nuirait en rien à cette innocence parfaite qu'il porte en tout lieu, au journal, à dîner, à l'église, au ministère.

Il égorgerait ce qui est sublime ou ce qui est faible, mais sans jamais se compromettre : voilà la chose dont il est capable. Et s'il assassine quelqu'un, ce sera pour ne pas aller trop loin dans une direction quelconque. Oh ! faites ce que vous voudrez ! soyez prophète ou galérien ; couvrez-vous de gloire, couvrez-vous de honte, vous ne ferez pas un pli dans sa cravate ou sur son front ou sur sa lèvre ; vous ne le ferez pas sortir de sa modération. Il est très doux ; vous ne ferez pas sortir de ses lèvres une expression plus vive qu'à l'ordinaire.

Vous ne ferez pas entrer en lui une vérité quelconque ou une erreur non patentée. C'est un garçon bouché à l'émeri. Rien ne coule là par surprise. L'erreur en lui porte l'uniforme de la vérité. Elle est une, plane, sans secousse, sans accès, sans violence. Elle est impeccable et officielle. Il est uni au faux hypostatiquement.



Quand on lit, surtout dans Catherine Emmerich, la réception faite à Jésus-Christ par les Juifs et les Païens, on ne peut se défendre d'une certaine admiration : car tout est relatif.

Il avait des amis sérieux et des ennemis sérieux. Personne ne se moquait. Sa mort même atteste la gravité de

la position qui lui était faite. Ses disciples le suivaient : on se pressait de manger pour écouter sa parole...

S'il revenait parmi les chrétiens !... Qui donc songerait seulement à lui faire l'honneur de le mettre à mort !... Il n'aurait ni amis ni ennemis sérieux. Les sept péchés Capitaux sont beaux et majestueux près de la chose unique qu'il rencontrerait et qui s'appelle l'Ironie. Ses prétentions régénératrices feraient hausser les épaules aux pieux et aux impies, mais surtout aux pieux. On le regarderait comme un fou dangereux, très suspect de socialisme, d'hérésie, et mystique jusqu'à la démence. On parlerait de l'enfermer dans une maison de fous, mais on ne lui ferait pas même cet honneur, qui serait trop sérieux

Tout au plus, quatre hommes et un caporal le ramasseraient comme vagabond.

L'observation de Louis-Philippe enfant : « *Qu'allait-il faire au Jardin des Olives, à l'heure où les promenades sont fermées ?* » rencontrerait la sanction sociale. Il n'aurait pas les honneurs d'un grand procès. Mais moqué seulement par les gamins, absolument ignoré de tout le public, il serait tout au plus justiciable de la police correctionnelle, comme n'ayant pas de domicile, et du *Figaro*, comme monomane grotesque.

L'*Univers* n'en parlerait pas ; le *Charivari* ferait peut-être une caricature — encore est-ce assez douteux — car le *Figaro* n'aurait probablement pas insisté. Il eût tout au plus indiqué l'arrestation d'un maniaque, en petits caractères aux petites nouvelles (quatrième page).

*

Le crime peut être guéri ; mais le rire, non pas ! Une voix s'élève plus haute que celle de Sodome et de Gomorrhe, qui réclame la fin du monde.

Ce n'est pas la voix du crime, trop sourde peut-être pour être entendue de loin, c'est la voix du rire.

Les anciens idolâtres avaient des ressources parce qu'ils

prenaient au sérieux leur idolâtrie : l'Idolâtrie moderne, celle des peuples chrétiens, se moque de tout, même de l'Idole.

Aussi s'agissait-il autrefois de corriger, de réparer, maintenant de supprimer et de remplacer. Corriger est un anachronisme. Il faut une nouvelle création. L'audacieuse chute du vieux monde avait laissé la simplicité aux peuples idolâtres. La nouvelle chute a donné aux idolâtres modernes, qu'on appelle les peuples chrétiens, l'Ironie.

Entre l'idole et l'idolâtre, chez les idolâtres modernes, chez les Peuples chrétiens, il y a le Rire.

Le Rire dit à l'Espérance :

— Quoi de commun entre toi et moi !

L'Idole ancienne promettait au moins quelque chose, elle jouait à la Puissance. L'Idole moderne n'essaie même plus de promettre. Elle est moquée et se moque d'elle-même. L'Idolâtre rit de l'Idole, rit de l'idolâtrie, et sur le frontispice du Temple, où il entre le chapeau sur la tête et le cigare à la bouche, il est écrit :

BOURSE... TRIBUNAL DE COMMERCE.

Et au-dessous, en caractères invisibles :

« Vous qui entrez, laissez ici l'espérance. »

★

Tant que je vivrai, je dirai la même chose ! J'insisterai, sur les crimes de l'oubli. Les hommes sont scrupuleux, du moins quelques-uns, et quelquefois leur conscience est prompte à leur reprocher ce qu'ils font. Mais elle est quelquefois extraordinairement lente à leur reprocher ce qu'ils omettent de faire. Dans les reproches quelquefois sévères qu'ils s'adressent à eux-mêmes, il y en a un d'oublié, c'est l'OUBLI.

Ils oublient de se reprocher les oublis qu'ils font.

Et cependant !

Si notre regard, au lieu de s'arrêter à l'extérieur des

choses, pénétrait à l'intérieur, nous serions absolument épouvantés de nos oublis.

Nous voyons souvent très bien le mal que nous faisons.

Mais nous oublions épouvantablement le bien que nous devons faire et que nous ne faisons pas.

Et cependant, dans les actes même mauvais, il y a encore quelque chose de vivant, c'est l'activité.

La haine est mauvaise ; mais il y a dans la haine une énergie qui serait bonne si elle était autrement employée.

La vengeance est mauvaise ; mais il peut y avoir dans la vengeance un désir de justice qui serait bon, s'il recevait une autre application, s'il s'employait d'une façon plus désintéressée.

L'ambition est souvent mauvaise ; mais elle peut avoir pour principe un noble désir de grandeur qui pourrait devenir excellent si, pénétré par le christianisme, il recevait de lui l'humilité et la sagesse qui l'élèveraient sans le détruire.

L'orgueil est détestable, mais il contient en lui-même un certain sentiment de la dignité humaine qui pourrait se convertir ; une fois converti, il perdrait son nom, il pourrait courber la tête, ce fier Sicambre ! Il pourrait brûler ce qu'il a adoré, adorer ce qu'il a brûlé, et l'héroïsme pourrait naître de sa conversion.

Les passions contiennent en elles des énergies qui, si elles changeaient de route et d'emploi, pourraient se régénérer aux sources de la vie.

Régénérées, christianisées, elles pourraient consacrer à la lumière les forces qu'elles dépensent au services des ténèbres !

Il y a une violence qui donne la mort.

Il y a aussi une violence qui emporte le royaume des Cieux.

Et l'Evangile, qui recommande tant la douceur, recommande aussi la violence.

Mais l'omission ! mais l'oubli de faire le bien ! mais l'inactivité !

L'omission ! c'est un mal complet. C'est un mal qui ne renferme en lui aucun élément de force et de salut.

L'omission ne peut pas tourner vers le bien.

L'omission, c'est le défaut absolu, c'est la défaillance de l'être.

C'est le mal sans mélange de bien.

C'est le mal à l'état pur.

Ne pas donner à manger à ceux qui ont faim, ne pas donner à boire à ceux qui ont soif, ne pas recevoir les étrangers, etc., c'est le mal dépouillé des traces de bien qu'il garde ordinairement.

C'est le mal dépouillé de ses atténuations et de ses excuses.

C'est le mal qui est désigné et condamné par les paroles du dernier jugement. Les seules paroles de condamnation qui soient écrites dans l'Evangile de la clémence sont des reproches qui ont la forme négative.

J'étais captif et vous ne m'avez PAS visité, etc...

Le crime par oubli est indéterminé dans sa forme et indéterminé dans ses résultats. Qui peut mesurer le mal fait à un homme par l'oubli tout seul, l'oubli tout pur ?

L'oubli fait mourir.

L'homme qui fait mourir un autre homme en l'oubliant, le tue sans s'en apercevoir. Il n'est pas averti par la vue du sang.

Il n'est pas effrayé de son acte.

Il se reprochera peut-être une faute légère qu'il aura commise *activement*, et ne se reprochera pas les souffrances épouvantables qu'il aura entassées sur un homme, en ne faisant rien et par le fait même de ne rien faire. Chacun de nous est chargé de son prochain, dit l'Ecriture.

Il y a peu de vérités plus profondément oubliées que celle-là sur la terre.

Et mandavit illis unicuique de Proximo suo (*Ecclesiastique XVII*, 12).

Parmi les œuvres de Dieu, l'Ecriture compte cette œuvre :

Et il les a charges les uns des autres.

Et l'Ecriture, si sobre de ses paroles qu'elle a l'air de les compter, l'Ecriture insiste et répète : *illis unicuique*, chacun de vous est chargé de son prochain *individuellement*.

Et quand Dieu redemande à Caïn le sang d'Abel, Caïn répond non par une parole de fureur, mais par une parole d'indifférence :

« Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? »

Mais certainement !

☆

Les crimes qu'on commet une fois, par exception, ne sont pas les plus redoutables. Ce qu'il y a de plus terrible, ce qu'il y a de plus terrible au monde, ce sont les crimes habituels, parce que le criminel n'y fait plus attention. L'habitude ! Nulle parole humaine ne peut rendre, nulle intelligence humaine ne peut concevoir les horreurs silencieuses que ce mot cache ou voile. Dites à un homme qui a fait une faute exceptionnelle : *Vous êtes coupable*, il le reconnaîtra. Mais dites à celui qui a l'habitude d'être mort et qui vit au milieu des morts : Vivez, car la vie est un devoir ; vous n'avez pas le droit d'être mort. Cet homme rira, en vous regardant, du rire des idiots. Les autres puissances, après avoir enlevé à l'homme sa dignité, lui permettent au moins des regrets, l'habitude ne lui laisse rien. Elle le dépouille de sa dernière gloire, la gloire de se sentir dégradé. Après avoir enlevé à l'homme l'idée, l'amour, la joie, la force, l'initiative, l'honneur, la croyance, l'action, le travail, le repos, l'harmonie, l'union, la fécondité, la sagesse, la vie, elle lui arrache jusqu'à ses remords, qui seraient, s'il les gardait, sa dernière richesse. Elle le conduit à un idiotisme volontaire, consenti, à une stupidité

contente d'elle-même et de ses voisins ; elle lui enlève la conscience de son malheur, la connaissance d'un autre état, et jusqu'au désir d'être ou de devenir quelque chose. Perdre le désir ! Voilà peut-être la plus étonnante des dégradations pour un être qui a une âme. C'est l'habitude qui fait ce prodige.

★

Le remords est le singe du repentir.

Celui-ci vient d'en haut ; celui-là vient d'en bas. Le repentir donne la paix et le remords la trouble. La paix ! tel est le signe.

Contrition signifie brisement, mais le brisement qui donne la paix.

Le repentir et le remords disent tous deux : j'ai péché, mais le premier puise la paix en lui-même, et l'espérance la suit.

Le second puise en lui-même le trouble, et le désespoir l'accompagne.

Le drame de la fatalité est plein de furie : Oreste est la personne du remords. Œdipe aussi va de crimes en crimes. Les Euménides précipitent celui à qui elles apparaissent.

Mais Madeleine, au désert, est la statue de paix.

★

Il y a deux larrons dans l'Evangile, le bon et le mauvais.

Il y a deux larrons dans l'histoire, le bon et le mauvais.

L'Evangile, dans son immense sobriété, ne nous expose pas le caractère intime de ces deux larrons. L'histoire nous détaille longuement les pensées et les sentiments des siens.

Le bon larron de l'histoire, c'est le pécheur. Son mauvais larron, c'est le sophiste.

Tous deux dérobent la propriété du Seigneur, crucifié

entre eux deux. Mais le premier vole par faiblesse, le second par malice. Le premier par entraînement, le second par calcul ; le premier par passion, le second par froideur.

Le premier reste dans le domaine de la pratique ; le second entre dans celui de la théorie. Le premier ressemble un peu à un animal ; le second à un professeur de vice. Le premier fait la pratique du mal à cause du péché d'Adam qu'il porte en lui. Le second élève le mal à la dignité d'un principe. Le premier succombe à la tentation ; le second la glorifie.

Le premier s'accuse, le second se vante. Le premier demande des pardons ; le second demande des éloges. Le premier cherche des cachettes ; le second des imitateurs.

Le premier borne son crime à lui-même ; le second voudrait l'étaler sur le genre humain. Le premier reste dans le domaine privé, le second aborde le domaine public, il se présente tête haute à l'admiration du genre humain. Il se donne pour un libérateur. Le premier se contente du sang, le second veut aussi de l'encre.

Le premier a conservé dans le crime la notion du bien et du mal ; le second a perdu et corrompu cette notion en lui-même et dans les autres. Le premier, puisqu'il est larron, ne rend pas à chaque personne son bien propre. Mais il rend à chaque chose son nom propre. Il appelle crime le crime, et péché le péché.

Le second, après avoir volé aux personnes leur bien, vole aux choses leur nom. Il substitue au caractère vrai des actes humains le caractère fantaisiste que son intérêt leur impose. Comme il dépouille arbitrairement les voyageurs de leur bourse et de leur manteau, il dépouille arbitrairement les actions et les choses de leur valeur réelle et du costume qui leur convient, et du nom que les siècles leur ont donné.

L'homme est si faible qu'il tue facilement, et le bon larron n'est pas incapable de l'homicide ! Mais il est inca-

pable de regarder sans horreur ses mains tachées de sang.

Le mauvais larron, après avoir tué l'homme, voudrait tuer le droit que cet homme avait de vivre. Il ne veut pas que son crime reste seulement dans son cœur et dans ses mains. Il veut que le crime pénètre son esprit ; il veut être tout entier saturé de son crime. Il lui ouvre les portes de l'intelligence, et le prie de s'asseoir sur un trône où il prendra les attitudes de la justice et les attitudes de la gloire.

Le premier voit en lui-même un enfant, un malade, un ignorant, un coupable. Il cherche instinctivement un père, un médecin, un docteur, un juge. Il n'est pas loin de se jeter à genoux devant le prêtre ; il a gardé quelque aptitude pour le mystère révélateur du tribunal de la Pénitence, qui fait au criminel ce don immense de lui montrer son crime tel qu'il est, nommé de son vrai nom, et simplifié par la lumière du pardon qui va venir.

Le mauvais larron voit en lui-même un Dieu. Il dit : Je suis celui qui suis ; il cherche des adorateurs. S'il en trouve, il les aveugle de son aveuglement, et se sert de leur aveuglement pour augmenter le sien. Il chasse la simplicité de tous les esprits qu'il aborde. Il établit la confusion dans toutes les idées qu'il remue. Il est à lui seul une tour de Babel qui voudrait escalader le Ciel, et qui ne sait que faire des pierres dont elle est composée : car les puissances intérieures de son âme révoltée ne s'entendent pas entre elles. Il voudrait faire sortir son crime de la sphère du néant, et lui faire cadeau de la substance. Il parle, il discute, il enseigne, il jette sur ses épaules les oripeaux qu'il a volés, il outrage et calomnie ses victimes, il amuse ses complices, il raille et exploite ses dupes, il joint aux profondeurs de la scélératesse les frivolités que la corruption donne. Se servant des unes et des autres pour abuser ceux qui écoutent et regardent, il fait entrer le mensonge dans l'homme par tous les pores. Il joint au prestige de raisonnements compliqués et à l'attrait des passions flattées *l'en-*

sorcellement de la bagatelle. Le mauvais larron est contagieux.

Le bon larron est obligé de rester sérieux ; car le nom de ses actes est encore écrit dans le livre intérieur que chaque homme porte en soi.

Le second plaisante parce qu'il a touché le fond de l'abîme. Au bord de l'abîme on tremble encore ; car on n'est pas perdu. Au fond de l'abîme, on est tranquille ; on rit ; on a l'esprit libre et on chante parce qu'on n'est plus digne de pleurer.

Le bon larron représente le crime, qui a pour caractère d'être pardonnable.

Le mauvais larron cherche le voisinage du crime de l'ange, et ambitionne sa destinée.

Tous les âges du monde ont vu et connu beaucoup de larrons, bons et mauvais ; mais ils se sont, dans les différents siècles, inégalement partagés.

Une des épouvantes actuelles, c'est le nombre des mauvais larrons. On dirait que la langue humaine, en vieillissant, a contracté pour la sophistique des habiletés particulières ; on dirait que la partie du genre humain qui repousse la vérité vient de recevoir de l'esprit du mal un don nouveau, pour la contrefaire avec plus d'ardeur, et pour se revêtir de son manteau avec une plus parfaite audace.

Les deux larrons rendent hommage du fond de leurs ténèbres à la lumière trahie. Le premier lui rend hommage en la regrettant, le second en la parodiant. Tous deux saluent la justice, le premier sérieusement, le second ironiquement. Tous deux attestent l'impossibilité où ils sont de se passer d'elle, le premier, par le besoin de la rejoindre ; le second, par la nécessité de la contrefaire. Tous deux attestent à travers l'histoire, depuis Adam jusqu'à nous, la tradition de l'Ecriture.

.Tous deux traduisent dans leur langage la première page de la Genèse. Tous deux, du fond de leur péché, célèbrent la première innocence où avait été placé l'homme.

Le premier la célèbre par ses regrets, le second par ses parodies.

Tous les menteurs, tous les voleurs, tous les homicides, qu'ils rient, qu'ils pleurent, qu'ils se désolent ou se glorifient, rendent un solennel témoignage, éclatant, perpétuel, séculaire comme l'histoire et varié comme la nature humaine, au récit de la création et à celui de la chute.

C'est la main de l'homme coupable qui pose l'authentique cachet sur les reliques de l'homme innocent.

★

La vaillance, qu'il ne faut pas confondre avec le courage, est au-dessus de lui.

Le courage est une audace fougueuse.

La vaillance est faite d'énergie, de bon sens et de bonté.

Le courage est quelque chose d'extérieur.

La vaillance est intérieure.

Le courage est une expansion.

La vaillance est une concentration.

Le courage va de l'avant.

La vaillance est souvent immobile.

Le courage pousse toujours.

La vaillance retient souvent.

Le mot *courage* est peut-être un des mots les plus mystérieux de la langue. Il mérite d'attirer notre attention. L'étymologie du mot est frappante par elle-même.

Cor, Rage. Le courage est la rage du cœur. Il est clair que la rage doit être entendue ici dans le sens de transport. Le courage est une certaine exaltation qui élève l'homme au-dessus de lui-même. Le courage est sans doute une *vertu*. Mais je crois que, d'abord et avant tout, il est un *don*.

Dans un livre du seizième siècle (le *Promptuaire des Conciles*) on lit cette phrase si remarquable et si vraie : *Le vouloir du Dieu tout puissant lui changea le courage.* Le

courage est ici présenté comme une créature directement placée sous la main du Tout-Puissant.

Et dans les mémoires de Joinville, on lit cette autre phrase : Je disais en moi courage : si le roi s'en allait, etc.

Plus nous montons vers la source de la langue, plus nous serrons de près le sens primitif du mot, et plus nous voyons le courage se rapprocher du cœur.

Le courage avait autrefois un sens beaucoup plus large qu'aujourd'hui. Le courage aujourd'hui ne s'oppose guère qu'à la peur.

Il s'opposait jadis à toute langueur, à toute faiblesse, peut-être faudrait-il dire à toute médiocrité.

Napoléon Ier disait : « Cequ'il y a de plus rare au monde, c'est le courage de deux heures après minuit ».

Il se connaissait en courage, et il me semble que cette phrase restitue au mot qu'elle emploie son véritable sens. Ce n'est pas toujours la peur qui envahit l'homme à deux heures après minuit. Cette heure n'amène pas fatalement un danger extraordinaire, mais elle amène ordinairement une défaillance de l'esprit. Elle accable, elle paralyse, elle est contraire à l'exaltation. Elle ne fait pas habituellement le don du courage. Le courage est si bien un don, qu'un écrivain a dit justement : « Il ne faut pas dire : tel homme est courageux, mais a été courageux *tel jour* ». Ce philosophe ne croyait pas qu'on fût courageux une fois pour toutes, que le courage une fois présent fût attaché à un homme pour toujours. Il le regardait comme un don qui peut être accordé et qui peut être retiré.

Qu'est-ce qu'une panique ? C'est le retrait subit du courage, enlevé à une armée comme par un coup de baguette. Le courage est tellement un don qu'il peut être enlevé tout à coup à un héros, comme l'usage d'un membre est enlevé par la paralysie.

La panique n'est nullement une lâcheté ; c'est une soustraction de grâce, c'est l'enlèvement subit du courage.

Les Spartiates sacrifiaient à la peur pour la conjurer. Les païens savaient à quel point l'homme *dépend.* Les vérités et les erreurs qui s'entrecroisaient dans leur esprit et dans leur âme les avertissaient qu'en dehors de l'homme il y a des esprits, des souffles, des influences. De ces influences dépend très directement le courage, puisqu'il est un transport. La valeur en dépend moins directement peut-être. Il n'y a pas dans les langues humaines de mots synonymes. Le courage est un enthousiasme, la valeur est peut-être la conscience réfléchie et volontaire de la force. Le courage précipite, la valeur supporte. Les soldats sont courageux quand il faut monter à l'assaut, l'armée est vaillante quand il s'agit de supporter les lentes rigueurs d'un siège terrible.

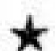
C'est peut-être le général, quand il est semblable à un maréchal Bugeaud, qui complète le courage individuel du soldat par la valeur collective de l'armée.

Au cimetière d'Eylau, dans la terrible bataille qui porte ce nom, les hommes avaient pour consigne de se laisser tuer, sans courir à l'ennemi ! Au lieu de se précipiter, il fallait résister immobile, et résister jusqu'à la mort. Le courage ici ne suffisait pas, il fallait de la vaillance. Du matin au soir un seul commandement retentit, commandement terrible : Serrez les rangs! Les soldats serraient les coudes et mouraient à leur tour ; ils se serraient tellement qu'ils ne faisaient plus qu'un corps, et la volonté du chef qui les tenait là, volonté plus forte que leur impétuosité, changeait leur courage en vaillance.

Si la peur est habituellement combattue et conjurée sur le champ de bataille par le don de courage, qui est une exaltation, cette exaltation ne se rencontre pas sur le lit de mort, ou dans la froide agonie d'un condamné qui va mourir sans combat. Les hommes méprisent trop facilement et trop universellement la peur ; il faut quelquefois la plaindre comme une soustraction de grâce, et réfléchir sur le mystère qu'elle renferme.

L'Evangile nous dit expressément qu'au jardin des Olives Jésus-Christ eut peur. Saint Marc a soin de l'affirmer dans les termes les plus clairs. Cette peur sur laquelle on ne médite pas assez met le comble aux horreurs et aux humiliations de la mort qui se préparait. Car la peur est toujours une humiliation : elle peut n'être pas une honte, elle peut être une épreuve, une douleur de surcroît, mais elle est toujours une humiliation.

La peur est peut-être le seul phénomène de la vie humaine dont l'orgueil n'essaye pas de tirer parti. L'orgueil tire parti de tout, des vices, des crimes, des révoltes. Il peut essayer de se nourrir avec du sang et de se nourrir avec de la boue, mais il ne se nourrit pas avec la peur. La peur humilie toujours ; elle humilie nécessairement. Aucune humiliation volontaire n'humilie comme la peur. La peur est une faiblesse totale, une défaillance absolue : et l'orgueil qui essayerait, s'il n'avait rien à manger, de se nourrir avec un fil de fer, n'essaye jamais de tourner la peur à son profit. Il peut exploiter la douleur et la mort, il n'exploite pas la peur. C'est en qualité d'humiliation que la peur est accourue au Jardin des Olives. Je me souviens du Père de Ravignan, parlant de Jésus-Christ. « *Il a ordonné à la faiblesse de venir, et la faiblesse est venue ; il a ordonné à la peur de venir, et la peur est venue* » : ainsi parlait le grand prédicateur.



L'idée humanité se présente sous deux faces : l'homme et la femme. Il importe de considérer de quelle façon l'homme considère la femme, attendu qu'il est à même de la considérer de mille façons. Elle est pour lui une permanente occasion de montrer à l'observateur s'il a monté ou descendu l'échelle. Par sa contenance à côté de la femme, l'homme déclare ce qu'il pense de la personne humaine, et s'il la respecte ou non. Elle est capable de l'affecter en tant de façons que suivant le mode d'affection auquel il se

prête, l'homme déclare quel est le côté de lui qu'il veut cultiver. Ceci est un sujet profond de méditations et aussi d'exercice, car, chaque jour, l'homme en présence de la femme, fait, intérieurement du moins, dès qu'il la voit, une solennelle profession de foi. Son âme et son corps se proclament, l'un vainqueur, et l'autre vaincu. Comme la civilisation n'est autre chose que le progrès de la vérité sur la matière déchue et par là sujette, comme chacun de nous est appelé incessamment à réaliser cette idée, comme cette réalisation exige un combat, et comme le combat est pour chacun et pour tous le point central, la question de vie ou de mort, l'attitude de chaque combattant dans la mêlée générale est d'une importance incalculable.

Or, il n'est pas inutile que chacun sache ce qu'il est, afin de savoir comment il doit faire, ce qu'est la femme, afin de savoir comment la traiter. L'homme commande, dispose, agit. Il estartiste, savant, ouvrier en un mot, il crée ; créer, c'est faire acte de puissance. L'homme dans la société conjugale représente la puissance. Il a le rôle actif.

La femme reçoit, subit, écoute, prend ce qu'on lui donne, le garde, le fait fructifier. Si elle reçoit la science, elle la reçoit de l'homme, mais elle a une façon particulière de connaître, une connaissance mêlée d'amour, plus intuitive que raisonneuse, que je n'appellerai pas science, mais sagesse. Souvent, dans la société conjugale, la femme montre une sagesse qui, mise au service de la puissance de l'homme, forme une douce harmonie. Or, supposez en présence la puissance et la sagesse, dites-moi comment ces deux souveraines se doivent respecter elles-mêmes et entre elles.

★

Adjutor similis tibi.

Un aide semblable à lui.

Eve est appelée un aide semblable à Adam. Semblable ? mais alors il fallait un autre homme.

Il est probable que le mot semblable signifie : opposée. Semblable quant à l'essence, absolument opposée quant à l'accident.

Un autre Adam, semblable à Adam, quant à l'accident, n'eût pas été pour lui un secours. Il eût été une répétition, une redite, une doublure, un embarras peut-être.

La personne dont l'homme a besoin, c'est la présence semblable à lui quant à l'essence, c'est-à-dire sympathique, mais opposée à lui quant à l'accident, c'est-à-dire adaptée à lui.

Une personne qui serait contraire quant à l'essence et quant à l'accident, serait antipathique et ne serait qu'une pierre jetée sur la route.

Une personne qui serait semblable quant à l'essence et quant à l'accident, ne serait, comme je viens de le dire, qu'une doublure.

Il faut donc sympathie et opposition, sympathie dans l'essence, et opposition dans l'accident.

★

Le sentiment humain devrait être sérieux par lui-même. Chose étrange ! Il l'est rarement.

Telle est la profondeur de la déchéance humaine que l'homme est porté à le traiter légèrement.

Parmi les effets de sa chute, il en est peu qui soient plus surprenants.

Le bien et le mal sont si sérieux par eux-mêmes que le sérieux semblerait devoir être inséparable de la vie humaine ! Eh bien ! le contraire arrive.

L'homme a de la peine à garder en face de lui-même son sérieux. Ses intérêts les plus graves peuvent devenir, de sa part, l'objet d'une plaisanterie.

Le mariage représente précisément, à lui seul, une accumulation de choses sérieuses. Les intérêts les plus sacrés se donnent rendez-vous autour de lui.

Eh bien ! le mariage est précisément le lieu autour du-

quel les plaisanteries se donnent rendez-vous. Les malheurs qui résultent du mariage, faussé, trahi, déshonoré, sont essentiellement tragiques. Cependant la comédie a pour eux une prédilection particulière. La comédie aime à rire du mariage et des maris. Elle les a pris pour plastrons. Elle s'en est fait une sorte de clientèle. Le mariage est bon pour alimenter son répertoire.

*

Le mariage a cela de spécial qu'il touche à tout dans la vie humaine. Il est l'union de l'homme et de la femme; c'est pourquoi il porte en lui le problème de la société et le problème de la passion.

Le mariage est une institution sociale, par là il ameute les passions politiques, et il est une institution sociale qui réprime certaines licences, par là il ameute les passions humaines.

De sorte que ce pauvre mariage est admirablement placé pour être écrasé d'ennemis. Il est au centre de la bataille dans le carrefour où portent tous les coups. Dans le grand combat universel, le mariage joue le rôle que jouait le cimetière d'Eylau, dans la bataille d'Eylau.

Dans cette bataille terrible où le sang colorait la neige, il y avait une partie de l'armée chargée de garder le cimetière, et de mourir là plutôt que de l'abandonner.

Dans le combat universel, le mariage occupe le cimetière d'Eylau. Il est là, immobile, invincible, exposé à tous les raisonnements, à toutes les passions. Il reçoit les coups sans les rendre.

*

Monsieur Gautier (Léon) a eu le malheur d'écrire cette phrase qui se recommande à son indignation :

« La plume est un vil instrument aux doigts d'une femme, quand elle ne s'en sert pas pour écrire à son mari ou à ses enfants, ou pour faire les comptes de sa maison ! »

Si l'on ne connaissait pas les contradictions humaines, on s'étonnerait de rencontrer ici une erreur aussi directement contraire à l'esprit du livre où elle s'est glissée. Ne dirait-on pas, à entendre ces paroles déplorables, que si une femme prend la plume dans une autre intention que les trois intentions permises par M. Gautier, elle va négliger son mari, ses enfants, et sa maison ! Ne dirait-on pas que la poésie est l'ennemie de la réalité ? M. Gautier tombe ici, par une distraction fâcheuse, par un sommeil douloureux, dans la vieille et pitoyable erreur que son livre tout entier est destiné à combattre. M. Gautier passe sa vie, consacre son cœur et son intelligence à nous montrer que tout ce qui est poétique est réel, que l'art et la vie sont pénétrés par la lumière. Et tout à coup, comme si Boileau le saisissait de sa main froide, comme si le cadavre de la vieille rhétorique lui apparaissait dans un cauchemar, M. Gautier nous parle, un instant, comme si l'art et le devoir étaient en contradiction ! Or, n'est-il pas évident que plus l'art s'élève, plus l'ordre lui devient nécessaire ?

Les vers sont astreints à une loi plus sévère que la prose, et la musique a pour condition, pour vie, pour fond et pour corps la vérité mathématique. Pourquoi donc la femme qui élargirait et élèverait son cœur négligerait-elle ses devoirs ? Je suis porté à croire au contraire que l'étroitesse des femmes introduit dans la maison le désordre et le malheur. Cette étroitesse produit justement les catastrophes qu'il s'agit d'empêcher. La femme la plus ordonnée, la plus soigneuse de ses devoirs, serait celle qui porterait l'univers entier dans son cœur. M. Gautier a-t-il réfléchi que sainte Thérèse, sainte Catherine de Gênes, sainte Catherine de Sienne, sainte Gertrude, sainte Brigitte, sainte Angèle de Foligno étaient des femmes ? Et sans doute, parmi les femmes, ce sont celles-là qui ont vraiment de l'ordre. Connaissez-vous beaucoup de créatures plus exactes que le soleil ? Et son exactitude lui enlèverait-elle son éclat ?

Je suis certain que M. Gautier n'a pas voulu dire ce qu'il

a dit. Sa parole est allée dans une autre direction que sa pensée. Il n'a voulu blâmer que les confidences mauvaises et dangereuses, ces bavardages où la femme se raconte au public avec d'inutiles et mauvais détails. Mais il a dit autre chose que ce qu'il voulait dire, et dans un livre destiné à toutes les classes de lecteurs, la phrase que je signale est une tache qui peut tromper des yeux faibles. Que de femmes pourraient s'autoriser de cette parole pour prendre la route qui descend ! Les comptes de maison n'ont rien de bas et de vil en eux-mêmes. Mais on les avilit si on les présente comme une barrière, comme une exclusion. Le hideux *chez-soi*, la borne, la porte fermée, est un monstre prêt à dévorer. Il appartient à un homme comme M. Gautier de le repousser avec indignation et d'avertir les femmes de la grandeur de leur position : jamais on ne proclamera cette vérité assez haut.



L'homme actuel a cinq sens extérieurs. J'imagine que ces sens doivent être la figure d'un sens intérieur qui aurait dû être, dans le Paradis terrestre, le principe de vie ; et peut-être le fruit de l'arbre de vie aurait été la nourriture de ce sens mystérieux. Le grand sympathique est peut-être une épave du grand naufrage. C'est peut-être un survivant.

Le sens intérieur devait être unique et avoir la vertu essentielle des cinq sens qui sont son image, mais son image décomposée. Ce sens devait être vue, ouïe, goût, odorat, toucher.

Ce sens devait être sensible et spirituel, sensible dans son effet, spirituel dans son principe et dans sa fin.

Ce sens devait produire une sensation physique, mais cette sensation devait être plus spirituelle que l'esprit et plus intellectuelle que la pensée.

Les sens extérieurs nous mettent en rapport avec le monde visible. Le sens intérieur devait nous mettre en rapport avec le monde invisible ; et ce rapport devait par-

ticiper des deux mondes, il devait être le signe sensible de l'immatériel absolu.

Il devait être une sorte de sacrement à la fois naturel et surnaturel, dont les racines devaient plonger au fond de la nature humaine, et les rameaux devaient se perdre dans les cieux.

L'arbre se présente ici de lui-même, l'arbre de vie probablement. Le sommeil devait être le recueillement du sens intime, et le rêve sa parole.

Maintenant le sens intime semble mort. Il est du moins profondément endormi.

Il a quelquefois, pour une minute, pour une seconde, quelque velléité de réveil.

Il peut être éveillé par une voix d'en haut, ou par une voix d'en bas. Le magnétisme, le somnambulisme sont des évocations du sens intime, pratiquées par Satan.

C'est Satan qui dit encore : Vous serez comme des Dieux : vos yeux s'ouvriront.

Mais au lieu de donner le fruit de vie, il donne le fruit de mort.

C'est généralement la femme qui est voyante. C'est par elle que le serpent parle. Les tentatives faites pour éveiller le sens intime ont toujours le sommeil des sens extérieurs pour condition. Il faut un assoupissement, une séparation du monde, un recueillement profond. Il faut aller sur la montagne du silence pour interroger le sens intime.

Les autres sens sont les jours de la semaine.

Le sens intime, c'est le dimanche : c'est pourquoi il est réservé. Il est le repos, il est le sabbat. Il est l'anathème.

Il ne peut être touché que par l'attouchement du Très Haut, et quiconque porte sur lui une autre main mourra de mort.

Car s'il n'est pas l'arbre de vie, il est l'arbre de la science du bien et du mal.

Il est l'arbre fatal, et la vie et la mort sont suspendues à son bois.

Cette fermeture actuelle du sens intime est une cécité universelle. Tout homme est aveugle.

Aveugle et paralytique. Car le sens intime devait être en relation intime avec la puissance, — Adam nomma les animaux parce qu'il était leur maître.

Serait ce pour cette raison que la cécité et la paralysie tiennent ordinairement la première place dans les guérisons surnaturelles ?

La faculté de voir et celle de pouvoir doivent avoir ensemble des rapports profonds. Quand un homme est paralysé, on le dit impotent. La cécité et la paralysie doivent signifier la perte du double esprit. Elie parle de son double esprit et de son manteau. Voir et pouvoir étaient probablement le double esprit et le manteau d'Adam. Quand ses yeux s'ouvrirent, il s'aperçut qu'il était nu, parce qu'il n'avait plus son manteau.

Quand ses yeux s'ouvrirent : mot terrible ! ses yeux s'ouvrirent probablement comme ceux d'un homme qui, sortant de la joie surhumaine de la possession divine, retombe sur lui-même, et se voit dans sa misère. Ses yeux s'ouvrent sur sa prison, parce qu'ils se ferment sur le ciel. Alors il se voit lui-même, en lui-même, séparé de la lumière, séparé du principe ; il se voit transplanté de l'immensité dans le cachot, et avec ou sans vêtements, il s'aperçoit qu'il est nu.

Il a perdu le double esprit. Il l'a peut-être perdu par un crime de magie.

Dans le texte hébreu, il est dit que le fruit fatal, le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, était le désir même des yeux, et qu'il excitait la *concupiscence intellectuelle.* Ce dernier mot ouvre un horizon que la Vulgate n'ouvre pas.

La concupiscence intellectuelle était là ! Et ce mot s'accorde parfaitement avec le mot du serpent :

Vous serez comme des Dieux, sachant le bien et le mal. Il s'agissait de savoir 'de comprendre, avec l'aide de Satan,

quelque chose qu'on ne savait et qu'on ne comprenait pas.

Il s'agissait donc de tout autre chose que de manger un fruit, dans le sens ordinaire et physique.

Il s'agissait probablement d'exciter par une nourriture spéciale et par un poison déterminé, d'une façon contraire à l'ordre divin et adaptée à l'ordre satanique, le sens intime. Adam, au lieu de développer le sens intime par le fruit de vie, a voulu le développer par l'autre fruit.

Satan, Eve et Adam ont dû se mettre l'un vis-à-vis de l'autre dans une relation magique.

En tous cas, la magie tout entière est l'effort de l'homme pour retrouver, par le moyen de Satan, la vie et la puissance.

Toute la mystique infernale est un effort pour réveiller le sens intime par un artifice magique.

La mystique céleste, sans avoir pour intention directe ou finale ce même réveil du sens intime, le produit dans une certaine mesure, habituellement restreinte, parce qu'elle active la vie surnaturelle. Elle en gonfle les sources et les fait bouillonner, les sources où plongent les racines de l'arbre de vie.

La mystique naturelle, si toutefois elle existe, est une surexcitation factice et illicite qui ouvre la porte à la *mystique* infernale, et non pas à la mystique divine. L'élément fluidique, surexcité et surmené, ouvre la porte aux agents spirituels du mal. Le magnétisme est l'introduction du livre de la magie.

Le sens intime de la femme, mal réveillé, parodié par l'illusion, ou parodié par le mensonge, par la vanité, par Satan ou parodié par la cupidité, a couvert le monde déchu de crimes et de ruines.

Mais l'abus prouve l'usage possible. Le sens intime de la femme se réveille plus facilement que celui de l'homme. Elle a l'oreille plus fine. En voici peut-être la raison :

Adam a été tiré de la terre.

Eve est née d'une extase d'Adam. Et qui sait si dans cette extase il ne la voyait pas d'avance ?

Qui sait s'il ne la désirait pas ?

Eve est fille de la première extase qui ait ravi le genre humain, encore composé d'un seul homme.

Qui sait si ce n'est pas pour cette raison que la femme est plus prédisposée que l'homme au réveil de la vue ? Qui sait si elle n'obéit pas à quelque profond souvenir ?

La disposition mystique de la femme est, dans toutes les directions, plus vive que celle de l'homme. On dirait que le sens intime est moins mort en elle qu'en nous, et qu'elle est moins étrangère sur la terre de vision. Aussi, dans l'ordre déchu, c'est presque toujours elle qui, prenant l'initiative infernale, répète la scène dont le Paradis terrestre a été le premier théâtre.

Il est probable que le serpent, la voyant moins aveugle et moins sourde que l'homme aux lumières et aux soucis invisibles, continue à exploiter son aptitude.

Dans la mystique céleste, il est clair aussi que le sens intime s'ouvre plus facilement chez elle : c'est elle qui en use et qui en abuse le plus. C'est elle aussi qui le parodie le plus ordinairement par des jeux puérils d'une imagination grisée d'elle-même.

Voir et pouvoir sont deux termes corrélatifs. Le réveil de la puissance devrait accompagner le réveil de la vue. Mais on dirait que la puissance sort d'un sommeil plus lourd que le regard.

Comment franchir cet abîme ? Il y a bien dans l'univers une puissance endormie. Mais comment la réveiller ? Où est la foudre ?

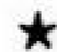
Le sens intime qui peut, ne serait-il pas au sens intime qui voit, dans le même rapport que l'électricité à la lumière ?

Et comment passer de l'une à l'autre ? Quel serait l'intermédiaire ? Serait-ce la chaleur ?

Peut être le premier sens se rapporterait-il à l'Eternité

avant les siècles et aurait quelque rapport avec le drame de la prédestination écrit en caractères hiéroglyphiques. Le second se rapporterait au temps, à l'espace, à la terre. Le troisième, à l'éternité après les siècles, et irait rejoindre, par le drame de la justice, le drame de la prédestination.

Peut-être autour de ces trois sens, d'autres sens sont-ils groupés par millions et par millions. Peut-être la voix des grandes eaux qui forment le concert des océans représente-t-elle la multitude immense des significations historiques, matérielles, spirituelles, naturelles, individuelles et générales que renferment ces paroles. Peut-être leurs différences et leurs concordances seront-elles une des surprises les plus inattendues que garde au dernier jour le spectacle universel. Peut-être contiennent-elles sous un voile tantôt épais et tantôt transparent la vie des individus, celle des nations et celle des mondes, les annales des siècles et les annales de l'éternité.



La femme a toujours été pour l'homme le point central de toutes les questions. C'est le champ de bataille de la nature et de la liberté, c'est la pierre d'achoppement, c'est le faux bond de la nature humaine. En présence de ce principe féminin renversé, perverti, satanisé, que fera le christianisme ? Le détruira-t-il ? Lui fera-t-il la place moindre? Impossible, Dieu, qui achève toujours et ne recommence jamais, tirant le remède des entrailles du mal, demande à la femme son secours pour élever le nouvel édifice, pour racheter le monde, pour opérer la création nouvelle.



Dieu, qui a décrété le féminin parce qu'il en voyait dans le Verbe le type éternel et resplendissant, Dieu l'aime encore, Dieu l'aime toujours, il lui parle, il lui demande son concours, sa permission, par la bouche de l'ange revêtu de ses pouvoirs. Le *fiat* de la terre, prononcé par

une bouche féminine, répond au *fiat* du ciel, et les deux principes s'unissent pour enfanter le nouveau monde. Concevez-vous à quel point ceux qui ont voulu retrancher du christianisme le principe féminin, le culte féminin, le type de la femme, ont tout ignoré, les mystères et les lois, lois de la naissance, lois de la vie, lois de la mort, lois de l'expression, conceptions divines et humaines de l'art ! Ils ont tout ignoré.

Marie a imité le Père, dans le sens et dans la mesure où elle pouvait : elle a eu pour fils le Fils. Or, remarquez le secret de cette immense action ; Marie a laissé faire : *Fiat mihi ! quia fecit mihi qui potens est.* Dans l'action suprême de la rédemption du Verbe, le Verbe a rencontré la passion. Marie, qui a tant agi, a immensément laissé faire, elle a été active et essentiellement passive. En effet, elle a porté le Verbe dans ses entrailles : quoi de plus passif que la gestation ? Quoi de plus actif que d'enfanter ? Quand elle se tenait debout au pied de la croix, *Stabat*, elle était active encore ; elle se tenait debout ! Mais Dieu seul sait dans quelle mesure elle était passive, et comment elle était unie à l'action de la passion !

C'est donc à force d'être passive et patiente que Marie a imité l'activité suprême de Dieu le Père. Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur transpercera son âme. L'activité fausse eût demandé avec inquiétude ce que cela voulait dire, de quelle nature seraient les souffrances annoncées, et cette activité vulgaire eût troublé la passivité. Marie n'a rien dit, elle a écouté et accepté, laissant à la sagesse infinie le soin de faire en elle ce que voudrait la sagesse infinie. Elle en savait assez pour accepter son ignorance ; elle aimait assez pour aimer son ignorance ; elle agissait si sublimement qu'elle était capable de rester passive en face des actions et des passions de l'avenir. Cette menace devenait, par la vertu de sa passivité, une promesse sur laquelle elle comptait assez pour n'en presser ni n'en retarder l'exécution. Le mot qui fait naître la lumière était sur

les lèvres de celle qui attendait la douleur : *fiat*. La correspondance à l'action absolument parfaite de celui qui est *actus purus* est certes, chez l'être créé, la forme la plus haute de l'activité personnelle, et ce fut cette activité-là qui échut à Marie. Elle ne s'opposa pas, elle se laissa traverser. Elle s'unit à Celui qui la traversait. Elle prit part à l'action divine dont elle était l'objet, dans toute la mesure possible. Dans son ignorance translumineuse, elle fut admise au secret de Dieu. Dans sa patience active, elle enfanta le Verbe.

ERNEST HELLO.

POÈMES

—

SUR UNE VIEILLE FONTAINE

Qu'importe si l'eau vive, au marbre de la vasque,
Use invisiblement la taille du ciseau,
Puisqu'à la bouche humide et chantante des masques
Rit toujours la jeunesse immortelle de l'eau.

—

LA MORT DES EAUX

Novembre. A l'infini, sous le ciel uniforme,
Dans les jardins géométriques,
Les bassins dorment
D'où se lèvent, muets, des groupes aquatiques
En bronze vert;
Dorment, miroirs ternis, à demi recouverts
De feuilles mortes.

Les eaux vivantes se sont tues
Et, jusqu'à l'horizon, les livides statues
Sont éparses dans le silence, désunies.
Elle s'est arrêtée un soir, la symphonie
Des eaux, naissant du bronze et retombant de l'air,
Dans les flots pleins de ciel, de tumulte et d'éclairs.
Elle ne jaillit plus de vos bouches humides,
Tritons sonores qui soufflez dans vos buccins,
Luisantes Néréides
Ivres de mélodie et qui tendiez vos seins
A la caresse errante et vague
De la brise et des eaux.

Elle ne mousse plus, baveuse, à vos naseaux,
Ne bondit plus à vos poitrails au ras des vagues,

Ni sur vos cous, ni sur vos reins,
Ni dans vos crins,
Chevaux marins
Qui traîniez le char de Neptune
Sur la houle, et sa voix innombrable était une,
La voix claire des eaux qui vous était commune,
La voix sombre des eaux, venue on ne sait d'où,
De l'ombre au jour, du jour à l'ombre, à travers vous.

La vocale tempête, un soir, s'est retirée
De vous, Tritons de bronze et filles de Nérée,
Echangeant, noirs signaux surgis de l'horizon,
Sur les flots aplanis, des gestes sans raison.
Dans les bassins tachés par les feuilles tombées,
Vous regardez au loin Neptune, bouche bée,
Vers qui, de tous les points de l'espace à la fois,
S'élançait en arceaux de cristal, votre voix.
Peuple aphone et tari, votre bouche est remplie,
Non d'humide clameur, mais d'eau morte et de pluie,
Et, dressés dans le vide autour de votre dieu
Qui lève son trident parmi l'air pluvieux,
Vous attendez au bord des pâles étendues,
Que ressuscite en vous la voix des eaux perdues.

—

RAVENNE

La nuit chaude sentait la rose et la verveine
Et le tilleul en fleur dans le jardin public,
Et nous dormions tous deux du sommeil de Ravenne
Avec les os de Dante et de Théodoric.

Nous dormions, allongés l'un à côté de l'autre,
Comme deux morts couchés sur le même oreiller,
Quand, d'un sol et d'un temps qui n'étaient pas les nôtres,
Surgit ce chant d'amour qui nous a réveillés.

Et ce chant qui marchait par la cité funèbre,
Etincelant et sombre errait comme un flambeau

Qui brûle au poing d'un homme à travers les ténèbres,
Cherchant sous les cyprès la place d'un tombeau.

On eût dit qu'au milieu des monuments antiques,
Ravenne s'éveillant, délaissée à la fois
Par la gloire éphémère et par l'Adriatique,
Pour chanter sa tristesse empruntait cette voix.

« Lune silencieuse et vous, blanches étoiles,
Vous m'envoyez en vain vos rayons superflus :
Dans mon port ensablé ne claquent plus les voiles.
Au pied de mes remparts la mer n'écume plus.

Entre Neptune et moi, Cybèle, sur des lieues,
Etend le calme plat de ses blés annuels,
Et je ne rêve plus le long des vagues bleues
Dans le parfum mêlé de l'iode et du sel.

Certains soirs, sur la plaine, au cri d'un train qui passe,
Hors du sol sablonneux soulevée à demi,
Mon regard cherche encore aux confins de l'espace,
O lune, ton chemin sur les flots endormis.

Le sol monte en silence autour des basiliques
Où les lapins de marbre et les paons au long bec
Dévorent goulûment les grappes symboliques
Sous les pieds d'Abraham et de Melchisédech.

Sur le pavé verdi qu'une eau muette mouille,
Le pas du visiteur arrivant du dehors
Provoque à l'autre bout le bond d'une grenouille
Dans le reflet troublé des mosaïques d'or.

Et le César nimbé parmi ses dignitaires,
En un long tête-à-tête avec Théodora,
Aux murs de Saint-Vital sentant monter la terre,
Ne quitte pas des yeux celle qu'il adora.

Et la Basilissa (que l'Eternel protège!)
Portant sous son manteau d'inutiles présents,
Frôle dans l'atrium où la suit son cortège,
Un jet d'eau qui jaillit depuis quinze cents ans.

De même que je garde au fond de mes églises
Ces fantômes, de pourpre et de neige vêtus,
Dans l'éternelle nuit du sable où je m'enlise
J'emporte le regret des flots qui se sont tus.

Avant que je m'efface, ô vent, viens à mon aide,
Toi qui sais imiter le tumulte des eaux,
Lève-toi des buissons! Souffle dans la pinède,
Couche sur les marais les touffes des roseaux!

Joueur de flûte, assez! Tes soupirs m'importunent.
A quoi bon fatiguer tes pipeaux gringalets?
Jamais tu ne feindras le courroux de Neptune,
Ni son rire quand il joue avec les galets.

Le sol m'étouffe! Adieu, Neptune insaisissable!
Adieu, Poséidôn!... » Et Ravenne avait l'air
D'un immense navire englouti dans le sable,
Plein de vase et d'eau morte et quitté par la mer.

FRANÇOIS FRANZONI.

PRINCIPES DE POLITIQUE SIONISTE [1]

—

VII

Raisons pratiques, et raisons philosophiques concourent pour faire du Sionisme une réalité politique vivante. Nous réservons pour plus tard les difficultés matérielles — immenses, et dignes par leur énormité de Titans — pour ne nous préoccuper pour le moment que des deux difficultés, deux questions, deux problèmes.

Quelle est la position du Sionisme vis-à-vis du monde arabe? Où peut-il se réaliser?

§

Dans notre première étude nous n'avons pu que constater l'état d'hostilité entre le Sionisme et les Arabes. Il est nécessaire maintenant d'étudier la question de plus près. Sans avoir à renier quoi que ce fût de ce que nous avons affirmé précédemment, nous pouvons dire que l'hostilité actuelle des Arabes vis-à-vis du Sionisme nous paraît assez négligeable. Ce qui nous paraît mortel, c'est l'incompréhension totale de ce grand problème par l'Organisation Sioniste. Celle-ci se met des œillères et limite son champ visuel aux 600.000 Arabes palestiniens qu'elle essaie ou d'apaiser par de belles paroles, ou d'acheter, chaque oriental étant plus ou moins accessible au bakchiche. En dehors de ces deux moyens dérisoires, elle ne voit de salut contre un réveil tragique, que dans la puissance mandataire. Or, le problème est autrement

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 727.

vaste qu'il ne paraît. *Le Sionisme, dans sa réalisation, est indissolublement lié au problème arabe tout entier, et à sa solution.* Politiquement et philosophiquement, l'un ne peut être résolu sans l'autre. Les Arabes, tous les Arabes : palestiniens, syriens et ceux de la Péninsule, ne peuvent entrer dans le concert des nations civilisées sans le Sionisme. Le Sionisme ne peut pas devenir une réalité sans que les Arabes ne soient transformés, relevés, organisés.

Il n'y a qu'un seul homme qui ait compris la grandeur du problème arabe et sa complexité. Seul, il voulut et entrevit une solution. Cet homme était le Colonel Lawrence. Il partagea le sort de beaucoup d'hommes qui veulent et qui pourraient être des bienfaiteurs de leur patrie. Ce fut un des rares Européens qui aient su comprendre l'âme arabe et s'identifier avec elle, sincèrement, loyalement. Il fut à la fois, et aussi loyalement, et aussi sincèrement, patriote britannique et patriote arabe. Il rêva d'une vaste confédération d'Etats arabes, indépendants, civilisés, gravitant dans l'orbite britannique. Sa connaissance profonde des ressorts de l'âme arabe lui permit d'accomplir ce véritable prodige qui fut de dresser les Arabes mahométans, associés avec les infidèles, contre les Turcs musulmans. C'est grâce à lui que le traité anglo-hédjazien de 1915 relatif à la constitution d'un grand empire arabe a pu prendre corps. Pour les Arabes ce fut une promesse. Promesse non remplie, dont la déception est à l'origine de l'attitude du monde arabe et vis-à-vis de la France et vis-à-vis du Sionisme. La conception du Colonel Lawrence ne vit pas le jour. Le Sionisme vint lui porter le premier coup, l'entrée des troupes françaises à Damas le deuxième.

L'homme fut liquidé, le problème demeure. Nous ne pensons pas que la conception de Lawrence fût réalisable. Avec son fair-play britannique, il faisait trop confiance aux Arabes. S'il a pu obtenir d'eux un effort exceptionnel, celui-ci est dû plutôt à la présence parmi ces

populations d'un Européen comme lui, possédant toutes les qualités de la race anglo-saxonne : volonté indomptable, lucidité d'esprit, sens de la méthode et de l'organisation. Sans lui, ces hommes ne seraient qu'un troupeau et les Etats qu'ils créeraient ne subsisteraient pas. Mais, même erronée, sa conception se tenait. Celle-ci écartée, rien ne fut mis à sa place, sinon le vieux principe de *divide et impera.* Nous examinerons plus tard cet aspect de la question. Mais, dès maintenant, nous pouvons dire que le problème arabe attend encore sa solution.

Problème complexe s'il en fut. Il y a un territoire, il y a un peuple, à qui 14 siècles auparavant l'Islam avec sa notion de la « nation musulmane » a donné la conscience nationale. Mais il n'y a pas d'Etat. Il y a dans les destinées du peuple arabe des analogies frappantes avec les destinées du peuple juif. Avec la dispersion en moins, c'est toujours un peuple, un territoire, une civilisation, mais pas d'Etat. Il faut dépouiller le problème de ses à côté grotesques ou tragiques : action des familles féodales, jeunes Syriens, qui, après quelques années passées au quartier latin, se croient, une fois revenus chez eux, des hommes d'Etat, la quasi universelle vénalité de ce que l'on est tenté de considérer, en mesurant à l'aune européenne, comme étant l'élite. Tout ceci n'est que détails secondaires, passagers, périssables. Ce qui demeure, c'est la volonté permanente de la grande masse, qu'atteignent, à plus d'un siècle de distance, les idées de la Révolution française. La notion de la *patrie arabe,* el Ouatan, obnubilée par la notion de la *patrie musulmane,* commence à s'en dégager. Les Turcs ont su briser l'identification nationale et religieuse par la volonté d'un homme (10 *bis*) et la puissance d'une idée : l'idée touranienne, le « turquisme », extérieur à l'Islam. Les Arabes

(10 *bis*) Notons en passant que Mustapha Kémal serait le fils d'un *Deunmé* salonicien.

n'ont pas ce point d'appui extérieur d'Archimède qui leur permette de soulever leur monde, le monde arabe pour le transporter sur un autre plan, le plan occidental. Le pourraient-ils que leur civilisation ne franchirait pas sans peine les quelques dix siècles d'histoire qui les séparent de la civilisation chrétienne. Surmonteraient-ils cette difficulté, qu'ils ne pourraient pas s'assimiler la civilisation occidentale, faute d'instruments. Ils n'ont ni langue, ni écriture. Pas de canal, pas d'instrument.

Sans doute la langue arabe est une des plus riches qui existent au monde, mais c'est une langue de la poésie et de la philosophie, accessible aux savants seulement. Un article de journal ou un discours politique demeurera incompréhensible à un Arabe moyen. Il existe une langue littéraire, que ne comprennent que les savants, et une infinité de patois territoriaux presque imperméables l'un à l'autre. Un Arabe algérien et un Arabe syrien ne se comprennent que difficilement. Un fellah et un Bédouin palestiniens ne s'entendent pas entre eux. Il n'y a pas de langue commune : il n'y a pas de véhicule d'idées.

Il n'y a pas d'instrument d'intelligence. Pour lire correctement l'arabe, même sans le comprendre, il est nécessaire de connaître à fond la grammaire, une des plus complexes qui soient. Il n'y a pas de voyelles, ou plutôt on n'écrit que les consonnes, et ce sont cependant les voyelles absentes qui indiquent les déclinaisons et les conjugaisons. On est réduit à deviner le sens d'une phrase comme d'un mot. Une lettre de l'alphabet change de forme et d'aspect selon qu'elle est isolée, au début d'un mot, au milieu, ou à la fin. Il faut des semaines pour apprendre l'alphabet, des mois pour connaître la grammaire, quelques dizaines d'années pour posséder la langue.

Ainsi handicapés, les Arabes veulent devenir une nation civilisée. Ils ressemblent à un homme qui, enfoncé jusqu'au cou dans un marécage, se prendrait par les

cheveux pour s'en faire sortir lui-même. Ils ne le peuvent matériellement pas. Il leur faut un point d'appui extérieur. Et immédiatement il faut écarter l'idée qu'une nation chrétienne d'occident pourrait remplir ce rôle sauveur.

Une nation chrétienne d'occident, même en lui supposant le maximum de désintéressement et de dévouement, ne pourra pas faire autre chose que de leur transmettre sa propre civilisation. C'est utile pour les nègres d'Afrique, qui n'ont pas de civilisation et qui en empruntent une. Il n'en est pas de même des Arabes qui ont la leur et qu'il faut modifier du dedans pour l'adapter aux nécessités modernes. Seuls les missionnaires auraient le dévouement nécessaire pour s'atteler à une tâche pareille, mais jamais les Arabes n'accepteront leur concours, de crainte d'avoir à faire à des convertisseurs au lieu de trouver des civilisateurs.

Le monde arabe ne peut trouver ces civilisateurs que dans les Juifs; ce point d'appui extérieur que dans le Sionisme. La civilisation juive pure — sœur jumelle de la civilisation arabe — s'est pénétrée, sans dommage pour elle, de la civilisation chrétienne. Les notions occidentales, décantées par l'esprit juif, peuvent être absorbées sans danger par les Arabes.

Il n'y a que peu d'années que l'hébreu est redevenu une langue vivante. Cela tient du prodige pour qui l'observe du dedans. C'est qu'il n'y avait pas qu'un seul hébreu : il y avait l'hébreu de la Bible, celui talmudique de la Mishna et cet autre de la Ghèmara; il y avait l'hébreu d'Espagne, il y avait l'hébreu rabbinique des commentateurs. Et cette disparate originaire était encore aggravée par l'indigence des termes techniques, sociologiques ou mécaniques. Tout fut vaincu en quelques années. Cette masse d'idiomes morts est devenue langue vivante et *Une*, parlée et écrite, littéraire, scientifique, familière. Quel exemple pour l'arabe!

Par l'étude de l'hébreu, l'Arabe saura dans sa langue à lui, infiniment plus riche que tous les hébreux réunis, faire les opérations de sélection et de fixation nécessaires. De même que l'hébreu a besoin de puiser dans le riche fonds arabe, l'arabe a besoin d'emprunter la concise et précise forme hébraïque.

L'écriture arabe elle-même finira par se modeler sur l'écriture hébraïque. Certes, pour les deux langues on a proposé l'adoption de l'alphabet latin. Et c'est même un journaliste hébreu de quelque talent et fils lui-même du créateur de l'hébreu moderne, qui s'était fait le champion de cette idée. Mais, de toute évidence, jamais une telle proposition ne saurait devenir une réalité. Il y a des sons en hébreu et en arabe, identiquement les mêmes, qui n'ont pas d'équivalent dans les langues européennes. Le génie, comme la structure des deux, s'opposent à la fixation définitive et *ne varietur* des voyelles à l'égal des consonnes. Le mot en arabe, comme en hébreu, se compose des deux éléments : l'élément fixe, stable, l'armature, les consonnes, — et l'élément fluide, l'élément variable, la flexion, l'expression individualisée — les voyelles. Vouloir adopter les caractères latins, c'est mettre consonnes et voyelles sur le même pied, c'est détruire l'équilibre intérieur de chaque mot, c'est enlever à la langue son charme, son originalité, sa vie même. L'Arabe, s'il veut se démocratiser, après la forme hébraïque, devra adopter l'écriture hébraïque et la ponctuation hébraïque infiniment plus simples, infiniment plus accessibles.

Ce sentiment de profonde parenté est sensible à chaque pas, dans chaque détail. L'Arabe, apprenant par hasard quelques mots hébreux, les prononce d'instinct mieux que le Juif, à telle enseigne que les Juifs nouveaux arrivés en Palestine sont obligés de se mettre à l'école arabe pour mieux savoir prononcer leur propre langue. La renaissance des deux langues, comme la renaissance des deux races, ne peut aller que de pair.

Elles ont besoin l'une de l'autre pour s'épauler réciproquement.

C'est par là que doit débuter la collaboration juive et arabe. Les Arabes possèdent au Caire une université célèbre, el Azhar, qui n'est qu'une vaste et vétuste faculté théologique. En Syrie et en Palestine, les meilleurs arabisants sont les pères Jésuites et Dominicains. Il n'existe pas de grand centre purement scientifique de l'étude et de l'enseignement de la langue et de la civilisation arabes. Il conviendrait, au lieu de la coûteuse et inutile université hébraïque de Jérusalem, d'ouvrir un institut commun de langues et civilisations hébraïque et arabe. Ce serait le premier pas vers le rapprochement. Il donnerait au futur mouvement arabe des chefs pénétrés de la solidarité des deux peuples frères. Une école normale pourrait être fondée à côté de l'institut d'où sortiraient pour ce peuple des maîtres d'école qui travailleraient à l'éducation populaire. Dans le domaine de l'enseignement, les Juifs du monde entier fourniraient facilement des professeurs et le monde arabe des étudiants.

Ainsi, prévoyant l'avenir, avec le concours arabe et dans l'intérêt commun, les sionistes pourraient préparer en même temps des cadres nationaux et sociaux, aussi bien pour eux que pour le monde arabe. Quelles que soient les frictions momentanées, l'assurance naîtrait que demain serait fait de collaboration confiante et fraternelle. L'action unificatrice de l'enseignement supérieur, qui forme les professeurs pour l'enseignement secondaire et primaire, apporterait dès le début et dès l'origine le sentiment d'une solidarité et d'un travail en commun à fin de reconstruction de la patrie commune. Dans l'ordre d'idées de la collaboration juive et arabe, nous considérons l'enseignement dans toutes ses branches comme étant le plus important de tous.

En empruntant une formule célèbre et en l'adaptant au cas que nous examinons, l'on peut dire :

Que peut faire le Sionisme avec la collaboration arabe?
Tout.
Que peut-il faire sans elle?
Rien.
Que peut-il faire sans elle?
Organiser la collaboration (11).

VIII

La deuxième grande question du Sionisme, c'est son aire de colonisation. Dans notre première étude, nous avons prouvé que le Sionisme palestinien s'étrangle et étouffe dans la courte et étroite bande de terrain, qui va du Jourdain à la mer, et de Wadi-el-Arish aux sources du Jourdain. Il s'étrangle, car il n'y a pas assez de terres, car les prix montent trop rapidement, car il *n'y a de l'espoir que là où il y a de l'espace.*

Le Sionisme est-il possible ailleurs qu'en Palestine? Nous ne le croyons pas. Un mouvement ayant un caractère aussi spiritualiste et messianique ne peut pas se faire comme une colonisation ordinaire n'importe où. Si les noms des pays ne sonnent pas dans les oreilles juives, s'ils n'éveillent pas de lointaines réminiscences, si le pays leur est ataviquement et historiquement étranger, la colonisation ne peut aboutir à rien d'efficace ni de grand. M. Jean de Menasce l'a dit excellemment :

Voici les tentatives de colonisation juive en Argentine, au Brésil, au Canada, en Pologne, en Crimée enfin. Qu'en est-il

(11) L'idée de la collaboration arabo-juive, qui est à la base de ce chapitre, a toujours existé dans l'esprit des deux races et a trouvé son expression dans de nombreuses négociations, tant avant que pendant et après la guerre. C'est ce même esprit qui a présidé aux négociations très sérieuses poursuivies entre les représentants officiels de l'Organisation Sioniste et les mandataires du Comité syro-palestinien et du Comité Exécutif du Congrès des Partis de la Confédération des Pays Arabes. Ces négociations avaient abouti aux accords de principe des 18 mars et 2-4 avril 1922, conclus au Caire, et à celui des jeudi 7 et vendredi 8 septembre 1922 à Genève, lors de la session de la Société des Nations.

Il y aurait le plus grand intérêt à ce que ces différents accords fussent publiés. C'est un chapitre de l'histoire politique du Proche Orient qui mérite tout particulièrement une étude approfondie.

résulté? Une amélioration économique de la population transférée de la ville aux champs, et c'est bien tout... De fait les tentatives n'ont jamais pu prétendre à être autre chose que des mesures philanthropiques : elles ont affecté quelques juifs, sans atteindre le peuple juif. Ce peuple juif, écoutez-le plutôt au sixième congrès sioniste, en 1913, conspuer ses dirigeants, soupçonnés (d'ailleurs à tort) d'une secrète complaisance pour l'offre du territoire de l'Ouganda, que lui fait la Grande-Bretagne, par l'entremise de son premier ministre Joseph Chamberlain! Et il ne s'agit pas de César refusant la couronne, mais d'une bande d'utopistes obscurs, plusieurs fois éconduits par la Sublime Porte, maîtresse de la Terre Sainte (12).

Alors? La Palestine trop petite et, hors de la Palestine, impossible?

Mais quelles sont donc les véritables frontières de la Palestine? En existe-t-il seulement de tracées définitivement une fois pour toutes? Nous ne les connaissons pas. Tout pays, dont les noms de villes, bourgades ou simples hameaux ont un équivalent en hébreu, sont mentionnés dans les livres sacrés, est terre de colonisation juive. Depuis Khaïbar jusqu'à l'Entre-Deux-Fleuves — le Tigre et l'Euphrate, qui en hébreu s'appellent Hidekel et Prath, depuis la presqu'île de Sinaï jusqu'à Palmyre, l'antique Tadmor, tout est pays de colonisation. *Là il y a de l'espace, là il y a de l'espoir.* Ainsi comprises, les frontières de l'aire de colonisation sioniste sont suffisamment larges pour contenir des dizaines de millions d'individus, Arabes, Juifs, et autres qui viendraient. La forme politique n'a aucune espèce d'importance. L'Etat ne se déclare pas. Il se forme. Quand il existe, il se passe de déclaration. Son affirmation est dans la masse des êtres humains qui l'habitent, dans le sol qu'ils labourent, dans les richesses qu'ils en extraient, dans la langue ou les langues qu'ils parlent, dans leurs intérêts communs, dans l'esprit qui les anime. Il est impossible de dire si l'Etat

(12) Jean de Menasce : *Op. cit.*, p. 169.

ou les Etats, ou Confédérations qui naîtront seront juifs ou arabes ou judéo-arabes. Il n'est pas possible et il n'est même pas utile de le savoir. Il est puéril de chercher à prédire l'avenir. Mais ce qu'il faut voir, ce qu'il faut avoir présent à l'esprit, c'est que le devenir juif et le devenir arabe sont deux atomes d'une même molécule. Avenir sioniste et avenir arabe, c'est le problème du Proche-Orient, le problème de la côte Est de la Méditerranée, c'est la soudure de l'anneau d'Etats qui enserrent cette mer, ce sont toutes les communications avec le Moyen Orient, la Mésopotamie, la Perse, l'Afghanistan avec toutes leurs richesses.

A deux reprises Juifs et Arabes se sont rencontrés. Au VIe siècle, quand les Arabes du Sud, poussés par la conquête éthiopienne, se sont heurtés aux Juifs de Khaïbar, que la conquête de la Palestine par les Romains avait chassés de leur pays. De cette rencontre naquit l'Islam.

La deuxième fois, ils se sont rencontrés en Espagne et la civilisation qu'ils créèrent en plein Moyen Age brille encore jusqu'à présent d'un éclat inégalé dans la mémoire des deux races.

Le Sionisme leur offre cette troisième rencontre.

Pour l'Europe et le monde, c'est la guérison du « poison juif ». Pour les Juifs, c'est la fin de leur grandiose et pathétique Dispersion. Pour les Arabes, c'est le relèvement, où ils emprunteront à l'Occident chrétien ce qu'ils peuvent lui emprunter et, en ajoutant à leur propre fonds, créeront enfin ce que jamais ils n'avaient créé jusqu'à présent : un Etat..

IX

Les circonstances politiques d'une telle réalisation comprennent plusieurs facteurs : facteur arabe dont nous venons de parler et qui est la clef de voûte de tout le système. Facteur anglais, facteur français, facteur catholique.

§

Le facteur anglais est des plus complexes. Il est tout entier dans le problème des communications avec l'Inde. Canal de Suez, la voie exclusivement maritime qui peut être menacée soit par une révolte intérieure, soit par une menace venant du Nord. La Palestine couvre cette voie vis-à-vis du Nord; elle peut être une place d'armes britannique en cas de révolte intérieure en Egypte.

Il y a Aqaba — la voie semi-maritime. Il suffirait de relier Haïffa, ce grand port d'avenir de la Méditerranée orientale, avec Aqaba, pour que, au cas où le canal de Suez se trouverait coupé, des communications rapides puissent s'établir avec l'Inde. Il manque un tronçon de moins de 200 km. pour que le trajet par voie de fer puisse se faire en quelques heures. Ce serait une voie subsidiaire précieuse qui donnerait à la Grande-Bretagne une double sécurité.

La Palestine est le point de passage obligatoire pour les communications aériennes de l'Empire, tant avec l'Inde, qu'avec l'Extrême-Orient et l'Australie. Point de passage, étape, relai. Mais en même temps, c'est en Palestine, à Haïffa, que sera le terminus du grand Transasiatique, qui irait depuis la Méditerranée jusqu'en Chine. En attendant, c'est là qu'aboutira la pipeline des pétroles de Mossoul. C'est par là que s'écouleront les produits de l'Iraq et de la Perse, et c'est par là également qu'entreront les marchandises destinées à ces pays.

La question qui se pose est de savoir si les intérêts vitaux de l'Empire peuvent s'accommoder d'un Proche-Orient organisé en Etat policé ou si l'état anarchique actuel leur est préférable. Momentanément, le *statu quo* est supportable. Les méthodes éprouvées d'India et Colonial office permettent de gouverner presque sans troupes et, grâce au facteur sioniste, sans imposer une charge quelconque au contribuable britannique. Toutefois, la si-

tuation n'est ni sans risque ni sans graves dangers pour l'avenir. Entre les trois points d'appui : Haïffa, Aden, Bassorah, où l'action de la flotte anglaise peut s'exercer, il n'y a comme moyen d'action que les subventions aux petits potentats ou roitelets locaux. La puissance britannique n'a pas de prise effective dans ces parages : ni armée, ni établissements solides. En cas de vague de fond, qu'adviendra-t-il? Et une vague de fond est toujours possible. C'est une grande inconnue, qui hypothèque lourdement l'avenir de la politique britannique dans ces avant-postes du glacis de l'Inde et des communications de l'Empire. Le colonel Lawrence l'avait compris. Nous ne croyons pas que son plan d'Empire arabe ait été viable, mais c'était un plan d'ensemble. Il fut écarté. Rien depuis n'a été mis à sa place. Un Proche-Orient organisé, policé, civilisé, pacifié où les Juifs joueraient leur rôle, remplacerait le X du problème par une connue. Tenant Jérusalem par son port Jaffa, et toute la vie économique de la Palestine par le port de Haïffa, la Grande-Bretagne a prise sur tout le triangle Haïffa-Mossoul-Bassorah. Son équilibre actuel est instable, elle s'appuie sur les Juifs contre les Arabes et sur les Arabes contre les Juifs. En cas de communauté juive et arabe, elle pourrait s'appuyer et sur les uns et sur les autres, sur les uns à travers les autres. Ce serait un problème de politique future d'harmoniser les rapports avec les uns et les autres. De cette façon, la sécurité future serait assurée. Ces résultats valent bien quelques sacrifices d'amour-propre.

Ainsi, théoriquement et en principe on n'aperçoit pas d'obstacles du côté britannique à ce plan d'ensemble. Pratiquement, plusieurs autres éléments militeront du côté anglais en faveur d'une telle coopération judéo-arabe en Syrie et en Palestine. Les premiers résultats, bien faibles, du Sionisme pratique en Palestine ont été du plus haut intérêt pour les finances palestiniennes. Une organi-

sation rationnelle et internationale du Sionisme déterminerait, par la mise en valeur du pays, un tel essor économique que commerçants et industriels anglais ne sauraient qu'y gagner.

Un parlementaire anglais a écrit dernièrement un livre proposant la création en Palestine d'un septième Dominion. Nous ne voulons retenir cette idée qu'à titre d'indication de la nécessité de modifier l'instable situation actuelle. Nous pensons que l'intérêt que les Anglais portent au Sionisme est rigoureusement proportionné à l'efficacité de l'action sioniste en Palestine. Par l'organisme international que nous prévoyons, l'efficacité de l'action sioniste serait accrue dans des proportions que l'on ne saurait même évaluer. Nous pensons qu'en l'état actuel des choses, et à cause de l'opposition juive-arabe, l'idée du septième Dominion est irréalisable, mais que cette opposition, comme notre projet le préconise, cesse et l'idée aurait fait un pas gigantesque vers sa réalisation. Elle est parfaitement dans la tradition politique de l'Angleterre et l'opinion publique la comprendrait et l'adopterait facilement.

X

Le facteur français aussi complexe n'est pas moins important. De très bons esprits se sont demandés ce que la France est allée faire en Syrie. On peut dire que la France n'a nul besoin d'une colonie de peuplement. Elle n'a pas davantage à espérer trouver en Syrie des matières premières pour son industrie. Alors? Question de prestige et question de politique. Le prestige français auprès des populations orientales — réminiscences des temps déjà lointains. Question politique : après la guerre et la victoire, la France entend jouer à nouveau le rôle de grande puissance mondiale de premier ordre, que la défaite de 1871 lui avait fait abandonner. Or, le rivage syrien

commande la Méditerranée orientale au même titre que Chypre et la Syrie française fait équilibre à la Palestine anglaise. De même que les grandes manœuvres d'automne se font tantôt à l'Est, tantôt au Nord-Ouest et tantôt au Sud-Est, mais jamais à la frontière d'Espagne ou de Suisse, la Syrie est une position conquise sur l'échiquier politique, d'où il serait possible, dans des circonstances déterminées, de faire échec aux communications anglaises avec l'Inde. On consolide l'alliance franco-anglaise, indispensable pour la paix de l'Europe et du monde, en rendant possible un avertissement éventuel : l'armée française marchant à la rencontre et à l'aide de l'Egypte révoltée; le canal de Suez occupé, les communications avec l'Inde coupées.

Après coup, à ces raisons de la présence française en Syrie, s'ajoutèrent d'autres; on s'aperçut qu'il y avait là une voie de pénétration vers le Moyen-Orient... Etre en Syrie et faire une politique active en Afganistan, c'est tenir les points de départ et d'arrivée d'une ligne de pénétration idéale en Asie centrale. Cela constitue en même temps une sorte de tierce opposition dans la lutte séculaire entre l'Ours et la Baleine et signifie la réoccupation dans le monde de l'une des trois premières places politiques.

La colonisation juive en Syrie française y consoliderait la situation de la France : le fait sioniste remplacerait l'équilibre instable maronite-arménien opposé à l'arabe musulman, par un équilibre stable et définitif. Le budget syrien alimenté, à l'instar du budget palestinien, par des rentrées considérables de fonds, ne coûterait rien à la France et, avantage accessoire, mais combien important, les réalités économiques qui se créeraient avec une colonisation sioniste domineraient les actuelles virtualités politiques et exerceraient à l'égard de celles-ci une puissante action sédative.

§

Certes une question demeurerait ouverte : la complexité d'une colonisation sous deux espèces irait en s'aggravant chaque année. Ces difficultés à naître sont-elles insurmontables? Elles le seraient si les deux puissances mandataires n'établissaient pas au préalable entre elles un accord concret. Si elles l'établissent et si la tutelle sur l'œuvre tout entière est confiée à une sorte de condominium, ces difficultés s'atténueraient au point de disparaître. Certes, le mot condominium sonne mal si l'on prévoit une confusion de souveraineté. Mais, en réalité, il s'agit d'autre chose : des rapports étroits entre les deux souverainetés en vue de favoriser à la fois et la colonisation juive et le réveil arabe en harmonisant leurs efforts pour la renaissance du pays tout entier.

Que cela donnera-t-il dans l'avenir? Il est possible qu'il y ait d'un côté Dominion anglais et de l'autre Etat allié ou protégé par la France. Il se peut qu'une sorte de Zollverein, étendu même au domaine administratif et économique se forme, subissant dans le Nord l'attraction française et dans le Sud l'attraction anglaise. Il est possible enfin qu'il y ait Confédération. Mais même cette dernière hypothèse serait heureuse, elle mettrait fin à la rivalité franco-anglaise qui, en cas de regroupement de puissances en Europe, pourrait être néfaste pour le Proche-Orient tout entier.

Une entente franco-anglaise en Méditerranée orientale, possible et facile grâce au Sionisme, serait un élément de paix, comme le Canada est le plus sûr, le seul sûr garant de la paix entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

§

Parmi d'autres facteurs, il convient également de mentionner le facteur égyptien. Tout en lui prêtant toute l'attention qu'il mérite, l'on est fondé à penser que ce

n'est pas de ce côté qu'il y aurait les plus grandes difficultés. Pratiquement l'Egypte s'arrête au canal de Suez et elle n'a aucun intérêt véritable au delà. C'est l'Angleterre qui est chargée de la politique extérieure de l'Egypte. D'ailleurs l'Egypte ne saurait voir qu'avec sympathie se développer sur son territoire ou dans sa proximité immédiate des établissements sionistes, qui apporteraient dans ces régions déshéritées les bienfaits de la civilisation, but et idéal de la nouvelle Egypte.

XI

A ces trois facteurs purement politiques, il faut en ajouter un quatrième. Quelle sera l'attitude du Vatican? La question est d'importance. En effet, parmi les forces morales qui gouvernent le monde, le Catholicisme est une des plus puissantes. Le Sionisme tel que nous le préconisons ne peut réussir que s'il est soutenu par l'unanimité mondiale. L'absence de la sympathie catholique serait pour sa réalisation une pierre d'achoppement fatale, à un double point de vue : par la non-adhésion de très nombreux pays catholiques et de fortes minorités dans les pays protestants — et par les difficultés insurmontables que rencontrerait le Sionisme en Syrie, que les Congrégations considèrent comme pays destiné à être évangélisé et où leur force ne doit pas être sous-estimée.

L'attitude du Vatican vis-à-vis des Juifs en général et vis-à-vis des sionistes en particulier est des plus complexes. Quant au Sionisme, la question était encore compliquée davantage par le problème des Lieux Saints. Il convient peut-être de sérier les questions pour démêler tous les éléments dont il faudra tenir compte.

Le Vatican ne souhaite pas, n'a jamais souhaité la disparition *totale* des Juifs. Ceux-ci sont les *témoins* de la vie de Jésus-Christ : leur disparition totale signifierait la

disparition de *tous* les témoins de la Vie et de la Passion de l'Homme-Dieu. Leur conversion totale n'est pas non plus souhaitable, car ils deviendraient alors des *témoins récusables*. Les conversions des Juifs sont précieuses à condition d'être individuelles : les non-convertis restent les témoins irréprochables, les convertis démontrent, par la grâce qui les touche, la vérité du catholicisme. L'exactitude de cette affirmation est démontrée et prouvée par la protection que les papes ont toujours accordée aux Juifs. Quelque paradoxal qu'apparaisse ce fait, le Vatican doit souhaiter le maintien du Judaïsme. Peut-il aller jusqu'à l'approbation du Sionisme? La réalisation totale de celui-ci sous sa forme messianique ne contrarierait-elle pas, dans la pensée du Vatican, les desseins mêmes de la Providence, qui a voulu que le martyre du peuple-témoin, dispersé et misérable, fût le châtiment de son erreur initiale? Telle était l'opinion courante jusqu'à présent. Se maintiendra-t-elle? On peut en douter. La vertu d'exemple ne joue pratiquement plus. Sauf la Pologne et la Hongrie, la condition des Juifs n'est pas dans les pays catholiques aussi misérable qu'il serait nécessaire qu'elle le fût pour l'exemplarité du châtiment. D'autre part, le Vatican, par son évolution profonde dans ces dernières années, par les idées nouvelles dont il devient le champion, n'est plus aussi à l'opposé du Judaïsme et de ses idées maîtresses qu'il l'avait été jusqu'à l'aurore du XXe siècle.

Une très vieille fable populaire dit que Vent et Soleil avaient fait le pari d'obliger le voyageur à se dépouiller de son manteau. Ce que le vent soufflant en rafales n'a pu faire, le soleil en éclairant et en chauffant l'a facilement atteint. Le Vatican, soutenant le Sionisme, peut donner à la Congrégation de la Propagande de la Foi des arguments, autrement puissants que ceux qu'elle puisait auparavant dans ses persécutions. Il semble que cette idée se fait de plus en plus jour dans les milieux du Vatican et la preuve en est dans la récente et première

condamnation officielle et solennelle de l'antisémitisme.

La participation d'un représentant qualifié du Vatican à l'œuvre de la réalisation du Sionisme présenterait encore un autre avantage : ce serait le moyen sûr, élégant et noble d'entrer enfin dans l'administration de la politique internationale.

L'on pourrait aller plus loin dans cette voie. Si Rome est la Ville Eternelle, Jérusalem l'est autant et bien davantage. Captif à Rome, reclus volontaire, pourquoi le Pape ne deviendrait-il pas souverain temporel à Jérusalem? Pourquoi une partie de la ville et de la campagne environnante ne deviendraient-elles pas Etat Pontifical? Impossible à Rome, la temporalité ne l'est pas à Jérusalem, l'Angleterre n'y trouverait que des avantages, malgré son anti-papisme séculaire. Les sionistes ont le plus grand intérêt à ce que le Saint-Siège soit sur leur territoire. C'est pour eux une garantie de sécurité infiniment plus grande qu'une armée puissante et une flotte nombreuse.

Le Christianisme et son expression la plus complète et la plus haute — le Catholicisme, est une synthèse de la spiritualité juive et de la forme, du moule romain. Esprit juif, ciment romain, ont fait l'Eglise catholique apostolique, romaine. Est-elle plus romaine que catholique, c'est-à-dire universelle? Nous pensons que non. Et de plus en plus l'Eglise quitte sa forme romaine, périssable, pour se réfugier dans la spiritualité, qui, elle, est dans la fervente dévotion des masses populaires. Le retour aux sources mêmes du Christianisme, sur les lieux de Passion de Jésus-Christ ne servirait-il pas puissamment le nouvel essor que le catholicisme semble prendre chaque année? Le renaissance religieuse ne serait-elle encore activée et sa puissance accrue par le retour à Jérusalem? Au cœur des masses croyantes, Jérusalem parle plus fort que Rome.

C'est une révolution. Oui. Elle n'a pas besoin d'être

accomplie en un jour. Mais son imminence peut préparer la voie à certains rapprochements.

XII

Nous avons examiné le problème juif dans son essence et avons fait le tour de sa solution : le Sionisme, problème juif vu de l'intérieur, est à la fois une nécessité métaphysique par son contenu intérieur et une nécessité économique par la masse d'individus qui en ont un besoin, pratique, immédiat, urgent. Le même problème vu de l'extérieur devient une nécessité de politique nationale pour les Etats qui abritent un grand nombre de Juifs dans leur sein et une nécessité internationale pour les autres Etats, par l'élément de trouble, de désordre, d'anarchie et de révolte que portent en eux ces millions de déracinés, masses flottantes à travers le monde civilisé à la recherche d'un repas et d'un abri.

La solution du problème est unique. C'est la cessation du divorce deux fois millénaire entre le peuple et son territoire, tout au moins d'une partie de ce peuple qui ne s'est encore intégré, qui n'a pas l'espoir de se voir intégrer dans une patrie territoriale quelconque. Solution sioniste, — solution unique. Et cependant ceux qui doivent en être les premiers bénéficiaires — les Juifs — ne sont pas capables de le faire eux-mêmes. Il appartient aux autres bénéficiaires du Sionisme d'aider les Juifs dans cette tâche surhumaine. Aider non seulement par leur sympathie platonique, mais encore par leur concours actif. C'est leur droit, c'est leur devoir, c'est leur intérêt.

La faillite de la première expérience est totale. Elle n'est pas concluante. Il y a d'autres voies à suivre, qu'il faut prendre, car le problème juif requiert impérieusement une solution. Les erreurs passées doivent servir d'enseignement. Ce n'est pas l'Organisation Sioniste dont la misérable faillite démontre et l'impuissance

et l'incapacité, qui est qualifiée pour entreprendre une telle tâche. Seul un grand corps international aurait une autorité et la compétence nécessaire et pourrait efficacement mener à bonne fin la tâche entreprise.

De quels membres un tel corps devrait se composer? Tout d'abord d'un représentant britannique comme puissance mandataire sur la Palestine. Et d'un représentant des Dominions qui sont affectés plus ou moins par le problème de l'immigration juive. D'un représentant des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, qui abritent sur leur territoire des masses juives imposantes et riches. D'un représentant de la France, qui, par son mandat sur la Syrie, est appelée au même titre que l'Angleterre à organiser le sionisme et qui, par ses relations amicales avec certaines puissances de l'Europe Orientale, pourrait être leur représentante au sein de ce corps. D'un représentant du Vatican en sa qualité de grande puissance spirituelle. D'un représentant de l'Allemagne qui est un des grands pays protestants du monde. D'un représentant du monde arabe musulman. Et des deux représentants juifs, dont un, par exemple le professeur Einstein, jouissant d'une autorité mondiale, et dont un autre serait élu par une sorte de Congrès des mandataires de tous les rabbinats du monde.

Il serait juste qu'un tel Conseil fût présidé par un Juif. Il pourrait s'entourer de toutes les commissions utiles qui établiraient et prépareraient tous les plans et projets nécessaires. Il aurait l'autorité nécessaire pour que ses propositions fussent unanimement acceptées, étant entendu que seule la société des Nations jouirait du pouvoir de décision. C'est ce conseil qui seul peut être la véritable Jewish Agency, bien qu'il soit préférable qu'il porte le nom de High Jewish Council, le Conseil supérieur Juif.

Sa tâche serait tout d'abord de faire l'unanimité juive et de grouper toutes les sympathies non juives.

L'on peut considérer comme certain que le jour où l'unanimité juive se ferait sur la nécessité matérielle et universelle du Sionisme, celui-ci serait tout près de sa réalisation. En supposant seulement 100 £ de revenus par an pour ce peuple laborieux et industrieux et, dans sa très grande majorité, adonné au commerce, on trouve pour 15 millions d'individus un revenu global supérieur à 500 millions de L. sterling. Est-il présomptueux ou téméraire de supposer que, organisé sous une très haute autorité internationale, avec le concours de toutes les puissances, il puisse sous une forme ou sous une autre, soit emprunt, soit taxe, consacrer 1 % de ses revenus à l'œuvre de la patrie sioniste? Nous pensons que c'est possible. Certes les difficultés ne manqueront pas. Comment identifier les Juifs du monde entier? Pourrait-on en faire des citoyens à part? Faut-il employer des moyens de contrainte? Sur quelles bases organiser leur concours à l'œuvre commune? Plusieurs questions encore viennent à l'esprit et, de leur solution, découlera la solution même du problème : comment faire l'unanimité juive? Mais il est indéniable que cette unanimité on peut la faire.

Il convient tout d'abord d'examiner les causes qui jusqu'à présent l'avaient empêchée. Leur étude nous permettra de trouver le remède. Ainsi que nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, sur 15.000.000 de Juifs, il n'y a environ que 600.000 qui aient donné leur adhésion au Sionisme. Quelles sont les causes d'abstention des 14.400.000 restants? Constatons tout d'abord avec M. Jean de Menasce que la division entre « Juifs heureux » et « Juifs malheureux », comme celle entre « Juifs pauvres » et « Juifs riches », comme celle encore entre « Juifs assimilables » et « Juifs inassimilables », est inexacte. Le Sionisme a recruté des partisans dans les deux camps et son fondateur même provenait du camp que normalement on aurait considéré comme camp adverse. Certes la masse « pauvre, malheureuse, inassimi-

lable » a fourni un contingent infiniment supérieur à la masse « heureuse, riche, assimilable », mais déjà la disproportion entre ces volumes des deux masses tend à effacer la différence entre les contingents fournis. Ensuite les situations respectives créaient pour la première une urgence d'adhésion que l'autre ne pouvait pas connaître. Enfin, plus près des réalités terrestres, la seconde apportait plus de sens critique à un projet que Latin, Germain ou Anglo-saxon, à l'exclusion du Slave, ne pouvait s'empêcher de considérer comme chimérique. Mais bien au delà et au-dessus de ces différences entre les deux masses de volume inégal, ce qui les soude définitivement l'une à l'autre, c'est leur judaïsme commun, c'est-à-dire le messianisme congénital, c'est la mémoire fulgurante ou l'attente de la Jérusalem céleste et le sentiment inextirpable de la dualité de leur âme. Il y a eu des adhésions dans les deux camps. Il y a eu des abstentions dans les deux camps.

La première des causes de cette abstention est tout d'abord dans l'inertie propre à toute grande masse. Avant de donner ou de refuser son adhésion à un mouvement, il faut que l'existence de celui-ci soit connue et qu'il ait eu déjà une certaine durée qui prouve sa vitalité. En bref, *l'idée sioniste,* dont l'identité avec le messianisme n'apparaît pas aux yeux profanes — doit devenir un *fait sioniste,* pour que l'universalité puisse lui donner une adhésion, car le nombre des *faits* par rapport à celui des *idées* est infime. Actuellement l'inertie initiale est vaincue. *L'idée sioniste* est devenue un *fait sioniste,* grâce au Prophète, Herzl, aux martyrs, les Haloutzim, aux prêtres, les Weizman, les Sokoloff, etc...

Il y a la méfiance et l'incrédulité relativement à la possibilité d'atteindre le but assigné. Ce qui fait franchir les étapes de la virtualité, depuis la vague appétence jusqu'à la volonté ferme, pour aboutir au fait matériel, c'est la Foi. Une goutte de foi permet de transporter les mon-

tagnes, mais — nous nous posons la question après Dostoïewski — est-il plus difficile de transporter des montagnes ou d'avoir une goutte de foi? La foi elle-même est fonction de plusieurs autres éléments. Tout est dans tout et tout se tient. Qu'un grand corps international d'une autorité indiscutable prenne à tâche la réalisation du Sionisme, la *foi* se transformera en *certitude*.

Il y a, et c'est encore à M. Jean de Menasce que nous sommes obligés de faire cet emprunt, —il y a, disons-nous, le dualisme, — « car (13) Juif occidentalisé et romanisé, il s'exprime en terme de loi — la double nationalité dont le menace une situation de fait qu'il n'est pas maître d'ordonner. Que la Palestine devienne un Etat juif, un centre national juif, ou même une simple colonie juive, et c'en est fait de sa prétention à être exclusivement français, allemand, anglais, comment résoudre l'antinomie? »

Le Sionisme considéré comme solution juive du problème juif n'offre nulle issue à ce drame de la loi Delbrück. Mais il n'en est pas de même si le même Sionisme, solution du problème juif, est considéré comme question internationale. C'est l'intérêt du Juif français, allemand, anglais, comme Français, comme Allemand, comme Anglais, au même titre que les antisémites français, allemands, anglais, à résoudre le problème. Secondement pour être plus complètement, plus intégralement, Français, Allemand, Anglais, il est nécessaire qu'il se libère de la pathétique obsession de deux Jérusalem : la Jérusalem terrestre : France, Allemagne, Angleterre, et la Jérusalem céleste, la Palestine idéale. Que là-bas au confluent des trois continents, Jérusalem céleste et Jérusalem terrestre se confondent et il pourra enfin opter librement, définitivement, sans hypocrisie, sans équivoque, sans arrière-pensée. Afin de son inté-

(13) *Op. cit.*, p. 187.

gration atomique dans France, Allemagne, Angleterre, afin de son accession à l'âme chrétienne, afin de situer l'âge d'or dans le passé au lieu de l'attendre du futur, il est indispensable pour lui que Jérusalem terrestre et Jérusalem céleste s'identifient.

§

Il y a l'objection religieuse. Il y a le rituel messianique que le Sionisme renverse et annule. Les Juifs orthodoxes repoussent le Sionisme comme hérétique, laps et relaps et ils condamnent les sionistes comme athées. Le phénomène est sensible en Palestine, où dans une ville comme Jérusalem qui compte cependant une majorité juive, il y a très peu de sionistes. Il n'est pas moins sensible dans la dispersion où aucun des grands corps constitués du Judaïsme orthodoxe et conservateur n'a donné son adhésion au Sionisme.

Il convient d'apporter dans l'examen de ce côté du problème beaucoup de discernement nuancé et un sens critique très averti. Dans l'attitude réservée des grands corps constitués de divers Judaïsmes, il faut voir tout d'abord une protestation contre le fait que le Sionisme a repoussé la base religieuse. Qu'il renonce à son athéisme nationaliste et la *Agoudath Israël* elle-même lui donnera son adhésion. D'autre part, il y entre beaucoup plus de méfiance vis-à-vis des sionistes dirigeants que d'hostilité à l'égard du Sionisme lui-même. Les Judaïsmes occidentaux considèrent les chefs sionistes, la plupart d'origine russe, comme des illuminés ou des charlatans. Quelques-uns des représentants de ces Judaïsmes occidentaux, après avoir donné leur adhésion, ont essayé, comme Max Nordau, d'exercer leur influence sur l'évolution du mouvement. Elle fut nulle. Ces hommes d'origine juive, mais de civilisation chrétienne, ne comprenaient pas les masses, ni n'étaient compris d'elles. Et il a

suffi que les gens en place employassent l'arme de Basile pour que les masses se détournassent de ces occidentaux, fussent-ils lieutenants du Prophète, Théodore Herzl lui-même. Les Judaïsmes occidentaux ne prendront une part effective et efficace dans le Sionisme que quand ils seront garantis contre le retour de ces errements, c'est-à-dire quand le Sionisme cessera d'être dirigé par ceux que d'aucuns qualifient de clique ou de camarilla, parasites sur le grand corps juif. Alors il pourra devenir un grand mouvement international, dont le but, messianique, devra être atteint et réalisé par les moyens et méthodes occidentaux. Les masses juives enthousiastes suivront ceux qui leur donneront des résultats tangibles, effectifs.

§

Néanmoins l'objection religieuse d'ordre métaphysique subsiste. Est-elle insurmontable? Sans nulle hésitation, nous répondons par la négative. La parole du Christ qu'il est plus difficile à un riche d'entrer au paradis qu'à un chameau de passer par le chas d'une aiguille a-t-elle empêché de se constituer parmi les croyants de grandes fortunes? Une croyance, une religion, un dogme ne sont jamais une chose immuable et l'exemple le plus frappant de cette continuelle évolution est dans le Judaïsme lui-même. Le Talmud, grâce aux Tanaïm et aux Savoraïm, sut transformer la sanguinaire loi du désert : œil pour œil, dent pour dent, en la loi clémente du premier siècle après J.-C. où un Sanhédrin était béni, si en sept ans il n'avait prononcé aucune condamnation à mort. L'évolution ne s'est pas arrêtée dans ces siècles si lointains de nous. Les Juifs occidentaux ne sont définitivement monogames que depuis le XIe siècle *après* J.-C. (14). Le fait hassidite n'a que deux siècles d'existence et il occupe dans le Judaïsme mondial une place

(14) « Innovation » du grand rabbin Gershon (en France).

considérable, bien qu'il remette l'étude du Talmud au second plan. Le Judaïsme, comme doctrine, n'a pas de cléricature. Dans ses cadres ethniques, il est d'un libéralisme extrême. En dehors du dogme unitaire, tout le reste est sujet à discussion et à contestation. Le Sionisme s'encadre parfaitement dans le Judaïsme et, par le messianisme, il en fait partie intégrante. L'objection religieuse tombe, inopérante.

§

De toutes les causes de l'abstention de la grande majorité du peuple juif en présence du fait sioniste, aucune ne subsiste. La méfiance à l'égard des chefs sionistes actuels, justifiée ou injustifiée, mais qui enlève au mouvement sa puissance, disparaîtra. L'incrédulité quant à la possibilité d'atteindre le but sera remplacée par la certitude, puisque les représentants des grandes puissances matérielles ou spirituelles, par leur présence même, donneront toutes garanties qu'aucun obstacle ne sera suscité, qu'au contraire toutes les difficultés seront aplanies.

Le Conseil juif, que nous préconisons, ne risque-t-il pas d'entrer en conflit d'attributions ou de compétence, soit avec des groupements juifs, soit avec un Etat, soit avec la Société des Nations elle-même? Et s'il n'y a pas concurrence, n'y aura-t-il pas double emploi? En un mot, quels doivent être les attributions précises de ce Conseil?

Disons tout de suite que le Conseil ne pourra pas être en conflit avec un groupement juif quelconque, puisqu'il les comprendra tous, soit dans son sein, soit dans ses organes annexes. Il ne pourra pas entrer en conflit avec un Etat de la Société des Nations, car son rôle, analogue à celui du Bureau International du Travail ou de l'Institut de Coopération Intellectuelle, ne sera que l'étude des questions, préparation de solutions — éléments de décision — bref un rôle purement consultatif.

Les actes politiques demeureront l'apanage des gouvernements locaux. Que par suite de l'augmentation de la population, du niveau de la vie, de l'instruction moyenne et de la maturité naissante, la forme politique se modifie, cela se fera de soi-même et par les gouvernements locaux, en dehors de toute action du Conseil. Organe consultatif, ne tirant son autorité que du prestige de ses membres, il doit être le guide qui montre la voie, qui conseille, qui surveille, qui aide. Certes, ce n'est pas lui qui voudra faire de ces pays un laboratoire et de ses habitants des sujets d'expériences sociales. Il agira dans la pensée même des créateurs de la théorie des mandats, mais en l'étendant et en l'approfondissant.

De toute évidence, le Conseil par ses représentants aura à entretenir des relations avec les pouvoirs locaux. Il est parfaitement légitime de supposer qu'une collaboration constante aura lieu entre le Conseil et les gouvernements palestinien, syrien, hedjazien, égyptien. Ceux-ci représentent les populations actuellement existantes avec leurs intérêts. Le Conseil représentera les populations de demain et les intérêts futurs des pays. Intérêts présents et intérêts futurs ne peuvent pas être antinomiques, il est facile de les harmoniser. C'est là qu'apparaît le rôle du Conseil dans toute sa vertu. Par son existence même, il empêche la naissance des conflits entre Juifs et Arabes et par son action il les rapproche. Par l'orientation qu'il donne et la direction qu'il imprime à la vie économique, il crée des intérêts communs. Grands travaux publics, chemins de fer, routes, irrigations, transports, organisation bancaire, banques d'affaires, crédit foncier, crédit agricole, industries extractives, de transformation, banques d'escompte pour le commerce et l'industrie, etc., seront son domaine.

Les disponibilités ne manqueront pas. Les cotisations de tous ceux qui auront donné leur adhésion au Sionisme procureront déjà des ressources considérables. Des em-

prunts pourront être conclus sous l'égide de la Société des Nations, et la mise en valeur du pays, obtenue avec ces emprunts, permettra non seulement de les amortir, mais d'apporter en Orient une prospérité que depuis l'antiquité il n'a plus connue. Economiquement le Sionisme sera un retour vers les époques romaine et byzantine quand le Proche-Orient était le grenier du monde.

Par l'apport des biens domaniaux, immenses, que détiennent les puissances mandataires, une action intensive et immédiate sera possible. Et la présence simultanée d'une grande quantité des terres immédiatement colonisables aura le plus salutaire effet sur les prix de celles qui sont propriétés privées, et rendra à jamais impossible la spéculation, qui a été une des causes de la faillite sioniste en Palestine.

Il sera possible d'envisager l'établissement d'un plan d'ensemble. Plusieurs éléments d'appréciation existent déjà. Une commission a étudié en son temps la colonisation de la région de Wadi-el Arish, une autre, les richesses minières de la région d'Es-Salt, notamment en phosphates. On sait que la région de Palmyre comme le Hauran, comme les bords de l'Euphrate, étaient autrefois d'une fertilité considérable. La conquête musulmane les avait ravagées et elles ne se sont pas relevées depuis, mais des vestiges des richesses passées subsistent et il y a encore aujourd'hui des voies romaines et des aqueducs romains, souvenirs d'une prospérité passée qui ne demande qu'à renaître. Il y a d'autres possibilités de développement, qui tiennent aux richesses naturelles du pays : pétrole, bitume, sel gemme, et tant d'autres qui ne prendront toute leur valeur que quand routes et chemins de fer seront construits et que la désolation du désert se sera muée en la splendeur des champs labourés.

Le Conseil supérieur trouvera facilement les compétences nécessaires pour dresser le plan de la reconstruction du pays et l'ordre dans lequel les travaux devront être exécutés.

§

Les rôles du théoricien et de l'homme d'Etat ne se confondent pas. Celui-là étudie, critique, propose. Celui-ci délibère, choisit, décide.

Nous croyons avoir rempli une partie de notre tâche. Nous avons étudié les éléments du problème, nous avons critiqué les méthodes actuellement employées. Nous avons proposé d'autres idées directrices que celles qui avaient présidé jusqu'à présent. Il appartient maintenant aux hommes d'Etat de délibérer sur les idées émises par nous. Il nous paraît difficile qu'ils puissent choisir autre chose que ce que nous avons proposé. Et quand ce choix, pour ainsi dire obligatoire, sera fait, viendra l'heure de la décision.

Décision de principe. Oui ou non. Et la décision positive, affirmative, ouvrira la porte vers d'autres problèmes, découvrira d'autres horizons. La gigantesque œuvre du retour du peuple d'Israël dans ses foyers, comment la réaliser?

Mais ceci, comme dit Rudyard Kipling, est une autre histoire...

KADMI-COHEN.

L'HÉRÉSIE MARIAVITE

Une dépêche de Varsovie annonce qu'on a commencé à Plock, dans le plus grand secret, le procès de Mgr Kowalski, archevêque Mariavite, inculpé de diverses infractions touchant les mœurs. Les débats se déroulent à huis-clos. Rien ne transpirera de l'étrange histoire d'une hérésie dont les tribunaux ont décidé d'éclaircir la singulière mystique et l'on ne connaîtra rien des débats.

Tandis que je lisais hier cette information, mon souvenir s'est reporté à l'étonnante rencontre que je fis à la Nationale, voilà deux ans, dans la salle silencieuse de la réserve.

Près de moi, un homme était assis. Il pouvait avoir trente ans, était vêtu de noir, sanglé dans une redingote grave et désuète. Il avait la figure poupine et glabre, et de larges lunettes d'écailles complétaient un air de pasteur anglican.

Nous voisinions. Un mot échangé en amena un autre. Il était poli et réservé. Il parlait avec une pointe d'accent étranger, mais s'exprimait toujours avec le mot juste. Il était d'une érudition étonnante, alternait ses propos de phrases latines, grecques ou hébraïques, et je m'aperçus que s'il éprouvait quelque embarras d'expression, cette gène venait seulement de ce qu'il songeait d'abord en langage antique et traduisait mentalement ensuite en proférant les mots.

Nous poursuivions des recherches différentes, mais à travailler coude à coude une sympathie s'établit. Un après-midi, la conversation de mon voisin s'égara jusqu'aux confidences, et il me fit le récit d'une aventure qui jamais depuis ne m'est sortie du souvenir.

Mon interlocuteur était docteur en théologie et médiéviste. C'est du moins le titre qu'il se donnait à lui-même. Français, il avait été élevé dans un séminaire de Hollande et avait reçu l'ordination par l'évêque vieux catholique d'Utrecht. C'était un janséniste. Il avait été envoyé quelques années auparavant en Pologne pour enseigner la patrologie dans un monastère. Le couvent était mariavite : on n'y savait ni le grec, ni l'hébreu. Mon fort en thème eut grand mal à expliquer les textes à ses élèves, mais en revanche on lui apprit la mystique. Et quelle mystique : celle des mariavites.

Sur eux, un mot de préambule est nécessaire (1).

L'affaire date déjà de pas mal d'années. A une époque que je ne connais pas, mais qui doit se placer vers 1880, une fille du nom de Marie Kozlowska, née vers 1865, reçut un miraculeux avertissement du Saint-Esprit. C'était une mystique comme il s'en rencontre tant en pays slave. D'une grande piété, elle avait obtenu de prendre soin des objets du culte à l'église, et notamment de laver les linges sacrés qu'on ne confie qu'à des mains pures. Elle appartenait à la religion catholique romaine.

Fréquentant le clergé, elle fut scandalisée de ses agissements. Ce n'était autour d'elle que prêtres débauchés, ivrognes et surtout joueurs. Le Saint-Esprit lui révéla qu'une réaction était nécessaire, qu'il fallait ramener le clergé aux mœurs honnêtes. Elle en parla à son confesseur, qui lui conseilla d'aller plutôt danser que de s'occuper de pareilles sornettes.

Le Saint-Esprit n'en continua pas moins ses avertissements.

A quelque temps de là, un prêtre, du nom de Prouchniewski, s'établit à Plock en disgrâce. Son infortune venait de ce qu'avant que l'Eglise en eût pris la résolution, il avait, dans son entourage, prêché la communion fréquente.

(1) Cf. Antoine Martel: « Une renaissance du Messianisme en Pologne », *Mercure de France*, 15 janvier 1925.

Exilé à Plock, il disait la messe avec ferveur, lorsqu'il fut aperçu de Marie Kozlowska, qui le choisit pour confesseur, s'ouvrit à lui de ses révélations et le conquit. Grand mystique, Prouchniewski l'encouragea dans ses intentions de réforme du clergé. Elle fonda en 1887 une congrégation qui prit pour règle celle de Saint François.

Vers 1903, Prouchniewski traduisit les révélations de Marie et les porta à Rome où elles furent bien accueillies.

L'évêque de Varsovie, qui n'avait attaché aucune attention au mouvement, se rendit au Vatican à quelque temps de là et reçut des félicitations. Etonné, il revint en Pologne et fit une enquête.

A ce moment courait une pétition, laquelle se couvrait de signatures, et qui protestait contre l'immoralité des prêtres. L'affaire était soutenue par le Gouvernement russe, satisfait de voir la discorde parmi les Polonais et les catholiques romains.

L'évêque, effrayé de l'audace de ses diocésains, fit un tel rapport à Rome qu'il obtint de faire censurer ceux qui commençaient à s'appeler les Mariavites. La censure demeura sans effet, on fit alors appel à l'Interdit.

Les catholiques polonais ne plaisantent pas avec la discipline religieuse. Ils reconnaissaient les mariavites à la médaille du perpétuel secours qu'ils portaient apparente. Du jour au lendemain, la séparation fut absolue.

Des ouvriers furent sans travail, les boulangers refusèrent de livrer le pain, les commerçants s'abstinrent de vendre Les mariavites, comme des pestiférés, demeurèrent dans un isolement complet. Groupés autour du monastère et dans quelques villes, les mariavites constituaient une importante population, soudain sans ressources.

Un prêtre, docteur de Pétersbourg, très expérimenté et intelligent, Kovalski, prit la direction. On acheta des terres, on bâtit des églises, on fonda des écoles, des boutiques, des industries, des maisons ouvrières. Chacun apporta sa pierre. On employa pour cultiver la terre les moyens les

plus perfectionnés. En sous-main, les Russes fournissaient toutes les facilités désirables. En moins d'un an, les Mariavites formaient dans l'Etat un état prospère qui pouvait se suffire à lui-même.

C'est vers le même moment qu'à la porte du monastère vint frapper un laïc, type prodigieux d'aventurier : Philippe Feldmann.

Ce Philippe, juif d'origine, né en Ukraine, avait été élève à l'Ecole de commerce de Riga, puis avait passé quelque temps à l'université de Leipzig. Là, s'étant épris d'une jeune fille, il s'était battu en duel avec son prétendant, l'avait blessé à mort et s'était enfui, passant la frontière et s'arrêtant au couvent où d'un côté vivaient les nonnes de Maria Kozlowska, et de l'autre les prêtres de Prouchniewski et de Kowalski. Soudain, prétendit-il, touché de la grâce, il fut tour à tour élève, séminariste, puis, en raison de son expérience des affaires, économe de la communauté et en réalité véritable chef occulte sous le nom de père Philippe.

En 1922, les Mariavites avaient eux-mêmes construit un palais épiscopal plus considérable de dimension que la Sorbonne de Paris, soixante églises, des monuments nombreux. Kowalsky servait d'architecte ; des spécialistes, des ingénieurs avaient adhéré nombreux au mouvement nouveau et avaient apporté les ressources de leurs connaissances.

A Felizianoff, vaste colonie édifiée sur un grand domaine, l'agriculture fut si bien conduite que les Mariavites devinrent très riches.

Environ 120.000 avant la guerre, on compte qu'ils sont réduits aujourd'hui à 110.000.

Jusqu'à cette époque la mystique des Mariavites était demeurée parfaitement orthodoxe. Les révélations de Marie avaient été admises par Rome, l'interdit n'avait porté que sur certains points secondaires. Pourtant le recrutement devenait difficile. La secte n'avait pas d'évêque pour ordonner de nouveaux prêtres.

On eut recours alors à l'évêque vieux catholique d'Utrecht, dont la validité n'est pas contestée par Rome, mais qui s'est séparé de l'Eglise Romaine en 1869 sur la question de l'infaillibilité. On appela aussi un évêque suisse et un évêque allemand.

Ces trois prélats donnèrent l'ordination épiscopale à Prouchniewski et à Kowalski.

Toute une mystique nouvelle s'était créée. Les trois poètes romantiques de la Pologne : Krasinski, Stowacki et Mickiewicz avaient annoncé en termes lyriques et passablement ambigus la résurrection de la Pologne. Ils devinrent les prophètes de la religion nouvelle. Stowacki avait annoncé le pape slave : n'était-ce point la prophétie la plus claire ?

A coups de Nouveau Testament, on annonçait le règne du Saint-Esprit succédant au règne du Père et au règne du Fils. Les révélations du Saint-Esprit à Marie Kozlowska se succédaient sans intermission.

La foi était ardente. Les fidèles interrompaient souvent le prêche à l'église par le pieux galimatias des temps anciens que nos modernes aliénistes nomment glossolalie.

La règle monastique, au demeurant, était douce et dénuée de toute sensualité. On avait même supprimé la discipline, qui parfois tourne chez les femmes en excès, au lieu de demeurer une simple macération.

Marie Kozlowska mourut en 1922.

C'était le temps où mon jeune prêtre français, professeur à Utrecht, fut envoyé pour enseigner la patrologie dans le couvent. Il assista dès lors à une prodigieuse évolution qu'il m'a racontée dans un langage singulier et parfois inouï. Désarmé contre les événements de la vie, il jugeait les choses comme un livresque, et parlait avec épouvante de certaines situations d'ailleurs invraisemblables, dont il était incapable de se débrouiller.

Une des prophéties avait annoncé que le schisme inaugu-

ré en Pologne aurait ses premières ramifications en France et qu'elles y seraient exportées par un prêtre français.

On juge de la stupeur de tous lorsque, demandant un prêtre en Hollande, on vit arriver un Français : les temps étaient révolus. L'accueil qu'on lui fit fut enthousiaste. On ne lui cacha rien. Il put tout observer.

La mort de Marie Kozlowska laissait vacant le titre d'abbesse. Deux concurrentes étaient possibles : Sœur Chérubin, riche et fille de la famille Marinowska, dont le père, principal bienfaiteur de la communauté, avait consacré toute sa fortune à l'édification du palais épiscopal, et Sœur Isabelle, pauvre et nièce du même bienfaiteur.

Sœur Chérubin était toute désignée : Kowalski préféra et fit désigner Sœur Isabelle, en religion depuis deux ans seulement, et qui d'ailleurs était intelligente, cultivée et jolie.

Les Marinowski furent mécontents et exprimèrent leur dépit. Hélas ! un accident banal devait révéler les raisons de ce choix

Une nuit, Prouchniewski, coadjuteur, saint homme et innocent, fut éveillé par de terribles douleurs de foie. Il appela un domestique, il n'en vint pas. Il sortit de sa chambre et vint frapper à la porte de Kowalsky, qui n'ouvrit pas. Torturé de douleur, Prouchniewski s'affaissa dans un fauteuil. Au matin, il vit sortir de chez son supérieur mère Isabelle, l'abbesse, en personne.

Le coup fut rude, il s'évanouit.

On le transporta dans sa chambre gravement malade.

Kowalski fut désemparé. Sans doute, Prouchniewski, lorsqu'il serait guéri, ferait réunir le chapitre et déposer l'évêque. Comment se défendre, alors que, chef des Mariavites, il était élu précisément pour réformer les scandales du clergé ?

Père Philippe fut consulté. L'aventurier trouva une ingénieuse solution. Dès le lendemain, Kowalski réunissait le chapitre et annonçait qu'une révélation du Saint-Esprit

obligeait à l'avenir chaque prêtre mariavite à avoir une épouse mystique.

Marie Kozlowska, expliqua-t-il, fut l'épouse spirituelle du Christ ; de même chaque épouse mystique sera au prêtre ce que Marie Kozlowska était à Jésus.

Le couvent contenait 33 prêtres et 290 nonnes : on avait le choix.

La proposition fit un certain effet. Les jeunes prêtres acceptèrent avec enthousiasme. Les vieux hésitèrent. On remit à huitaine pour une nouvelle réunion du chapitre. Père Philippe utilisa ces huit jours à appareiller ses gens. Le Saint-Esprit révéla l'épouse qu'il destinait à chacun. Le choix était judicieux, les plus vieux même se virent si justement pourvus qu'à l'exception d'un seul, qui quitta le couvent, tous les autres acceptèrent.

— J'étais un des plus rébarbatifs, me dit pourtant mon médiéviste, car je n'avais pas de propension de ce côté.

Dans un salon japonais, le vendredi — dies Veneris — les couples par dix ou douze étaient réunis sur de vastes sophas et des coussins profonds. Brusquement la lumière était éteinte : *omnia permittuntur præter fornicationem !*

Quand Prouchniewski rétabli vint au chapitre, les unions mystiques étaient consommées, il ne pouvait plus protester.

Ainsi s'établit une vie nouvelle. On enseignait que les Mariavites étaient arrivés à un stade où le péché avait cessé d'exister. Ils n'avaient plus de faute originelle, définitivement rédimée depuis le règne du Saint-Esprit. Père Philippe disait :

— Nous n'avons plus de péchés, mais seulement des imperfections.

Comment dès lors, se priver des plaisirs sensuels ? Tout dans cet Eden nouveau, était toléré ; les hommes y vivaient libres comme Adam et Eve avant le péché.

— Tout était autorisé, dit mon médiéviste, hormis croquer la pomme.

Après un silence et pour être plus précis, il dit avec simplicité :

— C'était seulement des osculations... enfin l'agape au sens ancien.

Pourtant l'abbesse se trouva mal un jour à l'église et prit de l'embonpoint.

Père Philippe arrangea les choses. Tandis qu'on envoyait Sœur Isabelle à Felizianoff pour quelque temps, il expliqua que l'arbre de Dieu porte des fruits et que ses fruits sont la consécration de l'union. Ainsi, au jour de la célébration du mariage mystique, un arbre fut dorénavant planté par les époux. Lorsque l'arbre porterait ses fruits, l'union terrestre pourrait être consommée et cesserait d'être stérile. Chacun s'empressa d'aller planter sa graine. Kowaslki en choisit un arbrisseau tout venu, et l'abbesse accoucha d'un enfant mystique.

Mon interlocuteur errait dans cette aventure avec effroi. Il ergotait, discutait de patrologie et parlait latin. Pourtant Sœur Chérubin l'entourait de prévenances; sœur Chérubin était jeune et belle. Elle avait de l'agrément et chaque semaine elle l'accompagnait en traîneau, enveloppée dans des couvertures, à Felizianoff où il devait dire la messe. Le long du chemin, elle le bourrait de chocolats et il répondait par des discussions théologiques.

Un jour, il vit qu'on préparait l'église pour une fête. On tendait des festons et on posait des tapis. Il en demanda la cause au petit Frère Bourdanne, avec lequel il était lié et qui était novice.

— Mais c'est pour vous.

— Pour moi ?

— Vous n'allez pas vous ennuyer.

Et le docteur en philosophie et théologie apprit avec stupeur qu'on allait le faire évêque, l'unir à Sœur Chérubin et l'envoyer fonder un couvent à Paris avec trente nonnes.

C'était un tour de père Philippe, heureux de pouvoir

ainsi donner une compensation à la famille Marinowska, dont la fille deviendrait abbesse comme sa cousine.

Mon homme alla voir Prouchniewski, Kowalsky... Ce fut en vain. Le Saint-Esprit avait parlé. Les évêques d'Utrecht et d'ailleurs avaient été convoqués.

Affolé, il alla voir le Nonce de Varsovie, qui lui fit raconter son histoire et lui demanda d'en rédiger un récit à son usage. En même temps, le prélat lui disait que les renseignements qu'il pouvait apporter étaient fort utiles à l'Eglise, et qu'il fallait une grande prudence pour rompre avec la secte où le hasard l'avait fait pénétrer.

L'autre se lamenta, protesta. Le Nonce lui exposa qu'une étude comme celle qu'il pourrait fournir offrirait le plus grand intérêt, et lui conseilla la patience.

Le malheureux rappela sa chasteté de prêtre, ses serments en déroute, l'effroyable danger où le précipiterait cette union où l'on pouvait changer de femme « avec la permission du titulaire ». Le Nonce le pria de supporter contre l'épreuve quelques jours et de le tenir au courant.

Alors, éperdu, il retourna au couvent. Huit jours avan son élévation épiscopale, on l'envoya faire une retraite à Felizianoff avec Sœur Chérubin. Il arriva à onze heures du soir. On lui ouvrit une cellule. Elle avait deux lits jumeaux. Des roses ornaient les tables, des plantes vertes encadraient le lit. La pièce était parfumée. Sœur Chérubin lui annonça que son bain était préparé. Il perdit la tête.

Arrivé à ce point de son récit, il s'arrêta.

J'étais pantelant. Je demandai :

— Alors ?

Il me regarda et répondit en baissant les yeux :

— Je me suis dérobé.

Descendant en hâte, il avait fait atteler et s'était enfui à Varsovie pour se jeter aux pieds du Nonce en disant :

— Je ne peux pas... je ne peux pas...

Le Nonce lui donna sa bénédiction.

L'histoire ne finit pas là. La défection du fugitif causa une perturbation considérable. Trente mille personnes étaient venues à Plock, les évêques étaient en route. Le père Philippe intervint.

A Felizianoff, on fit venir l'ancien jardinier de l'empereur d'Autriche. On lui donna pour guide la Genèse et l'Apocalypse en le chargeant de reconstituer le paradis terrestre avec ses quatre fleuves. On acheta un boa engourdi pour représenter le serpent, ennemi du genre humain, et quand la foule fut rassemblée en ce jour de printemps 1923, on prêcha que le Saint-Esprit était descendu sur la terre et que toutes taches étaient effacées. On s'embrassa avec des transports de joie.

Maintenant dans les jardins de Felizianoff, prêtres et nonnes vivent à l'état de nature. On s'y promène nu à la bonne saison !

Mon prêtre étrange arrêta son singulier récit. Je voulus avoir d'autres détails, il avait cessé d'être bavard. Je lui dis mon regret de sa dérobade. Il répondit :

— Peut-être ai-je eu tort... elle était si jolie !... On me la donnait et, si j'avais dû choisir, je n'en aurais pas voulu d'autre !...

Tout bas, il ajouta :

— Je crois que je l'aimais !

En manière de consolation, il proféra encore :

— Et que risquais-je dans cette union mystique ?... Le Saint-Esprit m'avait voué à l'abricotier... Je l'aurais planté... mais c'est un arbre qui, en Pologne, gèle le plus souvent et ne donne presque jamais de fruits !

Pendant les minutes qui suivirent, nous n'avons rien dit. Poursuivant ma pensée, je lui ai demandé :

— Vous regrettez votre séjour là-bas ?

Il dit :

— Oui.

J'ai répliqué :

— Vous y retournerez ?

— Jamais !

J'ai fait mine de ne pas vouloir le croire ; alors il termina par un étrange récit :

— Une nuit, rentrant assez tard, je me suis agenouillé dans la chapelle. Il faisait sombre. De la crypte, un bruit singulier me parvint. J'ai prêté attention et j'ai vu...

— Quoi ?

— Le père Philippe qui, avec trois ouvriers, avait ouvert le tombeau de Marie Kozlowska.

— Pourquoi ?

— Ils ont jeté son cadavre dans la Vistule.

Je ne comprenais rien à ce sacrilège. Mon homme s'expliqua.

— A quelque temps de là, au moment de la venue du Saint Esprit, on prêcha que Marie Kozlowska, épouse de Jésus, était comme lui dans l'Eucharistie. Pour cela, il fallait prouver son Assomption.

— Alors ?

— Alors on a, devant la foule, ouvert le tombeau... Il était vide !

Après un petit instant le médiéviste dit encore :

— Le père Philippe sait que je sais... et le père Philippe a déjà tué un homme en duel... et le père Philippe, qui ne paraît jamais, est le maître là-bas... Alors, je ne retournerai jamais à Felizianoff... et je ne reverrai jamais Sœur Chérubin !

Il ôta ses lunettes un peu embuées, en essuya les verres, les remit sur son nez et, s'enfonçant dans une édition de Saint Anastase, il bredouilla :

— Mais je bavarde... je bavarde... je ne travaille pas... Nous reprendrons ça une autre fois...

JULES MAURIS.

CÉCILE

OU

L'AMOUR A DIX-HUIT ANS[1]

—

DEUXIÈME PARTIE

I

Le joli jour de février! Sur un azur de cristal, de légers nuages blancs glissaient très vite. Le printemps, tout proche, se faisait sentir. Tout était gracieux et attendrissant. Je me sentais revivre, je regardais avec allégresse l'air neuf et brillant des choses; le lourd hiver était-il fini?...

J'avais *séché le bahut*. C'était une journée à courir chez Cécile, à l'enlever : on irait au Bois, on se promènerait délicatement au bord du lac, on admirerait les équipages en plaisantant tendrement. Je serais son petit frère amoureux, ardent et discret.

Dans son jardin les oiseaux chantaient. Quand j'arrivai chez elle, elle s'habillait. Elle semblait joyeuse; vive, preste, elle allait et venait dans sa chambre, d'un train que je n'avais jamais vu. Qu'y avait-il?... On m'avait changé ma Cécile? Elle toujours languissante! Etait-ce le charme pénétrant de ce premier beau jour, le triomphe du soleil, des voix gaies qui entraient par la fenêtre? Elle avait posé sur ses bandeaux plats un chapeau neuf, jeté sur ses épaules une cape de velours que je ne connaissais pas. Aux doigts, aux oreilles, autour du cou, elle

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 726 et 727.

portait des bijoux qu'elle ne m'avait jamais montrés. Comme elle était belle! Je la complimentai avec feu.

Elle s'efforça de prendre un ton sérieux et contrarié (mais je voyais dans ses yeux une lumière, un bonheur qui n'y avait jamais paru) pour me dire :

— Cela m'ennuie. Je vais vous faire de la peine, petit Yves... Je ne peux pas rester avec vous cet après-midi. Il faut que j'aille à la gare chercher un ami qui revient de très loin...

Il émanait d'elle une telle joie, je la sentais si profondément heureuse, si miraculeusement enlevée à l'inquiétude, à l'anxiété, au mystérieux chagrin qui la minait sans cesse et dont je souffrais, que sur l'instant, je ne perçus que cela, que sa délivrance, et je me sentis, moi aussi heureux. Ce fut seulement après, lorsqu'elle fut tout à fait prête, ayant pris dans le tiroir une paire de gants blancs longs, et s'étant regardée une dernière fois dans la glace, que la déception me serra le cœur. Je compris que réellement elle allait partir, me laisser seul. Je soupirai, j'avais le cœur gros. Je m'étais laissé tomber dans un fauteuil, et je n'avais pas le courage de me lever. Je regardais autour de moi cette chambre, comme si je ne devais plus y revenir... Cécile était debout devant la fenêtre, elle se gantait. Elle m'attendait. Elle dit doucement sans me regarder :

— Allons, petit Yves.

Comme on avertit le condamné que le moment est venu... Alors je me levai, je sortis de la chambre, accablé, je descendis lourdement l'escalier, en souffrant. Nous traversâmes ensemble le jardin. Elle allait vite et légèrement. Je la voyais devant moi, se hâtant, à la rencontre de qui, de quoi? Ce jardin qui me semblait si doux tout à l'heure, avec son renouveau plein de promesses, maintenant les oiseaux s'y taisaient. Elle traversa le vestibule des grandes maisons dont j'ai déjà parlé, descendit l'esca-

lier monumental, et gagna le boulevard. Je la suivais silencieusement.

Elle arrêta un fiacre, y monta. Puis elle me tendit la main. La voiture partit au petit trot. Cécile disparut.

Où aller? J'étais là tout seul, sur le trottoir, comme un abandonné. Beaucoup de gens passaient, et cependant pour moi le monde était devenu désert. J'étais une épave; j'étais perdu. Cette journée si belle était plus triste, plus sombre, plus amère que les mornes jours de pluie. Un affreux chagrin m'avait envahi. Moi qui arrivais le cœur gonflé d'amour, débordant de baisers. Il me serait monté aux lèvres des mots si tendres... Le triste soleil! Ah! la brume et le froid, et me trouver chez elle auprès du feu, tout contre elle! Elle me faisait du café turc. Je lui prenais la main, je la pressais, je la consolais en silence. Elle m'aimait bien.

Et maintenant c'était fini. Comme je l'avais sentie loin de moi, enfuie! Je n'étais plus rien. Je passais par-dessus bord. C'était comme si je n'avais jamais existé. Une seconde, elle m'avait regardé, et puis plus du tout. Je ne comptais plus. Elle m'avait oublié. J'étais là avec elle, elle était avec l'autre, tout entière. L'autre! Cet ami dont elle ne m'avait jamais parlé, qui revenait soudainement sans que j'aie seulement su qu'il était parti, et dont le retour la comblait d'une telle joie!

...Mais qu'avais-je été pour Cécile? Avait-elle jamais remarqué que j'étais près d'elle, que je lui parlais, que je l'aimais? S'était-elle rendu compte de ma réalité? Me distinguait-elle plus et autrement qu'une ombre? L'autre, celui qui revenait aujourd'hui, elle ne l'avait jamais quitté. Elle l'avait accompagné au loin, là-bas où il était. Elle était toujours absente. Elle traînait de longs jours monotones. C'est qu'elle ne vivait pas ici; elle était emportée dans un rêve dont parfois elle se réveillait en

sursaut. Alors elle regardait autour d'elle avec étonnement.

Ainsi, ce que j'avais imaginé, ces romans que je construisais, et ce que racontaient Lucien et ses camarades, c'était absurde. Cécile avait un ami, c'était là son secret. Elle souffrait de son absence. Elle vivait le plus possible en elle-même avec lui. Cela n'était pas mystérieux. Elle était amoureuse. Elle était moins différente des autres femmes que nous ne l'avions cru. Elle était seulement très fermée... Et aujourd'hui, il revenait. Et elle ne se sentait plus de joie.

Echoué à une terrasse de café, place Pigalle, je songeais tristement en regardant sans le voir le jet d'eau qui s'élançait en vain vers le ciel.

II

Je passai plusieurs jours dans l'accablement. Je me répétais : C'est fini. Je n'avais plus de goût à rien, je ne vivais plus. Ma mère me regardait longuement sans mot dire. Elle devinait que je traversais une crise, que je souffrais d'un mal qu'elle ne pouvait soigner.

Je n'allais plus au lycée. Izoulet m'ennuyait. J'errais au hasard devant moi, sans faire attention à quoi que ce fût, par un temps aigre, et sous une petite pluie glacée. Car le soleil s'était montré seulement pour le retour de l'autre. Mais je ne sentais pas le froid : j'allais sans pensée, le cœur vide, la tête lasse. Le soir j'étais épuisé, je m'endormais d'un sommeil de plomb pour me réveiller le lendemain tout endolori.

« Une lettre pour toi », dit ma mère. Je tenais l'enveloppe dans ma main qui tremblait, je n'osais point l'ouvrir. Sa grande écriture émouvante !

« Pourquoi ne venez-vous plus, petit Yves? »

Tout se mit à chanter en moi. Je rouvrais les yeux, je

ressuscitais. Ma chambre me parut charmante, je regardai avec amour chaque meuble, chaque vase, chaque bibelot. Je me souris dans la glace. On aurait dit que tout à coup le soleil avait percé la nuit et brillait. Plus de poids sur ma poitrine, je respirais librement, j'avais envie de rire.

Alors elle ne m'avait pas oublié, j'existais encore !... Elle se plaignait de ne pas me voir, je lui manquais. Mille choses me passaient par la tête. Je m'étais trompé : ce n'était pas un ami qui était revenu, mais seulement une relation indifférente. Si ce jour-là elle avait été gaie comme jamais, c'est parce qu'il faisait beau, qu'on sentait partout le printemps.

Cependant cet air délivré qu'elle montrait, ce bonheur dans ses yeux, et cette parure, ces bijoux, le raffinement de sa toilette?...

... Il était là quand j'entrai chez Cécile. C'était un beau garçon brun, grand, à la figure franche. Je voulus le regarder avec hostilité. Mais Cécile se tourna vers lui et prononça de sa voix chaude :

— « Tiens, Georges, voilà le petit Yves qui a été si gentil pour moi... »

Et elle me regarda en souriant affectueusement, et lui aussi souriait, si bien que je finis moi-même par sourire et que je serrai sans arrière-pensée la main qu'il me tendait.

J'avais cru que lorsque je verrais cet homme-là, je le détesterais; j'étais devant lui, et je n'avais pas envie de le détester. Il était simple, il s'adressait à moi, sans gêne et sans affectation, d'un ton naturel, et comme s'il me connaissait depuis longtemps. Il paraît que Cécile l'entretenait souvent de moi dans ses lettres. Je le regardais et je lui cherchais des ridicules. Je n'en trouvais pas. Au contraire, il me séduisait. Il me parlait tout de suite de ce qui m'intéressait, d'Izoulet, de philosophie, des poètes

que j'aimais. Il me demandait des nouvelles de ma mère. J'avais l'impression de retrouver un ami. Pas un instant avec lui je n'avais éprouvé la timidité qui m'était si pénible, pas un instant je ne m'étais trouvé en face d'un étranger... Cécile nous regardait avec plaisir, son visage revêtait une expression animée toute nouvelle pour moi; à chaque saillie de Georges, elle éclatait de rire, elle était visiblement enchantée de notre bonne entente.

Je comparais à moi ce grand garçon brun, et j'étais obligé de reconnaître qu'il était bien mieux que moi. Il possédait une aisance que j'admirais. Il était fort et bien découplé, avec une sorte de grâce virile. On sentait en lui un esprit ingénieux et brillant, et de la bravoure physique. Beaucoup plus digne que moi d'être aimé par Cécile. Qu'étais-je à côté de lui? Un petit garçon. Lui c'était un homme fait. Il avait une assurance, une façon de vous regarder dans les yeux... Il était sûr de lui; jamais il ne devait se démonter. Il savait la manière de se comporter dans la vie, devant elle il se tenait bien campé sur ses jambes, il pouvait résister aux assauts, et Cécile pouvait s'appuyer sur lui.

Quand je quittai Georges, j'étais conquis, j'étais prêt à le suivre au bout du monde, à accomplir tous les sacrifices comme tous les exploits qu'il me demanderait.

Pourtant, à mesure que j'approchais de chez moi, mon enthousiasme diminuait. Ainsi, il me fallait abandonner tout espoir, renoncer décidément à Cécile! Ce qu'elle m'accordait, ce n'était pas grand'chose, mais enfin cela me faisait vivre : j'étais près d'elle. Elle n'était pas à moi, j'étais tellement à elle! Mais si elle ne m'aimait pas, du moins elle se laissait aimer. Ah! voilà surtout ce que je lui reprochais!... Pourquoi m'avoir caché sa vie? Pourquoi n'avoir rien dit? Elle avait laissé mon cœur se remplir d'elle. Certes, elle me conseillait bien de ne pas l'aimer, de rester seulement son petit frère, elle ne m'encourageait point. L'espoir cependant me demeu-

rait permis, je pouvais croire qu'un jour je la fléchirais, que mon amour finirait par la toucher, puisqu'elle tolérait mes assiduités, puisqu'elle supportait d'être enveloppée par ma tendresse.

Ah! vous n'avez pas été honnête, Cécile! Vous auriez dû me dire que votre cœur était pris. Oui! n'auriez-vous pas dû tout me dire? Vous avez joué un méchant jeu avec moi! Sans doute, dans votre solitude, ma présence vous était douce, et vous désiriez la conserver. En m'avouant la vérité, vous avez craint de me voir m'éloigner. Je vous aidais à supporter l'attente; seulement vous me faites souffrir, vous me brisez le cœur. Vous avez agi très égoïstement.

Ou bien quoi! Vous êtes-vous dit que je n'étais encore qu'un enfant, que ce grand amour que je vous témoignais se guérirait facilement? Vous ne m'avez pas pris au sérieux. Mais vous allez me faire mourir, Cécile!

III

Georges Thiersaint était peintre orientaliste. Chaque hiver, il le passait en Algérie. Il se rendait assez loin, dans une oasis à la limite du désert. Voyage difficile, long, fatigant, et la vie là-bas manquait de commodités. Raisons qui l'empêchaient d'emmener avec lui son amie.

A Paris, il avait aux Ternes un atelier. C'est là que désormais je rencontrai Cécile. Quand je la voyais, il ne me semblait plus que j'eusse rien à lui reprocher. J'arrivais quelquefois plein de ressentiment; elle levait sur moi ses beaux yeux : j'étais apaisé. Elle ne m'avait jamais donné aucune explication, comme si j'avais été assez grand pour tout comprendre de moi-même. D'ailleurs j'avais fini par l'absoudre, j'en étais même arrivé à lui donner raison.

A force de réfléchir à mon aventure, de retourner dans ma tête les motifs de sa conduite à mon égard, j'avais

perdu toute ma révolte. Eh quoi! pouvais-je exiger qu'elle me livrât son secret? Sa vie intérieure lui appartenait, c'était un univers où elle désirait vivre seule. En parler, l'extérioriser, c'était déjà le déformer. Elle vivait en elle-même, elle poursuivait son rêve; si elle m'admettait auprès d'elle, c'est précisément que je ne le troublais nullement. Elle avait eu confiance en moi; je lui en étais reconnaissant.

Et sa confiance continuait, elle m'aimait vraiment comme une grande sœur, puisqu'elle m'introduisait dans son intimité, puisqu'elle voulait que Georges et moi fussions amis...

Elle allait tous les jours chez lui. L'atelier était vaste et donnait sur les jardins d'un ancien domaine : on voyait là de grands arbres, une pelouse unie, un petit étang. Nous nous amusâmes au printemps à suivre le manège des oiseaux, à voir sortir les bourgeons, les feuilles, et la verdure se développer et s'épanouir. Nous observions le travail du jardinier, les soins attentifs dont il entourait ses plantes.

Cécile allait et venait dans l'atelier, rangeait, disposait des fleurs dans un vase, prenait un livre et s'allongeait dans un fauteuil, ou bien regardait peindre Thiersaint, heureuse d'être si près de lui et de ne pas perdre un de ses mouvements, ni la moindre expression de ses traits. On sentait qu'elle avait retrouvé le Paradis. Elle n'était plus jamais morne, ni sombre, ni songeuse comme je la voyais si souvent naguère. La gaîté animait son visage, et elle respirait le bonheur.

Je me demande si elle m'intéressait toujours autant. Certes je la trouvais aussi belle, je frémissais encore quand elle me regardait, quand elle parlait. Mais son mystère avait disparu; je ne me posais plus de questions à son sujet, elle n'exaltait plus mon imagination. En somme, elle n'était plus une créature exceptionnelle,

unique. C'était tout simplement la maîtresse de Thiersaint, une maîtresse qui adorait son amant.

Lui, il se laissait adorer. Il semblait aimer beaucoup Cécile, il était fort courtois et galant avec elle, mais bien que je n'eusse pas encore une bien grande expérience de ces choses-là, je distinguais très bien que, des deux, c'est elle qui aimait le plus.

Il était toujours charmant avec moi, s'ingéniait pour me distraire, me montrait des photographies qu'il avait rapportées d'Algérie, des gravures, me parlait des grands peintres, se proposait de diriger mon éducation artistique, me disait qu'il m'emmènerait au Louvre. « Et tu sais, ici, tu es chez toi : touche à tout, fouille, ouvre les cartons. Je te demande seulement de remettre les choses à leur place... » Car il aimait l'ordre, son atelier était rangé, les cuivres, les panoplies, le chêne des bahuts et des armoires anciennes, tout cela était astiqué et brillait, le parquet était bien ciré, et les tapis d'Orient avaient gardé leurs couleurs vives.

Thiersaint me tutoyait donc. J'étais tout de suite entré dans son amitié. Ce petit bonhomme, qui découvrait la vie, l'attendrissait. Lui, il avait trente ans, c'est-à-dire qu'il représentait pour moi un personnage plein d'expérience. Il avait sans hésiter pris le ton d'un grand frère. Mais il ne me protégeait pas outre mesure, il ne m'humiliait pas. Il feignait de me demander mon avis, de s'intéresser à mes remarques. Il retrouvait en moi l'adolescent qu'il avait été.

Un jour, j'étais arrivé pendant une séance; il avait modèle. Une femme nue tenait la pose, debout, immobile sur une selle, et il peignait. J'étais rouge et je n'osais pas avancer. « Viens, petit Yves, me cria-t-il, assieds-toi près de moi et regarde-la; elle est belle. C'est beau, une femme!...» Et tout en travaillant, il me parlait : « Tu vois cette ombre légère sous les seins, et le ton marbré du ventre... est-ce fin? est-ce délicat? » Je regardais la

femme nue qui me semblait en effet très jolie, et je ne sais pas tout ce qui me passait par la tête.

« Rhabille-toi », dit Thiersaint à son modèle. Il avait fini. Cécile n'était pas là. Nous descendîmes prendre l'apéritif dans un petit café où nous allions quelquefois. J'étais excité, je parlais beaucoup. Je dis à mon ami que dans le milieu de Lucien on pensait que Cécile était barrée. Il se mit alors à rire, d'un rire énorme qui n'en finissait pas. « Ça, mon petit, dit-il enfin, ça, c'est ce que j'ai entendu de plus drôle dans ma vie! » Cette idée l'avait mis d'excellente humeur. Il me tapa sur l'épaule : « Ecoute, mon vieux, ce soir je t'invite. Nous allons mener la vie de garçon! »

IV

Nous avions d'abord fait un très bon dîner. Il m'avait beaucoup versé à boire. La vie me paraissait charmante, légère, facile, tout était drôle, je riais sans cesse. Thiersaint me regardait avec indulgence, il fumait un cigare en dégustant un verre de vieille fine. Je l'admirais si calme au milieu des choses et des êtres, comme leur centre, ne faisant que les gestes nécessaires, et souriant avec tant d'intelligence! J'aimais sa peau dorée par le soleil, ses cheveux et ses yeux noirs, son nez droit, sa moustache fine. Une perle était piquée dans sa cravate de satin, il était élégant. Je me sentais dévoué à lui jusqu'à la mort. Tout ce qu'il disait était intéressant, plus intéressant même qu'Izoulet.

Thiersaint me regarda, en faisant tomber la cendre de son cigare dans son assiette, puis il me dit très doucement :

« Nous allons voir des femmes nues, petit Yves... »

Je me mis à rire. Tout était drôle.

Nous sortîmes et nous descendîmes la rue Bréda. On croisait des petites femmes qui montaient vers Mont-

martre; cela me rappela le Moulin-Rouge, et je me mis à raconter à Georges mes dimanches de l'année dernière, ce qui l'amusa fort. Le temps était doux, je marchais d'un pas allègre, libre de tout souci, tenant affectueusement mon ami par le bras.

Rue La Bruyère, il s'arrêta devant un petit hôtel d'apparence bourgeoise. Il sonna. La porte s'entre-bâilla. Une bonne en tablier blanc nous regarda : « Tiens! M. Thiersaint!... » fit-elle. Elle ouvrit la porte toute grande et nous entrâmes.

Nous montâmes quelques marches, et nous nous trouvâmes dans un vestibule qui précédait un salon où nous introduisit la bonne. Je regardais les estampes au mur; c'était de jolies gravures du XVIIIe siècle d'après Fragonard. Mais quelqu'un marchait derrière moi. Je me retournai : une dame fort respectable était entrée, elle portait une robe de soie, elle avait des cheveux d'un blanc jaunâtre, elle ressemblait à ma grand'mère, elle causait avec Georges, et le tutoyait : « Tu as fait un bon voyage, tu es content? Il y a longtemps qu'on ne t'a pas vu, hein, au moins six mois?... »

Thiersaint me désigna de la main :

« Je te présente mon jeune frère. As-tu pour lui une enfant à peu près de son âge, bien faite et tendre, qui puisse le comprendre? Je veux qu'il se régale... »

La dame respectable, qui ressemblait à ma grand'mère, m'examina à travers son face à main :

« Parfaitement, dit-elle, Mercédès. »

Elle sortit, puis revint, accompagnée de deux jeunes filles blondes, en chemise, qui étaient ravissantes. Elle conduisit l'une d'elles vers moi et me dit : « Mademoiselle Mercédès ». Pour l'autre, elle s'adressa à Thiersaint : « Une vieille connaissance à toi : Marguerite... »

— « Que je suis enchanté de revoir... » répondit-il.

Mercédès avait une peau veloutée, de jolis yeux fendus en amande, une bouche fraîche, et elle me comprit fort

bien tout le temps que, dans une chambre avec elle, je restai séparé de Georges.

« Eh bien! es-tu content? » me demanda-t-il quand nous fûmes sortis du petit hôtel. J'étais absolument ravi. Mille impressions confuses m'agitaient; il m'eût été bien difficile de les démêler, mais de l'ensemble se dégageaient sûrement une grande satisfaction morale et un parfait bien-être physique.

« Naturellement, me dit Thiersaint, ne parle pas de ça à Cécile. »

Je fus long à m'endormir. Je me remémorais tous les détails de cette exquise soirée. J'étais infiniment reconnaissant à Georges. Il était délicat et compatissant. Qu'est-ce qui l'avait guidé? Cette pensée : « Ce pauvre petit qui a tant soupiré pour Cécile! » Délicieux Georges! Cher ami! Et je découvrais aussi que Cécile n'était pas l'unique femme qui pouvait me donner du bonheur. Pourquoi avoir tant souffert pour elle? en avoir fait le pivot de toute mon existence?... Elle était adorable, cette petite Mercédès!

Le lendemain seulement, je réfléchis au fait que Thiersaint avait trompé Cécile. Pauvre Cécile! Si elle apprenait jamais une pareille chose!... Et ce n'était pas une fois au hasard, pour me tenir compagnie. Puisqu'il avait ses habitudes dans cette maison, que Marguerite était une vieille connaissance à lui, que la dame en robe de soie le tutoyait!...

D'abord, je pensai : Ce n'est pas chic... Je fus choqué et peiné. Je me représentais l'immense amour de Cécile pour Georges. Elle qui ne respirait, qui ne vivait que pour lui. Je l'avais vu : son âme se retirait d'elle quand il n'était pas là. Ainsi Thiersaint dédaignait cela, ou il ne comprenait pas cela! Il trahissait ce merveilleux sentiment. N'en était-il donc pas digne? Je souffrais, car il était diminué à mes yeux. Comment! La possession de

Cécile ne le comblait donc pas! Quand on possède la plus belle fleur du monde, est-il permis, est-il possible d'en désirer d'autres? Ne voyait-il pas que Cécile était plus admirable que n'importe quelle femme?

Cependant, je ne pouvais persister à donner tort à Thiersaint. Sans doute, c'était moi qui faisais erreur. Lui, il ne pouvait pas se tromper. Il connaissait la vie mieux que moi, il savait ce qu'il faisait : tout ce qu'il faisait était bien fait. Avant de condamner son maître, il faut chercher à le comprendre. Quelles étaient ses raisons? Après mon premier mouvement qui était de désapprobation et de révolte, je réfléchissais. Peut-être qu'il n'aimait plus Cécile, qu'il en était las. Que l'abus de la possession avait amené la satiété. A force de voir sa maîtresse, il la connaissait trop complètement, il n'en était plus curieux, elle avait perdu son attrait. Il ne la désirait plus, ou il la désirait moins. Elle était trop à lui, elle était son esclave; il n'avait plus jamais à séduire, ni à vaincre. — Pauvre Cécile, peut-être qu'elle aimait trop son Georges?

Ou bien il l'aimait encore. Mais il était un mâle, un chef. Il se refusait à être l'homme d'une femme. Il voulait demeurer libre. Il estimait qu'un homme perd de sa grandeur, de sa majesté, s'il appartient tout entier à sa maîtresse; il se féminise, sa force s'amollit. L'homme n'est pas né pour vivre aux pieds d'une femme; il n'obéit pas, il commande. Elle n'est pas la maîtresse, il est le maître.

Certes, c'était là la leçon que me donnait Thiersaint. Je devais m'appliquer à devenir comme lui : un homme, un maître. Il ne s'agissait pas de se laisser dominer par une femme, de céder à l'amour, d'être sentimental, de passer son existence à écouter son cœur. Un homme aimait les femmes, il n'aimait pas une femme. Est-ce que Mercédès ne valait pas Cécile?... Cécile m'eût-elle donné plus de plaisir?

Ainsi je blasphémais. Et parce que j'avais goûté à la chair blonde et fine d'une petite prostituée câline, que j'avais respiré son odeur, je reniais l'amour!

Je me disais : Mon amour pour Cécile se transformera en une bonne et franche amitié. Je serai véritablement le petit frère qu'elle a toujours souhaité que je devienne pour elle...

Un après-midi, je frappai à la porte de l'atelier de Thiersaint. On ne me répondit pas tout de suite. Cependant j'entendais quelque bruit à l'intérieur. Georges enfin approcha, et sans ouvrir, il demanda de l'autre côté de la porte : « Qui est là? » Je me nommai. « C'est toi. Eh bien, écoute, va chercher des gâteaux, reviens dans cinq minutes. »

Je comprenais. Il était avec Cécile, et je les avais dérangés. Je me répétais cela, et je n'éprouvais aucune jalousie.

Nous mangeâmes paisiblement tous les trois des éclairs et des babas en buvant un peu de porto.

V

Thiersaint avait commencé mon portrait. J'allais tous les jours chez lui après le lycée, je m'asseyais dans un fauteuil en face de lui et de son chevalet, et il me regardait. Il mélangeait ses couleurs sur sa palette, puis il me regardait fixement en clignant les yeux; il les rouvrait tout à coup et considérait sa toile; enfin il partait, tournant vivement la tête alternativement de mon côté et du côté de sa peinture — j'entendais chaque fois le petit bruit de son cou frottant son col — donnant des coups de pinceau rapides sur sa palette. Subitement il s'arrêtait et se penchait en arrière pour juger de l'effet de ce qu'il venait de faire.

L'atelier était calme; par la baie qui donnait sur le jardin, on entendait le pépiement incessant des oiseaux;

les vastes proportions de la pièce m'étaient agréables. Je bougeais le moins possible. Thiersaint me disait seulement de temps en temps : « La tête un peu plus à droite... Là ! » Il ne fumait pas en travaillant et semblait fort absorbé. Quelquefois il me parlait, lentement, mais en ayant l'air de ne pas penser à ce qu'il disait. Je crois que c'était pour me distraire et pour animer ma physionomie, quand l'immobilité et le silence prolongé commençaient à me donner envie de dormir. Mais il lui arrivait de s'interrompre brusquement et alors il me considérait attentivement en se mordillant les lèvres.

Quand Cécile n'était pas là, il me parlait d'elle. Il m'avait expliqué que si elle fréquentait ce milieu de Lucien, c'est parce qu'en son absence elle se sentait en sécurité, qu'elle était tranquille avec ces hommes qui n'aimaient pas les femmes; personne ne lui faisait la cour, personne ne la poursuivait. Quant à lui, ces gens-là le dégoûtaient profondément, il n'avait jamais voulu les voir, et il me conseillait de ne plus mettre les pieds chez Lavieuville et de rompre toutes relations avec ses amis : si on me voyait avec eux, on croirait que j'avais leurs goûts, que *j'en étais*, et cela me ferait du tort. Je lui avais raconté l'histoire de Bénédic, pour lui faire comprendre de qu'elle façon j'avais été conduit Cour de Rohan. D'ailleurs depuis le retour de Georges, je n'avais revu ni Lucien, ni Bénédic, et je n'en avais pas de nouvelles.

Il me confia que Cécile était une fille naturelle de Richepin, de là sa beauté étrange, et qu'elle avait été mariée avant qu'il ne la connût. Mariage malheureux qui avait duré peu de temps. Ses meubles dataient de cette période de son existence.

Cécile était belle, et elle avait une nature admirable, passionnée et vibrante. Mais son caractère entier et jaloux s'accordait mal avec le sien, il ne pouvait supporter d'être bridé, il lui fallait sa liberté. Certains jours, il

était excédé, il l'aurait volontiers quittée, mais il redoutait les extrémités auxquelles son abandon aurait porté cette fille violente, indomptable. En outre, elle était malade; cette maladie de poitrine, qui la consumait, agissait sur son caractère, embrasait ses sens et surexcitait sa jalousie. Thiersaint avait pour six mois son alibi du Sud Algérien, mais il sentait bien qu'un jour Cécile refuserait de le laisser s'éloigner sans elle.

Il me disait tout cela en petites phrases hachées, souvent interrompues par son travail, d'une voix presque basse, et comme s'il se parlait à lui-même. J'écoutais avec consternation ces confidences, elles m'étaient excessivement pénibles, je ne disais rien, je regardais tristement Georges. Il se méprenait sur mon attitude : « Tu es fatigué, petit Yves. Eh bien, en voilà assez pour aujourd'hui !... » Je me levais, j'allais voir le portrait : « Ça commence à sortir, disait Thiersaint, mais le haut de la figure n'y est pas encore... »

Je rentrais chez moi désolé, et quelquefois je pleurais avant de m'endormir, en pensant à Cécile.

Quand elle était à l'atelier, c'était plus pesant encore. Quelquefois ils ne se parlaient pas, ils se boudaient, et je ne savais entre eux quelle contenance garder. Ou bien Cécile faisait des reproches à Georges; il les accueillait tantôt d'un air olympien qui l'exaspérait, ou avec une ironie qui la blessait. Ils avaient commencé par s'observer devant moi, puis peu à peu ils s'étaient laissé entraîner. Ils ne se souciaient plus de ma présence. Cécile se révoltait des infidélités de Georges, elle l'injuriait violemment. Puis elle se remémorait tout ce qu'il lui avait fait, elle remontait dans le passé. Quand il était en Algérie, il restait des semaines parfois sans lui écrire — explication pour moi de sa profonde tristesse de cet hiver — ou il lui envoyait des lettres banales, insignifiantes. Elle s'emportait parfois jusqu'à le menacer. Georges alors devenait glacial, il ne répondait plus, il semblait sourd.

Il bourrait sa pipe méthodiquement, l'allumait, et la fumait à bouffées régulières en rangeant tranquillement sa boîte de couleurs.

Ma pauvre amie! Ma Cécile que j'avais adorée! Comme elle souffrait! Quelle torture elle subissait!... Mon cœur gonflé de chagrin et de pitié s'élançait vers elle. J'aurais voulu arrêter les mots sur ses lèvres, calmer son âme tumultueuse, apaiser sa colère, la consoler. Je sentais renaître tout mon amour pour elle. Elle était pourtant bien changée. Non seulement l'illumination heureuse de ses yeux, lors du retour de Thiersaint, avait disparu, mais elle était amaigrie, ses pommettes étaient rouges, on ne voyait plus dans son visage que son grand nez et ses yeux, immenses et brûlants.

Je lui faisais comprendre par mes regards que j'étais avec elle, que je souffrais avec elle. En prenant congé, je lui pressais la main de telle façon qu'elle me disait d'un ton reconnaissant, ému : « Mon cher petit Yves. »

J'aimais Cécile. Je recommençais à penser à elle avec amour. Je l'aurais rencontrée hors de la présence de Thiersaint, peut-être serait-elle tombée dans mes bras, par jalousie, par dépit, par vengeance, et par tendresse aussi, car je sentais dans sa voix, maintenant, quand elle me parlait, un doux accent qui naguère n'y était point.

Mais quoi! pouvais-je songer à tromper Georges! Il m'en coûtait déjà trop de le désapprouver, de lui donner tort! Il n'était plus mon modèle, mon exemple, il dégringolait de son socle. Oui, sa conduite avec Cécile était par trop odieuse. Croire en lui, l'admettre pour guide et le suivre, impossible. J'en souffrais profondément. J'étais égaré; j'avais perdu pied.

Heureusement mon portrait était fini. J'avais passé mon baccalauréat de philosophie et j'avais été reçu. Les vacances étaient arrivées, et je partais avec ma mère sur une petite plage de la Manche.

VI

Dans le train qui m'emportait loin de Paris, bien des sentiments m'agitaient. J'étais encore meurtri par toutes les émotions qui m'avaient blessé au cours de cette année, j'étais triste à l'idée d'abandonner Cécile malheureuse, j'étais déçu dans mon admiration pour Georges. Je me disais : tout ce que j'ai éprouvé pendant ces derniers mois, je ne l'éprouverai plus. Les sentiments qui m'ont traversé, cela est fini. Il me semblait que ces vacances, ces deux mois que j'allais passer au bord de la mer, marqueraient une cassure dans mon existence. J'avais été reçu à mon bachot, ma vie de potache était finie, je devenais un homme, j'allais fréquenter le Quartier pendant deux ou trois ans, jusqu'à mon service militaire, j'allais être tout à fait libre, cette idée m'enivrait.

Assis dans un coin du compartiment, je regardais le paysage en rêvant. Il faisait beau temps. Si j'oubliais Cécile, je souriais. Puis je me reprochais de l'avoir oubliée. Je me laissais aller à la somnolence que me donnait le ronronnement du chemin de fer, je perdais conscience quelques minutes; quand je me réveillais je contemplais en face de moi ma mère occupée à lire. Je considérais avec tendresse son doux visage, ses cheveux qui commençaient à grisonner. Personne ne parlait dans le compartiment; les hommes étaient plongés dans leurs journaux; les dames lisaient des romans. Quand on approcha de la mer, chacun se passa la langue sur les lèvres pour voir si elles étaient salées.

Nous nous installâmes dans un hôtel tranquille situé devant la plage. De ma fenêtre j'entendais le bruit léger des vagues, je voyais sur l'eau bleue les petites voiles blanches, et sur le sable les cabines et les tentes, les grands parasols rayés de rouge et d'orange.

Ce fut alors l'amusement des tables d'hôte, les remarques qu'on fait sur les gens, sur la grosse dame qui choisit le meilleur morceau du plat, sur ce ménage qui se boude, sur le petit garçon si mal élevé dont les parents ne s'occupent pas, sur la dame qui a mauvais genre. Ma mère avait ici une amie, veuve comme elle, qui l'avait décidée à venir passer les vacances sur cette plage. Toutes les deux ne se promenaient guère, elles avaient loué une tente et, installées dans des fauteuils de toile, elles causaient paisiblement en faisant de la broderie, ou bien elles lisaient. Je leur rendais visite de temps en temps. Je m'étendais sur le sable à côté d'elles et je regardais la mer. Puis je prenais mon bain. Je me reposais. Il était entendu que j'étais fatigué par le surmenage que m'avait infligé la préparation de mon examen. J'étais ébloui par le soleil. Je ne pensais presque pas à Cécile, ni à Georges. Je menais une existence animale. Je mangeais comme quatre et je dormais à poings fermés.

J'étais cependant attentif à l'effet que produisaient mes cravates. J'avais arboré un superbe complet de flanelle blanche, et coiffé d'une casquette de yachtman, je lorgnais les jeunes filles d'un air blasé. Je n'osais d'ailleurs pas leur parler. Je me sentais pourtant plein d'ardeur. Mais que faire? Je ne jouais pas au tennis. J'avais échangé des saluts avec des jeunes gens de l'hôtel qui semblaient aimables, mais je ne m'étais pas mêlé à eux; ils me paraissaient frivoles. Je prenais un livre, un poète, Verlaine ou Baudelaire, et j'allais m'asseoir devant la mer, dans un creux de rocher, je lisais, je rêvais. Bientôt je m'aperçus que je m'ennuyais.

Il y avait un petit casino, avec une salle de bal au premier étage, et un salon de lecture. Le matin, il faisait frais dans ce salon, on était bien. Un jour, je m'y trouvais seul, et je feuilletais un journal illustré. J'entendis la porte s'ouvrir doucement derrière moi, et dans la glace qui me faisait face, une jeune femme toute rose, toute

blanche, fraîche comme une fleur couverte encore de rosée, apparut. Mon sang se mit à couler avec violence, je sentis que mes tempes battaient. Elle s'assit non loin de moi et commença à écrire. Je la connaissais, elle n'était pas à notre hôtel, mais je l'avais remarquée sur la plage où elle venait avec deux amours de petites filles... La tête toujours baissée sur mon journal, je la regardais en dessous; je voyais sa chair à travers sa chemisette transparente, le doux mouvement de sa poitrine. Elle ne semblait pas faire attention à moi. Je promenais mes regards sur ses mains, sur ses bras, puis je les posais sur sa bouche et je contenais mes soupirs. Dieu! comme elle m'attirait! Ah! que j'avais envie de l'embrasser!... Elle était trop délicieuse, elle était adorable! Il n'y avait aucun bruit dans ce petit salon, sauf celui de sa plume courant sur le papier. Personne à côté, certainement nous étions seuls à cet étage. Je me redressai, et m'appuyai au dossier de ma chaise. Je tremblais un peu, j'étais haletant. Elle ne leva pas la tête, ne me regarda pas de son côté, et me penchant sur elle, je la baisai dans le cou, puis je m'écartai brusquement, épouvanté de ce que je venais de faire. Elle s'était dressée, elle essayait de prendre un air sévère, courroucé, plein de dignité. J'étais rouge et honteux. Je bredouillai des excuses en reculant vers la porte, puis je m'enfuis.

J'avais été bien ridicule. Je me promenais maintenant sur la plage en remâchant ma confusion. Mon Dieu! quelle piteuse figure j'avais faite! Qu'aurait pensé de moi Georges, s'il m'avait vu? Je voulais mener les choses à la hussarde, et je n'étais qu'un pauvre petit cavalier. Mais aussi, c'est qu'elle m'avait fait peur quand elle s'était levée. Tout à coup j'avais remarqué qu'elle était beaucoup plus âgée que moi, elle avait bien vingt-deux ans! Elle allait m'attraper, me dire des choses très blessantes! Ou appeler peut-être, faire un scandale?... Cependant, elle n'avait rien dit, elle avait seulement pris

un air outragé, et qui ne seyait pas du tout à ses cheveux blonds, à son visage rieur.

Je marchais sur le sable humide devant la mer, je m'étais écarté des baigneurs, je réfléchissais. Au fond, il ne me semblait pas qu'elle eût été si fâchée; surprise, oui, suffoquée! Quoi, je ne supposais pas qu'elle allait tomber dans mes bras, comme cela, dès qu'elle me verrait!... D'ailleurs je n'avais rien calculé, je ne supposais rien, j'avais agi sans réfléchir, poussé par mon sang, par le beau temps, par l'été, entraîné parce qu'elle était ravissante, et parce qu'elle était là toute seule avec moi. J'avais perdu la tête. C'était bien excusable, et elle avait dû le comprendre, puisqu'elle s'était contentée de me regarder avec l'expression la plus sévère qu'elle avait pu trouver. Tous ces raisonnements me remirent peu à peu, et comme l'heure du déjeuner approchait, je me sentis grand'faim, je fis demi-tour, je revins vers l'hôtel. Alors, assis dans un fauteuil de paille, j'attendis la cloche avec impatience.

L'après-midi, j'allai m'allonger dans le sable devant la tente sous laquelle se tenaient ma mère et son amie. De là je découvrais toute la plage et je pouvais surveiller les escaliers par lesquels de l'estacade on y descendait. Je l'attendais. Elle arriva enfin, avec ses deux petites filles. Je poussai un profond soupir. Elle choisit une place, s'assit, se mit à lire, tandis que les petites, à côté d'elle, jouaient sur le sable... Qu'allais-je faire? Je la regardais de loin, indécis, hésitant. Toute ma confusion renaissait, je craignais qu'elle ne me vît, je me dissimulais derrière la tente.

J'essayai en vain de lire. Impossible! Les lignes dansaient, les phrases étaient vides, je ne pensais qu'à elle. Eh bien, tant pis! je verrais bien! Je me levai. Je me dirigeai lentement de son côté, puis plus vite, pour en finir. Elle ne lisait pas, elle regardait la mer en rêvant. Quand

elle m'aperçut, elle ne sembla pas surprise; je la dépassai en esquissant un salut, puis je m'éloignai du pas le plus assuré qui me fût possible. Je n'avais pas osé la regarder en face, j'avais mal distingué son expression quand j'étais passé devant elle. En colère, ou indifférente, ou accueillante?... Manqué!... Cela ne pouvait point se recommencer, et je n'étais pas renseigné.

Mais j'abrège. Le lendemain, elle s'écarte un peu de la plage et se rend avec ses enfants dans les rochers, à un endroit où ne va presque personne. Ce que j'interprète favorablement. Je me risque, je me dirige de ce côté. Je m'approche d'elle, je la salue. Elle essaie de froncer les sourcils, mais au fond de ses yeux je vois quelque chose d'amusé, de souriant. Alors je m'arrête devant elle.

Elle me regarde quelques instants sans mot dire. Je suis très ému. Va-t-elle prononcer ma condamnation? Va-t-elle me chasser à jamais de sa présence? J'attends humblement. Mais non, elle a dit seulement, et de quelle voix musicale, exquise! elle a dit : « Quel âge avez-vous?... Dix-huit ans? » Et comme trop troublé pour répondre, j'ai fait signe que oui, elle a remué la tête, en murmurant : « Grand fou! » Et puis elle m'a dit que c'était très vilain, ce que j'avais fait. D'abord elle avait eu très peur, et puis cela montrait que je ne la respectais pas, que je la prenais pour on ne sait quoi. Elle m'en avait beaucoup voulu. En parlant, elle caressait doucement les cheveux légers d'une de ses mignonnes. Je reprenais courage, maintenant je la regardais bien en face et je l'admirais. Elle me parlait comme à un gosse, elle me grondait gentiment. Je répondais en m'excusant, en la suppliant de me pardonner. Ç'avait été plus fort que moi, je n'avais pas réfléchi, elle était trop jolie... — Là elle fronçait les sourcils. — ... Oui trop jolie!

— Et vous dites des choses pareilles à une femme de mon âge, mariée, mère de famille! Un petit jeune homme comme vous!

Je me mis à rire, et elle aussi.

Le lendemain, je m'assis à côté d'elle. Nous causâmes en bons amis. Je sus que son mari venait la voir du samedi au lundi; il était dans les affaires. Elle habitait une petite villa, près de la plage, avec une vieille bonne qui soignait les enfants et tenait le ménage.

Je ne pensais plus qu'à elle. Je me répétais son nom : Hélène. J'étais fou d'elle. Je ne dormais plus.

Enfin, un matin, nous louâmes des bicyclettes, et nous allâmes nous promener dans les environs. Il faisait un temps idéal, nous roulions doucement sur une belle route bordée de grands arbres au milieu de prés plantés de pommiers. Je tournais la tête de son côté et je soupirais : qu'elle était jolie, toute claire! Elle souriait, sa bouche était entr'ouverte et je voyais ses petites dents blanches, humides, éclatantes. Nous nous arrêtâmes dans un chemin creux, nous posâmes nos bicyclettes contre le talus, puis nous nous regardâmes une seconde, j'ouvris les bras, elle tomba sur mon cœur. Ah! un baiser pareil, je ne l'avais jamais connu!.. Je la serrais contre moi, nous nous aspirions de toutes nos forces, le goût de sa bouche et son parfum m'enivraient, j'étais fou, nous tombâmes sur la mousse, elle sanglotait de bonheur, elle m'adorait.

Ce furent alors des jours bénis dans le soleil, sous l'azur. Le plus beau des étés. Quand je n'allais pas chez elle, le soir après dîner, furtivement, en bas dans la salle à manger, parlant à demi-voix, pendant que Nounou couchait les petites au premier étage, les buissons feuillus, les fourrés nous servaient de chambre d'amour. Puis nous entrions dans une ferme, nous buvions de grands bols de lait en mangeant avec appétit de larges tranches de pain bis bien beurrées.

Hélène avait une chair de blonde. La femme que j'attendais depuis si longtemps, que je désirais passionné-

ment, c'était elle! Tous mes vœux, les aspirations brûlantes de mon adolescence, étaient comblés. J'étais fier, j'étais radieux, je vivais dans un rêve de bonheur éblouissant. C'était la fête de mes sens, le voluptueux triomphe du petit mâle que j'étais devenu; la nature me donnait ce qu'elle contient de meilleur. Quant à Hélène, ma fougue naïve, ma brûlante inexpérience la ravissaient; elle n'avait jamais assez de mes baisers. La venue du mari, du samedi au lundi, arrêtait seule nos épanchements et nos extases.

Au fond, la présence de cet homme était opportune; il nous imposait une trêve reposante. Ma mère avait remarqué mes yeux cernés, mes absences. Et de son côté, le mari d'Hélène s'étonnait de la trouver si lasse; elle disait que le grand air, que les bains de mer la fatiguaient. Il ne soupçonnait rien, Nounou était discrète, et il repartait le lundi, portant ses cornes avec satisfaction.

Cela dura un mois qui passa vite.

Cependant septembre était arrivé, les jours raccourcissaient, il faisait moins beau temps, et les crépuscules nous pénétraient, nous rendaient mélancoliques. Le matin, je ne ressentais plus la même allégresse; j'avais la tête vide, je bâillais, j'éprouvais quelque peine à me tirer du lit. Ah! j'étais triste à la pensée que j'allais être chassé du paradis! Hélène me regardait avec désolation, des larmes lui montaient aux yeux :

« A Paris, tu ne m'aimeras plus comme ici! Tu m'oublieras... Ce ne sera plus la même chose : tu auras tes études, et moi mon mari, les amis, le monde... Mon Dieu! pourquoi ce grand bonheur a-t-il été si court! Mais moi, mon chéri, je ne t'oublierai jamais! »

Je l'embrassais; nous nous enlacions passionnément, comme si dans ces dernières heures nous avions voulu épuiser tout notre amour, et je lui jurais que je serais toujours à elle!

Je pensais pourtant à la vie nouvelle que j'allais trou-

ver à Paris. J'allais être libre enfin, je ne serais plus un écolier, je mènerais la folle existence des étudiants. J'en étais impatient. Un homme maintenant! Enfin! Depuis les années que j'attendais!... Hélène me trouvait parfois distrait. Cependant, comme nous pleurâmes tous les deux le dernier jour!... Comme nous nous étreignîmes avec désespoir!... Et quel baiser, qui semblait ne devoir jamais finir, au moment de notre séparation!

VII

J'étais inscrit à la Faculté; je suivais régulièrement des cours à la Sorbonne. Je partais de bonne heure de chez ma mère et je passais toute la journée au Quartier, où je déjeunais dans un restaurant à vingt-trois sous. Cette vie d'étudiant, que j'avais imaginée si amusante, était plutôt monotone, et la liberté dont j'avais tant rêvé et dont je jouissais à présent ne m'avait pas apporté grand'chose : quelques parties de manille au café avec des camarades débraillés et la pipe, — oui, je fumais maintenant la pipe, qui me paraissait mieux convenir à un étudiant... Mes camarades avaient des petites amies, qui venaient les rejoindre au café, la plupart, arrivant de province, logeaient dans des hôtels garnis voisins du boulevard Saint-Michel. J'avais assisté à deux ou trois soirées chez l'un ou chez l'autre : on montait des canettes de bière et l'on bavardait en fumant. On parlait beaucoup avec l'accent du Midi. Mais à moi qui avais connu le milieu raffiné, certes! et si parisien, de Lucien, ces petites fêtes semblaient médiocres. Quant aux femmes, Hélène m'avait rendu difficile : ces gentilles bohèmes qui prenaient l'apéritif, se couchaient tard et couraient toujours après la pièce de cent sous, ne me séduisaient guère.

J'avais revu Hélène, mais au galop. Elle était fort occupée. Elle me donnait des rendez-vous où elle arrivait très en retard : au moment de partir, une amie était

venue la voir, elle n'avait pas pu s'en débarrasser, ou bien c'était son mari qui lui avait demandé de sortir avec lui, ou bien une visite qu'elle avait été absolument obligée de rendre et à laquelle elle ne songeait pas quand elle m'avait écrit. Il fallait prendre des précautions, nous cacher... Si on allait la rencontrer avec moi, le dire à son mari! Nous nous glissions dans un hôtel. Elle était émue, elle tremblait. Pourvu que personne ne l'ait aperçue! Et dans cette chambre poussiéreuse, au milieu de ces meubles fatigués, nous nous embrassions précipitamment. Elle ne pouvait s'attarder, ses enfants l'attendaient. Elle partait vite après un dernier baiser hâtif.

Ah! ce n'était plus comme à la mer! C'était fini. Sa vie l'avait reprise, sa maison, son ménage, les mille liens qui l'attachaient, un moment distendus, s'étaient resserrés. Là-bas, elle avait vécu un mois d'affolement délicieux, grisée par son indépendance, se croyant libérée et poussée par l'été, le soleil, la brise marine. Ici elle retrouvait sa chaîne : le mariage, la maternité et toutes les obligations d'une existence mondaine. Elle s'était abandonnée, elle s'était oubliée; il lui fallait se ressaisir.

J'en souffrais moins que je ne l'aurais cru. Nos entrevues cependant s'espaçaient. Mais ma déception n'était pas très profonde. Il me revenait constamment à l'esprit que j'étais un homme, j'en étais fier. J'avais l'illusion de la liberté; celle-ci pour moi restait presque théorique, je n'en usais guère, elle m'apportait peu d'avantages. Du moins, si j'en avais l'occasion, j'en pourrais profiter. Je n'étais plus dans l'obligation de rentrer déjeuner chez ma mère, j'avais à moi toute la longue journée, je sortais le soir si j'en avais envie, je n'avais de compte à rendre à personne.

Cela m'aidait à supporter la perte d'Hélène, qui d'ailleurs ne m'avait pas surpris. Un amour si soudain tenait du merveilleux. C'était un rêve enchanté. Au fond

je n'avais jamais cru qu'il durerait, et elle non plus. Beaux jours, vacances, et puis l'été s'en va, et la vie recommence!

Mais pour moi la vie ne recommençait pas, elle commençait. Je suivais donc mes cours très raisonnablement, et quotidiennement je faisais le parcours des Ternes à la Sorbonne par le petit omnibus de Panthéon-Courcelles. Le trajet était long, je lisais. Un jour, en levant les yeux, je rencontre un regard que je connaissais. Thiersaint!

Nous descendîmes. Je le pris par le bras comme avant, et en marchant je me mis à lui raconter tout ce qui m'était arrivé, ce qui m'avait empêché d'écrire, de le voir. Il ne répondait pas, il était préoccupé. Enfin je me tus, alors il se pencha sur moi et me dit presque bas : « Cécile est bien malade, petit Yves. » Je fus tout à coup bouleversé. Cécile! Tout me revenait. Cécile, mon amour! Je regardais Georges avec anxiété. Il secoua la tête. Comment! ce n'était pas vrai!... Elle n'était pas perdue!... Mais je me rappelais sa petite toux sèche, ses mains tour à tour brûlantes et glacées. « Si tu veux la voir, ne tarde pas », fit Georges en me touchant l'épaule.

La sonnette était condamnée, on frappait doucement à la porte. La mère vint m'ouvrir. Elle me fit seulement un signe de tête et sans parler me conduisit à la chambre de Cécile. J'entrai en tremblant dans une odeur de fièvre. Les meubles étaient figés dans un silence morbide. Sur son grand lit défait, aux draps en désordre, elle gisait, sa tête abandonnée au milieu des oreillers. Elle avait les yeux clos.

Debout, épouvanté, je la regardais. Elle était d'une maigreur terrifiante. Dans son visage affreusement aminci, son nez était devenu immense, et sous ses pommettes rouges ses joues formaient des creux d'ombre. Ses lèvres étaient pâles. Ses cheveux pendaient, raides, poissés de sueur. Cécile! J'étouffais de chagrin, d'horreur.

Elle ouvrit les yeux, elle me vit. Un instant, elle ne

comprit pas. Puis, dans ses grands yeux égarés, une lueur passa. Elle m'avait reconnu. Un sourire fugitif éclaira sa face ravagée et elle tendit sa main vers moi.

Je tombai à genoux près du lit, je posai mon front sur cette main décharnée. La mère, après l'avoir regardée fixement avec un désespoir contracté, sans voix ni gestes, avait disparu. Je voulais m'écrier : « Je ne savais pas que tu étais malade! » Mais elle ne m'écoutait pas. Elle me regardait, d'un regard intense, où toute la conscience était revenue. Elle me regardait avec amour! Ses lèvres remuèrent, je me penchai, elle chuchotait : « Mon cher petit Yves. » Je compris qu'elle m'avait attendu, qu'elle craignait de mourir sans m'avoir revu. Elle ne me faisait aucun reproche. Elle souriait. Enfin! j'étais là!... Elle pressait ma main dans sa main. Ah! désespoir! Cécile m'aimait, et elle mourait! Elle remua encore les lèvres, et dans un souffle elle exhala : « Trop tard! »

Je compris qu'elle s'était aperçue trop tard que le bonheur était avec moi, et qu'elle regrettait ce qui aurait pu être, et qu'elle regrettait que cela n'eût pas été. Elle me regardait avec ferveur et elle était transfigurée. J'oubliais ses bras de squelette, sa main osseuse, son odeur de fièvre. Je ne voyais que ses yeux, ses grands yeux qui me disaient : « C'est toi que j'aurais dû aimer, c'est toi qui méritais d'être aimé. Toi, tu m'aurais fait vivre! Et maintenant je t'aime et je meurs!... »

Je me penchai sur elle, et sur sa bouche brûlante je posai un long baiser; elle ferma les yeux pour le mieux savourer. Mais tout à coup elle se mit à tousser. Je me redressai brusquement. Une mousse rougeâtre montait à ses lèvres qu'elle couvrit précipitamment avec son mouchoir. Puis, de son poing fermé, elle frappa son lit avec colère. Ensuite, sans forces, sa tête retomba sur ses oreillers. Elle ferma les yeux, elle fut inerte. Inquiète, sa mère entra. Quelques instants je contemplai Cécile allongée sur son lit, moribonde. La bouche entr'ouverte,

elle respirait hâtivement. Son front était humide de sueur. Ses deux bras squelettiques étaient allongés sur le drap, une de ses mains se crispait sur son mouchoir taché de rouge.

Quand je me trouvai dehors, rien n'était plus pour moi. Le monde s'était écroulé. J'étais dans un désert, dans un paysage de glace, inanimé, sans lumière, sans espoir. Mon cœur se tordait. Je ne demandais, moi aussi, qu'à mourir.

Je m'enfermai dans ma chambre, et je pus enfin pleurer. Toute la journée je m'étais contenu. Ecroulé dans un fauteuil, la tête dans les mains, je pleurais. Intarissablement, le grand flot des larmes lavait mon cœur, le purifiait. Il corrigeait peu à peu l'âcreté de ma douleur. J'avais gémi, je continuais à haleter, mais mon cerveau se vidait, ma peine se noyait, je ne savais plus. Je me mis au lit, hébété. Et je me jetai dans le sommeil comme dans un gouffre.

Ce fut seulement plusieurs heures après que, dans la nuit, je m'éveillai et que je me mis à songer à Cécile, qui était morte. Morte, certainement, du manque d'amour de Thiersaint... Du mien aussi peut-être? Je l'avais oubliée... Ah! comment avais-je pu croire que je l'avais oubliée? Elle était enracinée en moi, elle était au plus profond de moi, et elle remontait maintenant à la surface. Cécile! C'est par elle que j'avais connu les émotions les plus diverses, les plus profondes, par elle que toutes les cordes de mon âme avaient vibré. Pour moi elle avait ouvert les portes d'un univers féerique. Sa seule présence me jetait en pleine poésie, elle déchaînait mon imagination. Comme la voix d'un mélodieux orchestre, comme une admirable musique, elle délivrait pour moi un monde idéal où des formes impalpables et merveilleuses erraient dans des paysages divins. Grâce à elle je m'étais absenté de la terre, j'avais connu ce qui existe de plus pur et de plus beau. Elle m'avait révélé les profondeurs du

cœur. Elle avait fait jaillir en moi une source limpide et sublimisé mon adolescence. Grâce à elle je n'avais pas été une petite brute de seize ans. J'avais été un poète.

Et elle était morte!... Cécile!... Si belle chez Lavieuville! qui m'avait tant étonné! dont je me jugeais si indigne, qui me paraissait si loin de moi, si inaccessible! Cependant elle m'avait permis de m'approcher d'elle, et nous avions connu une grande amitié... Nos jours d'hiver chez elle, au coin du feu, dans cette chambre, où elle repose à présent, glacée! Cette intimité dans cette tiède atmosphère. Mon élan vers cette féminité. Ma tendresse timide, la tristesse qui l'absorbait, ses absences qui me faisaient rêver... Cécile! Ah! mon amour! mon grand amour! Et l'arrivée de Thiersaint! Comme j'avais souffert! Ensuite la façon dont je m'étais détaché d'elle, dont j'avais cru que je me détachais d'elle... J'avais cru... Que cela est singulier!... cru qu'elle ne m'était plus rien, que je ne pensais plus à elle. J'avais cru que j'avais oublié! Et elle était toujours en moi, et il n'y avait qu'elle pour moi au monde! Et au moment où j'apprends cela, où je sais qu'elle est mon amour, mon seul amour, elle meurt. Et à sa dernière heure elle était à moi. Libérée de tout et quittant la vie, elle me donnait son cœur. Cécile! tu as donc voulu que je garde de toi un souvenir déchirant, un regret qui ne m'abandonnera jamais! Où aller maintenant, que faire et comment vivre en sachant que tu aurais pu m'aimer, en connaissant que tu m'aimais!

Elle était morte, comme dès hier je le savais. Après mon départ, elle n'avait plus ouvert les yeux. Elle n'avait plus bougé et sa mère, se penchant sur elle, écoutant, ne l'avait plus entendue respirer. Elle s'était éteinte.

Je la vis sur son lit, longue sous le drap immaculé, le visage calmé, austère, d'une blancheur d'ivoire, dans cette immobilité prodigieuse de la mort. Ses beaux cheveux avaient été pieusement peignés, ils étaient coiffés

en bandeaux sur son front, comme de son vivant. Et ses mains, ses mains émouvantes étaient croisées sur sa poitrine, sur laquelle reposait un crucifix d'airain.

VIII

L'enterrement eut lieu à Saint-Pierre de Montmartre. Une vingtaine de personnes, que je ne connaissais pas, suivaient le convoi. Ni Lavieuville, ni ses amis : on ne les avait pas prévenus. On monta péniblement par la rue Lepic jusqu'en haut de la Butte. Il ne pleuvait point, mais le ciel était gris et sinistre.

Je marchais à côté de Thiersaint. Mais je ne lui parlais pas. Autant je l'avais aimé, autant, à présent, je le haïssais. Il paraissait souffrir. Quel hypocrite! La mort de Cécile le délivrait d'un joug qui lui était insupportable.

Je regardais le corbillard, mes fleurs qui étaient secouées à chaque cahot et dont les pétales voltigeaient et tombaient sur le sol. J'imaginais dans sa caisse le corps de Cécile qui déjà se décomposait, ses yeux, ses yeux immenses, qui brûlaient dans son visage, par lesquels on apercevait son âme de flamme, ses yeux qui étaient fondus; quelle horrible gelée ils devaient former maintenant dans les orbites, en attendant qu'il n'y ait plus à leur place que deux trous, son nez qui devait être écrasé, aplati, et dont les vers en glissant sortiraient bientôt. Pauvres restes humains! Au lieu de ce beau visage, de ce visage pour moi divin, il n'y aurait plus à jamais qu'une tête de mort, ce masque calcaire anonyme, énigmatique, dont le hideux rictus nous terrifie, et à la place de sa chair brûlante un squelette glacé.

Je songeais à la mort. Je me disais que dès qu'on vient au monde c'est pour commencer à mourir. Toute sa vie, on meurt peu à peu. La fin de Cécile m'avait bouleversé, elle avait remué jusqu'aux ondes les plus obscures de ma conscience. Je m'en rendais compte : jamais je n'avais

entendu une horloge sonner sans me dire chaque fois : une heure de moins. Je gardais constamment le sentiment de la fuite du temps; un sablier coulait sans cesse à travers mes pensées. « *Vulnerant omnes, ultima necat* », cette maxime de cadran solaire m'était familière, et je me répétais souvent : elles blessent toutes, la dernière tue... Atterré, je suivais le convoi funèbre. Les roues sur le pavé moulaient toujours en moi les mêmes pensées : Pourquoi vivre? Dans quel but? Puisque les extases les plus sublimes, les plus grands bonheurs, les plus hauts triomphes ne mènent qu'à la fosse?

Rien ne subsistait de ce qui avait été la beauté de mon amie, de sa séduction étrange, de la lumière qu'elle faisait sur la terre. Cette âme, cette âme tourmentée, cette âme violente et secrète, cette âme qui avait été pour moi une source intarissable de rêves était-elle morte aussi? Evanouie comme une fumée? Ou bien errait-elle autour de nous, légère, enfin apaisée, enfin délivrée?

Aimer, agir, vivre! Pourquoi? Puisque tout est néant, puisque toute une vie se résout en cendres. Par milliards, des hommes ont passé sur la terre, ils ont joui et ils ont souffert, ils se sont agités, ils ont éprouvé d'ardents désirs et la passion les a transportés. Et de tout ce qui a soulevé les cœurs, rien ne subsiste. Rien, sinon des os innombrables dans d'innombrables charniers. Couronnes des rois, besaces des mendiants, gourdes des pèlerins, tout cela gît pêle-mêle dans un ignoble fouillis, brisé, tordu, souillé, comme dans un bric-à-brac de marché aux puces. Tout ce qui fut est devenu néant. Le présent n'est pas, il nous échappe à l'instant que nous le croyons saisir, c'est une eau qui fuit entre nos doigts. Aimer, jouir, souffrir, à quoi bon? Vivre, à quoi bon? Tout n'est que mort et que néant.

Nous arrivions à Saint-Pierre. Le cortège s'arrêtait. Nous nous tenions têtes nues, debout, immobiles devant le porche tendu de noir, suivant des yeux les mouvements

des croque-morts. Le cœur me manquait en les voyant tirer à eux le cercueil en bois verni, en pensant à la pauvre dépouille ballottée dans cette boîte. Un sanglot, un hoquet sortit de la forme noire enveloppée de voiles que deux femmes soutenaient : sa mère. Les poignées de cuivre heurtèrent le sapin. Puis ce fut le pas lourd et lent des hommes qui portaient la bière, voûtant le dos et pliant les jambes.

A leur suite, nous pénétrâmes dans l'église, parmi la voix grondante de l'orgue. Nous prîmes place des deux côtés de l'allée. Bien peu de monde : deux rangs de chaises dans une petite église pareille à une église de campagne. Bien peu de monde pour conduire Cécile à sa dernière demeure.

La simplicité du lieu m'apaisait. Les vitraux étaient blancs, les murs nus. Les lustres qui pendaient des voûtes étaient modestes, et pauvres les ornements sur l'autel. On se serait cru dans un village, ou dans quelque chapelle de couvent. Cette atmosphère monastique me convenait; elle s'accordait avec mes pensées qui, sur la pente où elles glissaient, avaient abouti à l'idée que l'unique existence raisonnable était celle des religieux qui renoncent à tout, et qui, puisque la vie n'est que néant, se refusent à vivre. Ne pas se prêter à cette comédie, à ce mensonge. Jeter loin de soi le masque. Dire : Non!

Le prêtre officiait, servi par deux enfants de chœur. La cérémonie se déroulait selon le rite; ensemble on se levait, on s'asseyait. J'étais ailleurs. Le prêtre fit le tour du catafalque en psalmodiant la prière des morts. Puis nous défilâmes, l'un après l'autre, nous repassant le goupillon et dessinant chacun à notre tour sur le cercueil le signe catholique.

Je me rendis au cimetière. Je ne pensais plus à rien. A la sortie, je serrai machinalement la main de Thiersaint. Et je m'en fus.

Malgré ma méditation derrière le corps de Cécile, je n'entrai pas dans les ordres. Je ne renonçai pas au monde. Quelques jours passèrent, et je n'eus plus conscience que je pensais toujours à la mort. J'étais trop jeune. Mille choses vinrent me distraire. L'existence me prit.

Je recommençai à aimer, je jouis, je souffris, — je vécus.

Quelques mois après l'enterrement de Cécile, je reçus d'Anvers une lettre de Bénédic. Une lettre de femme, vraiment, et d'une écriture nerveuse que je ne connaissais pas. Il se plaignait; il vivait avec un acteur qui le rendait très malheureux.

Ensuite, pendant des années, je n'eus plus de lui aucune nouvelle. Puis, un jour, je le rencontrai sur le Boulevard. Il ne me sembla pas très changé. « Que de choses j'aurais à te raconter! » me dit-il. Nous prîmes rendez-vous. Il ne vint pas. Et je n'entendis plus jamais parler de lui.

Existe-t-il encore?

EUGÈNE MONTFORT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Marie-Josèphe Pinet : *Christine de Pisan, 1364-1430. Etude biographique et littéraire,* Libr. Honoré Champion, 1 vol. in-8°. — René Herval : *Dieppe cité normande,* Rouen, éditions de la Volonté, 1 vol. in-18.

Les temps sont révolus où paraissaient, sous la sauvegarde d'éditeurs soucieux de mettre en lumière les textes les plus importants ou les plus curieux de notre ancienne littérature, d'épais volumes chargés de références et de notes. Dans l'ombre, fort peu avides de gloire et méprisant une fortune à laquelle ils ne pouvaient aspirer, des commentateurs et des exégètes vivaient alors dans la joie. Colligeant les manuscrits, les confrontant entre eux, tirant de leur contenu des leçons purifiées, recueillant leurs variantes, ils parvenaient, après un long effort et des études multiples, à insuffler une sorte de vie nouvelle aux œuvres que, dans un passé souvent très lointain, quelque poète errant, quelque clerc, quelque moine ou quelque grand seigneur avait écrites pour sa délectation personnelle ou pour instruire, moraliser, ébaudir des foules de son époque. Ils savaient que, dans le monde, peu nombreux seraient les gens qui s'intéresseraient à ces œuvres, souvent devenues inintelligibles, mais que du moins ces gens constituaient une élite de purs savants, et il leur semblait agréable de donner à cette élite une pâture intellectuelle. Leurs volumes se vendaient avec lenteur, mais avec continuité ; ils arrivaient à l'épuisement. Ils aidaient à reconstruire un passé littéraire tombé dans l'oubli après des siècles d'indifférence et fournissaient à la France de nouvelles raisons de s'enorgueillir de son long prestige d'intelligence.

A cette heure, les éditeurs ne tiennent plus à lancer ces ouvrages peu rémunérateurs. Le type de l'érudit spécialisé à l'étude des textes tend à disparaître. Tout l'argent disponible sert à mettre au jour de légers volumes où des romanciers, des gens du monde,

des princesses elles-mêmes distillent les gentillesses issues de leurs lectures historiques, brodent en dentelles de style sur des thèmes dont ils n'ont qu'une connaissance superficielle. On voit même sortir de certaines officines des textes que ces audacieux accompagnent de commentaires bouffons. Il semble que nous traversons une période ridicule pour notre pays, période où le savetier est appelé à donner son avis sur quelque problème d'économie politique. Nous retrouverons sans doute notre équilibre. Ne désespérons pas.

Avant la guerre qui suscita cet étrange état de choses, plusieurs érudits, parmi ceux qui déchiffraient les mystères des XIVe et XVe siècles, s'étaient plus volontiers attardés sur la personnalité et sur l'œuvre de **Christine de Pisan**. Ainsi M. Maurice Roy, après un méritoire labeur, avait-il réuni, de 1886 à 1896, en trois volumes, les poésies de la gente veuve, s'efforçant de leur assurer une forme définitive. On pouvait espérer que les proses suivraient les poésies, ces proses savantes et profondes qui connurent toujours une diffusion moins grande et dont quelques-unes sont restées inédites.

Nous attendrons longtemps encore sans doute leur publication, et c'est dommage. Chistine de Pisan compte parmi les esprits les plus représentatifs de cette période intermédiaire entre le Moyen Age et la Renaissance. En elle s'assemblent avec une singulière harmonie l'inspiration courtoise, une sorte de sens politique et le goût de l'érudition. On la connaît encore fort imparfaitement dans sa vie. On ne la connaîtrait même pas du tout si elle n'avait pris le soin de donner elle-même, dans sa *Vision*, quelques renseignements discrets et souvent obscurs sur sa carrière.

Pour mieux comprendre la portée de son œuvre, l'étude de sa vie s'impose tout d'abord. Mme Marie-Josèphe Pinet en a pris conscience très nette et c'est pourquoi elle s'est évertuée à élucider quels faits de cette existence provoquèrent la naissance, puis l'épanouissement de cette œuvre. De son enquête biographique, très sérieuse, tirant ses informations de sources multiples et sûres, présentée avec clarté et agrément, alourdie peut-être trop souvent par des citations exagérées, Christine de Pisan sort très vivante, replacée dans la réalité du temps, grandie, digne d'admiration autant pour ses malheurs noblement supportés que pour son génie. Sans doute Mme Marie-Josèphe Pinet n'est-elle pas parvenue

à découvrir des documents sensationnels ; sans doute s'est-elle seulement contentée de préciser maints points obscurs par un examen plus attentif des textes. N'importe. Son travail mérite qu'on le loue. Il contribuera à étendre la gloire posthume de son héroïne.

Christine de Pisan fut sinon la première, du moins l'une des premières de nos femmes de lettres, une professionnelle véritable de la plume, tirant sa subsistance de ses écrits. Elle naquit en l'an 1364 à Venise, où son père Thomas, originaire de Pise et, pour cette raison, nommé Thomas le Pisan, s'était installé. Ce père était un homme docte en toutes sciences, mais plus spécialement dans les sciences médicale et astrologique. Il occupa, en la sérénissime république une charge de conseiller. Il jouissait d'un si grand prestige que le roi de France, Charles V, le fit venir en sa Cour, l'aima, le combla de charges et de revenus.

Christine de Pisan traversa donc une enfance riante. Elle parle elle-même, évoquant ce temps fortuné, de sa « joyeuse, plantureuse et paisible vie ». A peine eut-elle atteint, pleine de charme et de grâce, l'âge de quinze ans qu'elle épousait Etienne du Castel, gentil compagnon, notaire favori du roi, qui avait su lui inspirer une vive passion.

Il semblait qu'elle dût être pour toujours dès lors (bientôt mère de trois enfants) une dame heureuse et ne souhaitant point d'autres sourires du destin. Mais l'adversité succéda à la fortune: Thomas le Pisan, Etienne du Castel et le bon roi Charles V moururent. La jeune femme tomba aussitôt dans une situation précaire, se débattant dans des procès, vivant avec peine, accablée de douleur.

Cette douleur si cuisante et que rien ne pouvait atténuer, la poésie l'apaisa. Car ce fut vers ce temps que, sous la forme des vers, elle chanta ses regrets du bonheur perdu. Elle prit bientôt goût pour cette occupation lénifiante. Insensiblement, ses « dits » pleins de chaleur et ses ballades, connus des princes et de la cour, lui valurent appréciable renommée. Pour mieux assurer l'éclat de cette renommée, elle se plonge dans l'étude, acquiert des connaissances ès-sciences philosophiques et autres. Elle peut dès lors figurer parmi les poètes courtois, discuter et résoudre des problèmes de métaphysique galante. Elle écrit successivement le *Débat de II amans*, le *Dit des Trois jugemens amoureux*, le

Dit de Poissy. En l'an 1400, elle prend part, féministe déterminée, avec le *Dit de la Rose* et autres pièces, à la querelle du *Roman de la Rose* où elle défend énergiquement la cause des femmes, soutenue dans sa polémique par le savant Gerson.

Sa gloire naissante lui a permis d'assurer le sort de ses enfants. La reine, à défaut du roi Charles VI, traînant sa molle existence de malade, les princes encouragent et favorisent son effort. Philippe de Bourgogne lui commande le *Livre des fais et bonnes mœurs du sage roy Charles Quint*. Malgré la rudesse de ce temps plein de sauvagerie et de troubles, tantôt touchant à des points de morale, tantôt commentant les événements politiques, tantôt se perdant dans l'allégorie, curieuse de rythmes nouveaux, prodiguant, surtout dans ses écrits en prose, une généreuse érudition, s'efforçant de répandre ses manuscrits magnifiquement historiés, elle étend sa réputation jusqu'au delà des frontières.

Mme Marie-Josèphe Pinet examine avec soin dans tous ses détails cette œuvre de lyrique et de docte, en recherche les sources et en indique les répercussions après les avoir situées dans la biographie. Christine de Pisan devait terminer au couvent de Poissy, dans une sorte d'exil, une existence toute de labeur, substituant les pieux aux profanes écrits. En elle, on ne peut envisager une grande artiste. Beaucoup de fatras dépare ses plus importants travaux. Elle témoigne souvent d'une imitation trop servile de ses maîtres et d'un goût trop accusé de pédagogie. N'importe. Par leurs dons de vie, leurs accents nouveaux, leurs reflets des idées contemporaines, ses « dits » et ses chroniques, ses confessions, ses ballades et ses grandes pages philosophiques la mettent au rang des Eustache Deschamps, des Charles d'Orléans, des Villon qui la précédèrent ou la suivirent.

Au temps où elle mourait sous la robe conventuelle, après avoir écrit le *Dit de Jeanne d'Arc*, la bonne Pucelle, exaltée par sa certitude de vaincre, boutait l'Anglais hors du royaume de France. Christine de Pisan, mêlée aux événements de Paris, bien qu'elle eût conscience des misères du pays tout entier, ne semble pas s'être intéressée au sort de la province. Pourtant, celle-ci eût mérité que les poètes exaltassent ses gestes. La Normandie soulevée courait sus à l'envahisseur. Non loin du bûcher rouennais

où périssait Jeanne, une ville entre toutes, Dieppe, donnait l'exemple de l'énergie.

On ignore généralement le rôle de ces agglomérations maritimes au cours de ces heures critiques. Il se rencontre heureusement en province des historiens de grande qualité qui se chargent avec une sorte d'amour de leur terroir, une érudition remarquable, de fort belles ressources de style, de ressusciter le passé. Tel est M. René Herval. Poète, M. René Herval a entrepris, en vers sonores et colorés, d'évoquer la *Geste de Normandie* un peu trop oubliée. Parmi ses volumes déjà parus, l'un chante la *Saga de Rolf*, l'autre commente en strophes lyriques la *Tapisserie de Bayeux*, commentaire elle-même, sous une forme imprévue, des actes guerriers de Guillaume le Conquérant. D'autres volumes suivront qui remémoreront, en mêmes rimes fortes et imagées, l'héroïsme normand.

Erudit, M. René Herval, penché sur les manuscrits et les vieilles chroniques, se plaît à retracer le « pourtraict » des cités maritimes qui végètent un peu à cette heure, mais qui, dans un lointain passé, jouirent d'une grande gloire et d'une intense vitalité. Ainsi a-t-il été amené à écrire l'histoire de **Dieppe, cité normande**, tour à tour en poète, en artiste, en archiviste, en archéologue. Histoire brève, résumée en 240 pages, mais d'un attrait véritable et qui présente l'essentiel des faits en tableaux pleins de couleur et de vie.

Dieppe semble n'avoir réellement existé sous ce nom que le XIe siècle venu. Auparavant elle fut, sous le nom de Limes, une bourgade guerrière perchée au bord de la mer, tout d'abord aux mains des Caletes, bourgade plus tard conquise par les Romains qui l'organisèrent, puis par les Normands qui agrandirent sa prospérité. Elle prend alors, sous sa dénomination nouvelle, figure de port fortifié et fréquenté par les vaisseaux des navigateurs et des conquérants. En 1203, après avoir été maintes fois prise, reprise, pillée et incendiée, la ville, devenue française, vit sous la domination des archevêques de Rouen, qui l'ornent de quelques églises admirables subsistant encore, Saint-Remy et Saint-Jacques.

Ses habitants ont dès lors gagné, pour leurs qualités de marins et de guerriers, une grande renommée ; ils fournissent aux flottes royales de rudes combattants qui participent avec furie

aux combats contre l'Anglais et déterminent celui-ci à s'emparer de leur repaire. Ils sauront se délivrer eux-mêmes du joug de l'envahisseur et répondront avec passion à l'appel de Jehanne la Pucelle.

Leur existence, à travers le temps, est une longue lutte avec des alternatives de richesse et de misère. A partir du xve siècle — et c'est là l'une des parties les plus intéressantes du livre de M. René Herval — ils deviennent des corsaires redoutables et aussi de prodigieux « découvreurs ». Nombreux sont parmi eux les aventuriers énergiques qui s'en vont, sur leurs frêles nacelles, railler les riches flottes marchandes du Portugais et de l'Espagnol et aussi, mus par l'espoir de fortune ou par la curiosité, explorer les continents soupçonnés au delà des horizons. Ils touchent ainsi l'Amérique bien avant Christophe Colomb, naviguent autour de l'Afrique, doublent le cap de Bonne-Espérance. Des banquiers intelligents, comme ce Jean Ango dont M. René Herval retrace la carrière, arment leurs navires pour ces expéditions pleines d'incertitude. La prospérité de Dieppe croît ; le xvie siècle la verra toute riante de beaux monuments, de cortèges et de fêtes, malgré les divisions religieuses.

Avec le xviie siècle, la cité s'acheminera peu à peu vers son déclin. Plus tard, devenue station balnéaire, elle retrouvera quelques apparences de son animation d'autrefois. Mais en fait, malgré quelques périodes héroïques encore, elle s'est sinon endormie, du moins complètement pacifiée à l'ombre de ses tours guerrières, de ses châteaux aux visages farouches, de ses églises où M. René Herval, en artiste cette fois, nous découvre le génie des artisans dieppois qui ciselèrent la pierre, le bois, l'ivoire.

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Dauphin Meunier : *Voyage dans les Yeux*, Messein. — Louis Arnould-Gremilly : *Le Cadran Solaire*, Edgar Malfère. — Pierre Menanteau : *Quand la feuille était verte*, Poitiers, Labouygue. — Raymond Foltz : *Quinze Préludes*, « Au Mercure du Livre ». — Jean Malan : *Vingt Poèmes de la Nuit*, « Les Cahiers du Sud ». — Roger de Leval : *Ode à propos de Londres*, « les Ecrivains Réunis ». — Marcel Hauriac : *Chromatiques*, « Editions du Monde Moderne ».

Le livre posthume de Dauphin Meunier est présenté par une préface de Tristan Klingsor. Il nous y est rappelé que, après

avoir publié successivement trois recueils, *L'Heure en Exil*, *Elégies Royales*, *Bréviaire pour nos Dames*, de 1891 à 1895, on eût pu croire que Dauphin Meunier avait renoncé à écrire des vers. Son nom n'apparaissait même plus dans les revues. Cependant il a donné d'importants travaux sur Mirabeau, dont il avait entre les mains les papiers, et sur ses proches. Après s'être mêlé au tumulte du renouveau symboliste et avoir accepté les disciplines de l'école romane, il avait si pleinement disparu du milieu des poètes que certains, qui ne le connurent point personnellement, parfois en venaient à se demander s'il était encore au nombre des vivants. Voici que sont réunis en un volume, **Voyage dans les Yeux**, ses derniers vers — il en est qui sont datés de 1927, — répartis en trois divisions : *Dans la Plaine du Cœur*, *Nouvelles Elégies Royales*, *le Cœur dépareillé*.

Tristan Klingsor narre comment il s'était « embrigadé dans la cohorte symboliste », dont il se détacha pour se joindre aux fondateurs de l'Ecole romane, Moréas, La Tailhède, Maurice du Plessys, mais surtout il fréquentait à *la Plume* de Léon Deschamps, avec Klingsor lui-même, les poètes amis, disparus avant lui, Stuart Merrill, Edouard Dubus, Henri Degron, Lionel des Rieux... Ce fut un poète très soigneux, attentif, lettré, délicat. « C'est sans doute, — écrit le préfacier, — par quelques poèmes que son nom survivra. On recueillera dans les anthologies cette pièce charmante qu'est *le Roi de n'importe où.* » *Voyage dans les Yeux* est le poème où le poète s'est donné tout entier ; il termine le volume, comme son testament. C'est un bon poème disant avec une précision imagée ce qu'il veut dire, avec de beaux départs vers les évocations ardentes et qui tout à coup s'arrêtent pour se fondre en quelque redite superflue et facile. La qualité de ces poèmes est si évidente tout d'abord qu'on serait heureux de s'en sentir exalté, — et l'on ne peut pas. On n'est jamais enlevé du sol. Je ne sais si à Dauphin Meunier la poésie fut indispensable pour s'exprimer, il n'en donne pas l'impression. Ce qu'il a écrit semble sur un thème donné une composition d'homme de bonne compagnie, qui sait des poèmes et de la poésie le mieux qui s'en puisse acquérir. Non qu'il imite : sa sincérité est indiscutable et son goût averti, mais il ne sait que ce qu'il a appris. Presque rien ne peut être blâmé dans ses vers,

mais, en revanche, à leur tour ils ne *prennent* pas à la gorge, aux entrailles, ils n'emplissent l'âme non plus qu'ils ne l'émeuvent. C'est du bon travail, et c'est énorme ; mais ce n'est rien de plus.

« Le soleil lentement fait le tour du jardin », ainsi le poète tourne autour d'une âme belle et fleurie ; la féerie des heures s'apaise et l'ombre envahit peu à peu **le Cadran Solaire** :

Laissez-moi, puisqu'enfin muette et solitaire
Sur votre beau jardin tombe la paix du soir,
Mêler mon chant d'amour à l'hymne de la terre
Et vous chanter mon allégresse et mon espoir...

M. Louis Arnould-Gremilly vit de fait ou d'imagination dans tous les jardins de la terre et de l'âme. Le parfum des fleurs le grise et l'exalte, le grand apaisement des arbres l'accueille et l'enchante. Il souffre où la ville morose et mauvaise l'enserre de ses décevantes banalités d'aspects et de mœurs. L'allure d'une passante inconnue, la beauté vaste d'un regard féminin, un geste suffit à recréer en son cœur le mirage bienfaisant, et son rêve s'envole au bord des eaux où les enfants livrent aux brises légères l'envol joyeux de leurs armadas minuscules, ou bien, du rivage de la mer, il voit monter à l'horizon les plages et les rochers moussus des îles. Ou tout cela s'évoque encore, tandis que dans la rue il neige et que dans l'âme on se sent de la tristesse, au coin du feu où l'on cause doucement avec quelque ami,

Le coin du feu est plein de chants et de légendes...

Et tout ce livre charmant, d'une fraîcheur de jeunesse exquise, pure même en ses rêves de volupté et de désir charnel, se forme de sonnets, de petits poèmes suivis ou coupés en strophes agiles et joliment ailées, de caprices imagés et précis, de belles souvenances de lettré humaniste ou voyageur, pour aboutir à l'aisance large du poème final, empli d'une sagesse réfléchie, nuancée et ardente, que n'alourdit aucune pesanteur d'abstraction ou de dogme, *La Vie Intérieure*, et je crois que peu de poètes de notre temps eussent pu réussir un poème libre de rythme et si serré dans l'invention et par l'expression.

Pourquoi faut-il, par contre, que M. Arnould-Gremilly, maître ainsi qu'il l'est de son talent si divers et si souple, n'ait point corrigé certaines maladresses déconcertantes :

Où nulle cloche au soir venu tinte en rêvant ?

ou encore l'inextricable quatrain commençant par ces mots : « Qu'importe que la main s'égare ?... » Ce quatrain, je devrais dire ce poème, qui se termine sur cette cacophonie : « il n'est qu'amour qui compte ». De telles erreurs ne sont pas fréquentes, mais il en est un certain nombre, et M. Arnould-Gremilly est impardonnable de les avoir maintenues.

Quand la Feuille était verte... M. Pierre Menanteau, l'auteur de cet exquis livre *Ce joli Temps de Demoiselle*, ne s'est guère soucié de changer sa manière. A peine a-t-il espéré l'élargir en chantant les arbres, chacun dans sa diversité et dans sa splendeur propre. On sent là chez lui quelque chose d'apprêté, d'appliqué, où sa virtuosité apparaît insuffisante. Il est plus spontané quand il suit des yeux quelque grand labeur bucolique et assiste par exemple à la rentrée des foins. Mais où il excelle, c'est dans les courtes et alertes chansons où il se tient à mi-distance de l'inspiration populaire et de celle de certaines chansons rustiques ou amoureuses de Shakespeare. C'est dans cette veine-là, me semble-t-il, qui lui est personnelle et qui est abondante à coup sûr, qu'il appartient à M. Menanteau de se développer.

Des **Quinze Préludes** de M. Raymond Foltz que peut-on retenir mieux que de précieuses promesses ? Ses poèmes sont irréprochables, de la tenue la plus distinguée, écrits en vers élégants, aisés, précis, d'une langue agréable et musicale. L'auteur, je l'estime jeune et à ses débuts, s'est choisi, au XVIIe siècle et au XIXe, des maîtres, des conseillers excellents ; il est discret et aime la poésie avec conviction. Peut-être de tout cela sortira, un jour, sa personnalité.

Les **Vingt Poèmes de la Nuit** de M. Jean Malan consistent, à la façon des plus décidés poètes de notre temps, en vingt projections apocalyptiques. Plus rien d'intime là, un entraînement, un déclanchement d'images peu ordonnées dont chacune se projette selon son rythme propre et dépend au petit bonheur de celle qui suit et de celle qui précède. On éprouve ou non la secousse et la surprise qui est l'effet unique sans cesse poursuivi. Et M. Malan ne manque ni d'ingéniosité ni de spontanéité dans l'invention ou l'agencement de ces images.

M. Roger de Leval groupe ses impressions de la rue et de la vie dans ce qu'il appelle une **Ode à propos de Londres**.

Poème, passe encore, qui admet des parties de prose, fût-elle cadencée, et qu'on ne saurait que difficilement chanter : « L'orchestre ne jouait pas de jazz-band, mais des marches populaires comme les uniformes rouges des soldats de la garde. Muriel pressait entre ses doigts une tranche de citron dorée, comme le soleil à Monte-Carle. » — « Vous viendrez avec moi chez Selfridge, où je vous ferai goûter de vrais ice-cream sodas, nous y achèterons, pour après-demain soir, des crackers, du rhum et le Xmas pudding et nous irons dîner au café Royal. » — On ne gagne rien à rompre de temps à autre la phrase et à continuer en mettant à la ligne. Il n'y a rien là qui puisse constituer de la poésie. Le propre de l'ode est de chanter, et dans ce que M. de Leval appelle une ode il se rencontre en effet des passages qui chantent. Tous les chants n'intéressent pas ou ne touchent pas à un degré égal. Quelques évocations d'atmosphère, de milieu, de mentalité viennent fixées et réussies. Des croquis amusants, des ébauches prestes — mais du chant, mais du lyrisme, une *ode* : diable !

M. Marcel Hauriac met encore avec prudence les doigts aux cordes de la lyre. Il s'essaye aux accords, il s'assouplit aux gammes **Chromatiques**. Déjà son instrument vibre de sonorités assurées. Mais on le sent attentif à ne rien risquer d'impromptu ou de hardi. Il s'observe et se contraint. Exercices et gammes, il s'accommode aux tons divers et s'impose de triompher des difficultés qu'il a pressenties. Il est sympathique que le poème initial, *Pivoines*, écrit en vers de onze syllabes, figure à la fois la regorgeante chair de satin et l'efflorescence sanglante des pétales à l'entour du vase. Toutefois le rythme choisi pour communiquer une impression n'y est pas toujours exactement approprié. M. Hauriac donne aussi plusieurs poèmes en vers libres qui sont intéressants et assez bien conduits.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jules Romains : *Le dieu des corps,* Nouvelle Revue française. — Gilbert de Voisins : *L'absence et le retour,* Bernard Grasset. — Marcel Rouff : *Jababau,* Emile-Paul ; *Anais ou l'heure des élites,* Editions G. Crès et Cie. — Jacques-Emile Blanche : *Les cloches de Saint-Amarain,* Emile-Paul. — Edouard Helsey : *Amm Stramm Gramm,* Albin Michel. — Gonzague Truc : *L'Homme aux trois femmes,* J. Ferenczi et fils.

Ce qui caractérise M. Jules Romains, dont on ne saurait nier

l'originalité, c'est, je crois, une sorte d'obstination dans la logique poussée jusqu'à l'outrance et à la caricature. Chacune de ses œuvres développe une idée jusqu'à la limite de l'absurde, et il arrive — comme c'est le cas pour *Mort de quelqu'un* — qu'elles se parent, à l'image des cercles que fait la pierre en crevant la surface d'un étang, d'une étrange et émouvante poésie. Cette poésie, je ne la retrouve pas, je l'avoue tout de suite, dans **Le Dieu des corps**, qui continue *Lucienne*. On se rappelle que, dans ce dernier roman, une jeune fille racontait comment elle avait connu, chez des personnes où elle donnait des leçons de piano, un certain Pierre Febvre, employé dans une compagnie de navigation, et s'était fiancée à lui. Cette fois, c'est le récit de Pierre Febvre lui-même que nous donne M. Jules Romains, et là où le sentiment raffinait avec Lucienne, c'est la sensualité, complice de la raison, qui s'étale, et si l'on veut s'exalte avec Pierre. Pierre est un esprit positif — comme il prend soin de nous l'expliquer tout au long — pour qui rien n'est aussi beau qu'un rapport bien fait, et qui n'a aucune tendance au mysticisme. Aime-t-il même Lucienne, au sens qu'on attache d'ordinaire à ce mot ? On ne saurait l'affirmer. Elle lui plaît ; il a du goût pour elle. Mais enfin, comme il n'est ni un rêveur, ni un poète, c'est du contact charnel qu'il attend le meilleur du mariage. Il n'est point déçu. Il a tout mis en œuvre ou pris toutes ses précautions pour ne l'être pas... Il a même eu, la première nuit de ses noces, une conversation très sage et très prudente avec sa jeune femme, avant de se risquer sur elle au moindre attouchement. On est tenté de sourire; et M. Jules Romains, qui a le sens du comique, a dû se faire effort pour ne pas s'abandonner, ici, à la pente qui s'offrait à lui. Mais, au rebours de ce qu'on attendait, c'est le côté sérieux, le côté grave même de la question, qu'il a voulu aborder et qu'il s'est ingénié à nous présenter. Pierre découvre, en effet, le caractère sacré de la sexualité, et Lucienne — qui se révèle une partenaire exceptionnellement bien douée — comprend, à l'aspect de ses attributs virils, le culte antique du lingham ou du phallus. A la bonne heure ! Je reste un peu sceptique, cependant, à la pensée que le couple incroyant de M. Jules Romains se recrée une foi sur la base de la volupté ou des instruments de la volupté. Il n'y a que chez les peuples fétichistes, en effet, que la vénération du sexe ait un

caractère aussi spécialisé. Partout ailleurs, elle participe de la religion de la nature, en général, et n'est qu'une forme symbolique de l'adoration de la vie. Pour peu qu'elle soit amoureuse, en outre, une jeune femme, au moment de son initiation, se montre sensible à tout autre chose qu'à l'aspect matériel de l'étreinte et c'est dans une sorte de délire du cœur ou de l'imagination qu'elle s'y abandonne. De là ses gaucheries premières et ses maladresses. La lucidité ne vient que beaucoup plus tard. Enfin, il me semble que Pierre lui-même analyse son plaisir avec trop de clairvoyance et qu'il le détaille et le savoure comme un repas bien ordonné. Son mysticisme de l'amour physique ressemble à celui de la table du gastronome Dodin-Bouffant, de joyeuse mémoire. Il ne le rend point communicatif, néanmoins, et ses descriptions des attitudes que prend Lucienne ou qu'il lui fait prendre, des caresses dont il la picote ou la ceinture (il lui *lèche* les seins, notamment) ne sont pas excitantes. Tout cela, à bien voir, apparaît plus concerté et volontaire que passionné, plus mécanique qu'ardent, et, encore une fois, ne me convainc pas de la réalité de cette religion fondée sur une alliance de l'esprit scientifique et de la sensualité. Il y a là quelque chose — que l'homme cultivé qu'est M. Jules Romains me pardonne le mot ! — de prétentieusement primaire et de bourgeois tout ensemble (le vice en étant absent) et que je trouve assez fastidieux. Bien entendu, maintes choses excellentes se rencontrent dans le roman de M. Jules Romains, qui doit d'ailleurs avoir une suite. Mais *Le Dieu des corps* ne vaut pas *Lucienne*, et c'est encore, dans l'œuvre de M. Jules Romains, à *Mort de quelqu'un* que continuent d'aller mes préférences.

M. Gilbert de Voisins, le subtil psychologue de *L'Enfant qui prit peur* et de *La conscience dans le Mal*, a choisi un bien curieux sujet pour son nouveau roman, **L'absence et le retour**. Ce qu'il nous décrit, en effet, ce sont — sur la route où elle s'efforce de rentrer dans la conscience de sa personnalité — les étapes d'une intelligence jetée au bout d'elle-même par un terrible accident. Une brume enveloppe cette route décevante, et c'est en tâtonnant dans la fièvre, à travers l'opacité de sa mémoire, que le peintre Michel, le héros de M. Gilbert de Voisins, revient peu à peu à la connaissance. Une angoisse domine son délire : celle de la perte ou de l'absence de sa femme, et on ne sait avec

quels déchets ou quels embryons d'idées et de sentiments, quelles velléités refoulées si l'on veut, il compose tout un drame auquel les échos de la vie extérieure fournissent des éléments, aussitôt transfigurés ou dénaturés. Le passé et le présent, le réel et le fictif, l'art, l'amour et l'amitié, tout s'enchevêtre et se combine dans sa pauvre cervelle qui bat la campagne, pour le tourmenter en lui permettant de se créer — avec cette ingéniosité qui est le propre des imaginatifs émotifs — un monde extravagant, mais gouverné par une rigoureuse logique. Le principal mérite de M. Gilbert de Voisins est d'avoir montré — peut-être avec un peu trop de saillie, ou pas assez de mystère — comme la sensibilité reste vivace et vigilante à travers le désarroi de la pensée. Il semble qu'elle bénéficie de la rupture d'équilibre de la raison, et ne serait-ce pas tout le problème de la psychologie que son exemple pose ?... Mais il faut lire, et lire de près le remarquable récit de M. Gilbert de Voisins, qui n'est qu'un long monologue et où une personnalité extériorise le plus profond d'elle-même. Il y a beaucoup de science et d'art dans ce récit.

M. Marcel Rouff, qui continue avec force la tradition du roman naturaliste, dans le sens le meilleur du mot, publie avec **Jubabau** une manière de suite ou de pendant à *Sur le quai Wilson*, dont l'action se passait à Genève et nous faisait assister à l'enfantement de la vie internationale consécutive aux derniers traités. *Jubabau* nous montre, mais non plus cette fois sur le plan historique, dans le domaine de l'anticipation, la vie sociale issue de notre civilisation matérialiste, et nous initie au fonctionnement d'une de ces monstrueuses agglomérations que le machinisme, en se développant, est appelé à susciter à peu près partout et jusqu'au milieu des campagnes les plus éloignées des anciens centres d'activité. C'est, en effet, au flanc des Alpes, dans le Dauphiné, que M. Marcel Rouff place sa cité-type, où toutes les industries sont groupées, et qui réalise la suprême expression du « taylorisme ». En dépit, toutefois, des avantages octroyés aux ouvriers, du confort et de l'hygiène dont ils jouissent, des plaisirs qu'ils peuvent goûter après leur travail, les idéologies nouvelles les gangrènent. L'envie et la haine, qu'aucune amélioration de leur sort n'extirpera jamais du cœur des hommes, les rend perméables à la propagande communiste, l'exemple, aussi, de la corruption de leurs maîtres, se livrant à

toutes les turpitudes des époques de décadence. M. Marcel Rouff ne semble pas vouloir tirer de conclusion positive des faits qu'il nous présente, et qui sont très dramatiques dans leur variété. Seul, le caractère satirique de sa peinture, un peu confuse, nous avertit qu'il réprouve les tendances actuelles et qu'il en discerne le danger. Aussi bien, dans **Anaïs ou l'heure des élites,** qu'il a publié en même temps que *Jubaban*, expose-t-il ses idées sociales et s'efforce-t-il de nous indiquer la seule solution qu'il croit possible du grand problème de notre temps. Dans ce livre qui ne tient de la fiction que par l'amour qu'il suppose entre deux êtres, spirituellement unis pour accoucher de la vérité, M. Marcel Rouff examine tous les anciens systèmes de gouvernement. Après avoir fait avec intelligence la critique de chacun d'eux, il conclut à la nécessité d'une forme de gouvernement non point fixe, mais extrêmement souple et plastique, qui s'adapterait aux exigences contradictoires de notre société, à la fois avide de liberté et désireuse d'ordre, et ferait un judicieux emploi des « meilleurs ». Sans doute, ne nous explique-t-il pas comment fonctionnerait ce gouvernement, ni de quelle manière il recruterait ses élites. Mais il y a maintes idées suggestives dans son étude. Elle prouve, en tout cas, que si les écrivains d'aujourd'hui ne se soucient point de politique, comme on le leur a reproché, ils ne se désintéressent nullement de la chose publique, qui est d'ailleurs étrangère au jeu des partis ou à l'intérêt de laquelle il nuit, pour mieux dire.

Avec une curiosité du petit détail qui rappelle parfois Marcel Proust, mais qui atteste, aussi, qu'il a beaucoup pratiqué les *novelists* anglais, M. Jacques-Emile Blanche étudie dans **Les cloches de Saint-Amarain** « le conflit, dans un homme, de son épouse et de l'œuvre à accomplir ». A vrai dire, Yves Malterre, le principal personnage du roman de M. Blanche, n'a rien d'exceptionnel, et ne brille pas, en particulier, par le caractère. C'est moins un renouvellement qu'une sorte de déliquescence qui s'opère en lui dans la maison religieuse où il s'est retiré, avec sa femme et son fils, par horreur de la guerre qui vient d'éclater et pour protéger sa sécurité compromise. Auteur dramatique à succès, mais assez peu profond, il sent l'illusion de son talent lui échapper, et la peur du divorce l'incline, d'autre part, à un retour à la foi que son scepticisme boulevardier lui

interdit. Mme Malterre, qui semble très supérieure à son mari, lit dans l'âme de celui-ci à livre ouvert et contribue, sans doute, à hâter son évolution religieuse du fait même d'en mettre en doute la réalité. L'exemple de son fils qui — chose curieuse — après s'être montré frivolement mécréant, se découvre un beau zèle chrétien en faisant avec crânerie son devoir comme aviateur, la décide elle-même à se reprendre à la piété. Mais le couple Malterre nous apparaît, au total, assez misérable, ou, dans sa vertu moyenne, très plein de petites faiblesses... Ce sont de pauvres gens que M. Blanche nous montre, ici, s'efforçant de s'épurer ou de dégager un sens de leur vie, et cela, je le répète, avec un souci d'observation minutieuse que ne rebutent pas les plus humbles, sinon les plus médiocres détails. Une impression de vérité se dégage de son récit, qu'il faut lire sans hâte pour en apprécier la subtilité.

C'est un bon roman, et d'un vigoureux réalisme à travers sa fantaisie mi-dickensienne, mi-hoffmanesque, que M. Edouard Helsey, journaliste de profession, comme on ne l'ignore pas, a écrit sous ce titre d'**Amm Stramm Gramm**, emprunté à la vieille rengaine enfantine. Amm Stramm Gramm, de son nom de famille Françoise-Ernestine Gilet, a perdu sa mère de bonne heure. Parce qu'elle était jolie et,comme on dit, « sans défense », elle n'a pas su résister au premier mâle qui a jeté son dévolu sur elle, et elle est devenue une pauvre petite prostituée. Mais le hasard a mis sur son chemin un rond-de-cuir misérable, transformé par un héritage merveilleux en quasi millionnaire, et elle aurait la sécurité, à défaut du bonheur, si deux chenapans — une brute rusée et une sorte de Raymond-la-Science — n'avaient décidé de se servir d'elle pour extorquer au rond-de-cuir sa fortune. L'induisent-ils, après de laborieuses manœuvres, à commettre un crime, c'est du moins sans l'avoir profondément corrompue. Françoise, en effet, aussitôt délivrée de leur funeste influence, redevient l'enfant pleine de douceur et de piété qu'elle ne peut pas ne pas être, et, après avoir restitué le bien volé à sa victime, entre « en maison » — soit dit sans malice sacrilège — comme elle entrerait au couvent... M. Helsey a peint avec une indulgence attendrie, mais non sans sourire un peu, la naïve figure de son héroïne, et il a trouvé des traits expressifs pour buriner les trognes de ses mauvais anges. Son récit est

adroitement mené et foisonne de remarques dignes d'un philosophe et d'un psychologue. Il faut le féliciter de ce coup d'essai qui révèle une réelle maîtrise.

Sous couleur de raconter une histoire galante, ce sont les réactions d'une sensibilité, et surtout d'une intelligence devant les problèmes essentiels de la vie, que M. Gonzague Truc étudie dans **L'homme aux trois femmes**. Les expériences, assez roides ou corsées, du magistrat Camille Le Blanc ne sont pour M. Gonzague Truc qu'un prétexte à des considérations sur l'art et la religion, considérations souvent profondes, toujours intéressantes et d'un bel aristocratisme de pensée. M. Gonzague Truc trouve des formules heureuses pour exprimer la plupart des idées qui ont de tout temps préoccupé l'humanité, mais sous la forme où elles se présentent aux consciences actuelles.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Napoléon IV ; 3 actes en vers de M. Maurice Rostand, à la Porte Saint-Martin. — *Le chemin de Buenos-Aires* ; 4 actes de MM. Y. d'Hanswick et Mass, d'après le livre de M. Albert Londres, au Nouvel Ambigu.

Napoléon IV. — Une dynastie absolue règne à son tour sur le sujet impérial. Rostand Ier, il est vrai, n'a pas surgi tout entier de lui-même, mais pour beaucoup, et de son aveu même(1), des fumées de la Bouffarde héroïque du grognard Esparbès. Mais n'importe : à lui la pomme pour ce qui est de l'exploitation heureuse en vers des avatars de la famille Bonaparte. Lui disparu, voici que son petit garçon reprend à son compte le filon de son papa, et cela sans vergogne et non sans avoir largement montré son dénuement personnel.

M. Maurice Rostand ne sait pas — et peut-être parce que lui-même est une démonstration du même cas, mais, il est vrai, d'une espèce aussi minime que l'autre est importante — M. M. Rostand ne sait pas que la relation positive est nulle entre la valeur propre d'un homme de génie extraordinaire comme était Napoléon Bonaparte, et une valeur quelconque prêtée par une foi naïve à sa descendance. Dès qu'elle a pris le lit, une source n'est plus elle-même. Bien au contraire, la nature semble ne produire un

(1) Rapporté par M. Louis de Robert, dans *les Annales Politiques et littéraires*.

homme de génie authentique qu'à titre exactement solitaire, avec une composition si spéciale, si autonome, tellement cristallisée dans sa structure morale et physique, que la moindre modification, le moindre mélange, la moindre solidarité organique avec l'extérieur en détruirait, avec la propriété intégrale, la qualité. Un tel personnage ne peut, pour l'ordinaire, attendre de son accointance avec une femme qu'une descendance nullement comparable à lui-même, et parfois même plutôt — comme une triste rançon — étrangement dégénérée.

A propos des Bonaparte, ce n'est pas une hâtive formation écolière, un apprentissage précaire du métier de chef d'Etat, qui pouvaient justifier un quelconque petit neveu, un Napoléon III, de prendre en main le gouvernail de la France.

Il faudrait pouvoir les regarder un instant, ces successeurs plus déshérités que le commun, justement parce que leur héritage est écrasant, comme ils se regardent eux-mêmes. Les descendants de Napoléon ne semblent pas avoir subi le genre de maladie — un énorme et aveugle délire des grandeurs—spécial à leur actuel grimacier, M. M. Rostand. Ils sont apparus plutôt tels que de pauvres gens qui seraient restés tous inoffensifs si l'on n'avait eu l'aveugle étourderie de mettre et de laisser l'un d'eux sur le trône. Le drame de la descendance de Napoléon est un drame bourgeois, le drame même du bourgeois souverain électeur, avec cette tare d'impuissance dans l'effort à se grandir, et parmi les apparences et les pouvoirs effectifs de la grandeur même.

Mais, considérons M. M. Rostand, ce bouffon jusqu'à l'assimilation comique, jusqu'au calque, jusqu'à la surenchère dans l'infatuation comique d'une descendance vorace : quel dépit, quelle morne et secrète envie, quelle ivresse insensée à se rapprocher de sa souche, à s'y composer avantageusement, à la vouloir soumettre, alors qu'il n'existe lui-même que par un usage prolongé et arbitraire des talents et de la renommée paternels. Il croit qu'avec les fausses talonnettes du bottier, le vaporeux d'une longue chevelure ébouriffée aux fers caressants du coiffeur, et grâce encore au corset galant qui lamine et redresse un torse efféminé, il croit atteindre et dépasser la taille d'Edmond Rostand. Laissons-lui cette douce illusion.

Le petit Prince Impérial était, d'après les relations, un enfant (il est mort à vingt ans) intelligent, avec des dons, sympathique

en tout cas, dans sa détresse. C'est donc tout gratuitement que M. M. Rostand (qui lui, pourtant, a dépassé la quarantaine) prête au jeune Napoléonide sa sensibilité, son esprit, sa poésie de midinette. Eventaire qu'il serait fastidieux de dénombrer précisément, car c'est d'un bout à l'autre de la pièce que se révèle le plus mauvais goût à accommoder les banalités pourtant gracieuses encore, malgré le détestable traitement du faux poète. Il faut croire alors que ce n'est pas si facile de tuer les grâces désuètes des constatations amoureuses sur la mélancolie, la brièveté, le sort mortel des tendresses, de tout ce que la chanson a roucoulé de tout temps aux carrefours de Paris, selon les cadences pittoresques des camelots musiciens, pour mettre en rumeur le cœur délicieux des fillettes. Avec cela, et n'importe sur quel mirliton, et fût-il celui sans originalité de M. M. Rostand, on peut sans dépense attendrir et plaire durant une heure ou deux. Il n'est pas jusqu'au ridicule mélo à pataquès (1), jusqu'à la façon empruntée, qui n'aillent leur chemin sans être sifflés parmi notre bienveillance de Parisiens sceptiques. Bravo donc à M. M. Rostand, puisque c'est l'encens qu'il aime ! A ce compte et dès son adolescence, il a trouvé, sans attendre davantage, les aspirations et la mesure exclusive de ses talents.

§

Autrefois il était entendu que dans certains aspects de la civilisation on n'abaissait pas le regard ; qu'on devait les considérer *a priori* comme très au-dessous de ce qui peut apporter un intérêt quelconque à l'investigation et à la remarque. Notamment les mœurs de la prostitution apparaissaient exclusivement cantonnés dans les coupe-gorge les plus retirés des villes, où les timides adolescents, les bourgeois en mélancolie du foyer et en folles aspirations de concupiscence, ne s'aventuraient guère qu'avec une tremblante hardiesse qui, au fait, ne nourrissait pas mal les préambules, les hésitations, puis les démarches effectives vers la consommation de leurs péchés.

(1) Le clou de la pièce, « l'idée », c'est que la Reine Victoria aurait commandé l'assassinat du petit Prince Impérial. L'auteur imagine, au surplus, que le lieutenant Carey, chargé de cette exécution — à faire par le truchement des Zoulous — aurait été justement l'amoureux éconduit de la jeune fille anglaise que le Prince aurait aimée.

Quelques publications anglaises se sont indignées et ont eu la naïveté de protester ! C'est là de la part de nos confrères montrer une grande ignorance de ce qui compte ici.

Mais un temps arriva où la fornication et les intérêts qu'on en pouvait tirer devinrent tellement inséparables, et généralement si naturellement avoués de conserve, qu'il aurait été malaisé à l'observateur de ne pas considérer les mœurs amoureuses des différentes classes sur un plan unique. Conclusion qui n'est pas pour surprendre quiconque apporte tant soit peu de clairvoyance à connaître les mobiles fonciers de l'être humain.

La femme a toujours été emportée dans une tourbe de convoitises où les trafics et les tractations dont elle est l'objet sont affaire courante. Et si la prostitution officiellement marchande a son régime séculaire tenu aux mains de la maréchaussée et à sa guise, il en est aussi bien une autre qui est (selon les contraintes ou les relâchements des temps, plus ou moins découverte) de la même espèce vénale bien que nuancée, et parfois en de bien aimables artifices et de l'esprit et sentimentaux. Car, en toutes choses, et jusqu'aux plus singulières apparemment, c'est la manière, la qualité, la place enfin de qui les exerce, voire de qui les commet, qui donne l'estampille de la liberté, de la légitimité.

On ne voit guère, parmi les divers procédés qui sont généralement tenus à honte aux ruffians, à quoi on ne puisse facilement trouver des parallèles illustres et, sinon toujours applaudis, au moins admis en bonne part dans l'histoire.

Les batailles entre eux ? Certains combats au couteau sont-ils si différents, dans leurs mobiles et dans leurs fins, du duel officiel universellement admis, sinon l'appareil mondain où se mène celui-ci, et cette qualité spéciale que les façons polies ont de donner droit de cité aux pires aventures.

Battre les femmes ? On sait quelle verte volée Napoléon administra à l'actrice de la Comédie-Française, Mlle George, nue, et jetée ensuite ainsi à la porte du palais de Saint-Cloud où il la prenait parfois dans son lit. Une bien belle histoire circulait, avant la guerre, dans le monde du Théâtre, à Paris. Excédé par toute une soirée de chicane avec sa maîtresse (une comédienne de grand talent), et rentrant du spectacle dans sa voiture avec elle, un illustre comédien lui allonge un soufflet sans économie ; la malheureuse, affolée, saute au carreau, crie : *au secours* ! mais aussitôt, d'une main puissante et autoritaire, l'homme la ramène à lui : « — Et quoi ! madame, qu'avez-vous à

craindre ? ne suis-je pas là pour vous défendre ?» D'ailleurs, quel autocrate a jamais été chiche de sévices envers les femmes, et, par caprice, les envoyant souvent aux bourbes du Styx ? Non plus, les sectes religieuses ne se sont gardées d'administrer les verges, et la torture, et la mort aux femmes. C'est donc bien cela : le « fait du Prince », ou les décrets d'une foi quelconque et passagère, justifient ou condamnent tour à tour des actes identiques. Toujours, à qui donne à ses actions une raison conforme à certains idéals en faveur sur le moment, un laisser faire est acquis.

Et c'est ainsi que, selon l'idéal pratique contemporain, l'amour, tel que M. Albert Londres en a poursuivi de sa propre personne les secrets matériels, à Paris, à Marseille, et jusqu'à Buenos Aires, l'amour strictement vénal, selon ses fabricants, leurs mœurs et leurs moyens, a pu prendre une existence assurée sur la base commerciale et une extension sereine. C'est que, en fait d'idéal, l'un, le stupre à vendre et à acheter, a été mis très à la mode, et particulièrement depuis que, voici quelque quinze ans, Paris est empesté par une marée de bellâtres, mannequins adolescents et stupides, dégorgés chez nous par les Républiques Sud-Américaines dont ce doit être l'écume. Manifestement, ces galants professionnels étaient et sont des objets pour servir aux dames désœuvrées, languissantes, au cœur agité, point difficiles et au sac bien garni. Cela s'achète à tous usages. La guerre a été un bonheur pour cette clique, et on a vu Paris déserté des jeunes Français, transformé, pour ce qui est de ses lieux publics, en un vaste marécage.

Le trafic international qui fait l'exportation comporte, en retour, l'importation. Aussi bien, les bateaux qui nous apportaient cette marée, d'avisés compères comprirent très vite qu'ils n'attendaient rien moins que remporter une denrée d'espèce équivalente ; que l'expédition de femmes blanches et principalement de *gallines* (1), pour le service vénérien des Sud-Américains, devait être rendue plus intense. En effet, selon M. Albert Londres, les demandes dans les *casas francesas* (2) sont nombreuses, c'est,

(1) Nom donné entre eux, par les trafiquants, aux prostituées françaises en Argentine.
(2) Maisons des prostituées en Argentine.

paraît-il, un défilé ininterrompu de clients et, pour les filles enrôlées là, un service rapide et sans répit.

La pièce tirée du livre n'est pas plus mauvaise qu'une autre, il y a du pittoresque, et les acteurs sont bons dans ce genre traditionnel de l'Ambigu.

Le spectacle actuel s'y conforme par l'appel que fait le sujet, tel qu'il est présenté, à l'émotion du sentiment populaire en faveur de la jeune fille mal défendue, et que l'on voudrait voir protéger davantage au tableau de ce qu'elle devient, alors que le trafiquant la saisit, avec l'appas des mirages dont les auteurs montrent ce qu'ils deviennent dans la réalité. Pour une fille qui y trouve le beau mariage, la fortune, combien sont à plaindre ! Et c'est si bien la morale de l'histoire que, au cours du festin offert avant son mariage, par la jeune épousée à ses souteneurs, à leurs femmes légitimes et à leurs autres « colis », deux femmes, qui se sont retirées à l'écart, échangent des propos fort mélancoliques, se lamentent sur leur triste sort. Tandis que le rideau tombe, elles exhortent leurs « sœurs » de France, là-bas au loin : « Ne v'nez pas ! ne v'nez pas ! ».

La pièce, suivant en cela le livre, appuie fortement (par artifice vis-à-vis du gros public) sur le côté social de la question ; et c'est sous cet angle que l'on peut dire qu'ils sont l'un et l'autre à recommander aux gens de bien.

J'ai vu la pièce sans trop d'ennui, et j'ai lu le livre avec intérêt. Celui ci est une enquête bien menée en place investie. Le journaliste s'est introduit bien franchement dans le groupe des individus qu'il avait dessein de peindre ; il y paraît très à son aise ! M. Albert Londres est un homme qui ne perd pas le nord, comme on dit. Cela lui est d'ailleurs d'autant plus nécessaire qu'il est constamment en explorations à tous les points cardinaux. Ainsi a-t-il vécu pour les lecteurs de son journal (*le Petit Parisien*) et de ses livres, *Au bagne*, *à Biribi*, *Chez les fous* et dans *la Chine en folie*, avant de prendre ce **Chemin de Buenos Aires** dont nous venons de voir une adaptation à l'Ambigu. C'est un reporter qui fait honneur à sa profession pour son grand scrupule de connaissance immédiate et de contrôle personnel. Il possède aussi le très grand talent, bien rare, d'écrire de sorte courte, précise, en traits rapides, succincts, vifs, et brièvement rapporteurs du caractère particulier de chacun des contacts que provo-

que ou reçoit l'auteur. Il sait très bien diriger sa barque et va directement où se trouve le poisson. Son art de journaliste reporter est tout le contraire du torrent déferlé de la source vague des idées générales et des procédés de la littérature démagogique que manie, comme un prophète du haut d'une montagne, notre ami tumultueux Henri Béraud.

Ici, ce qui est vraiment neuf dans la peinture des trafiquants et des filles soumises, c'est l'organisation tout à fait honnête et régulière du commerce. Puis les ruffians ont à leur trafic des raisons de patronage de bienfaisance. Et ce n'est pas de la frime. Ils sont pénétrés de leur mission protectrice, éducatrice. Ils prennent et poussent vers une certaine fortune et un certain avenir tranquille et assuré, forcent à l'épargne, de pauvres filles succombantes dans la misère et dans la misère des leurs. Ils veillent à ce que leurs « colis » envoient à leurs vieux parents des mensualités qui leur permettent de vivre moins misérables, heureux même, peut-être, en attendant le retour de la prostituée et de son pécule, exactement, régulièrement arrondi et protégé par les soins scrupuleux du ruffian. Ainsi chaque souteneur possède, qui deux, qui trois, qui quatre, voire cinq « biftecks » qu'il distribue, celle-ci à *la boca*, au port, cette autre, plus adéquate à faire une mondaine, dans un luxueux appartement en ville où les frais, les risques matériels de l'affaire, sont plus grands, mais aussi les bénéfices éventuels plus décisifs. Parfois — comme dans la pièce — deux ruffians s'associent pour l'établissement d'une seule prostituée.

En vérité, si l'on fait abstraction de l'objet qui est en cause, on pourrait croire qu'il s'agit de braves commerçants s'occupant, et de la manière la meilleure, de placements avantageux.

Le régime professionnel entre les gaillards a ses lois respectées. Le soutien corporatif entre eux est de rigueur, et d'autres devoirs de stricte solidarité leur sont sacrés. Tous bien d'accord pour que les filles suivent le droit chemin, c'est-à-dire que chacune reste à son homme, ils procèdent à la surveillance de leurs biens réciproques. Le cercle est bien organisé pour l'achat des policiers, etc...

La vie serait toute idyllique pour ces gens à Buenos Aires, si la tranquillité de leurs marécages n'était troublée par d'autres re-

quins : le ruffian indigène, le créolo ou *canfinflero.* Albert Londres le peint :

Quant le confinflero n'est pas devant son café crème, il est chez le coiffeur.

Il ne demande pas à manger. Il ne demande pas à boire. S'il pouvait se faire servir le même café crème pendant une semaine, il n'y manquerait pas. Il n'a besoin de rien que beaux dessus et beaux dessous. Par exemple, il ne saurait sentir remuer ses doigts de pied que dans la soie. Il n'est toujours posé que légèrement sur les chaises, pour ne pas rider son pantalon. Il arrive qu'un jour le pli de ce pantalon soit mieux fait que le pli de la veille, alors, mon créolo ne s'assoit pas de toute la journée! Quand sa femme veut l'embrasser : Attention dit-il, tu vas me chiffonner !

Une cigarette, un peigne et un peu de noir aux yeux, et la vie vous a tout donné !

Leur travail consiste à « lever » les femmes des Français et des Polaks.

Ils laissent les autres aller en remonte, courir la France et la Pologne, fouiller Marseille et Cracovie, dénicher la señora. L'habiller. La former. Payer le voyage, risquer la prison, composer avec la police. Manœuvrer, dépenser, peiner.

Pendant ce temps, eux, se font lustrer le poil dans Esmeralda.

Poudrés, fardés, parfumés, repassés, biseautés pour mieux briller, ils vont prendre leur tour dans l'antichambre des casitas, comme clients. Là, ils commencent à travailler le mieux possible. L'art, en amour, est un vain mot seulement pour les ignorants.

Ils reviennent. Ils apportaient des gâteaux ! Ils enlèvent.

Alors les Français descendent chez les créolos. L'honneur du drapeau est en jeu. A dix contre trente, les nôtres, bravement, entrent dans la principauté ennemie.

Et je vous prie de croire que la *furia francesa* en découd !

Une bonne leçon est toujours comprise.

En dehors de ceux qui meurent en la recevant les autres hésitent avant de retourner faire le Toréador dans une casita.

N'est-ce pas délicieux ?

Le philosophe objectif, disons cynique dans le sens antique, ne saurait considérer ces sections misérables de la société, pour si répugnants d'une part, et si dégradés de l'autre, que cela soit, avec le regard furieux sur les ruffians, et larmoyant sur les filles, que posent sur eux ceux qui sont férus des idées de « régénération ». Il y aura toujours, dans « le monde » comme dans les

ports des filles ayant pour mesure l'argent. C'est un destin ; et pour assurer que celles qui évoluent parmi la fortune seraient plus heureuses que les filles à matelots même, il faudrait une grande ignorance de ce que les facultés de jouir ou de souffrir sont à peu près identiques chez tous les êtres du commun — riches ou pauvres. Une accoutumance automatique de chacun à la mesure de son destin fait que les destins, apparemment divers, ne sont pas en vérité si différents. Bien malin serait celui qui, intervenant avec la meilleure bonne volonté dans quelque existence que ce soit, et lui semblerait-elle la plus désolée, pourrait se flatter de ne pas plutôt la rendre pire.

Laissons chacun où le sort l'a poussé, ne fût-ce que par crainte de l'aggraver s'il nous paraît mauvais, ou d'en méconnaître des agréments qui ne sont pas les nôtres !

La documentation scrupuleuse de M. Albert Londres sur la traite des blanches est pour conforter ces vues : malgré toutes les bonnes volontés rédemptrices qui s'exercent à leur propos, et alors qu'elles n'auraient à dire qu'un mot pour être rapatriées et aidées dans un sens plus régulier, toutes les filles là-bas se déclarent enchantées de leur sort, et elles éconduisent poliment ceux qui se proposent de les « sauver ». C'est net, en tout cas.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marcel Boll et Pierre-André Canivet : *Précis de chimie*, Dunod. — Marcel Boll : *Cours de chimie, lois générales, métalloïdes*, 3e édition, Dunod. — G. Rumeau : *Cours de chimie*, en deux tomes, Delagrave. — Jean Lamirand et Charles Brunold : *Cours de chimie*, Masson — A. Chaplet : *Où en est la chimie industrielle*, Collection des mises au point, Gauthier-Villars. — Lucien et Désiré Leroux : *Lavoisier*, Collection « Nobles vies, grandes œuvres », Plon.

En s'attachant à mettre de l'ordre dans les nouvelles publications scientifiques et à grouper dans une même chronique les livres qui traitent d'un même sujet, on court nécessairement le risque de n'analyser certains ouvrages que plusieurs mois après leur parution. C'est ainsi que je n'ai pas encore eu l'occasion de rappeler le but que je poursuivais dans les deux volumes de chimie, mentionnés ci-dessus et auxquels maints comptes rendus ont déjà été consacrés.

Notre **Précis de chimie** a l'ambition de se suffire à lui-même.

en ce sens qu'il prend les phénomènes et leur interprétation *dès le début* et qu'il s'efforce de ne passer sous silence aucun corps susceptible d'une application importante.

Après une centaine de pages sur les généralités, il passe successivement en revue les faits essentiels de la chimie minérale et de la chimie organique. En principe, il est destiné aux médecins, aux pharmaciens, aux industriels et aux étudiants qui visent à ces carrières ;

mais il convient aussi à tous ceux qui, ne possédant que des connaissances élémentaires en algèbre et en physique, veulent se faire une idée précise de la chimie, telle qu'on la conçoit à l'heure actuelle.

§

Les trois **Cours de chimie**, qui suivent, s'adressent à des lecteurs plus instruits, plus familiarisés avec les mathématiques et la physique : candidats aux grandes écoles, étudiants des Facultés des sciences, professeurs de l'enseignement secondaire et de l'enseignement technique.

A l'époque même où mon éditeur m'avertissait que la deuxième édition de mon *Cours de chimie* allait être épuisée, le *Journal officiel* publiait le nouveau programme d'admission aux grandes écoles. Je m'aperçus que, loin de m'obliger à une refonte, ce programme représentait une adaptation presque parfaite aux développements qu'il m'avait paru nécessaire d'introduire... Je me réjouis qu'il accepte aussi franchement les idées que je fus à peu près seul à préconiser dans l'enseignement en France et que je soutiens depuis une dizaine d'années, en atteignant par ce seul ouvrage près de dix mille lecteurs.

Ce résultat ne pouvait que m'inciter à aller encore plus loin dans l'exposé d'une chimie qui devient de plus en plus scientifique. Ainsi, profitant de l'introduction « officielle » de la loi d'action de masse (que j'avais cru, dès 1914, nécessaire de développer), je lui ai adjoint une démonstration à la fois simple et suffisamment rigoureuse; j'ai donné quelques indications précises sur la structure des atomes et sur l'exposant d'hydrogène *pH*, si utile aux biologistes ; par contre, tout ce qui n'était pas conforme aux idées actuelles sur la valence a été supprimé.

La nouvelle édition du second tome (*Métaux et cations*), rédigé en collaboration avec mon élève Georges Allard, agrégé des sciences physiques, paraît ces jours ci.

§

En dépit de la ferme intention d'être objectif, nul ne contestera qu'il est mal aisé de rester impartial vis-à-vis de la « concurrence », plus précisément à l'égard des collègues qui tendent au même but que soi-même. Des deux autres *Cours de chimie*, parus récemment, celui de G. Rumeau m'a satisfait dans l'ensemble — sans doute parce qu'il adopte à peu près complètement mes propres idées, — l'autre suscite, à mon sens, infiniment plus de réserves, encore qu'il se lance nettement, lui aussi, dans la voie qui m'est chère.

Rumeau a préféré séparer les généralités de la chimie descriptive, ce qui est parfaitement son droit. Par ailleurs, le plan du tome I est tout à fait admissible, et les développements sont bien proportionnés ; je me bornerai à signaler en note, pour le lecteur qui voudrait approfondir la chimie dans ce livre, un certain nombre d'erreurs de détail, principalement des négligences et des imprécisions de vocabulaire (1). Le tome II a été rédigé d'après un plan qui séduit au premier abord (action de la chaleur, oxydants et réducteurs, préparations, purifications, dosages...) ; l'auteur manifeste un louable désir d'insister sur les points importants ; il a raison (p. 84)

de ne pas donner, sur les appareils techniques des détails, sujets d'ailleurs à des variations rapides et n'intéressant que les spécialistes.

Néanmoins, il s'exagère la valeur éducative de l'étude (chap. VI) de tous les métalloïdes agissant sur chacun des métaux, par exemple ; en quoi serait-elle préférable à l'étude séparée de la réaction des métalloïdes sur tous les métaux ? La théorie des ions reste trop souvent lettre morte ; les « petits faits » sont trop abondants (notamment en chimie analytique). Indépendamment

(1) *Tome I*. Contradiction à quelques pages d'intervalle (p. 118 et p. 128). L'auteur ne fait pas la distinction (si importante) entre élément et corps simple. Formules incorrectes pour les corps simples (p. 9, 69, 71, 78, 94, 99, 105). Formules développées désuètes (p. 44, 119, 120). « Phase homogène » est un pléonasme ; gramme s'écrit g et non gr. ; cathion ne prend pas d'*h*. « Molécule » de chlorure de sodium (fig. 17) ne signifie rien, comme l'indique justement le texte qui est à côté. Certains mots sont employés incorrectement : combinaison (pour corps composé ; réserver le mot « combinaison » pour la réaction) ; diffusion (pour effusion) ; masses électriques (pour charges) ; concentrations (pour titres, p. 77 et 80) ; hydrolyse (pour saponification, p. 97, et pour hydratation, p. 108) ; hydrates (pour hydroxydes), etc., etc.

d'un certain nombre d'imperfections (1), il ne semble pas que Rumeau ait tiré le meilleur parti du plan qu'il avait choisi : en bien des endroits, sa chimie descriptive est moins un ouvrage didactique qu'un formulaire dressé dans un ordre inhabituel. Allégé, rendu plus cohérent, ce second tome, déjà honorable, ne manquerait pas de devenir excellent.

§

Le dernier *Cours de chimie* a été rédigé par Charles Brunold, professeur au lycée Saint-Louis, sous la direction de Jean Lamiraud, inspecteur général de l'Instruction publique. Le livre est extrêmement volumineux, et il n'est guère charitable d'obliger de malheureux « taupains » ou d'infortunés « pistons » à ingurgiter cet interminable amoncellement de « tuyaux » : détails insignifiants, appareils industriels minutieusement et obscurément décrits, etc.

> L'enseignement de la chimie, écrit Henri Le Châtelier, a conservé de la tradition des alchimistes, des collections de recettes, de préparations souvent démodées et des listes de petits faits, dont la place est dans les dictionnaires de chimie : les listes de petits faits sont stériles, parce qu'il y a bien peu de chances que ceux que l'on a appris soient précisément ceux que l'on ait besoin de connaître plus tard.

Il y a quelques mois, l'auteur de ces lignes a transmis à M. Lamirand un copieux erratum ; son collaborateur prit très mal la chose, en contestant la plupart des critiques. Toujours est-il qu'après quelques instants d'entretien, nous sommes tombés d'accord sur une dizaine de « lapsus » (2), d'une gravité telle qu'ils entraîneraient immanquablement l'échec du candidat qui reproduirait l'un d'entre eux dans un examen. Et cependant, seul un humoriste parlerait de révoquer M. le Professeur Brunold ou M. l'Inspecteur général Lamirand pour avoir, l'un écrit, l'autre contresigné des absurdités qui auraient brisé le début de leurs carrières respectives. Une seconde édition moins imparfaite est désirable dans l'intérêt de tous ; mais comment oublier ce professeur de lycée et sa prétention à l'infaillibilité ?

(1) *Tome II*. Il est abusif de donner une formule chimique à des mélanges (gros inconvénient pédagogique). Le mot « oxydation » est employé pour *réduction* (p. 31). La formule du chromate de plomb (p. 59) est fausse. L'auteur a confondu coefficient de torsion et réactivité (p. 77), etc.

(2) Abstraction faite d'une centaine de critiques de detail.

§

Ce n'est certainement pas à l'ouvrage précédent qu'on fera appel pour se documenter sur l'industrie chimique. On recourra de préférence à la *Chimie industrielle* de Paul Baud (2e édition, Masson, 1927), ou bien à un livre moins développé, tel que : **Où en est la chimie industrielle** d'A. Chaplet, paru en février dernier. Cet ingénieur a résumé et mis au point un de ses précédents volumes (1), en évitant de se noyer dans les détails; il insiste au contraire à diverses reprises sur les aspects historique et économique. Combustibles et combustion, four électrique, grande industrie chimique, cristallisation, catalyse, pierres artificielles, industrie du gaz, alimentation, industries microbiennes, synthèses organiques, matières plastiques artificielles, telles sont les principales matières traitées, dans un style simple, avec de nombreux croquis et tableaux. Un tel résumé se recommande à tous ceux qu'intéressent les applications de la chimie.

§

Le grand chimiste Edouard Grimaux, mort en 1900, avait publié une excellente vie de **Lavoisier** (1re édition, Alcan, 1888). Dans la collection « Nobles vies, grandes œuvres » (2), Lucien et Désiré Leroux viennent d'en faire paraître un démarquage, en se bornant à citer incidemment le *nom* de l'auteur et jamais l'œuvre qu'ils ont pillée :

> Ed. Grimaux, son biographe, qui dépouilla beaucoup de ses papiers intimes... (p. 36),

et

> Grimaux a retrouvé un curieux document (p. 37).

Ceci dit pour rendre hommage à la mémoire du devancier et pour divulguer les procédés des successeurs, le résumé est intéressant, moins scientifique toutefois qu'anecdotique, car il insiste plus sur le caractère et la vie de Lavoisier que sur les découvertes qui font de lui le fondateur de la chimie moderne.

MARCEL BOLL.

(1) *Les industries chimiques modernes*, Delagrave.

(2) Paul Appell rédigea un *Henri Poincaré* (Cf. *Mercure de France*, 15 février 1926, p. 190-191).

VOYAGES

Léon Riotor : *La Nouvelle Autriche*, éditions Pierre Roger. — Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil : *La Croisière noire*, Librairie Plon.

Léon Riotor, conseiller municipal de Paris, dont nous nous rappelons toujours une très curieuse publication, autrefois, sur les bizarres peintures de la pagode des supplices, près le petit lac d'Hanoï, — nous donne à présent un volume sur **La Nouvelle Autriche**, depuis la guerre.

La question autrichienne est en effet un des graves problèmes d'aujourd'hui et de demain. Sa situation, comme son avenir, peuvent avoir une grande influence sur la paix de toute l'Europe.

Après un résumé succinct de l'histoire de l'Empire des Habsbourgs et des événements qui, depuis la guerre, ont amené sa dislocation, Léon Riotor a recherché les conditions de vitalité du nouvel Etat — réduit à la portion congrue et dont l'existence est un véritable paradoxe.

Ce nouvel Etat, en somme, ne représente guère, comme étendue, qu'un territoire comparable à la Suisse, avec une population de 6 à 7 millions d'habitants qui ne rêvent que de s'unir à la grande Allemagne, toute proche. C'est une des conséquences des théories chères à M. Wilson, mais qui prêtent âprement à la controverse.

En attendant, on a donné, pour 1920, les prix atteints par quelques denrées et objets familiers. Le pain valait 3 fr. 10 (le kilo); le bœuf, 34 fr. (le kilo) ; le beurre, 52 fr. ; le charbon, 56 fr. (les 50 kil.) ; on payait une chemise 135 fr. ; un complet-veston, 1.350 fr. ; une paire de bottines, 385 fr., etc.

Une des plaies du pays est le fonctionnarisme. On comptait 265.000 fonctionnaires ; avec leurs familles, 750.000, plus d'un dixième de la population ! En 1922, les *Cheminots* étaient plus de 94.000 ; avec leurs familles, 340.000.

En 1925, il y avait 210.000 sans-travail. Il y avait aussi des faillites tous les jours. En 1924, il y eut un déficit public d'environ 60 millions de couronnes or.

La Nouvelle Autriche n'a guère de terres agricoles qu'au voisinage du Danube. La population est surtout germanique ; mais il y a près d'un million de Tchèques, Croates, Slovènes, Hongrois et Juifs. En Basse-Autriche, il y a de vastes régions *fertiles*, comme celles de Tullnerfeld et Marchfeld.

Dans le Burgenland, dont la ville principale est Eisenshadt, se trouve le somptueux château des princes d'Esterhazy, dont la bibliothèque contient 45.000 volumes. On visite dans la ville l'église du Calvaire et le *ghetto* du moyen âge, classé comme monument historique, etc.

Mais, on doit le comprendre, nous ne pouvons donner le détail, même succinct, des lieux remarquables, des villes pittoresques, des châteaux célèbres dans l'histoire du pays. Nous renvoyons le lecteur au volume de M. Léon Riotor, qui les renseignera abondamment.

Nous passons aussi sur les chapitres concernant le sol et ses produits, les finances, l'organisation politique, etc., nous montrant les circonstances et l'effort de la vie quotidienne. Ailleurs, il est question de la viabilité, de l'alimentation, de l'expansion de la capitale, des habitations ouvrières, des monuments, des arts et des lettres, etc.

M. Léon Riotor, à la fin de son volume, jette un rapide coup d'œil sur Innsbruck, chef-lieu du Tyrol, et sur Salzbourg, qui mérite d'être visitée en détail.

Mais la nouvelle Autriche est-elle viable ? C'est toujours la question qui se pose et à laquelle il est difficile de répondre, — surtout sans l'escamoter. Ce n'est plus qu'une grosse tête, — Vienne, avec un territoire réduit constituant un corps insuffisant pour une capitale d'une telle importance et qui ne peut que s'atrophier peu à peu.

En revanche, le nouvel empire Allemand rêve de l'annexer, ce territoire surtout germanique et auquel les théories de M. Wilson sont venues donner le plus formel encouragement. C'est une tendance contre laquelle il sera difficile de lutter. Les conclusions du livre de M. Léon Riotor restent assez douteuses ; et le rôle de la Société des Nations sera plutôt difficile dans ces circonstances.

§

La croisière Noire, par MM. Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil, est le récit d'une nouvelle expédition en Afrique organisée par la Maison Citroën. La préparation en fut assez longue et il y eut bien des projets avant qu'elle pût se mettre en route pour explorer le centre du continent Noir. Elle partit le 28 octobre 1924, pour le lac Tchad, de Colomb-Béchar,

passant par Béni-Abbès, Adrar, Taõurit, Bourem, pour aboutir au Niger le 20 Novembre. Plus loin, c'est Gaô, avec son important marché ; on passe à Niamey, que signale une foule bruyante et même des orchestres, etc...

Le lac Tchad est situé derrière une zone marécageuse qui provient en somme de son évaporation. Quelques indications d'histoire, dans ces dernières années, sont données sur le pays, ainsi que des détails concernant le lac ; puis le voyage se poursuit et l'expédition gagne la Côte Orientale ; les voyageurs finissent même par passer la mer et arrivent à Madagascar. Le volume de MM. Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil nous parle de bien d'autres choses, et, pour ceux que passionne l'automobilisme, est , en somme, une très intéressante lecture.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Le Crapouillot : textes de la littérature dramatique en honneur au boulevard du Crime : Léon Gozlan, Eugène Sue, Dumas père. — *La Revue des Vivants* : le plan Z, qui concerne Paris et la guerre civile. — *Revue bleue*: le baron Trémont ; Mme Récamier ; Mme de Staël ; l'art de la cuisine. — *Les Cahiers du Sud* : un poème de M. Jean Malan. — Mémento.

M. Robert Francheville, l'auteur d'un drame fort émouvant: *Le chemin de ronde*, joué il y a vingt-cinq ans environ au Grand-Guignol, s'amuse à relire les pièces représentées au siècle dernier sur les scènes du Boulevard du Crime, pour noter les répliques un peu exagérées de ce théâtre. **Le Crapouillot** (septembre) publie tout un lot des trouvailles de M. Francheville. L'absurdité même des phrases est peut-être l'élément décisif de leur succès sur les foules. Le spectateur n'a pas le temps de réfléchir. L'accent de l'acteur aide à la supercherie. C'est un escamotage de la sensibilité.

Le public du 23 octobre 1841 qui, à la Gaîté, assistait à la représentation de *Les Pontons*, de MM. Prosper Dinaux et Eugène Sue, a vraisemblablement frissonné d'entendre « Lucien, officier français, prisonnier sur parole en Portugal », s'exprimer sur ce mode pathétique :

... Tout à coup prisonnier et relégué dans un pays où l'on trouve l'insulte et la haine jusque dans le silence !

La cueillette de M. Francheville est divertissante :

Néri, *au vicomte Alfred, le premier suborneur de Céline.* — ... Quand j'ai bravé l'opinion, c'est-à-dire tout le monde, croyez-vous que je m'arrête à ce grain de sable qu'on nomme vicomte ?...

. . . .

Néri, *à Emma.* — ... C'est parce que je ne suis pas votre père que cette enceinte est déserte, et qu'on nous fuit comme trois pestiférés : moi, qui ne suis pas votre père : vous, qui êtes la fille d'un autre ; (*à Céline*) et vous, qui êtes la mère de celle qui n'est pas ma fille !

Emma. — Et qui donc est mon père ?

Néri. — Personne !

(*Céline la créole, ou l'opinion*, par M. Edouard Alboize, d'après une nouvelle de M. Léon Gozlan. Théâtre de la Porte Saint-Antoine, 7 juillet 1838).

Henri. — ... On ne peut pas empêcher les mauvaises langues de mordre...

« ... Enfant de Paris, je suis né je ne sais où... »

(*Le Chiffonnier de Paris*, par M. Félix Pyat. Porte Saint-Martin, 11 mai 1847).

Wilhelmine. — ... Edgard ! Le doigt de la Providence se montre jusque dans ce nom...

(*Le pauvre idiot ou le souterrain d'Heilberg*, par MM. Dupenty et Fontan. Gaîté, 6 juin 1838.)

Camille Leriche, *à Georges Morand.* — Georges... vous êtes celui que je préfère à tous, et celui que j'aimerais s'il y avait en vous plus de cette noble ardeur qui élève les hommes ! Je vous aimerais, Georges, si je pouvais m'appuyer glorieuse sur votre bras... Je veux un époux entouré de respects et d'honneurs... Eh bien, Georges, la guerre va, dit-on, recommencer : partez, revenez colonel, et je suis votre femme !...

Georges. — Merci ! Je partirai demain !

... Colonel !... Eh bien oui, je le serai !... Quand je devrais tuer en duel tous ceux qui se trouvent entre ce grade et moi !...

(*Les sept péchés capitaux*, par MM. Anicet-Bourgeois et D'Ennery, Ambigu Comique, 25 octobre 1848.)

Aïssa, *fille d'Abd-el Kader.* — Veux-tu me permettre d'aller prier, mon père?

Abd-el-Kader. — A la mosquée, n'est-ce pas?

Aïssa. — Oui, mon père.

Abd-el-Kader. — Je t'ai pourtant surprise hier priant dans une église.

Aïssa. — C'est vrai... Je m'étais trompée...

(*Les massacres de la Syrie*, par M. Victor Séjour. Théâtre impérial du Cirque, 28 décembre 1860.)

Mlle DE VALPIN, *à Henriette, après avoir écouté avec pitié le récit de ses malheurs.* — ... Passez sur tous ces événements douloureux... Un seul mot qui m'éclaire et termine, qui vous a indiqué mon hôtel ?

HENRIETTE. — Dieu.

(*Le Livre noir*, par M. Léon Gozlan, porte Saint-Martin, 10 octobre 1848.)

M. Robert Francheville n'a pas manqué de recueillir cette fin de tirade fameuse entre toutes :

ANTONY. — ... Il existe un homme chargé, je ne sais par qui, de me jeter tous les ans de quoi vivre un an... Je l'adjurai par tout ce qu'il avait de plus sacré, Dieu, son âme, sa mère, de me dire ce qu'étaient mes parents... Malédiction sur lui, et que sa mère meure ! Je n'en pus rien tirer... Je partis comme un fou, comme un désespéré, prêt à demander à chaque femme : N'êtes-vous pas ma mère ?

(*Antony*, par M. Alexandre Dumas. Porte Saint-Martin, 3 mai 1831.)

Aujourd'hui encore, ce « n'êtes-vous pas ma mère ? », lancé face à l'orchestre par un jeune premier au comble de l'égarement, provoque l'enthousiasme des salles dans la périphérie parisienne.

§

La Revue des Vivants (septembre) confronte une tactique de l'émeute exposée par un des dirigeants de la Russie soviétique et un « Plan Z » conçu par l'état-major de l'armée pour rétablir l'ordre si la révolution s'emparait de Paris.

Tel serait *grosso modo* le plan Z :

Il consiste, en résumé, à ne plus défendre, en cas de troubles sérieux, que l'îlot parisien englobant les ministères et l'Elysée, à abandonner momentanément aux révolutionnaires le reste de la capitale, à rassembler à Versailles des forces importantes venues des différentes garnisons de province, et à reconquérir ensuite Paris.

Sans en avoir averti le Gouvernement, peut-être, croit notre confrère, l'état-major a commencé l'exécution de ce plan qui livrerait à l'émeute les banques, la presse, les transports et l'éclairage urbains, l'alimentation d'eau, dont l'arrêt permettrait d'assurer le succès des incendies. En effet, dans quelques mois, la garnison de Paris sera réduite à 8 bataillons d'infanterie et 8 escadrons de cavalerie. Le Préfet de police et le Gouverneur de Paris étaient opposés au plan Z En août dernier, une réunion où il fut encore

discuté laissa M. Chiappe représenter tout seul l'opposition, le général Gouraud étant neutre cette fois.

Le général Debeney a fait valoir — lisons-nous — que la création de 1.500 gardes républicains mobiles permettrait de suppléer au déficit de la garnison, bien que le rôle de ces unités ne soit pas le même que celui de la troupe, et la décision de dissoudre trois bataillons d'infanterie et quatre escadrons de cavalerie de la garnison de Paris a été maintenue par l'Etat-Major de l'armée.

En un temps où le Gouvernement dénonce l'organisation militaire du communisme, où il ne peut pas douter que celui-ci ne concentre son effort sur Paris, où aucun mouvement de troupes ne passe inaperçu de gens qui ont des raisons particulières de s'intéresser à l'état des garnisons, n'est-ce pas préparer d'avance les voies à une future Commune que de laisser appliquer une stratégie à la fois aussi imprudente et aussi redoutable ?

Paris se trouverait ainsi pris, en cas de troubles, entre deux dangers : le danger de la Révolution auquel on commencerait par le livrer ; le danger de l'armée qui, pour le reprendre, devrait le traiter comme une ville ennemie. Il courrait le risque d'être deux fois détruit.

Ce beau plan est fort peu secret, puisqu'il est parvenu à notre connaissance par plus d'une source. Nous en avons contrôlé l'exactitude. Mais nous ne pouvons croire que le Gouvernement l'accepte et laisse ainsi préparer, en lui fournissant de telles facilités, la prochaine guerre : la guerre civile.

§

M. Rodocanachi, de l'Institut, a consulté à la Bibliothèque Nationale les notices et autographes qu'y laissa, environ 1850, le baron de Trémont, alors septuagénaire. Un article inspiré de ces papiers ouvre le numéro du 15 septembre de la **Revue bleue**.

Feu M. de Trémont confirme ce que l'on sait des charmes de Mme Récamier. A propos de sa vertu, il écrit :

Outre de réels principes de sagesse et les dévots exemples de M. de la Harpe, *on assure qu'il y avait des obstacles de conformation qui rendaient tout écart de conduite impossible*. Mme Récamier n'a point eu d'enfant.

Sur Benjamin Constant, ces lignes d'une fine ironie :

Benjamin Constant l'exalte [Mme Récamier] davantage (que Chateaubriand), mais il était amoureux. L'était-il réellement ? C'est ce que sa nature peut rendre douteux. Il trouvait flatteur de séduire un cœur qui avait résisté aux passions. *S'il avait su pourquoi*, aurait-il pris la peine d'écrire des lettres brûlantes ?...

M. Rodocanachi, dans sa jeunesse, a entendu quelqu'un qui avait approché Mme de Staël en dire que son « éternel turban » lui donnait « l'air d'un vieux Turc ». Trémont la dépeint ainsi :

Elle avait les yeux beaux et le regard admirable, le nez assez gros, la bouche défigurée par des dents saillantes, le teint échauffé et la peau peu fine ; les bras d'une forme et d'une blancheur parfaites ; le sein bien ; la taille épaisse et la tournure sans élégance. Elle se mettait mal et pourtant on voyait que ce n'était pas par négligence, mais par défaut de goût. Ses toilettes du soir attiraient à la fois l'attention et la critique. Si on ne la voyait que passer dans un salon, on la trouvait laide ; si on l'entendait discourir, une métamorphose s'opérait en elle, on la trouvait belle et l'on sentait qu'on en pourrait être amoureux.

Trémont assista à une conversation animée entre Brillat-Savarin et un marquis de Cussy, gastronome, qui ne souscrivait pas à l'axiome célèbre : « On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur ». Cussy estimait que « l'art de la cuisine avait atteint ses dernières limites lorsque la Révolution commença » et déclinait depuis. Il attribuait cette décadence, en 1850, à ces motifs :

D'abord à la destruction des grandes fortunes et à ce que le petit nombre de ceux qui en ont élevé depuis ignorent le savoir-vivre. On ne verra plus le temps où un plat d'œufs au jus coûtait 3 louis à M. de la Vaupalière et où le prince de Conti, allant présider les Etats de Bretagne, était suivi de près de 200 personnes pour la bouche seulement. Maintenant, la direction des esprits est toute portée vers l'argent; on connaît les moyens d'en gagner, et l'on ne sait pas le bien dépenser. Le peu de riches qui donnent à manger ne le font que sur invitation et avec apparat ; ils ne se connaissent pas en bonne chère, et sous ce rapport, le dîner journalier de leurs familles laisse beaucoup à désirer...

Le goût est donc perdu. On ignore que le plat le plus simple est presque toujours le plat le plus difficile à faire dans sa perfection. Le marquis de Lezeau, qui faisait la meilleure chère de Paris, était garçon et avait 60.000 livres de rente. Il en dépensait 48.000 pour sa table, et les 12.000 restant suffisaient pour son logement, sa voiture et autres dépenses. Ces 48.000 de table en feraient presque 70.000 aujourd'hui (1850) », ajoute Trémont.

§

Ce poème, de M. Jean Malan, est publié par **Les Cahiers du Sud** (août-septembre) :

RETOUR A LA TERRE

Vous m'appelez végétaux de toute la force de vos racines et je fais celui qui n'entend pas
Vous m'appelez de toute votre ardeur muette
vous désirez m'étreindre de toute la force de vos racines dans un embrassement total
et je fais celui qui ne s'en aperçoit pas
Sur l'eau du temps les années mettent les ondes concentriques de vos poussées
du cœur à l'écorce l'aubier trace ses petites vagues et tout semble dit
Mais il y a des jours où j'ai honte de mes mains
où j'ai honte de ma chair
c'est alors que je me rappelle votre grande voix
je me regarde dans les miroirs
où chacune de mes lâchetés apparaît avec un petit sourire
et je sens les réseaux de l'impuissance et de la folie qui resserrent les frontières de mes sens
C'est alors que je voudrais être éloquent
et faire jaillir de ma faiblesse
le miracle des mots qui absolvent
mais je m'embrouille
les mots se dérobent comme les bêtes traquées
et je reste bras crispés
bras crispés comme des branches qui me feraient signe qu'il n'est que temps
comme des branches chargées de malédictions.

Mémento. — *La Nouvelle Revue* (15 septembre) : « Le voyage d'un pèlerin chinois dans l'Inde des Bouddhas », par M. Henri Valentino. C'est la VIIIe partie d'une relation savamment reconstituée pour évoquer l'Asie du VIIe siècle.

Revue des Deux Mondes (25 septembre) : « La voix intérieure de Barrès (d'après ses cahiers) », par M. F. Duhourcau, qui commente beaucoup plus qu'il ne cite. — Des si vivants mémoires de Caulaincourt, ces lignes qui permettent d'attribuer l'origine du mot *fricoteur* (de l'argot de caserne étendu à l'atelier) à la retraite de Russie :

Heureux ceux qui avaient conservé un vaisseau quelconque pour la cuire ! On voyageait, ce meuble à la main, et on le conservait bien plus précieusement que son argent. Mais, comme nous avions, malgré nos misères, besoin de rire, on appela les malheureux qui voyageaient, le poêlon à la main, des « fricoteurs », et même ceux qui jeûnaient s'amusaient aux dépens des bien avisés qui conservaient ce moyen de vivre.

Etudes (5 septembre) : « Une exploration télépathique », par M. Victor

Poucel. — « L'innocente Agrippine », de M. E. Tholier, est un « sketch moderne en marge de *Britannicus* ».

Chronique des Lettres françaises (juillet-août) : notice sur Mme de la Sablière, par X...

Europe (15 septembre : Fin de « Karl et Anna », un bien remarquable récit de guerre, de l'Allemand Léonhard Frank. — « En pays Berbère », par M. F. Cracy.

Revue européenne (septembre) : « Poupées », par R. M. Rilke.

Revue de France (15 septembre) : « Le cas du marquis de Montespan », par M. Jacques Estarvielle. — « Poèmes » de M. André Rivoire.

Revue de Paris (15 septembre) : M. Paul Morand : « Côte d'Ivoire ». — « Les ascendants de Clovis », par M. C. Jullian. — « Le Centenaire de Bonington », par M. G. Jean-Aubry. — Colonel, Lamoudre : « L'effort bulgare depuis la guerre ». — M. H. Bidou : « Tolstoï et l'esprit français ».

Le monde nouveau (août-septembre) : M. H. Claparède-Spir : « Une journée chez Léon Tolstoï », avec une lettre autographe inédite de Tolstoï. — M. Th. Barclay : « Souvenirs personnels » concernant le docteur Streseman. — M. J. G. Boon : Les causes de la guerre mondiale (addendum).

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Hommage à Maurice Barrès (*Figaro*, 24 septembre). — Louise Read demoiselle de charité (*Journal*, 27 septembre). — Whistler à la « Galerie Nationale » (*Action Française*, 14 septembre). — L'exemple de Monsieur Ingres (*Figaro*, 26 septembre).

L'inauguration du monument élevé à la haute mémoire de Maurice Barrès sur la colline de Sion-Vaudémont a défrayé la presse pendant quelques jours.

Il y aurait trop à glaner parmi les innombrables articles consacrés à l'illustre écrivain pour que je ne prenne, bien à contrecœur, le parti de renoncer à en donner ici un aperçu. Je me bornerai donc à emprunter quelques lignes au magistral discours que prononça Paul Bourget, tel que le reproduit **le Figaro** :

Dans ces livres où Maurice Barrès nous a raconté l'évolution de sa pensée et de son élargissement, deux vocables reviennent sans cesse, qui justifieraient, s'il en était besoin, le choix que nous en avons fait de cette place pour lui élever le monument à qui l'architecte a donné la forme symbolique d'une de ces lanternes des morts, que nos aïeux

dressaient sur les hauteurs, par reconnaissance pour des mémoires sacrées : « Ma terre et mes morts », aimait à répéter Barrès. Traduisons ces deux termes dans leur signification profonde. En creusant l'idée nationale, Barrès a vu qu'elle est d'autant plus vivante en nous qu'elle plonge ses racines dans une tradition locale. La grande patrie est une synergie qui ramasse en elle toutes les vertus des petites patries provinciales qu'elle coordonne et dont les forces conjuguées font sa force. Ces petites patries ont grandi chacune dans un coin limité du sol dont elles expriment, par une mystérieuse correspondance, la valeur spirituelle. Des hommes ont duré là, de qui les âmes se sont imprégnées d'influences séculairement prolongées, influences physiques du climat, et de la sorte de labeurs qu'il impose, influences morales du passé et de ses traditions. Les maintenir, ses influences, en soi-même et autour de soi, la chérir cette petite patrie et la faire mieux comprendre, non pour la séparer de la grande, mais pour apporter à celle-ci l'appoint précieux d'une vitalité à la fois autonome et soumise, doubler un nationalisme intransigeant d'un régionalisme docile, telle fut la doctrine de Maurice Barrès.

Il était né Lorrain et il s'est voulu toujours plus Lorrain pour être toujours plus Français. De quel accent, quand il entreprend de raconter, dans la *Colline inspirée*, l'aventure des frères Baillard, il nous dit qu'elle vient tout naturellement se placer « dans la série de la geste Lorraine » ! — Il emprunte le vieux mot à la *Chanson de Roland. Il est écrit dans la geste Française.* — Avec quelle ferveur il les loue, ces pauvres Baillard, de s'être « donné pour tâche de relever la Lorraine mystique ». C'était son rêve, à lui aussi. Certes, il voyait, dans sa province, avec la lucidité de son réalisme politique, ce qu'elle est d'abord : un de nos bastions de l'Est, la marche militaire qui nous garde, avec notre Alsace, notre frontière naturelle et vitale : celle du Rhin. Mais il a l'intime sentiment que le pays de Jeanne d'Arc porte en lui des puissances spirituelles — je reprends le terme, — et il a sans cesse tenté de les dégager. Jamais ce souci ne s'est manifesté plus ardemment que dans ce livre sur les Baillard, où se rencontrent peut-être ses pages les plus pathétiques et, pour parler comme lui ses « cadences » les plus émouvantes. Chateaubriand n'en a pas trouvé, j'allais dire modulé, de plus belles, et Barrès explique simplement qu'elles sont « sorties d'une méditation au pied de la colline sainte », cette colline même où nous avons, nous ses amis, associés à son héroïque fils et à son admirable épouse, voulu que se dressât ce monument, voisin du cimetière de Charmes où il repose. Elle va devenir, cette colline, un lieu de pèlerinage pour tous ceux qui gardent au cœur la religion des Lettres et le sentiment de la grandeur française. Quel autre hommage eût désiré celui qui écrivait, dans une de ces pages d'une sincé-

r ité suprême que l'on peut appeler testamentaires, cette phrase gravée aujourd'hui sur le soubassement de cette lanterne des morts : « Honneur à ceux qui demeurent dans la tombe les gardiens et les régulateurs de la cité ! »

§

Le 20 septembre s'est éteinte dans sa quatre-vingt-troisième année une très émouvante et noble femme, Mlle Louise Read, que Goncourt appela justement « la sœur de miséricorde de Barbey d'Aurevilly et qui fut l'exécutrice testamentaire de l'auteur des *Diaboliques* après avoir été sa plus fidèle amie.

A l'honneur de cette morte, M. Lucien Descaves égrena quelques souvenirs dans **le Journal** :

A la mort de Mme Ackermann, l'admirable auteur des *Poésies philosophiques*, en 1890, Louise Read avait hérité, si l'on peut ainsi dire, des familiers du salon de la rue des Feuillantines.

On rencontrait boulevard Saint-Germain Charles Letourneau, le docteur Seeligmann, et des médecins, des savants, des romanciers, des poètes pour qui Mlle Read était particulièrement accueillante, en souvenir de son frère, Charles Read, mort jeune et dont on citait ces vers :

Je crois que Dieu, quand que je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense
Et que le cœur qu'il m'a donné
Etait bien vieux dès mon enfance.

Elle aimait aussi François Coppée et Maurice Rollinat. Pendant plusieurs années, elle nous réunit chez elle deux ou trois fois chaque hiver, pour nous faire entendre au piano les vers de Baudelaire et de Rollinat, mis par celui-ci en musique. C'est ce que j'appelais « chanter sa messe ». Louise Read, déjà âgée, la chantait d'une voix fêlée, lointaine, mais avec autant d'intelligence que de piété.

Le dieu de la maison, le saint pour qui elle faisait oraison quotidienne, c'était naturellement, Barbey d'Aurevilly. Elle lui avait dévoué sa vie, ses modiques ressources, tout ! Trente-trois ans après la mort du Connétable, elle payait encore le loyer de son petit logement, rue Rousselet !

« Surtout, ne le dites pas ! me recommandait-elle ; ma famille me ferait interdire ! »

Une fois, le jour des Morts, elle me donna rendez-vous rue Rousselet, et dans les deux chambres qui composaient le « tournebride » de Barbey d'Aurevilly et où je lui avais rendu visite, l'année de sa mort, nous passâmes, Louise Read et moi, toute une après-midi à parler de lui.

Pendant près de quarante ans, elle a surveillé, accéléré, caressé la réimpression de ses œuvres, et elle n'était pas encore au bout de ses peines !

Elle soignait aussi la descendance de Démonette, la chatte favorite de Barbey. Dans le salon encombré où elle recevait, le dimanche, ses amis, les chats étaient chez eux et l'on emportait, en partant, un peu de la fourrure dont ils feutraient les fauteuils. Quelquefois, la conversation était interrompue par un effondrement de la colline de journaux et de livres, sur laquelle les chats prenaient leurs ébats.

§

M. Léon Daudet consacre à Whistler un des articles de cette prestigieuse série intitulée *Du Balcon de l'Europe*, articles qui font l'admiration de tous les lettrés, sans distinction d'opinion, et qui sont pleins de remarques profondes présentées en de vertigineux raccourcis :

«... J'ai été saisi, à la *Galerie Nationale* de Londres, par la magnificence des deux toiles de Whistler intitulées : « Nocturne en noir et or », et « Nocturne en bleu et argent ». J'avais vu, autrefois, chez Whistler, ces splendeurs. Je ne m'étais pas douté, je l'avoue, de l'importance extraordinaire qu'elles prendraient avec le temps. Whistler était un créateur de génie et un critique d'art inégalé, où, plus exactement, auquel on ne saurait comparer que Baudelaire. Les deux tableaux que je viens de dire ont la marque des chefs-d'œuvre authentiques. Ils anéantissent tout autour d'eux. Cela de deux façons : en rendant plus visibles les défauts, ou manques de leurs voisins ; en imposant à l'œil comme un sens nouveau de la beauté. Il y a, dans le voisinage immédiat des « nocturnes », de fameux morceaux de Manet, traités en bleu cru et à plat et qui paraissent rudes ; et une « anconisation », bien connue, de Rosetti, qui semble pâle, exsangue et pauvrement composée.
Ces deux tableaux de Whistler, remplis des intentions les plus fines et les plus délicates — car ce maître savait exactement ce qu'il faisait — donnent cependant une haute et sereine impression de simplicité, selon les deux fameux principes formulés par le « nocturnier » lui-même : 1° L'APPLICATION, EN ART, EST UNE NECESSITÉ, NON UNE VERTU ; 2° SEUL LE TRAVAIL PEUT EFFACER LES TRACES DU TRAVAIL. Il s'agit des bords de la Tamise, vus sous deux aspects différents, avec des apparences, ou fantômes, de mouvements dans la nuit, tels qu'ils sont ou seraient, au souvenir d'un observateur doublé d'un poète. Whistler était Américain, mais il vivait en Angleterre, et quelquefois venait en France, où il était lié avec Mallarmé. Sa silhouette de Méphisto sagace, avec sa petite mèche blanche d'oiseau prophète, a été dessinée tant de fois qu'il serait

superflu d'y insister. Son rire était plus singulier encore que ses traits, accoutumés et pliés au sarcasme ; et composé de deux ou trois rires de climat différent chargés l'un de surprise, l'autre d'ironie acerbe, et le troisième du plaisir égoïste de la compréhension. Ces trois rires annonçaient le précieux démon à des kilomètres. Chacun s'écriait : « C'est Whistler... »

Je ne saurais trop vous répéter à quel point Whistler est « un grand des grands » — comme disait Nadar — et, pour le coup, un évocateur des splendeurs secrètes, inscrites dans les aspects les plus simples. Cette poésie latente de la vie anglaise, avec sa mélancolie éparse et rattachée, telle la brume, à ses arbres anciens et d'un vert plus accentué que les nôtres ; cette douceur poignante qui est dans les yeux des jolies Britanniques, comme dans un tournant d'Abbey Garden, ou dans un de ces cottages de banlieue qui ont l'air d'attendre un retour ; cette poésie nostalgique et diffuse, Whistler l'a su rendre avec précision... c'est là le miracle... comme un orfèvre et un sertisseur ; or, chacune de ces miniatures — ou presque — en bleu et argent, en noir et or s'épanouit comme une vaste fresque dans la pensée. Whistler fait de l'immense avec du petit et met, dans un regard, une destinée.

Tandis que Léon Daudet s'extasiait ainsi devant les *Nocturnes* de Whistler à la *National Galery*, M. Abel Hermant méditait au Musée de Mautauban devant les cinq mille dessins d'Ingres qui y sont exposés. De *L'exemple de M. Ingres* il s'efforce de tirer une haute leçon :

Je ne me flatte évidemment d'apprendre à personne que Monsieur Ingres disait : « Le dessin est la probité de l'art », et je garderais de discuter le principe que cette formule exprime. Que mes confrères de la critique d'art ne s'alarment point : je ne me hasarderai pas dans les allées, ni parmi les plates-bandes de leur jardin privé, trop souvent secret. Je ne veux retenir que ce mot de « probité », car il contient tout le document que m'a suggéré le maître exemplaire.

Et voici qu'il me ressouvient d'avoir lu, dans je ne sais plus quelle lettre de Flaubert un éloge emporté de nos écrivains les plus classiques (Boileau certainement était du nombre) ; et le même mot résumait le jugement sur eux, du romantique toujours gêné de scrupules, mais toujours malgré soi impénitent :

« Quelle probité ! »

On peut croire que cet honnête homme n'employait pas un tel mot dans un sens dédaigneusement péjoratif, et que la probité ne lui semblait donc pas, chez un artiste, une vertu négative, restrictive et inféconde. Mais comme j'ai mieux compris le sens et la valeur de son cri quand il m'est revenu ici à la mémoire et aux lèvres devant les cinq

mille dessins de Monsieur Ingres ! Telle est la supériorité de l'enseignement par l'image.

Simplement présentés selon l'ordre chronologique, ces dessins sont l'histoire parlante, l'histoire édifiante, d'une carrière en ligne droite, de trois quarts de siècle, commencée quand à l'âge de onze ans « Ingres fils » crayonnait le portrait de son grand-père, le perruquier Jean Moulet, prolongée jusqu'au seuil de la tombe, quand d'une main qui ne tremblait pas, l'octogénaire notait des repentirs, des projets de correction pour des œuvres achevées et célèbres depuis plus d'un demi-siècle.

C'est que la Probité a la plus fière des devises en même temps que la plus modeste : « Fais de ton mieux », quelle modestie ! « Fais de mieux en mieux », quelle fierté ! Du moins ne croit-elle pas lâchement, avec la sottise des nations, que « le mieux est l'ennemi du bien ».

Il faut la voir à l'œuvre, chez un artiste de cette trempe ; on connaît alors qu'elle n'est pas ressemblante au démon de Socrate, qui ne l'avertissait que dans les occasions où mieux valait qu'il s'abstînt, et se contentait de se tenir coi si l'ami d'Alcibiade pouvait aller de l'avant.

Une pareille probité ne se borne pas à modérer : elle anime, elle excite, et quoi que puissent penser d'elle les délirants qui crient sur les toits qu'ils sont possédés par le dieu, elle est la source d'inspiration la plus abondante, la plus sûre, qui sait ? peut-être la seule.

Elle suppose toute une esthétique dont les mystères n'ont jamais été révélés entre deux bocks, dans les brasseries où l'on jase, en bordure du bois sacré. Penchez-vous sur ces études patientes et ressassées, de lignes, d'attitudes, de gestes, qui sont des centaines pour une seule figure ; et voyez à quel point l'artiste, parce que sa probité le lui ordonne, est l'esclave de l'humble vérité.

Il respecte le réel jusque dans ses laideurs, dans ses lourdeurs, dans ses difformités. Il en devait souffrir, car il semble éprouver parfois le besoin de s'en excuser, et vis-à-vis d'un genou trop cagneux ou d'un ventre à l'excès proéminent, il écrit de sa petite écriture de chat : « D'après le modèle un tel ». Il décline toute responsabilité, mais il ne transige pas avec sa conscience.

Voyez cependant comme de croquis en croquis, de calque en calque, peu à peu le style, c'est-à-dire la beauté se dégage de ces imperfections sans que l'on puisse, surprendre, de la part de l'exécutant, une complaisance ou une infidélité. C'est apparemment ce que les doctrinaires appellent « idéaliser ». Tour miraculeux, mais en l'espèce sans péril, puisque l'idéal n'est ici fabriqué que d'éléments pris au réel, toujours serré de plus près.

La dernière leçon de Monsieur Ingres est une magnifique leçon d'inconséquence ; mais de quoi donc, sinon d'inconséquences, est faite la grandeur humaine, quand par hasard nous visons un peu haut ? Il a

continué d'apprendre son métier jusqu'à sa mort survenue au cours de sa quatre-vingt-huitième année. Quelle manie ou quelle vanité que de vouloir apprendre encore, quand on n'a raisonnablement le choix qu'entre deux hypothèses, ou que demain on saura tout par intuition et sans effort ou qu'on sera retourné au néant ? Mais est-ce que toutes nos aspirations un peu nobles n'impliquent pas la même contradiction !

En ces temps de disgrâce où la probité est le fonds qui manque le plus, quel exemple que celui de M. Ingres !

L'exemple de M. Ingres nous ramène à songer aux préceptes de Whistler, tels que les rappelle Léon Daudet :

1° L'APPLICATION EN ART EST UNE NÉCESSITÉ, NON UNE VERTU.

2° SEUL LE TRAVAIL PEUT EFFACER LES TRACES DU TRAVAIL.

C'est, en deux articles lapidaires, tout un code de la probité intellectuelle et artistique.

Mais ce code n'est-il pas abrogé ?

De nos jours, tant de simplicité difficile effraie et, comme dit le *Médecin malgré lui* : nous avons changé tout cela. On n'a plus de goût et de faiblesse aujourd'hui que pour les difficultés faciles.

GEORGES BATAULT

MUSIQUE

Signes des Temps. — M. Walther Straram au *Théâtre des Champs-Elysées.*

Mes lecteurs auront remarqué dans mon dernier article les coquilles qui me furent infligées dans neuf mots de grec, malgré deux corrections successives. C'est sans doute un signe des temps. Au surplus, des signes des temps, il n'en manque pas. Il en pleut. Il paraît que le Syndicat national des Instituteurs, s'adressant à notre Ministre de l'Instruction publique, a réclamé la suppression de la règle d'accord du participe passé, laquelle ne parvient pas à pénétrer dans ce qui sert de cervelle à la majorité des aspirants au certificat d'études primaires. Nous avions déjà, paraît-il aussi, des licenciés n'ayant onques décliné *bonus, bona, bonum.* C'est peut-être à leur initiative qu'est due une autre réforme grâce à quoi, récemment, j'appris avec stupeur que je ne savais plus ma grammaire. Car, paraît-il encore, il n'y a plus des conjugaisons. Le quadrige verbal est dételé. Ses coursiers, que dressait doctement

Port-Royal, sont relégués à l'écurie, à moins que leurs lambeaux saignants n'aient échoué à quelque étal hippophagique. Au lieu de quatre conjugaisons, il y a désormais trois « groupes ». Un peu intrigué, je l'avoue, je m'informai auprès d'un jeune instituteur. Il me répondit en souriant qu'au fond il n'y avait rien de changé, qu'on enseignait toujours les verbes de la même façon, en divisant dans la pratique le troisième « groupe » en deux et que le résultat le plus clair était la mise au rebut de toutes les anciennes grammaires et l'obligation pour les élèves d'acheter les innovatrices. C'est un bon vieux petit truc assez scandaleux, mais traditionnel. Il serait cependant injuste de ne pas joindre à ce mobile industriel l'esprit de contradiction qui induit généralement les nouveaux venus à prendre le contre-pied de leurs devanciers, surtout immédiats. La linguistique m'a toujours intéressé. Aussi me suis-je empressé de lire un volume intitulé *Le Langage, introduction linguistique à l'histoire*, de M. J. Vendryes, professeur à l'Université de Paris. Rien que le titre de cet ouvrage établit que l'auteur s'y place sur le terrain de la philologie plutôt que de la linguistique. Et, en effet, avec une néo-terminologie assez pédante de « sémantèmes » et de « morphèmes », il n'y pérore que des langues évoluées, parvenues au stade grammatical ou littéraire, sans se préoccuper de leur passé immémorial. On n'est donc pas surpris de le voir attaquer violemment Schleicher, pour qui la linguistique était « une science naturelle » analogue à la botanique, et qui y redoutait, peut être avec un peu d'excès, l'intervention de la philologie et de l'histoire ; et non plus de rencontrer à la page 408 ce paragraphe dédaigneux : « Une théorie fort en faveur il y a une quarantaine d'années enseignait à distinguer trois états par lesquels les langues devaient successivement passer : l'état isolant, l'état agglutinant et l'état flexionnel... Ainsi se dessinait un aspect morphologique du progrès du langage ». Il importe de noter que les « trois états qu'enseignait à distinguer cette doctrine », elle les constatait dans les familles de langues actuellement vivantes, d'où s'ensuivait un processus d'évolution plus ou moins développée des plus logiques et des plus vraisemblables. Si l'homme du chelléen au moustérien a parlé, il n'usait évidemment pas de « morphèmes » et il paraît difficile que son langage rudimentaire ait consisté d'abord en autre chose que des monosyllables dont une bonne part,

en dépit de ce que prétend M. Vendryes, devaient être des onomatopées. Dispersés un peu partout sur le globe ou confinés en certains points, l'homme aurignacien, qui sculptait des figures dans l'ivoire et gravait des silhouettes d'animaux merveilleuses de vérité, l'homme solutréen qui inventa l'aiguille à chas, et le magdalénien qui traçait sur des os des signes déjà glozéliens (Jacques de Morgan : *l'Humanité préhistorique*, p. 274) et qui couvrait de fresques les parois de ses grottes, ont pu au travers de longs siècles ébaucher et peu ou prou perfectionner, avec de mystérieux croisements et mélanges, une agglutination capable, après bien des siècles encore, de se fixer ici ou là, comme ailleurs le monosyllabisme, et autre part vouée à disparaître sous l'action d'envahisseurs important un langage plus avancé apte, au bout de nouveaux millénaires, à aboutir à la flexion. Le défaut de synchronisme dans l'évolution civilisatrice et les migrations des peuples expliqueraient suffisamment l'expansion de langues flexionnelles entourant quelques îlots d'agglutinantes. Très proche parente de celle qui nous montre dans les milliards d'étoiles ou nébuleuses des mondes similaires à un âge différent de leur évolution, une telle théorie est assurément des plus plausibles et des moins arbitraires, Et on en croit à peine ses yeux en découvrant que, pour la combattre, M. Vendryes confond tout bonnement les langues qui, comme l'anglais, sont riches en monosyllabes et les idiomes de vocabulaire et de syntaxe exclusivement monosyllabiques. Mais il y a mieux dans ce déconcertant ouvrage. A la page 326, à propos de la presse quotidienne, on lit textuellement ceci : «Bien d'autres *fautes* non moins grossières s'y étalent tous les jours. Dans un journal de Paris à grand tirage, on a pu relever des tours comme *il demanda à ce que, avec cette brusquerie dont il ne se départ jamais...* » Ainsi M. J. Vendryes, « professeur à l'Université de Paris », auteur d'un gros livre sur *le Langage* et qui traite un Schleicher et un Hovelaque en petits garçons, ignore que le verbe « se départir » se conjugue comme « partir » et il se paie la tête de ceux qui l'emploient correctement. Et on pense irrésistiblement à ce mot de Diderot sur la condamnation au feu d'un écrit de Voltaire : « Après la Sorbonne, le corps le plus ignorant de France est le Parlement. » J'allais me hâter d'ajouter que le Parlement d'alors n'avait rien de commun avec celui dont nous jouissons aujourd'hui, mais il

me revient en mémoire qu'au cours d'une discussion sur l'enseignement secondaire, il y a quelques années, un honorable député monta à la tribune et déclara : « Messieurs, je ne sais pas le grec, mais, quand on monte en taxi, il peut être agréable de savoir comment fonctionne le moteur. » Ce brave homme ne songeait pas que son chauffeur pouvait en dire exactement autant. C'est à cette mentalité de chauffeur que nous conduit ce mépris des humanités qui se traduit contre elles par une offensive où on n'est pas peu stupéfait de devoir constater la particulière âpreté des « scientifiques ». Cependant cette culture gréco-latine qui, diffusée par l'imprimerie, déclencha le prodigieux essor intellectuel de la Renaissance, Lavoisier, Lamarck, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Bichat, Claude Bernard et Pasteur, qui ont fondé chez nous toutes les sciences biologiques, avant eux Descartes et Leibnitz, en avaient été nourris. C'est par la Grèce antique que s'est formée, éduquée et libérée l'intelligence humaine. C'est grâce au legs hellénique, lequel n'ont fait que nous transmettre les Latins et les moyenâgeux Arabes, que l'Université de Paris devint au XIIIe siècle le foyer rayonnant de toute culture, tandis que les sacrifices humains sévissaient encore dans la barbarie de ce qui fut depuis la Prusse orientale. C'est grâce à la dialectique platonicienne qu'au XIIe siècle, à l'heure où la philosophie demeurait « *ancilla theologiae* », un Abailard ne put toucher à la théologie scolastique sans verser inconsciemment dans l'hérésie. C'est le syllogisme d'Aristote qui, un peu plus tard, mais toujours au XIIe, amena un Averroès à nier implicitement le libre arbitre et l'immortalité de l'âme, et au XIIIe un Roger Bacon, franciscain quoique noble et riche, qui endura fermement en deux fois vingt-quatre années d'*in pace*, à introniser l'expérience « *domina scientiarum omnium* » quatre cents ans avant son fameux homonyme, le Lord Chancelier d'Angleterre. L'esprit humain s'affranchissait sans s'en douter par la gymnastique des subtilités syllogistiques, d'où naissait l'analyse. L'intelligence se créait du seul fait que la fonction crée l'organe, et l'observation, l'empirisme et l'expérience y trouvèrent cet humus fécond sans lequel toute semence reste stérile. Et cette culture humaniste n'a rien perdu de sa vertu si elle est intelligemment dispensée. Il n'est pas de meilleure école d'objectivité. Jadis on commençait le latin en préparatoire, et un monde nouveau s'ouvrait à leur insu pour

les jeunes cerveaux : une langue où des cas remplaçaient notre système d'articles et de prépositions, où la ressemblance des vocables décelait à la fois une filiation et une évolution. On enseignait la mythologie après « l'histoire sainte », apportant ainsi, avec un embryon d'histoire des religions, l'antidote auprès du poison subjectif. Ensuite, par le langage des vieux Hellènes, « le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines », l'adolescent prenait contact avec l'art et la beauté suprêmes en des chefs-d'œuvre inégalés. Certains proclament la vanité de cette culture dont il dénoncent l'inutilité pratique dans la lutte pour la vie qui attend les jeunes élèves. Il n'est pas de plus dangereuse erreur. L'éducation scolaire doit enseigner à l'enfance et à la jeunesse précisément surtout ce que l'adulte n'aura plus l'occasion de connaître au cours des occupations inévitablement utilitaires de l'existence, et pour lesquelles d'ailleurs cette culture même l'aura doté d'éléments de supériorité latente. Il y aura appris à penser, — ce qui est, sinon absolument nécessaire pour devenir un millionnaire, du moins indispensable pour avoir droit au titre d'*homo sapiens*, — et aussi à classer et à exprimer sa pensée, ce qui n'est pas toujours le fort des « scientifiques ». La connaissance de son passé, par le langage articulé et l'écriture, s'atteste la distinction essentielle entre l'homme et les animaux. C'est se ravaler au rang des bêtes que de vivre uniquement dans un présent consacré à la seule satisfaction des besoins matériels. On ne peut pas tout savoir et on le pourra de moins en moins. Le rêve de « l'honnête homme », au sens du XVIIe, ne peut être que de connaître une chose aussi pleinement qu'il est possible, et d'avoir des clartés sur le reste, également autant que possible, car toute spécialisation étroite, si fréquente et souvent obligée chez les « scientifiques », est œillères pour l'intelligence. Et il y faut la vie entière. Le rôle de l'école n'est que d'apprendre à apprendre et d'en procurer les moyens, Et ce qu'on y apprend de plus utile à ces fins, et en même temps de plus *réel*, est ce qui se rapporte aux lettres et à l'art. Ceci fera dresser l'oreille à quelques « scientifiques ». Cependant on a pu lire un Henry Le Chatelier déclarer sans ambages : « Tous les savants de ma génération connaissent les difficultés et même les impossibilités auxquelles ils se sont heurtés pour s'assimiler les notions d'électricité introduites dans la science après l'achèvement de leurs études. »

On ne peut certes avouer plus nettement, sinon l'inanité, pour le moins la précarité de l'enseignement scientifique à l'école. La science, en effet, se renouvelle tous les jours, et les programmes ne peuvent pas la suivre. Au regard de cette inconsistance, la culture humaniste expose les chefs-d'œuvre intangibles de l'art et de la raison dans les siècles, et est seule capable par là de développer l'intuition, autrement dit l'intelligence. La science même n'existerait pas sans l'hypothèse, c'est-à-dire sans l'intuition, ce jeu secret des circonvolutions cérébrales. L'intuition peut se tromper, l'expérience la vérifie, la confirme ou la rejette, mais, sans l'intuition première, elle n'aurait rien à vérifier. Et la science ne passe guère son temps qu'à éprouver, approfondir et de mieux en mieux expliquer les intuitions de très lointains ancêtres. La sphéricité de la terre, sa révolution sur elle-même et autour du soleil, comme aussi les autres planètes, furent enseignées plus ou moins ésotériquement par Pythagore et son école, et affirmées ouvertement par Aristarque de Samos. Après son étouffement sous l'obscurantisme biblique, cet héliocentrisme est repris par Copernic et Galilée pour aboutir à la gravitation de Newton, amendée depuis par Einstein. La théorie atomique était complète en soi chez Leucippe et Démocrite, cinq siècles avant notre ère, et à peu près tout ce dont la science a pu depuis enrichir cette intuition (qui ne pouvait alors être autre chose), est l'hypothèse des ions et électrons, grâce à quoi on doit soupçonner qu'à l'instar de tout l'univers, dont il est partie intégrante, l'homme n'est qu'un phénomène électro-magnétique. Sans doute, ces recherches sont passionnantes et le plus noble emploi des facultés humaines. Mais sont-elles autre chose que de l'art? Une accumulation de faits détachés ne constitue pas une science. Celle-ci n'existe que lorsqu'elle apparaît ordonnance, synthèse, organisme logique, c'est-à-dire œuvre d'art inspirée, dictée tout d'abord et édifiée peu à peu par l'intuition soumise pas à pas à l'épreuve. Au surplus, en dehors des rapports et des combinaisons de ses éléments, de la beauté ou de l'intérêt esthétique qui en résulte, l'existence de l'univers est absurde. Sans le spectacle fascinant qu'il étale et les énigmes qu'il propose, quoi de plus vain, de plus puéril, de plus stupide que tout cet appareil de mondes et de soleils qui ne font que passer en tournoyant comme au *dancing* pour s'anéantir fatalement au bout d'un temps qui, en face de l'éternité, est ridicule-

ment insignifiant ? La culture humaniste seule permet de savourer ces jouissances esthétiques où la science et l'art se confondent eu démontrant qu'ils ne font qu'un. Elle n'a pas de moins précieux avantages pour les mœurs et l'individualité, et c'est au long passé de culture objective qu'elle nous a préservé et nous garantit que nous devons d'avoir imposé durant des siècles notre civilisation et notre goût parmi les peuples. Ce n'est pas au moment où nous subissons cruellement une nouvelle invasion des barbares qu'il faut risquer d'en perdre la sauvegarde. Mais je remarque ici tout à coup à quelles extrémités une coquille de typos peut entraîner un plumitif et je me souviens un peu tard que cette chronique est en principe dédiée à la musique. Mon excuse est que tout ceci fut écrit pendant les vacances et paraîtra d'ailleurs alors que notre vie musicale aura recommencé à peine. Le plus important qu'on puisse encore en signaler est la prise de possession par M. *Walther Straram* du *Théâtre des Champs-Elysées*, qui va devenir enfin un vrai palais de la musique. M. Straram y donnera ses concerts du jeudi. Les *Concerts Pasdeloup* y installeront leurs pénates les samedis et les dimanches, et le nouvel *Orchestre symphonique de Paris* lui demandera l'hospitalité des vendredis jusqu'à la réouverture de la salle Pleyel. En outre, en fin de saison, M. Straram a l'intention d'y organiser un certain nombre de représentations lyriques avec décors et costumes où nous retrouverons peut-être *Œdipus Rex* entre quelques chefs-d'œuvre classiques. De la part d'un chef d'orchestre de cette qualité, aussi profondément artiste et musicien, ont peut s'en promettre un régal peu commun.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE GLOZEL

La Faune de Glozel. — Une réponse de M. Peyrony. — Deuxième perquisition de Glozel.

La Faune de Glozel. — *Le Progrès* (de Lyon) a publié, dans son numéro du 29 septembre, les importantes déterminations paléontologiques faites à Glozel par M. Depéret, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon :

M. Charles Depéret, doyen de la Faculté des Sciences, vient de passer une vingtaine de jours à Glozel et à Vichy, pour examiner minu-

tieusement la collection d'ossements réunis tant au musée des Fradin que chez le docteur Morlet.

Voici ce que le savant paléontologiste a bien voulu nous dire de ses conclusions qu'il exposera bientôt en détail dans les Cahiers de Glozel.

« J'ai pu retrouver parmi ces os les restes de dix espèces animales. Dans un premier groupe, je classe les espèces vivant encore à Glozel et dans la région : chien, renard, sanglier, cheval, bœuf.

« Le second groupe comprend les espèces ne vivant plus à Glozel, mais qu'on trouve encore sur certains points de la France : le chat sauvage, le bouquetin, le daim.

« Dans le troisième groupe j'ai placé les animaux qui vivaient très anciennement en France, mais qui ont depuis longtemps émigré hors d'Europe : la panthère, qui s'est réfugiée au Sud ; le renne, qui n'existe plus que dans les régions arctiques.

« Ainsi j'ai pu identifier, de façon incontestable, parmi les trouvailles de Glozel, des os de renne et deux dents de panthère.

« Le fait est d'autant plus intéressant que, à ma connaissance, l'on n'avait point encore démontré la coexistence du renne et de la panthère dans le néolithique le plus ancien.

« L'on savait que le renne avait vécu en France aux périodes moustérienne, aurignacienne, magdalénienne. On l'a trouvé dans la grotte azilienne de la Tourasse (Haute-Garonne). Le fait nouveau, c'est que nous le retrouvions aujourd'hui à Glozel, en compagnie de la panthère.

« La conclusion s'impose : cette faune de Glozel, très archaïque, marque la date paléontologique du gisement. Glozel appartient à l'époque tout à fait voisine du magdalénien terminal, c'est-à-dire au début du néolithique.

« D'ailleurs le docteur Morlet, toujours en collaboration avec Fradin, vient de découvrir dans le voisinage de la fouille où les derniers experts avaient trouvé le « Capridé » gravé, une série d'os sculptés, d'un relief remarquable, d'un fini si parfait que seuls des animaliers modernes, très artistes, pourraient réaliser des œuvres pareilles. Il y a notamment une sorte de poignée, formée de deux rennes affrontés, dont les ramures et les membres s'entremêlent pour entourer l'objet, qui sont d'une composition, d'une exécution véritablement admirables.

« Pour moi, quelles que soient les chicanes de procédure, le procès scientifique est désormais jugé et bien jugé : le gisement de Glozel est parfaitement authentique et il appartient à la période néolithique la plus reculée. »

Si nous ajoutons que, parmi les os déterminés comme étant de renne, une **phalange et un astragale ont été perforés (pendeloques ?) et portent des *signes alphabétiformes*, on comprendra**

l'importance de la nouvelle étude paléontologique de M. Depéret.

A ce propos, M. H. de Varigny a publié dans le *Journal des Débats* du 30 septembre, sous le titre *Nouvelles de Glozel*, l'article suivant :

Plusieurs lecteurs demandent ce qui se passe à Glozel, et même s'il s'y passe quelque chose : au point de vue des fouilles, cela s'entend, car les perquisitions fiscales ne sont pas de notre ressort. Il semblerait que non, dans le silence faisant suite au fracas des controverses récentes.

En effet, il ne se passe pas grand'chose. Car il faut se rendre compte que le gisement est à peu près épuisé. Le « Champ des morts », c'est-à-dire l'espace enclos de fil de fer, sur les bords du Vareille, a été complètement fouillé, exception faite pour un petit espace que le docteur Morlet a voulu respecter, pour le jour où d'autres, après lui, voudront pouvoir fouiller un coin de ce site. Les fouilles sont donc virtuellement terminées, mais il reste à faire.

Nul n'imagine que le hasard ait révélé la totalité du gisement. Les probabilités sont que celui-ci s'étend à droite et à gauche du « Champ des morts », et peut-être aussi au-dessus, en remontant les pentes vers le sommet du plateau. Au-dessous, aussi, dans une certaine mesure ; mais le Vareille est tout proche, et la langue de terre à fouiller est assez étroite. Les quelques sondages faits à droite et à gauche n'ont rien donné, mais, peut-être, des fouilles méthodiques feront-elles reconnaître au « Champ des morts » des limites plus étendues, au delà des fils de fer. Elles se feront un jour, dans les divers sens indiqués.

Pourtant cette année a fourni quelques résultats. Un des plus importants a été que M. Depéret a constaté la présence de restes de renne dans le gisement de Glozel. Il a été, l'an dernier, fait observer ici-même qu'il y avait quelque chose de surprenant à devoir admettre que l'animal qui devait être familier aux Glozéliens, puisqu'ils semblaient l'avoir souvent figuré, n'eût rien laissé de son squelette dans le sol. Cela ne constituait-il pas une objection ? En tout cas, celle-ci a disparu.

En avril-mai, en examinant de nombreux restes osseux, et dents, qui avaient été recueillis au cours des fouilles précédentes, et dont personne ne s'était occupé, M. Ch. Depéret, qui a, en la matière, une compétence spéciale, a reconnu en diverses pièces des restes de renne. Il a pu authentifier deux pré-molaires inférieures, un astragale, une moitié de molaire supérieure et une deuxième phalange. Le gisement contient des restes de renne, cela n'est pas douteux d'après l'éminent paléontologiste de Lyon.

C'est là un fait important en ce qu'il écarte une objection qui se présentait à l'esprit. Ajoutons qu'il semble bien que certaines pièces, des

ornements, des objets façonnés, semblent aussi faits en bois de renne.

Ce n'est pas tout. M. Ch. Depéret, avec qui j'ai eu le plaisir de me rencontrer à nouveau à Glozel, a trouvé autre chose parmi les ossements recueillis au Champ des morts, et qui avaient été mis de côté pour être soumis à l'examen d'un paléontologiste : il a rencontré deux canines de panthère, et des os de bouquetin : deux espèces disparues du pays depuis la fin des temps paléolithiques. Ce qui tend à vieillir le gisement plus qu'à le rajeunir. Il va s'élever des clameurs... M. Depéret publiera prochainement un travail sur ces nouvelles découvertes.

L'occasion était bonne pour visiter avec lui la station de Puyravel, à petite distance de Glozel. Cette station a été révélée il y a 13 ans par une vache — à moins que ce ne soit un bœuf : ce point reste indécis, mais est sans importance... Sous les pieds du ruminant qui broutait à flanc de coteau, sans songer à mal, le sol s'effondra tout à coup. On eut de la peine à le tirer de l'excavation qui venait de se former. Après quoi, le propriétaire chercha à combler la cavité, et n'y pensa plus. C'est seulement en 1928 que la découverte de la galerie souterraine de la Goutte-Barnier rappela le souvenir du « trou profond » de Puyravel et que M. Fradin-Rongères demanda la permission de fouiller.

Comme l'a raconté le docteur Morlet (*Puyravel et Chez-Guerrier*, n° 3 des *Cahiers de Glozel*, P. Catin éditeur), les fouilles révélèrent l'existence d'une chambre circulaire taillée dans la roche, autour d'un pilier central circulaire : chambre s'ouvrant sur une sorte d'antichambre, peut-être, autrefois, abritée sous des branchages, exposée en plein midi, où l'on trouva des restes de foyer (charbon de bois) et des débris de briques grossières, friables et malléables, et de poterie, de l'ocre, un polissoir, des galets gravés (tête de cheval) avec signes glozéliens, des haches. Puyravel présente de l'intérêt : cela a été un habitat, ce que Glozel — le Champ des morts du moins — n'a pas été. Mais rien ne prouve qu'au-dessus du Champ des morts on ne trouvera pas d'habitat. C'est pourquoi il importe de fouiller la pente rapide séparant ce champ du plateau qui le domine. Puyravel présente un autre intérêt, comme Chez-Guerrier : l'une et l'autre permettent d'espérer découvrir d'autres stations, de plein air, ou bien excavées dans les pentes de ce pays mouvementé et pittoresque des monts de la Madeleine. Quelque vache y aidera-t-elle ? On a souvent besoin de plus gros que soi.

Il reste à signaler une pièce façonnée, provenant du Champ des morts, qui figure au musée de Glozel, et a été extraite au printemps par le docteur Morlet. C'est un os long, de bovidé probablement, os à moelle, qui, sur les 12 ou 14 centimètres de longueur que présente la pièce, a été sculpté, laissant se dégager en relief deux rennes affrontés.

L'os est cylindrique, ce qui fait que l'extrémité des membres vient en quelque sorte se poser sur les deux corps : la sculpture fait le tour de la pièce. Et elle n'est pas sans analogie pour la facture avec les pièces similaires paléolithiques.

A Chez-Guerrier comme à Puyravel, on a trouvé des galets gravés (cheval, cervidé) avec et sans caractères. Ces derniers, dans l'ensemble, sont des signes glozéliens : quelques-uns semblent des variantes ; certains n'existent pas à Glozel, ce qui s'expliquerait en admettant que l'écriture n'était pas encore fixée, et que dans leurs graphies les scripteurs ont bien pu introduire quelque fantaisie personnelle. De tout temps, on a pris des libertés avec l'orthographe.

Puisque nous parlons de Glozel, signalons la brochure de M. Mendes Corréa sur l'authenticité d'Alvão (réponse à M Dussaud, publiée à Porto) et le n° 119 des *Notes Gallo-romaines*, où C. Jullian présente sa lecture et son interprétation de la première incription découverte à Glozel. Ce serait une formule pour se faire aimer : recette qui a été désirée en tout temps.

On le voit : « situation inchangée », dit le communiqué. Personne ne cède du terrain. Chacun fortifie sa position. Et pourtant cela finira... Peut-être...

§

Une Réponse de M. Peyrony. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Les Eyzies, le 25 septembre 1928.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

Dans le numéro du 15 courant de votre Revue, communiqué par un ami, je lis l'article de la *Dépêche de Vichy* du 2 courant, signé Regimbal, dans lequel je suis pris à partie. Puisque vous avez cru devoir le reproduire dans un but que vos lecteurs comprennent très bien, je fais appel à votre courtoisie pour publier ma réponse dont j'ai réclamé l'insertion dans la *Dépêche de Vichy*.

Les Eyzies, le 18 septembre 1928.

Monsieur le Directeur de la *Dépêche de Vichy*,

En réponse à votre article paru dans le numéro de votre journal du 2 courant, dans lequel je suis pris à partie, je vous prie d'insérer les quelques lignes suivantes :

Comme je le prédisais, ma brochure intitulée *Ce que j'ai vu et observé à Glozel*, éditée par M. Catin, 3, rue du Sabot à Paris, me vaut le gentil poulet que vous et le Dr Morlet me servez. Je n'en suis ni surpris, ni ému, je m'y attendais et vos lecteurs, habitués depuis longtemps à cette sorte de prose, n'en ont été nullement étonnés.

Je ne nie pas les termes de ma réponse au Comte de Bourbon-Busset, ni

ceux de ma lettre au Dr Morlet, mais ce dernier, *qui a si bonne mémoire*, a oublié d'aller jusqu'au bout de mes confidences. Il n'ignore pas cependant que j'ai cru à la virginité du sol de Glozel (adoptant l'hypothèse Camille Jullian) jusqu'au jour de la découverte par la Commission internationale du galet gravé d'un avant-train de renne et de la fameuse brique à inscription. Alors, j'ai eu la franchise et le courage de faire mon « Mea Culpa » publié en annexe du rapport de la Commission internationale. Si, comme moi, tout le monde avait reconnu, de bonne foi, ses erreurs, la question serait déjà résolue.

Je leur coulerai leur Glozel, aurais-je dit, paraît-il, à un archéologue local, « glozélien de la première heure » ! Ce canard est de la même couvée que ceux de ma conversion et des sept tire-bouchons de la Commission internationale. Je vous mets au défi, ainsi que le Dr Morlet, de citer le nom de la personne qui aurait prononcé ces paroles, car je ne les ai pas dites.

Je me suis contenté d'observer, puis de discuter scientifiquement la question, sans le moindre parti-pris, comme je le fais encore. Suis-je la cause, si mes conclusions ne s'accordent pas avec la thèse chère au Dr Morlet ? Est-ce une raison pour insulter et lancer des insinuations malveillantes qu'on sait fausses ? Pour connaître toutes les raisons qui militent contre l'origine préhistorique de Glozel, vos lecteurs pourront lire ma brochure. Ils y verront si j'insulte qui que ce soit.

Quant à la publicité que le syndicat d'initiative des Eyzies, dont je suis le président, fait en faveur de sa région, vous et votre ami êtes les seuls à la trouver déplacée. Qui peut voir dans cette phrase : *Voulez-vous percer l'énigme de Glozel ? Visitez Les Eyzies...* la moindre allusion pour ou contre l'authenticité de Glozel ? Nous invitons simplement le public *qu'on a intéressé à l'Affaire*, à voir, à comparer et à juger.

L'accusation de jalousie que vous portez contre moi se retourne contre ceux qui la lancent. Quelques grottes à dessins préhistoriques et le Musée des Eyzies appartiennent à l'Etat qui, par l'intermédiaire de gardiens, perçoit un droit d'entrée de 1 fr. ou 2 fr. par personne, contre remise d'un ticket numéroté, extrait d'un carnet à souche. Le montant de ces droits est versé en fin de mois à la caisse du percepteur.

Mon rôle est de veiller à ce que chacun fasse son devoir : c'est le seul intérêt que j'en retire. *Voilà la question de boutique qui me ronge le foie* et qui m'obligera probablement à faire une saison à Vichy.

Avez-vous bien réfléchi qu'en voulant me discréditer auprès de vos lecteurs, vous atteignez de même le plus grand défenseur de Glozel, M. Salomon Reinach, Conservateur du Musée de Saint-Germain, au même titre que moi de celui des Eyzies ? Car, là aussi, des droits d'entrée sont perçus.

Vous avouerez que c'est bien le cas de dire ici : *Mieux vaut de loyaux ennemis que de maladroits amis*.

Agréez, Monsieur, mes salutations distinguées.

PEYRONY,
Conservateur du Musée des Eyzies,
Président du syndicat d'initiative.

§

Deuxième perquisition de Glozel. — On lit dans la *Dépêche de Vichy* du 30 septembre :

L'inviolabilité du domicile des particuliers semble, de plus en plus, n'être qu'un leurre dans le district de Moulins. Actuellement, le Bourbonnais n'a plus rien à envier au pays de l'absolutisme bolchevique ou fasciste !

Nos lecteurs se souviennent de la première perquisition effectuée le 25 février au domicile des Fradin. Sous le fallacieux prétexte d'un délit d'escroquerie, relevant des 4 francs perçus par la famille Fradin à l'entrée de leur Musée, une plainte contre X... avait été acceptée par le Parquet de Moulins. Ainsi, le plaignant lui-même put s'enfermer seul dans le Musée, y saisir et détruire des objets, après avoir chassé les Fradin de la pièce : *la plainte avait été acceptée contre X* !...

Lundi dernier, 24 septembre, le prétexte invoqué fut la vérification des tickets d'entrée ! Des agents du fisc, auxquels s'étaient joints des policiers, se sont présentés, à 9 heures, au domicile des Fradin. Et incontinent, ils ont procédé à une nouvelle perquisition sur le même mode que la première... et toujours sans se faire accompagner par le Maire de la Commune !

Ils ont ouvert les vitrines du Musée, déplacé les objets, fouillé les armoires, les tiroirs, défait les lits, inspecté le four à cuire le pain, les écuries, sondé les tas de blé du grenier... *sous prétexte de vérifier les tickets d'entrée du Musée* ! !

Ils avaient amené avec eux un interprète qui leur traduisait en français ce que les membres de la famille Fradin se disaient, entre eux, en patois : tout était prévu, préparé dans le moindre détail.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La Clef de l'erreur judiciaire de Mgr Pierre Cauchon, par Raymond de Rigné (Editions Valp, Paris). — Réhabiliter Cauchon, démontrer que l'homme qui envoya Jeanne d'Arc au bûcher, fut « un des hommes les plus sages de son temps », un homme de Dieu « irréprochable », un juge « d'une loyauté émouvante », et une victime de l'Histoire, voilà, certes, une entreprise hardie. N'est-ce pas s'efforcer, comme disait Muratori à propos d'un autre personnage à laver et à blanchir un Ethiopien, *Æthiopem lavandum ac dealbandum suscipere* ?

M. Raymond de Rigné accepte cette étonnante gageure. Avant même que de prouver la bonne foi des juges de 1431, il ne ba-

lance pas, dès la première page de son livre, à déclarer le Procès de réhabilitation de 1455-1456 « parfaitement inique » dans les parties qui regardent ces juges. Il excuse Cauchon d'avoir condamné Jeanne. Il ne pardonne pas à Bréhal d'avoir condamné Cauchon.

Sa thèse, développée en six pages — chap. II d'un opuscule de 94 pages — peut se ramener à ceci : *Le procès de Jeanne fut essentiellement le procès de l'illégitimité de Charles VII, qui, né en 1403, au plus fort des liaisons de sa mère Isabeau avec le duc d'Orléans, est qualifié dans les actes du traité de Troyes* (par lequel l'épouse bavaroise de Charles VI fit livrer la France à l'Angleterre) *de « soi-disant dauphin ». Pour que cette affirmation fût incorporée au traité, il fallait que la reine eût fourni la preuve que Charles VII n'était pas le fils de Charles VI.* (Comment ?...). *Or, parmi les négociateurs se trouvaient trois hommes qui devaient siéger plus tard au procès de Rouen, à savoir P. Cauchon, J. Beaupère et Warwick. L'illégitimité de Charles VII était donc certaine aux yeux de ces trois hommes. Dès lors, il eût été monstrueux de leur part de croire que Dieu pouvait rendre la couronne de France au bâtard de Louis d'Orléans, né d'un adultère incestueux, et cela par le moyen d'une fille des champs, déguisée en soldat, qui menaçait d'occire tous les Anglais. Ainsi, dès le premier jour du procès, l'opinion de Cauchon et de ses amis était faite : Jeanne ne pouvait être qu'une sorcière...* Sinon que Charles VII était bien le fils de Charles VI : il advenait à Isabeau de Bavière, quand elle était ivre, d'octroyer ses caresses à son royal époux ; c'est ainsi qu'elle avait — par mégarde — donné un « droit héritier » à la couronne de France. Et la mission de Jeanne d'Arc était juste et sacrée...

Telle est « la clef de l'erreur judiciaire de Mgr Cauchon », laquelle clef « gisait, dédaignée, dans l'alcôve d'Isabeau (p. 26) » jusqu'au moment que saint Antoine de Padoue, « le saint qui a le privilège de faire retrouver les objets égarés (p. 19) », permit à M. Raymond de Rigné de la rapporter à la lumière.

Il est malaisé de discuter avec un auteur dont les affirmations sont fondées sur l'autorité d'un saint aussi considérable et sur d'autres révélations d'origine céleste (p. 25). D'autant plus que M. Raymond de Rigné incline à tenir pour un « suppôt de

Satan » quiconque ne raisonne pas selon sa méthode (p.4).

Risquons-nous à dire cependant que l'affaire Jeanne d'Arc ne nous paraît pas si simple. L'illégitimité supposée de Charles VII y exerça certainement une influence, que Michelet a devinée avant M. Raymond de Rigné. Mais que les turpitudes d'Isabeau de Bavière aient *contraint*, après des échecs de Jeanne considérés comme un « jugement de Dieu », les juges de Rouen à faire brûler la vierge de Domremy, voilà une chose que nous nous refusons à croire et qui nous révolte. M. Gabriel Hanotaux nous a donné des raisons du zèle exécrable de Cauchon, qui nous semblent plus probantes. Celle-ci, par exemple : la petite paysanne prétendait communiquer sans intermédiaire, sans le secours de l'*Eglise militante*, avec l'*Eglise triomphante*; elle se vantait d'entendre directement ses voix, d'agir d'après ses seuls conseils. Quel scandale, quelle menace, quel danger pour l'aristocratie ecclésiastique, pour les Cauchon, voire pour toute l'Université de Paris !

Ce Cauchon était compliqué, cauteleux et malicieux, et nullement l'homme que dit M. Raymond de Rigné. Son interrogatoire, que nous avons lu et relu, n'a jamais paru qu'à M. de Rigné conduit par le dessein de « convertir Jeanne à tout prix, afin de la sauver dans son âme et dans son corps » (p. 58).

Plusieurs passages du livre dont nous traitons sont d'une lecture pénible. Jeanne, nous dit l'auteur, était « pure, exquise, noble, adorable » ; mais : « Elle commettait des gaffes ; elle ne cessait d'en commettre (p. 15) »... « Qu'elle ait commis des péchés, cela est évident. De quoi eût-elle ennuyé son confesseur, sans cela ? ... (p. 16) ». Elle exposait fort imprudemment sa vertu dans de mauvaises compagnies, « parmi ces paillards d'Armagnacqs » ; etc. Dans la chaleur de son plaidoyer *pro Cauchon*, M. Raymond de Rigné donne l'impression qu'il en veut à Jeanne d'Arc d'avoir, par ses impertinences, forcé un juge aussi intègre à la condamner.

Dans d'autres pages, il se livre à des évocations bien inattendues. On voit apparaître miss Cavell et *Charlot soldat*, Caboche et M. Mussolini, « les sinistres godiches » de l'Action française, Sherlock Holmes, etc... Tout cela n'est pas très sérieux ici.

M. Raymond de Rigné prend soin de nous annoncer, en plu-

sieurs endroits de son ouvrage et, longuement, vers la fin, qu'il prépare une Vie de la Pucelle qui sera de nature à révolutionner toute la littérature jehannique. Oserons-nous lui exprimer un souhait ? Il nous affirme qu'il est en relation mystique avec Mgr Touchet, le feu cardinal d'Orléans (p. 25). Puisse l'influence de cet illustre prélat qui, dans sa parole et dans ses écrits, par la distinction de son cœur et de son langage, sut à la fois exalter les vertus de la bonne Lorraine et honorer les lettres françaises, *le goût français*, — puisse cet exemple inspirer à M. Raymond de Rigné, pour le cinquième centenaire de l'épopée de Jeanne d'Arc, un beau et juste livre ! Et, sans doute, nous trouverons dans ce nouvel ouvrage une interprétation *humaine* du terrible cri que l'enfant de Domremy jeta à la face de son juge : *Evêque, je meurs par vous !*

HENRY MASSOUL.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

L'affaire Dumur devant l'opinion belge. — L'affaire Dumur aura servi de leçon à un grand nombre de Belges qui considéraient la croisade de notre *Ligue de Moralité publique* comme une tartuferie sans importance. Créée tout exprès, semblait-il, pour les Revues de fin d'année et les journaux satiriques, elle alimentait les conversations de café et les propos d'après dîner, entre une histoire juive et une zwanze bruxelloise, si bien que, prédestinés au martyre, les saints hommes de la Ligue avaient pris rang, sans qu'ils le voulussent, parmi les têtes de turcs les plus fameuses de la saison.

D'où qu'ils viennent, nous nous gaussons d'ailleurs de tous les redresseurs de torts et pour peu que, comme ceux-ci, ils prêtent à la bouffonnerie, nous les auréolons d'une couronne de fléchettes sous lesquelles, pour leur plus grand bien et le nôtre, ils ne tardent pas à succomber.

Nous nous offrions donc chaque jour le plaisir de découvrir les dernières facéties de nos Pères la Pudeur pour en faire les gorges chaudes que l'on devine, et toutes les initiatives de *la Ligue de moralité publique* trouvaient aussitôt leur réplique dans le vieux fond breughélien qui survit au cœur de chacun de nous. Vint la lettre de M. Dumur qui nous ouvrit enfin les yeux

et révéla, sous les entreprises plus ou moins saugrenues des nouveaux tartufes, la tacite complicité de certains de nos législateurs. Tandis que, naïvement, nous tenions pour intangible notre constitution, d'habiles jurisconsultes, mettant à profit le vent de puritanisme qui nous vient d'Amérique, après avoir passé par Genève, grignotaient sournoisement nos plus chères libertés et, grâce à l'appui des extrémistes tant cléricaux que socialistes, prenaient leur revanche sur le vieil esprit libéral qui, quoi qu'on fasse, demeure le plus vivant apanage du peuple belge.

Aussi assistâmes-nous à un beau tolle. A part un ou deux journaux inféodés à la Ligue et qui profitèrent de l'occasion pour accabler d'injures notre légitime révolte, toute la presse fit chorus à la protestation de M. Louis Dumur.

Après *Pourquoi pas ?* dont nous avons signalé dans notre dernière chronique la lettre ouverte au Ministre de la Justice, ce fut M. Georges Rency qui, dans un magnifique article de *L'Indépendance Belge*, inaugura la campagne. *La Renaissance d'Occident* suivit en ouvrant une enquête parmi les écrivains de France et de Belgique. Enfin, dans *La Nation Belge* du 27 septembre, l'éminent critique Charles Bernard, en un exposé aussi éloquent que lumineux, mit définitivement à néant les thèses misérables qu'en vertu d'on ne sait quelle basse mission, s'appliquent encore à défendre quelques tarés et quelques malades.

Nous croyons bien faire en publiant dans cette chronique le plus qu'il nous sera possible, vu la place dont nous disposons, de ces intéressants documents.

Voici d'abord la partie de l'article de M. Georges Rency qui se rattache à la question :

Donc, voilà que se pose à nouveau l'irritante question des droits de la pensée et de l'art, en face des droits de la société... Celle-ci, à n'en pas douter, a le droit, et même le devoir, de se défendre contre cet élément de dissolution qu'est l'immoralité, la pornographie. Ce droit, elle l'a toujours exercé, souvent à tort et à travers, et d'ailleurs sans grand résultat. On ne compte pas les procès intentés d'office à des écrivains pour abus de la liberté d'écrire. En France, les plus fameux restent ceux de Baudelaire et de Flaubert. Le premier fut condamné, le second acquitté. Cet incident désagréable n'empêcha le succès ni des *Fleurs du Mal*, ni de *Madame Bovary*. Peut-être même y contribua-t-il. Chez nous, on n'a pas perdu le souvenir du fameux procès de Bruges qui mena sur les bancs de la Cour d'assises Camille Lemonnier

et Georges Eekhoud. Ils y furent escortés par toute notre élite intellectuelle. Au réquisitoire tendancieux et vide du ministère public, Edmond Picard répondit par une plaidoirie étincelante de verve et d'esprit. Les deux grands écrivains, que l'on avait voulu déshonorer, furent acquittés et sortirent du prétoire en triomphe.

Au surplus, si le jury bourgeois les avaient condamnés, ce jugement n'eût pas été ratifié par l'opinion publique. Celle-ci sait faire la différence entre une œuvre littéraire quelque peu audacieuse et une œuvre nettement pornographique, écrite et publiée uniquement en vue du lucre.

En l'occurrence, le livre de Camille Lemonnier sur lequel portait la prévention : *L'Homme en Amour*, s'il contenait quelques pages un peu vives, était, dans son ensemble et dans son esprit, une œuvre à portée nettement moralisatrice. Elle se proposait de montrer les conséquences néfastes, du point de vue des mœurs, d'une éducation qui n'est point fondée sur la connaissance et le respect de la nature, qui s'inféode trop étroitement à un dogme et à des pratiques religieuses. Lemonnier lui-même, par la suite, tint à expliquer son cas dans un récit romancé de l'incident : *Les Deux Consciences*, qui est une manière de confession lyrique, de profession de foi et d'apologie. Pour le dire en passant, c'est ce livre qu'il faut lire et étudier quand on veut se faire une idée complète et exacte de la psychologie et du caractère de l'auteur d'*Un Mâle* et du *Mort*.

Et voilà que, sur un autre plan, la vieille controverse se ranime. M. Louis Dumur, l'auteur bien connu de *Nach Paris*, du *Boucher de Verdun*, des *Défaitistes*, de *La Croix Rouge et la Croix Blanche*, continuant sa série d'ouvrages romancés sur la grande guerre, vient de publier *Dieu protège le Tsar !* qui nous fait assister aux débuts de la guerre en Russie.

La diffusion du livre de M. Louis Dumur n'a pas été directement combattue par notre Parquet. Celui-ci, se souvenant des échecs et camouflets que lui inflige régulièrement la Cour d'assises, en matière de délits de presse de cette espèce, s'est avisé d'un autre moyen d'action et, en 1923, a fait voter, en catimini, par les Chambres une loi d'après laquelle les libraires sont judiciairement responsables des ouvrages qu'ils offrent en vente à leurs clients. De cette façon, le Parquet est assuré qu'un livre obscène ne pourra se vendre que sous le manteau. Les libraires, en effet, peu désireux de s'entendre condamner à de l'amende ou à de la prison, opéreront un sévère triage parmi les ouvrages dont on leur confiera la vente et renverront résolument à leurs éditeurs tous ceux dont ils ne sont pas sûrs.

En théorie, cela peut se défendre. En pratique, c'est autre chose. Tout d'abord, cette loi condamne tout libraire à lire tous les livres que

les éditeurs lui envoient : ce qui est matériellement impossible. Il refusera donc, au hasard, ceux qui, pour un motif quelconque, parfois futile, lui paraîtront suspects. Dans le doute, prudemment il s'abstiendra et refusera. Il s'ensuivra fatalement qu'il refusera des ouvrages d'une belle tenue artistique, où l'un et l'autre passage seulement courrait le risque d'émouvoir la trop scrupuleuse conscience d'un juge d'instruction.

C'est ce qui vient d'arriver à M. Louis Dumur à propos de *Dieu protège le Tsar !* Nos Parquets n'ont pas bougé, mais nos libraires ont tremblé. M. Dumur lui même nous en informe en une lettre, rendue publique, qu'il a adressée au directeur du *Mercure de France.*

Ce n'est pas le côté le moins cocasse de cet incident pénible que de voir un écrivain de la classe et de l'esprit de M. Dumur réclamer l'établissement de la censure comme un moindre mal, comme une correction à apporter à un régime d'apparente liberté.

J'estime, pour ma part, que l'absurdité même du traitement infligé par la pusillanimité des libraires à un livre de la qualité de *Dieu protège le tsar !* doit faire réfléchir nos législateurs et les avertir des inconvénients d'une loi imprudente et liberticide. Sous le prétexte d'empêcher la vente de quelques ordures, que d'ailleurs les libraires sérieux n'exposent jamais, il ne faudrait pas qu'on arrivât à exclure de nos étalages des livres d'art comme ceux de M. Dumur.

La première partie de l'enquête de la *Renaissance d'Occident* groupe, dans le numéro du 1er septembre de cette revue, les réponses de MM. Léon Chenoy, Michel Coenraets, Raymond Colleye, Pierre Daye, Léon Deffoux, Jean Delvigne, F. Demany, Camille Fabry, José Germain, Guillot de Saix, H. Habarn, Mme Emma Lambotte, MM. Alb. Lepage, Georges Marlow, Albert Mockel et G.-D. Périer.

Une seule de ces réponses est favorable au régime existant, c'est celle de M. Léon Chenoy, qui dit :

...Possible que la législation actuelle laisse à désirer. Nous en attendrons longtemps une qui soit parfaite. Mais goûterons-nous mieux la censure ?... Je termine en demandant, à défaut de la liberté complète, le maintien du *statu quo.*

M. Michel Coenraets s'écrie :

La *censure,* fi donc !... Mais glisser subrepticement *la chose* à la faveur d'une loi d'apparence innocente où éclate la vertu du législateur pudique, à la bonne heure !

Je suis reconnaissant à Louis Dumur de m'avoir révélé l'existence

de cette loi baroque, que j'ignorais, et qui tourne si ingénieusement la *Constitution*.

Les clameurs de tout ce qui sait lire et écrire suffiront-elles pour en provoquer l'abrogation ?

M. Raymond Colleye :

La censure organisée en Belgique est indigne d'un peuple civilisé. Car elle sévit avec hypocrisie, maladresse, inintelligence sous la façade, lézardée, d'un article constitutionnel qui abolit *la censure*.

Il n'y a donc pas de censure.

Il y a des censeurs. C'est plus grave.

Quels sont les censeurs ?

Les libraires.

On force ces malheureux à juger le degré de pornographie, d'érotisme, de licence, de grivoiserie d'un livre, d'une gravure.

. . . .

Pourquoi donc, direz-vous, le Parquet ne se charge-t-il pas de cette besogne ?

Parce que cette opération constituerait un rétablissement de la *censure officielle* abolie par la Constitution.

Il faut donc se contenter des *interprétations* d'une loi bâtie par des législateurs qui ne soupçonnaient guère la portée de cette redoutable chausse-trappe.

Or, ces interprétations, on le sait, diffèrent de parquet à parquet.

Tel livre, interdit à Gand, sera autorisé à Liége.

Tout dépend du tempérament, de l'humeur, de la gastrite, de la quiétude conjugale d'un juge d'instruction.

Nous disons que cela est inique.

Il faut protéger les écrivains contre la justice.

S'il est nécessaire que les pornographes soient impitoyablement poursuivis, il faut donner aux écrivains probes la garantie que leurs œuvres seront lues par des censeurs compétents dans l'esprit le plus large, le plus tolérant, le mieux adapté à l'atmosphère moderne, le plus compréhensif de la liberté de l'Art.

Ou il faut donc (comme le demande M. Dumur) *rétablir la censure* dans l'intérêt des écrivains, ou bien il faut supprimer la loi actuelle et se montrer éclairés et tolérants.

Il faut surtout que cette absurde législation sur les « écrits et gravures contraires aux bonnes mœurs » ne soit plus le prétexte d'un boycottage intolérable de *la librairie française en Belgique*.

Car l'insidieuse propagande contre la France ne trouverait-elle pas dans cette loi un paravent en même temps qu'une arme ?

M. Pierre Daye termine ainsi sa réponse :

... Ce qu'il faudrait, c'est que tous les écrivains, tous les artistes — ralliant autour d'eux tous les esprits sains s'élèvent contre cette ridicule manie qui fait aujourd'hui de la Belgique le pays, non pas le plus moral, loin de là, mais le plus pudibond de la terre.

J'ai fait quelques voyages : je n'ai jamais rencontré de région où la notion de la pudeur était aussi déformée que chez nous. Ne voit-on pas un brave homme de docteur (plus célèbre par l'importance qu'il attache au nombre de centimètres de peau exhibée par les baigneurs que par sa science médicale) protester avec fracas dans la presse parce que des mamans n'ont pas mis de vêtements à leurs bébés de cinq ans lorsqu'ils barbotaient au bord de la mer, ou parce que de jeunes hommes ont montré leurs épaules au soleil ?

Je propose que M. Louis Dumur nous aide à fonder une « Ligue pour la meilleure compréhension de la moralité dans le libre royaume de Belgique ».

M. Léon Deffoux :

Les qualités de logique et de clarté qui donnent tant de prix aux romans de Louis Dumur apparaissent, avec une force singulière, dans la lettre qu'il adresse au directeur du *Mercure de France* au sujet de « l'interdiction » de son livre *Dieu protège le Tsar !* par les libraires de Belgique.

De cette lettre, il ressort à l'évidence que mieux vaut une franche censure qu'une fallacieuse liberté.

Nous nous en doutions. Toutefois, il nous sera permis de déplorer que la Belgique se soit mise dans le cas d'être l'objet de cette nouvelle démonstration. Le pays qui a vu naître tant de grands artistes et littérateurs réalistes ne doit pas conserver longtemps l'hypocrite législation dont se plaint, à bon droit, Louis Dumur.

M. Jean Delvigne, secrétaire de *La Wallonie*, dit que la loi dont parle M. Dumur a été votée « sous un gouvernement clérico-libéral [n'est-ce pas plutôt clérico-socialiste ?] dominé par les cléricaux ».

M. Fernand Demany pense que « les seuls vrais censeurs, ce sont les critiques littéraires » :

C'est à eux qu'il appartient de dire certaines œuvres immondes, ou répugnantes, comme il en est beaucoup aujourd'hui, dont on parle avec complaisance, et par snobisme. Le livre de M. Dumur est sain et moral. Mais il est des foules de romans qui exaltent, en termes à peine couverts, certaines amours écœurantes et très en vogue.

Ces livres-là, nos libraires les affichent avec complaisance et la critique les encense. C'est dommage.

Méfions-nous de la censure. C'est une atteinte à notre liberté. Mais que les critiques disent franchement ce qu'ils pensent de certains livres malodorants ou — ce qui vaut mieux — qu'ils n'en parlent pas du tout.

C'est la meilleure solution.

M. Camille Fabry estime qu'en théorie la loi de 1923 semble justifiée, mais que le libraire n'est pas qualifié pour juger, qu'il doit être libéré au plus tôt de cette charge et que la loi doit être remaniée.

M. José Germain, président fondateur honoraire de l'Association des Ecrivains combattants de France :

Il n'y a rien de plus dangereux que la responsabilité des irresponsables. C'est le cas de la loi belge qui impose au libraire les charges morales de l'auteur et de l'éditeur.

Toute liberté est ainsi brisée ; car la peur varie avec le carré de l'irresponsabilité. Une censure prend des décisions publiques. Son « caviardage » peut être critiqué, même attaqué. Tandis que le petit exploitant libraire ne peut se défendre contre la loi. Donc : vive la censure qui est une force publique, responsable.

M. Guillot de Saix répond par ce quatrain :

Ce qu'exprime Louis Dumur
me semble vraiment si logique
que son appel met la Belgique
au pied du mur !

M. Albert Mockel :

Je ne crois guère à l'excellence des règlements de moralité publique, en général. Mais la loi belge dont se plaint Louis Dumur me paraît une des plus saugrenues qu'on ait jamais inventées.

De diverses considérations de M. Albert Lepage détachons celles-ci :

La liberté de l'artiste doit rester absolue. C'est imprescriptible et c'est perdre son temps que d'y insister. S'il fait sciemment de la pornographie, ce peut être encore de l'art (Pierre Louys). Si ce n'en est plus, c'est donc que la forme, le ton, la qualité d'âme de l'écrivain ne sont plus là pour tout sauver. Dès lors, pour la masse c'est plus pernicieux. L'élite rejette, sans plus.

Autre affirmation : Une civilisation, c'est un idéal réalisé par une collectivité. Cela ne s'obtient que par une discipline volontairement consentie. Les primaires doivent rester des primaires et chercher un bonheur conforme à leur état de primaires. L'élite a la responsabilité de

la réussite de l'œuvre entreprise. Ceux qui, dans son sein, portent obstacle à la réalisation d'une époque supérieure doivent être rejetés de l'élite. On voit à quoi telle conception peut mener.

Dans une société qui se donne librement mission de créer une civilisation, l'élite s'immunise elle-même. *L'art appliqué* peut alors être destiné à toutes les classes. L'art tout court (comme on dit) n'est que pour l'élite, puissance inspiratrice. Il se crée une censure qui ne blesse plus.

M. Gaston-Denys Périer et Mme Emma Lambotte sont partisans de la modification de la loi.

L'enquête a même reçu la réponse d'un communiste, le camarade Habarn, rédacteur en chef de *Monde*, qui trouve que « la censure, instrument avoué de la dictature d'une classe, se justifie si elle a pour but d'empêcher la propagande réactionnaire ». Bien entendu !

Voici enfin l'article de M. Charles Bernard, paru dans la *Nation Belge* sous le titre *La Censure et l'Œuvre d'Art*, et dont nous reproduisons la plus grande partie :

La Constitution a aboli la censure. En pratique, la loi l'a rétablie. La Constitution nous garantit, en effet, un tas de libertés dont petit à petit la dictature du Parlement nous a dépossédés. De loin en loin il se trouve bien un tribunal, un tribunal modeste de l'une ou l'autre petite ville de province, composé de magistrats qui croient encore à l'intangibilité des grands principes, pour déclarer ces lois nulles et sans effet. Les Cours sont cependant d'un autre avis, en sorte que le Parlement dispose de notre liberté, tout comme il dispose de notre argent. Mais ceci est une autre histoire...

L'abolition de la censure allait-elle avoir pour effet la liberté illimitée de l'expression de la pensée ? Non. Elle allait simplement déplacer la responsabilité qui passait de l'autorité à l'auteur. Celui-ci pouvait toujours être poursuivi en vertu des lois qui punissent certains modes de cette expression contraires aux bonnes mœurs. C'est ici que la difficulté commence. Un censeur, agent du pouvoir, n'a pas de compte à rendre. C'est d'ailleurs parce que son arbitraire était jugé insupportable que la censure fut abolie. Qui allait, dans l'état nouveau de notre législation, juger les délits de presse, c'est-à-dire les délits commis au moyen de la parole écrite ? La Cour d'Assises.

Or, plusieurs verdicts d'acquittement rendus par la Cour d'Assises dans des procès restés célèbres, ceux notamment dont Camille Lemonnier et Georges Eekhoud furent les héros, montrèrent assez qu'on se trouvait ici en une matière où la vérité d'en deçà était erreur au delà.

Ce qui tient à l'essence même de l'œuvre d'art dont la forme est inséparable du fond.

Et d'abord qu'est-ce qu'une œuvre d'art ? Pas tous à la fois... comme disait le maître d'école ! Quand on pense que de grands artistes ont été méconnus par les esprits les plus éclairés de leur temps, cela ne rend pas la réponse plus facile. Au surplus, les philosophes et les moralistes ont toujours confondu l'esthétique et l'éthique, assignant à l'art un but pragmatique, utilitaire, le considérant comme un moyen, un truchement, alors qu'il a sa fin en soi et qu'il est aussi désintéressé que l'idée elle-même.

Or, l'idée est libre. Elle est même libre quand elle a revêtu telles formes particulières qui la rendent dangereuse pour l'Etat, pour la société, pour l'individu. Tel est, bien entendu, le fait. En bonne logique, l'art doit être libre aussi, l'art qui est l'idée par excellence, l'idée platonicienne où se reflète le principe, l'essence même des choses. Et si l'art, maintenant, emprunte des formes, des symboles, des images qui blessent la pudeur ? Il faudrait encore l'absoudre selon d'aucuns, parce que le propre de l'art est de ne permettre aucune distinction entre le contenant et le contenu, entre le fond et la forme, et que là où il y a de l'art, une expression qui, sinon, paraîtrait choquante, peut atteindre au sublime et nous transporter dans ce domaine de la contemplation pure où l'âme s'accorde au rythme de l'univers.

Il est au monde un lieu où nous goûtons cette sensation plus pleinement qu'ailleurs : la chapelle Sixtine du Vatican. Et pourtant les personnages nus, hommes et femmes, qui le décorent, reproduisent les archétypes de l'art de la Renaissance pour qui la représentation du nu était seule digne de tenter le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur. Tirés de leur ambiance, considérés en eux-mêmes, dépouillés aux yeux d'une âme indigente de l'auréole du génie qui les créa, ils ne sont cependant que de simples nus, ni plus ni moins répréhensibles que ceux dont les parquets poursuivent l'exposition en public.

Ce qui est vrai pour les arts plastiques l'est aussi pour la littérature. Un Rabelais, un Shakespeare ne trouveraient pas plus grâce, dans ces conditions-là, qu'un Michel-Ange. Mais il n'est pas question d'attraire Michel-Ange, Shakespeare ou Rabelais devant les tribunaux. Songez qu'on y a traîné Flaubert et Baudelaire. Que si l'on est d'accord pour admettre que l'œuvre d'art échappe au reproche de pornographie, il faut nécessairement user de la plus grande prudence dans la définition et l'appréciation de l'œuvre d'art, qui appartient à cette catégorie du goût sur quoi le sage nous conseille de ne pas disputer.

Et c'est ici que nous voulons en venir. Il est beaucoup de gens, les très jeunes gens d'abord, puis la grande majorité des imbéciles, à qui l'œuvre d'art n'est pas accessible. Sculpture, peinture, roman, ils n'en

retiendraient précisément que ce qui, pris en soi, peut alarmer la pudeur et choquer l'honnêteté. Il est dans l'intérêt de l'art même d'être préservé de pareilles interprétations qui sont autant de souillures, et nous comprenons parfaitement qu'on en interdise l'exposition ou la diffusion au nom de la moralité publique.

Nous donnerons dans notre prochaine chronique la suite de cette intéressante discussion.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

M. Philip Guedalla et le roman anglais. — La prédication et le roman. — Le « message » des romanciers. — H.-G. Wells : *Mr Blettsworthy on Rampole Island*, Benn. — Le centenaire du *Spectator*. — Mémento.

Il y a quelque temps, **Mr Philip Guedalla** demandait, dans *The Sunday Times*, qu'un moratorium soit imposé à l'édition et que, pendant une certaine période, aucun livre ne soit publié. Il assurait que personne n'y perdrait. Pourtant, s'il est un critique pénétrant et clairvoyant, il est aussi l'un des écrivains les plus intelligents de l'heure actuelle, et ses ouvrages d'histoire sont parmi les plus intéressants que je sache ; ses connaissances sont extraordinairement étendues, son érudition est sûre et ses jugements sont remarquablement équilibrés. Si donc ce moratorium qu'il réclamait devait être décrété, qu'il se dépêche de nous donner auparavant les livres qu'il peut avoir sur le chantier.

Mais, si je me souviens bien, la mesure qu'il estimait nécessaire ne s'appliquait qu'au roman, et je crois même qu'il s'efforçait, dans la suite de son article, de démontrer que le roman passait de mode, et que nous assistions, sans le remarquer, à sa disparition. N'est-ce là qu'un paradoxe ? Les statistiques de la *Publishers Circular* affirment qu'il se publie tous les ans plusieurs milliers de romans nouveaux et de nombreuses réimpressions de romans plus ou moins anciens. Dans le domaine si varié de la librairie, il semble bien que le roman reste la branche la plus productive. La preuve vous en sera facilement administrée : entrez chez un libraire, que ce soit à Londres ou en province et demandez « un livre », sans spécifier ; vous serez bien surpris si le commis ne vous tend pas un roman, et si vous avez à faire à une employée, ce sera à coup sûr un roman. Cela s'applique aussi bien aux libraires de France qu'à ceux d'outre-Manche. Je le garantis à M. Philip Guedalla.

Comment donc **le roman anglais** serait-il en train de disparaître ? Et si le nombre ne décroît pas, est-il exact de conclure que la qualité diminue dans des proportions évidentes ?

Il y a, en Angleterre, une jeune génération de romanciers, comprenant ceux qui donnaient des promesses avant la guerre et ceux de qui la vocation s'est révélée depuis. Peut-on discerner, dans leur production, quelques œuvres qui soient plus que des promesses, qui révèlent un auteur, des auteurs qui s'imposent au jugement de la critique et conquièrent la faveur du public ? Nous parlons ici du roman considéré comme une œuvre d'art, sans nous préoccuper de ces romans-feuilletons, romans policiers, romans d'amour plus ou moins pornographiques, articles commerciaux fabriqués d'après des modèles approuvés et confirmés par le goût d'un certain public ; cette production-là est une industrie grâce à laquelle des gens doués d'un minimum d'imagination et d'un certain savoir-faire gagnent plus ou moins largement leur vie. Ce genre de roman-là ne paraît pas être sur son déclin ; tant que le public pour lequel il est fabriqué continuera à apprendre à lire à peu près couramment, le débouché restera assuré et il est peu probable que la clientèle diminue.

Peut-être touchons-nous là au nœud de la question. Si, dans le nombre des romanciers de moins de quarante ans, aucun n'a conquis une position de premier plan, ne serait-ce pas que la classe de lecteurs du roman à forme d'art demande autre chose que ce qu'on lui offre ? Sans doute, il y a, dans cette classe, une catégorie, — qui se proclame « élite » naturellement, — qui fait grand cas de certaines élucubrations plus ou moins outrancières et incompréhensibles, et prétend avoir découvert en dix ans plus de romanciers de génie que la postérité n'en reconnaît depuis deux siècles. Ce sont là des engouements sans lendemains, mais qui ont du moins cette utilité de signaler ce qui s'efforce d'être nouveau, — le public de bon sens restant juge de la sincérité de ces efforts.

En Angleterre, le roman, considéré dans ses grands traits, se caractérise par des tendances qui le distinguent assez nettement du roman français. Celui-ci est le plus souvent une étude de mœurs, poussée jusqu'au réalisme, depuis les *Liaisons Dangereuses* et Stendhal jusqu'à Flaubert, les Goncourt et Zola. Plus

fréquemment, le roman anglais est un récit, à péripéties romanesques, où le tableau des mœurs reste « convenable », sinon superficiel, mais où les préoccupations sociales sont fortement marquées. Arrêtons à cela le parallèle. Aussi bien le trouvera-t-on établi de main de maître par M. Abel Chevalley, dans la première partie de son livre sur le roman anglais, et d'autre part cet aspect a été jadis étudié à fond et avec ampleur par le professeur Cazamian, dans un ouvrage qui n'a rien perdu de sa valeur ni de son intérêt.

Pendant le dix-neuvième siècle, il n'y eut d'autres moyens que la prédication et le roman pour imposer à l'attention de la foule la plupart des problèmes sociaux. Ce n'était pas toujours du même point de vue, encore que bon nombre de romans soient autant des sermons que des récits, et ce n'est sans doute pas le même public qui était atteint. Mais il est indéniable que beaucoup de réformes politiques et de mesures sociales furent facilitées, sinon décidées, par la vogue de certains romans. Charles Reade, Charles Kingsley, George Eliot présentèrent des problèmes de cet ordre sous la forme de fiction, copieusement entremêlée de digressions prédicantes. Il est facile de retrouver dans les romans de Dickens la question politique ou sociale sur laquelle il échafaude l'histoire qu'il conte. N'est-ce point là la preuve qu'il faut prendre le public britannique par les sentiments, et qu'il reste malaisément accessible aux arguments de l'intelligence pure, échafaudés avec logique ? L'âme anglo-saxonne est essentiellement sentimentale et tendre, et elle trébuche souvent dans la sensiblerie burlesque et saugrenue. C'est le faible par où elle se laisse prendre. *La Case de l'oncle Tom* en est un exemple fameux ; n'assure-t-on pas que la vogue inimaginable de ce roman rendit possible la suppression de l'esclavage ? Et cependant il ne se distingue ni par un mérite littéraire éclatant ni par une invention éblouissante. La conclusion n'est-elle pas que le romancier doit avoir quelque chose à dire sur les questions du jour, soit qu'il apporte quelque idée nouvelle, soit qu'il exprime les opinions courantes d'une façon qui les coordonne et les clarifie ?

Les créateurs du roman anglais, Richardson, Fielding, Smollett et leurs contemporains De Foe et Swift exprimèrent sur leur temps et leurs contemporains des idées qu'aucune presse quotidienne ne véhiculait alors, et qui gagnaient au moins de n'être

pas aussi scandaleusement faussées, truquées, maquillées et frelatées. Les récits de Walter Scott même et les longs romans de Jane Austen transforment les moyens d'expression, mais continuent à véhiculer des idées, à les commenter par des péripéties et des sermons. L'évolution se poursuit plus rapidement pendant le cours du dix-neuvième siècle, mais les romanciers ont toujours quelque chose à dire : George Meredith, William Morris, Thomas Hardy le disent autrement que Dickens, Thackeray ou Anthony Trollope ; les événements de notre monde chaotique, le désarroi de notre civilisation inorganisée, les perturbations et les bouleversements dus à l'ineptie des meneurs de peuples et à cette bêtise humaine qui donnait à Renan l'idée de l'infini, toute la confusion du travail des hommes éveille passionnément en eux le besoin d'éclaircir, d'ordonner, d'organiser, d'équilibrer, et c'est en cela que s'exerce leur force, c'est au résultat de leur influence sur les esprits que se mesure leur talent ou leur génie. Plus directement encore, la génération qui a précédé la guerre s'est attachée à l'activité humaine, et ce fut l'époque où la critique cherchait, dans leur œuvre, à démêler le « message » des romanciers.

On veut voir en chacun d'eux une sorte d'évangéliste. Quel est le « message » de Rudyard Kipling ? Quel est le « message » de John Galsworthy ? En prêtant bien l'oreille, on entendra même celui de Joseph Conrad ou d'Arnold Bennett.

De tous les romanciers anglais contemporains, celui qui eut vraiment quelque chose à dire est H.-G. Wells. Ses messages ont varié, sans doute, et ce qu'il a dit est souvent contradictoire, mais il est indéniable qu'il est une des plus grandes voix qui se fassent entendre de notre temps. Son « message » a été surnaturellement prophétique ; du passé historique, il a dégagé les grands mouvements qui marchent ; il les a suivis, avec une merveilleuse clairvoyance, dans les remous du présent où ils se confondent et où la vase remuée les dissimule ; il prévoit leur parcours pour demain, les sinuosités qu'ils décriront, les obstacles qu'ils renverseront, les eaux dormantes qu'ils formeront. Sous l'âpreté de sa critique, sous ses ironies et ses mépris, sous ses sarcasmes et ses colères, sous l'enjouement de son rire, la drôlerie de ses caricatures, la malice de son humour, persiste un optimisme incroyable, une foi passionnée dans l'effort de l'intelligence humaine.

Cette fois, dans **Mr Blettsworthy on Rampole Island**, il raconte « l'histoire d'un gentleman de culture et de raffinement qui subit un naufrage et, pendant plusieurs années, ne vit d'autres êtres humains que de cruels et sauvages cannibales ». Ainsi le veut le sous-titre à la manière du dix-huitième siècle, dont l'auteur se rapproche encore par sa dédicace « à l'immortelle mémoire de Candide ». Mais à ce rappel de Voltaire, Mr Wells aurait pu aussi bien joindre un hommage à Swift. Le prophète, le sociologue, l'humoriste, le polémiste, le fantaisiste Wells s'apparente aisément aux plus grands de ses prédécesseurs, et il semble qu'il n'y ait pas de plus fidèle traditionaliste que ce chambardeur des conventions de son temps. En tout cas, il reste original, et l'illusion de Mr Blettsworthy est un prétexte à présenter un tableau satirique de l'Europe de nos jours, réduite aux proportions de Rampole Island.

En ces dernières années, il a tellement assoupli ses moyens d'expression, il est devenu si parfaitement le maître de sa forme, qu'il les modifie à son gré, les adapte aux besoins de son esprit, les moule sur tous les reliefs de sa pensée. Les personnages sont pris parmi les premiers rôles de la vie publique, et les péripéties de ses récits sont les événements mêmes auxquels nous assistons. C'est aussi bien la guerre que la grève générale, que la formation des grands trusts industriels ou bancaires, que les palinodies politiques, que les luttes des grands intérêts nationaux ou internationaux. C'est l'histoire contemporaine, telle qu'elle se fait dans l'intelligence de ceux qui provoquent ou façonnent les événements, dans la volonté de ceux qui trompent les hommes et qui les mènent.

S'il est prophète, Mr H.-G. Wells n'est pas un prédicant. Voyons le plutôt comme un conteur de paraboles, un prestigieux inventeur d'histoires merveilleuses. A nous d'interpréter ses allégories, de découvrir ses allusions, de retrouver dans les événements qui passent les prédictions du prophète, les anticipations qu'en ont esquissées le clairvoyant esprit et la lucide imagination du romancier. Le monde de *William Clissold* présente des aspects où se reconnaissent des tableaux de *La Machine à explorer le Temps*, de *La Guerre des Mondes*, de *La Guerre dans les Airs*. Ce qui, il y a trente ans, pouvait passer pour la création fantaisiste d'une imagination travaillant le merveilleux scienti-

fique, nous apparaît maintenant dépassé de loin par la réalité. Et c'est sans doute parce que la réalité ne lui donne jamais le démenti que Wells continue à contempler le monde avec le même regard jamais blasé, et à conserver en dépit de tout son réconfortant optimisme.

§

Le 11 juillet 1828, paraissait, dans le *Times*, l'annonce du premier numéro du *Spectator*, revue hebdomadaire rédigée par les anciens collaborateurs et directeur de l'*Atlas* défunt. Aussi, le *Spectator* célèbre-t-il, comme il convient, son centenaire, en publiant un historique de son existence et plusieurs numéros spéciaux. Rarement, publication est restée plus fidèle à son programme de début. Le premier directeur fut un Écossais, Robert Rintoul, qui la vendit peu avant sa mort, en 1858. Il l'avait installée non loin du pont de Waterloo, dans une maison qui a été récemment démolie pour faire place à de grands immeubles modernes. La revue a maintenant ses bureaux tout près de Covent Garden, dans une maison où habita jadis Leigh Hunt. Sous la co-direction de Meredith Townsend et de Thomas Holt Hutton, le *Spectator* prospéra, mais son succès fut plus grand encore, après 1897, quand Mr St Loe Strachey en devint le directeur-propriétaire. Il y avait succédé, comme rédacteur politique, à Mr Asquith, par la suite premier ministre et Lord Oxford. Bien entouré, avec des collaborateurs éminents et dévoués, Mr St Loe Strachey fit du *Spectator* un organe de grande influence et de haute tenue. Il était lui-même très accueillant et d'une courtoisie parfaite. Tous ceux qui ont gravi les marches de l'étroit escalier du numéro 1 de Wellington Street, jusqu'à son bureau, n'oublient pas l'accueil aimable et charmant qu'ils y recevaient.

Mémento. — Jusqu'en 1887, l'absence de tout copyright pour le théâtre laissait le champ libre aux adaptateurs anglais, qui pillaient sans vergogne les auteurs étrangers et les français en particulier. Dans *The French Quarterly*, Victor E. A. Bowley expose la façon dont fut traité Outre-Manche le théâtre de Victor Hugo ; les adaptateurs remanièrent et défigurèrent les originaux, et l'auteur de l'étude condamne en bloc ces « impardonnables » travaux. Dans le même numéro, vol. X, n° 2, Claudine I. Wilson traite de « Marcel Proust as a lover of language », A. Lytton Sells de « The Early life and Conversion of Madame de Warens », et Maximilian Rudwin de « Gérard de Nerval, mystic and madman ».

Dans *The Review of Reviews*, n° 463, Wickham Steed donne un excellent portrait critique de Lord Balfour, et Hamilton Fyfe préconise vigoureusement, en vue des élections de l'an prochain, une union entre les libéraux et les travaillistes.

Excellentes dans leur brièveté, les notes que M. Denis Saurat donne, dans *Marsyas*, n° 92, sur William Blake, « poète du premier rang, l'égal des Shakespeare, des Milton, des Gœthe, des Hugo,... philosophe intuitionniste de la première grandeur... Y a-t-il encore chez nous des disciples de Mallarmé, des amants des sons et des significations introuvées ? Blake est aussi pour eux... La gloire de Blake commence seulement. Ce pauvre graveur méprisé, à demi-détraqué, prend sa place parmi les douze grands génies de l'humanité. Les Français ont été parmi les premiers à lui rendre hommage. » J'ajoute que le *Mercure* a été parmi ces premiers, sinon le tout premier. M. Saurat indique judicieusement les services que peut rendre l'érudition pour « déblayer » Blake, mais pourquoi veut-il nous faire supposer chez lui du pédantisme en écrivant que les « littérateurs n'aiment guère l'érudition, cet humble instrument de l'esprit humain » ? M. Saurat a donné trop de preuves d'intelligence pour condescendre à de fausses humilités de ce genre.

Rendant compte, dans le *London Mercury* : n° 107, du récent ouvrage, *English Prose Style*, par Herbert Read, Mr E. G. Twitchett se livre à un commentaire étendu et intéressant de ce sujet. Dans ce même numéro, très vivant, avec ses chroniques variées, quatre beaux poèmes de Stella Gibbons.

Mr St John Adcock consacre, dans *The Bookman*, une clairvoyante étude à Rebecca West, tandis que Thomas Moult apprécie l'œuvre considérable du romancier Eden Phillpotts, et John H.C. Sleeman présente quelques aspects de la littérature actuelle en Australie.

Mr Robert Hichens étudie « Tolstoy the Novelist » dans *The English Review*, n° 238, et J. O. P. Bland déplore la disparition du « settlement » modèle de Shanghaï.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

M. Cincinat Pavelesco, prix national de poésie. — Pour témoigner avec un certain éclat de l'intérêt que la Roumanie reconstituée entend porter aux travaux de l'esprit et pour couronner d'une manière efficace toute une vie généreusement vouée au culte des belles-lettres, le gouvernement a depuis quelque temps institué, sur l'initiative et par les soins du ministre des Arts, M. Alexandre Lapedatu, chez qui l'écrivain ne le cède

en rien au savant, des prix annuels, d'une valeur de cent mille leï, dénommés « prix nationaux de littérature », dont M. Cincinat Pavelesco est l'un des bénéficiaires le plus justement qualifié.

Sous des apparences charmantes d'insouciant troubadour et de jovial galant homme, cet illustre lauréat, qui par le profil ainsi que par le tempérament ne laisse pas de rappeler le bien-heureux Horace, cache une âme ardente de missionnaire. De l'apostolât il a fait, à vrai dire, sa carrière — d'un apostolat plein d'esprit et d'attraits, tel le jeu ingénieux d'un prince bon enfant et prodigue.

Avant d'être appelé à présider aux destins incertains de notre naissante société des gens de lettres, M. Cincinat Pavelesco fut sollicité par son maître Alexandre Macedonski, un autre poète illustre, de diriger avec lui *le Littérateur*. De son côté, M. Michel Dragomiresco, dont on s'apprête à fêter la longue et fructueuse activité de professeur et d'esthéticien, se l'était associé pour la direction des importants *Entretiens critiques*. Il formait en même temps la parure très disputée des autres revues et des journaux, comme des banquets, des fêtes et des réunions littéraires. Lui-même, il organisa à Bucarest et à Sinaïa, qui est la résidence d'été de la cour royale et de l'aristocratie, auprès desquelles M. Cincinat Pavelesco se trouvait en bonne odeur, des lectures littéraires, afin d'y faire connaître nos jeunes auteurs. Il a porté, ensuite, durant d'innombrables années, au hasard de ses déplacements de magistrat, à travers le pays, aussi bien dans de petites villes somnolentes que dans les grands centres cosmopolites et commerciaux, le goût des lettres, créant ou entretenant partout des foyers d'art et de poésie. Lorsque, plus tard, un garde des Sceaux avisé, doublé à son tour d'un lettré, feu Thomas Stélian, eut l'idée de constituer un corps de magistrats ayant pour mission de courir les campagnes et de juger sur place, à la manière anglaise, les litiges pendants entre les paysans, l'enfant gâté des hauts milieux et des salons mondains, le raffiné citadin qui aimait ses aises, changea volontairement une situation « assise » — c'est le cas de le dire — contre celle de juge « ambulant ». C'est que son âme de missionnaire lui révéla la beauté de la nouvelle tâche à accomplir. Rappelons entre parenthèses que la princesse Marthe Bibesco, qui a eu l'occasion de le voir à

l'œuvre, en évoque spirituellement le souvenir au cours de sa magnifique fresque rustique de *l'Isvor*. Donc, M. Cincinat Pavelesco s'en fut vivre parmi les paysans. Il apprit leurs souffrances, leurs besoins et leurs vœux. En frère instruit, il s'appliqua à les éclairer et aider. Et il ne tarda pas à accroître sa popularité, déjà assez grande dans les villes pour que M. Pavelesco s'y entendît d'ordinaire appeler simplement par son prénom : Cincinat. Combien significative et pittoresque, à la fois, est-elle, par exemple, la réponse qu'un candidat au baccalauréat fit un jour au professeur qui le questionnait sur l'histoire romaine :

— Pourriez-vous me parler de Cincinnatus ?

— Mais certainement, Monsieur. M. Pavelesco est l'auteur *de la Sérénade*...

Et le jeune homme, ne se souciant point du *De viris illustribus* de l'antique Rome, se mit à discourir sur l'œuvre du poète roumain.

Au fait, songeons-y un peu. C'est aux environs de 1890 que M. Cincinat Pavelesco fit ses débuts littéraires. Cependant, son premier volume de poèmes ne parut que quelques années avant la guerre. Si l'auteur a été aussi long à en composer un recueil, c'est sûrement parce qu'il avait le souci de la perfection et qu'il était, au surplus, exempt de vanité ; c'est peut-être encore parce que ses poèmes, tout le monde les savait par cœur. Pour s'expliquer un pareil succès, et afin de mieux saisir le sens et les caractères de cette poésie, il faut savoir ce qu'était notre production lyrique au moment où M. Cincinat Pavelesco faisait son entrée dans les lettres roumaines, une entrée à beaucoup d'égards analogue à celle de Verlaine dans la poésie française.

Reportons-nous en un mot aux environs de 1890. Les poètes roumains de l'époque pastichaient pour la plupart le grand lyrique Michel Eminesco, mort auparavant dégoûté de la vie, et ayant clamé ses dégoûts à la façon désespérée d'un Léopardi. Dans cette atmosphère chargée, où le robuste transylvain George Cosbuc devait apporter de sa campagne natale remplie de légendes épiques, de couleurs éblouissantes et de passion vitale, un courant d'air frais, et pendant que le remuant et inégal Alexandre Macedonski, qui allait devenir le chantre ailé et merveilleux des *Nuits*, déconcertait par ses hésitations contradictoires et par ses préoccupations politico-sociales, M. Cincinat Pavelesco com-

mença à dire en vers ses rêves de bonheur et ses chagrins d'amour. Il le fit sans prétention oratoire, ayant tordu le cou à l'éloquence. Il le fit avec sincérité, simplicité et humour. Romances, stances, sérénades, berceuses et cantilènes renouvelaient ainsi en Roumanie la poésie personnelle et émue, comme la rajeunissaient à la même heure en France les confessions du pauvre Lélian. Mais de ses expériences sentimentales le poète roumain dégagea une philosophie indulgente et amusée de la vie, qu'il finit, en abandonnant la forme intime des aveux chuchotés, par exprimer en des poèmes symboliques, de conception et de facture classiques. C'est que M. Cincinat Pavelesco était en somme un classique. Il avait fréquenté les romantiques, notamment Vigny, mais aussi les Latins et les Grecs. Il avait pratiqué avec amour La Fontaine, dont il avait donné quelques savoureuses transpositions, comme il possédait à fond les gentils petits poètes du XVIII[e] siècle, qu'il estimait au même titre que les poètes de l'anthologie antique. Et voici qu'une nouvelle face du talent de M. Cincinat Pavelesco se dévoile : après le lyrisme subjectif et philosophique, la fantaisie divertissante. Il a publié maintes séries de madrigaux, de jeux, de rondeaux, de sonnets et d'épigrammes, qui sont autant de critiques de mœurs et d'études d'âmes en raccourci, qui tiennent de l'anecdote éphémère et de l'histoire toujours actuelle, où souvenirs et évocations, inventions et remarques drôles, incisives, touchantes, exquises, où trouvailles de mots et de rimes se mêlent à tout coup avec verve et à-propos, attestant un métier parfait, une virtuosité incomparable. Toutes ces facultés d'émotion et d'ironie, de curiosité passionnée et de badinage narquois, d'expression élégante et souple, se retrouvent également dans sa prose, laquelle n'est pas au-dessous de ses poèmes, dans les fragments d'un drame moderne qu'il n'a pas malheureusement achevé encore, et jusque dans la tragédie qu'il fit représenter, en collaboration avec Alexandre Macedonski, au Théâtre National de Bucarest. Ainsi, l'œuvre de M. Cincinat Pavelesco, qui allie les vertus de l'âme nationale aux qualités du génie gréco-latin et français, n'est pas seulement l'œuvre d'un «gentil» poète, mais bien l'œuvre d'un poète divers et profond.

Il convient d'ajouter que M. Cincinat Pavelesco a été élevé dans la religion de la France. Aussi, la cause du rapprochement franco-roumain lui tenait-elle à cœur. Il l'a servie tant par son

œuvre originale que par les nombreuses et magistrales traductions qu'il a faites de Victor Hugo, de José-Maria de Heredia et de Jean Richepin, de MM. Haraucourt et Magre. Il l'a servie encore à l'occasion de la guerre, comme journaliste, conférencier et propagandiste. Serait il, enfin, permis de dire que nous avons fondé ensemble, en de sombres jours le premier Bureau de Presse roumaine, à Paris, dans le but de renseigner l'opinion occidentale sur la participation de notre pays à la Victoire des alliés, comme nous y avons à plusieurs reprises lancé des journaux, tels *le Roumain* et *le Courrier franco-roumain*, destinés à mieux faire connaître la Roumanie en France, et à rendre effective aussi bien sur le terrain économique et financier que politique et intellectuel la traditionnelle amitié franco-roumaine? Au profit de la même cause, M. Cincinat Pavelesco n'a cessé, depuis la paix, de se dépenser sans compter, d'abord à Cluj, dans la capitale de Transylvanie redevenue roumaine, et maintenant à Chisinau, au cœur de la Bessarabie, également rattachée à la mère-patrie. Il y poursuit sa noble magistrature, en dehors de l'officielle, les yeux continuellement fixés sur Paris, où il mérite vraiment qu'on le tienne pour l'un des plus dévoués missionnaires de la collaboration franco-roumaine et pour l'un des plus brillants ambassadeurs des lettres roumaines.

POMPILIU PALTANEA.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

René Fülöp-Miller : *Der Heilige Teufel. Rasputin und die Frauen*, Grethlein, u. C°, Leipzig, Zurich ; Id. : *Le Diable sacré. Raspoutine et les femmes*, traduit de l'allemand, par A. Lecourt, Payot, Paris. — Aron Simanowitsch : *Rasputin, der allmächtige Bauer*, Hensel u. C°, Berlin.

Le fort volume, abondamment illustré, consacré par M. R. Fülöp-Miller à **Raspoutine**, émet la prétention d'être construit uniquement avec des matériaux authentiques, de constituer donc un véritable livre d'histoire et le seul ouvrage digne de foi écrit jusqu'ici sur le célèbre starets. Il est certain que l'auteur a tout vu, tout lu, tout compulsé, pesant avec soin les documents, écartant les récits pamphlétaires, fictifs ou mensongers, pour ne s'en tenir qu'aux pièces d'archives, notes, rapports, dépositions, actes de police, lettres et témoignages véridiques, espérant ainsi dis-

siper la légende qui s'est emparée du personnage et le faire apparaître sous son vrai jour, — qui n'est d'ailleurs pas beaucoup plus beau. Il donne à la fin de son livre une bibliographie complète des ouvrages et documents dont il s'est servi; et cette bibliographie est complète en effet, jusqu'en automne 1927, date à laquelle l'auteur a rédigé sa préface, où il se vante complaisamment de son vaste labeur et de son objectivité.

Nous reconnaissons le labeur de M. Fülöp-Miller, mais nous goûtons moins son objectivité ; nous dirons tout à l'heure pourquoi. Sa documentation elle-même, pour complète qu'elle soit, ne nous paraît pas bien utilisée, ni clairement mise en valeur, noyée qu'elle est dans un récit sans notes et sans références, si bien qu'on ne sait jamais, en lisant la pseudo-histoire de M. Fülöp-Miller, ce qui sort immédiatement des documents, ce qui est interprétation de sa part ou même ce qui est dû à sa seule imagination. Sans doute, le lecteur au courant de la littérature raspoutinienne ne s'y trompe pas, et nous-même avons pu reconnaître et saluer au passage un grand nombre de pages dont nous aurions pu indiquer l'origine. Mais il nous est aussi arrivé plus d'une fois d'être pris de doute, de nous demander où l'auteur avait trouvé certain détail, sur quelle pièce ignorée de nous il s'appuyait pour conter tel ou tel fait, émettre telle ou telle considération, présenter son personnage sous tel ou tel aspect. Et ces doutes n'ont fait que s'accroître en présence de passages assez invraisemblables, parfois même contraires aux documents. C'est ainsi que l'auteur trace un tableau presque idyllique de l'enfance de son héros, montrant le jeune Gricha assis sur les genoux de son père et apprenant sagement à lire, comme un brave petit Allemand, dans une grosse bible aux belles images, alors que Raspoutine est resté illettré jusqu'à trente ans, comme en témoigne sa fille Matriona, dans son petit livre, *Mon père Grigory Raspoutine*, naïf panégyrique dont M. Fülöp-Miller fait d'ailleurs un éloge exagéré. On ne voit pas non plus ce père de Grigory, cet Efim Andréiévitch, sous l'aspect bonasse, paternel et édifiant que lui prête M. Fülöp-Miller, quand on se rappelle certain rapport de police, que l'auteur ne cite pas, bien qu'il connaisse toute la série des rapports publiés en 1924 par le gouvernement soviétique, qui signale, beaucoup plus tard il est vrai, une truculente altercation entre le père et le fils, où les deux hommes, complète-

ment ivres, s'insultent copieusement, en viennent aux mains et s'assomment de coups.

De nombreuses erreurs matérielles accentuent encore la défiance. C'est ainsi que l'auteur confère à Sabline le grade de général (p. 123 de l'éd. all.), alors qu'il est capitaine de frégate. Le moine voyant Mordari devient chez lui Madari (p. 173). Quand le tsar prend le commandement des armées, l'Etat-major général n'est plus, comme il le croit, à Baranovitchi (p. 179). Le ministre de l'Intérieur Khvostof s'appelle Alexis et non Alexandre (p. 192), confusion avec son oncle, alors ministre de la Justice. Il appelle Globitchef (p. 207) le chef de la police secrète, au lieu de Globatchef. Il parle de la masseuse Outilia (p. 208), qui se nomme en réalité Outina. Khvostof et Samarine n'ont pas été ministres ensemble (p. 359). Protopopof n'a pas succédé directement à Khvostof (p. 404). Toutes ces fautes se retrouvent naturellement dans l'édition française, qui en ajoute de nouvelles pour son compte : Simonovitch au lieu de Simanovitch, princesse Choukovskaïa, au lieu de Chakhovskaïa, et commet d'étranges bévues de traduction, comme d'appeler faubourg Viborgère le quartier de Wiborg (*Wiborger Viertel*), et d'affubler Bourdoukof du titre bizarre de connétable (*Hofstallmeister*, écuyer de la cour).

Il lui arrive souvent aussi de broder. Rapportant la première rencontre de Gilliard, le précepteur « français » (en réalité suisse romand) du tsarévitch, avec Raspoutine, il écrit :

Son regard croisa celui de Raspoutine et aussitôt naquit en Gilliard a conviction qu'il était en face d'un être dangereux et puissant. Profondément troublé, il quitta la pièce précipitamment afin de se mettre hors du champ d'influence de Raspoutine.

La dernière phrase n'est pas dans Gilliard. Et l'on ne voit pas bien, en effet, ce Suisse énergique et peu suggestionnable fuir Raspoutine par peur de tomber sous son emprise magnétique!

Ailleurs il parle des nombreuses visites de Raspoutine au petit tsarévitch, dont il fait si bien la conquête que l'enfant ne peut plus se passer de lui et qu'ils deviennent deux amis inséparables. Le témoignage de Gilliard est contraire :

J'avais pu me convaincre, dit Gilliard, du rôle insignifiant que jouait Raspoutine dans la vie d'Alexis Nicolaïévitch. Le docteur Dérévenko m'avait, à maintes reprises, raconté les réflexions plaisantes que le tsaré-

vitch avait faites devant lui sur Raspoutine. Ce personnage amusait son imagination d'enfant et piquait sa curiosité, mais l'influence était nulle. ... Raspoutine ne venait d'ailleurs chez Alexis Nicolaïévitch que dans de très rares occasions.

Les rencontres de Raspoutine et de l'impératrice avaient lieu le plus souvent chez Mme Vyroubof, où le tsarévitch n'allait presque jamais. Quant aux interventions du starets, quand l'enfant était malade, elles se faisaient généralement par le téléphone ou par dépêche.

Ce n'est là qu'un exemple, entre beaucoup qu'on pourrait donner, de la façon tendancieuse et en somme assez favorable à Raspoutine dont l'auteur utilise les documents qu'il a mis tant de zèle à colliger.

Dans sa liste d'ouvrages consultés, il pousse le scrupule jusqu'à marquer d'un astérisque ceux qu'il considère comme de pure fantaisie et sans intérêt documentaire. On se demande alors pourquoi il a cru devoir infliger son péjoratif astérisque au *Raspoutine* de M. W. Bienstock, paru en 1917, à Paris, ouvrage plein de documents et de textes, qui gardent encore toute leur valeur, et qui était le meilleur livre qu'on pût faire à l'époque sur ce sujet. M. Fülöp-Miller veut-il lui faire partager le discrédit dont il couvre le fameux livre du moine Iliodore, auquel il a d'ailleurs emprunté son titre, *le Diable Saint*, pamphlet sans doute, mais riche en documentation, dont M. Bienstock s'est naturellement servi, puisque c'était à ce moment la principale source sur le starets ? Il y a lieu de remarquer d'autre part que la mention du livre de M. Bienstock, avec son astérisque, qui figure dans l'édition, allemande a disparu de l'édition française, où il n'est plus du tout question de M. Bienstock. Tout cela est singulier !

D'autant plus singulier que dans le livre de M. Fülöp Miller se trouve un long document très intéressant, le récit d'une réception chez Raspoutine, qui ressemble beaucoup à un document de même nature publié par M. Bienstock. Chez celui-ci, le document se présente sous la forme d'une lettre d'une Mme G... à M. Prougavine. Chez Fülöp-Miller, c'est un récit d'une certaine Véra Alexandrovna Choukovskaïa, qui figure dans la table bibliographique avec cette mention : « manuscrit en possession de l'auteur. » Les deux documents ont de telles similitudes qu'on ne peut que penser que l'un est une réplique de l'autre ou que l'un

et l'autre proviennent d'une source commune. On voudrait une explication.

En diligent compilateur, M. Fülöp-Miller a gravement collectionné, pour les faire défiler sous nos yeux, toutes les femmes, adoratrices, protectrices, solliciteuses, courtisanes, ayant été en relation avec Raspoutine et dont il a trouvé les noms dans les documents. Il suppose que la plupart des femmes du monde qui ont été les maîtresses du starets appartenaient, comme lui, à la secte des Khlysty. Dans un de ses chapitres les plus intéressants, il donne même un aperçu des croyances et des rites de cette secte étrange, tenue de demeurer secrète, parce qu'elle était réprouvée par l'Eglise officielle et poursuivie par le gouvernement, et il montre comment, dans sa jeunesse, Raspoutine y avait été affilié, au couvent de Verkhotourié. Nous sommes assez de son avis pour ce qui concerne certaines des zélatrices de Raspoutine, et en particulier pour Mme Vyroubof, et c'est ce qui expliquerait que dans l'entourage intime du starets on se montrât si peu offusqué de l'érotisme débordant du saint homme, la sexualité, jusqu'à l'exhibition des organes sexuels et à la fornication en commun, faisant partie intégrante du culte des Khlysty. Mais beaucoup d'autres femmes, les passantes, celles qui avaient une faveur à demander, s'offraient, sans aucun mysticisme, sachant que c'était le meilleur moyen d'obtenir ce qu'elles voulaient. C'est ce que note assez crûment Simanovitch, le secrétaire juif de Raspoutine, dans son livre, **Rasputin, der allmächtige Bauer**, qui vient de paraître et qui manque par conséquent à la documentation de M. Fülöp-Miller; Raspoutine était incapable de refréner ses instincts en présence d'une jolie femme, nous dit Simanovitch, qui ajoute ce détail typique qu'après chacune de ces séances avec des inconnues, le starets courait prendre un bain dans un établissement hydrothérapique voisin de chez lui (1).

(1) La véracité des « mémoires » de Simanovitch a été contestée. Le général Spiridovitch, qui en a lu une première version parue aux Etats-Unis, les traite vertement, à la fin du 1er tome de son ouvrage, *Les dernières années de la Cour de Tsarskoïé-Sélo* (dont le *Mercure* a publié un compte rendu dans son numéro du 15 septembre). « Je n'ai jamais lu, déclare-t-il, des mensonges plus éhontés, plus impudiques ». Et il en cite quelques exemples, entre autres celui d'une visite à Pétersbourg de Ferdinand de Bulgarie, qui n'aurait réussi à voir le tsar que grâce à l'intermédiaire de Raspoutine. Mais le général Spiridovitch confond deux visites. Celle dont il parle a eu lieu en 1910, visite où le roi de Bulgarie a été reçu officiellement par Nicolas II. Celle dont parle

Le chapitre de M. Fülöp-Miller sur la mort de Raspoutine est assez décevant. Après avoir fait l'exposé du complot et des préparatifs du guet-apens, il s'arrête et ne donne pas la scène même du meurtre. Pourquoi ? Les documents lui manquaient-ils ou ne lui paraissaient-ils pas suffisants ? Il avait pourtant le récit de Pourichkévitch, dans son *Journal*, et la première version de celui du prince Youssoupof, parue à Londres dans la *Sunday Chronicle* de mai-juin 1927. Nous ne parlons pas des dépositions de l'enquête judiciaire, les principaux témoins ayant tous menti. Nous ignorons si le texte anglais du récit du prince Youssoupof est le même que celui de l'ouvrage paru en français et en russe sous le titre : *La fin de Raspoutine*. Nous ne le pensons pas, car ce récit, avant de paraître en volume, avait paru d'abord dans la *Revue de Paris*, qui n'aurait sans doute pas publié un texte traduit purement et simplement de l'anglais. M. Fülöp-Miller ne connaissait pas non plus, bien entendu, l'article récemment paru de M. Basile Maklakof dans la revue russe *Sovremennyia Zapiski*, où l'ancien député à la Douma rectifie certains points du récit parfois tendancieux et un peu trop *pro domo sua* du prince Youssoupof. Quoi qu'il en soit, M. Fülöp-Miller avait des éléments suffisants pour traiter la scène qu'il a préféré passer sous silence. Il ne parle du meurtre proprement dit que dans une autre partie de son livre, tout au début, dans le chapitre d'ensemble, et d'une façon d'ailleurs inexacte.

Mais M. Fülöp-Miller ne s'en tient pas à établir solidement, comme on voit, les faits, il se targue aussi de psychologie. Il se croit assez perspicace pour démêler les raisons qui ont poussé Youssoupof à tuer Raspoutine, et ce qu'il a trouvé vaut la peine d'être signalé. Jeune, beau, fabuleusement riche, ayant épousé une princesse de la maison impériale, Félix Youssoupof n'avait plus rien à attendre de la vie, qui l'avait comblé. Aussi s'ennuyait-il, par trop de bonheur, et avait-il soif d'une sensation

Simanovitch se place en 1913, et il est très vraisemblable qu'à cette époque le tsar ait, en effet, refusé de voir Ferdinand et que celui-ci se soit adressé à Raspoutine pour obtenir une audience. Simanovitch ment souvent, il est vrai, surtout quand il se met en scène lui-même, exagérant singulièrement et parfois assez ridiculement son rôle. Il ne doit donc être consulté qu'avec prudence. Son livre n'en est pas moins très important, car il constitue un aveu complet, et pour la première fois exprimé, de la mainmise des juifs sur Raspoutine.

nouvelle qui vint le tirer de son ennui. Commettre un crime, un crime sensationnel, lui parut la distraction rêvée. De là l'idée d'occire Raspoutine. Et voilà !

Pour le grand-duc Dmitri, qui s'ennuyait aussi, paraît-il, même raison déterminante !

Depuis que la servitude était abolie [comme si le grand-duc Dmitri avait pu connaître le servage !] et que les préjugés humanitaires de l'Occident étaient entrés en Russie, un jeune prince russe n'avait, pour ainsi dire, plus une seule occasion de se secouer les nerfs. A la longue, il n'éprouvait plus de véritable satisfaction à tuer des animaux à la chasse. Aussi Dmitri saisit-il avec plaisir cette aubaine : il allait pouvoir une fois « descendre un homme ».

Comme c'est simple !... ou plutôt comme c'est bête ! Notre psychologue oublie-t-il donc qu'il y avait la guerre et que les occasions de « descendre des hommes » ne manquaient pas ?

Pas un instant l'auteur ne se dit que les raisons patriotiques étaient peut-être suffisantes à motiver le complot, que Raspoutine était un être néfaste pour la Russie et pour la dynastie, et qu'il devait venir naturellement à l'esprit de tout Russe patriote, et surtout de deux membres de la famille impériale et d'un député de la droite, le projet de le supprimer.

« Acte infâme », se borne à formuler M. Fülöp-Miller.

Et c'est ici que se place la critique principale, la critique fondamentale à faire au livre de M. Fülöp-Miller. L'auteur ignore ou veut ignorer le rôle politique de Raspoutine. Sans doute, Raspoutine fait nommer des ministres, de hauts fonctionnaires, obtient toutes sortes de satisfactions d'ordre gouvernemental. Mais cela n'a aucune importance pour M. Fülöp-Miller. Il en a toujours été de même en Russie. De tout temps les nominations s'y sont faites sur les désirs ou les intrigues de quelque favori. Rien n'était changé par le fait que ce favori était alors Raspoutine. L'auteur ne songe pas à se demander dans quel sens ces nominations avaient lieu. Cela lui échappe ou il veut être aveugle sur ce point. A le lire, on ne comprend pas pourquoi Raspoustine fait nommer ministre tel personnage plutôt que tel autre ; le starets agit sans raison, selon sa fantaisie ; un tel lui a plu, il fait de lui un ministre, voilà tout. Jamais l'auteur ne recherche ce qui motive ces choix et par quel étrange hasard il se trouve que tous les personnages favorisés par Raspoutine sont des germanophiles, des

fauteurs de paix séparée, des artisans de la ruine de la Russie, et pourquoi tous ceux qui encourent sa haine et qu'il réussit à briser sont des ennemis de l'Allemagne, des patriotes russes, de loyaux alliés de la France et de l'Angleterre. M. Fülöp-Miller ne veut rien savoir de tout cela ; sa curiosité ne s'étend pas si loin.

Nous ignorons quelle est la nationalité de M. Fülöp-Miller, s'il est Hongrois, Autrichien, Allemand ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne découvre jamais le jeu de l'Allemagne ; pour lui, Raspoutine est un phénomène purement russe, mû toujours par ses propres impulsions, sans que personne manie les fils de ce formidable pantin.

Il n'y a pas de documents permettant d'établir que Raspoutine ait été un instrument de l'Allemagne, pourra objecter M. Fülöp-Miller. Il n'y a pas de documents, c'est vrai, on en a brûlé en quantité. Mais il y a des témoignages... Et est-il bien sûr qu'il n'y ait pas de documents ? Il y a les lettres de l'impératrice à Nicolas II, qui fourmillent d'indications probantes à cet égard, mais dont M. Fülöp-Miller n'a pas su ou plutôt n'a pas voulu tirer parti pour élucider le rôle politique et même militaire joué par Raspoutine pendant la guerre, au détriment de la Russie et de ses Alliés. A la lumière de ces témoignages et de ces indications, un bon historien pouvait se rendre compte de ce qui s'est réellement passé et faire jaillir la vérité.

Mais le livre de M. Fülöp-Miller n'est pas une œuvre d'histoire. C'est plutôt ce qu'on appelle aujourd'hui une « vie romancée », — et assez fâcheusement romancée.

L. D.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

G. Peytavi de Faugères : *Vive la Pologne, Monsieur !* éditions de la Revue Mondiale.

M. Peytavi de Faugères a voulu savoir « sous quelles formes se présentait la « dictature » de Pilsudski » ; dans un livre intitulé **Vive la Pologne, Monsieur**, il donne les résultats du voyage qu'il a fait dans ce but. Quatre ans auparavant, il était allé voir de près la dictature de Mussolini ; il oppose aux « manifestations tapageuses » dont il fut alors témoin « l'ordre, le calme, la vie normale » qu'il a vu régner en Pologne. Une chose cependant m'a frappé dans le livre de M. Peytavi : ses interlocuteurs en général n'étaient pas partisans de la *dictature* de Pilsudski.

Mais je crois qu'on aurait tort d'en tirer des conclusions très pessimistes au sujet du gouvernement de celui-ci, car en mai 1924 j'avais constaté en Espagne un fait analogue : il n'y avait pour ainsi dire pas de partisans du Directoire et cela ne l'a pas empêché de se maintenir sans difficulté au pouvoir. La particularité de Pilsudski homme de gauche est qu'il est actuellement, quoique dictateur, encore plus mal vu de la droite que de la gauche. Le professeur Strotski, député de la droite conservatrice, a dit à M. Peytavi : « Lorsque Pilsudski fit son coup d'Etat, je lui accordai, comme mes amis, une certaine confiance... Il faut un parti de gouvernement qui permette de travailler avec une majorité stable... C'est ce qui n'a cessé de manquer chez nous... pour effectuer certaines réformes essentielles (suppression de la représentation proportionnelle, de la taxation exagérée des riches, du morcellement des terres, de la journée de huit heures)... Aucune de ces réformes n'a été réalisée. » Les desseins de Pilsudski sont inconnus. « A-t-il un programme ? disait le sénateur Koskonski, membre de la droite. Lequel ? Nous ne savons pas ?... Le sait-il lui-même ?... Sa dictature n'est autre chose que la carence forcée du Parlement qui permet au maréchal de gouverner à son gré. Le Parlement doit recouvrer ses droits... » M. Peytavi ayant demandé à des « pilsudskistes » sur quel parti s'appuie le maréchal :

En réalité, sur aucun, lui fut-il répondu. Il a avec lui la masse du pays laborieux, de ce que l'on pourrait appeler la démocratie polonaise... ce qui ne veut aucunement dire qu'il fasse de la démagogie. On lui reproche de ne point porter atteinte aux lois sociales en vigueur ; c'est qu'il les estime conformes aux tendances légitimes des démocraties contemporaines. Du reste, même dans la grosse industrie, on commence à se rallier à lui, parce qu'il maintient, en attendant mieux, un régime d'ordre et de tranquillité grâce à quoi les affaires prospèrent.

Leurs voisins, plus que la dictature, inquiètent les Polonais. « A l'ouest et à l'est, disait une dame polonaise, nous sommes entourés d'ennemis. La France est loin et... nous sommes seuls. » Un Bavarois faisait l'observation correspondante : « Si nous le voulions, demain, la Pologne serait écrasée. Il suffirait pour cela de nous unir aux Russes. » Aussi les Polonais cherchent-ils à diminuer les frottements avec chacun de leurs voisins. « L'avis a été unanime, écrit M. Peytavi, l'amélioration des bons rapports

avec la Russie s'impose. » Dès son arrivée au pouvoir, Pilsudski a pris l'initiative de négociations dans ce sens ; on est même « arrivé de part et d'autre à la conclusion que la reprise des relations économiques serait avantageuse et que la conclusion d'un pacte de non-agression les favoriserait », mais rien n'a encore été signé.

Les difficultés avec l'Allemagne proviennent de la question du Couloir et aussi d'une guerre de tarifs depuis juin 1925. Cette dernière, naturellement, a fait du tort aux deux pays. De là, des négociations pour un traité de commerce. Connaissant les craintes des Polonais, Stresemann, le 22 octobre 1927, leur disait que « ce serait pour eux la meilleure politique de paix que de conclure avec le Reich un accord économique », mais leur bonne volonté s'est brisée contre les exigences des agrariens allemands. M. G. Bernhard (*Vossische Zeitung*) a pu écrire : « Notre ministre de l'alimentation prend les porcs polonais plus au sérieux que les bonnes relations entre les deux pays ».

La Lithuanie est le troisième des voisins hostiles à la Pologne. Mais de celui-là, rien à espérer. S'il ne fait pas la guerre, c'est uniquement qu'il n'en a pas la force. La cause de cette animosité est que les Polonais, grâce à une incursion de partisans, se sont emparés de la voiévodie de Wilno, jadis attribuée à la Lithuanie par les Allemands, par Lord Curzon et par les Soviets (traité du 19 juillet 1920). Les Polonais ont dit à M. Peytavi que sur les 1.088.000 habitants de la Voiévodie, il n'y en avait que 57.000 de langue lithuanienne, dont 2.000 à Wilno. Je me défie un peu de cette statistique. Les Lithuaniens, n'osant pas faire la guerre, cherchent à nuire à Wilno le plus possible ; cette ville et son territoire ne communiquant avec la mer que par le territoire lithuanien, ils rendent impossibles le flottage sur le Niemen et le passage des voyageurs. Les Polonais, jusqu'à présent, ont fait preuve de patience. Puisse-t-elle être récompensée ?

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Henry d'Agrain : *Arrens et la Chapelle de Pouey-Cahun*. Avec des illust.. Edit. Hernault, Tarbes. 8 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Dr Robert Teusch : *L'envoûtement;* Peyronnet. 7 50

Finance

Raoul Laval : *Barème pour la liquidation de l'impôt sur les intérêts et créances, de 0,50 % à 9 % par an jusqu'à 10.000 francs.* Tableau indiquant le nombre de jours entre deux époques quelconques, calculées sur 360 jours; Petites Affiches, Toulouse. 8 75

Hagiographie

Clotilde de Sainte-Julienne : *Sainte Julienne de Cornillon et l'établissement de la Fête-Dieu;* Desclée et De Brouwer. » »

Histoire

Emil Ludwig : *Napoléon.* Traduit de l'allemand par A. Stern. Préface de Henry Bidou. Avec 16 phototypies h. t.; Payot. 40 »

Littérature

Auguste Boutin : *Pensées.* Addition avec une nouvelle préface de M. André Lebey; chez l'auteur, 26, rue Lavieuville, Paris, 18e. » »

Démocrite : *Doctrines philosophiques et réflexions morales,* traduites et précédées d'une introduction par Maurice Solovine; Alcan. 15 »

Fagus : *Lettres à Paul Léautaud,* avec un avant-propos et des notes du destinataire; la Connaissance. » »

Henri Sensine : *Anthologie du français classique,* XVIe, XVIIe *et* XVIIIe *siècle. Prosateurs.* Préface de M. G. Michaut; Payot. 25 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Maréchal Joffre, Ex-Kronprinz impérial, Maréchal Foch, Général Ludendorff : *Les deux batailles de la Marne, 5-11 septembre 1914, 15-18 juillet 1918.* Avec 6 cartes; Payot. 15 »

Philosophie

Francis Warrain : *Quantité, Infini, Continu;* Alcan. 20 »

Poésie

Jacques-Louis Aubrun : *Sarcasmes;* Figuière. 10 »

Henri Goutier : *Croquis à la croque au sel.* Avec un bois de la collection *Poésie;* La Caravelle. 12 »

Lioubonier Mitsitch : *Hardi! à la barbarie.* Paroles zénitistes d'un barbare européen. 17 dessins du poète Branko ve Polianski. Nécrologie par M. Métèque, Jouve. 12 »

Pierre Valdelièvre : *La rançon du progrès.* Préface de Jean Ott; Imp. Darcel, Lille. » »

Politique

Harry D. Gideonse : *Transfert des réparations et le plan Dawes;* Payot, Lausanne. » »

Marcel Rameau : *Communisme et communalisme.* *Préface de* M. Francis Laur; Revue des Indépendants. 10 »

Roman

Marcel Allain : *Tigris.* 6 : *L'impossible alliance.* 7 : *La Dame en violet;* Ferenczi. Chaque vol. 1 75

Claude Aveline : *Le point du jour;* Emile-Paul. 12 »

Pierre de Croidys : *L'ouragan;* Edit. Les Phares. 12 »

George Day : *Le crépuscule de l'amour;* Figuière. 12 »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes. III : Les Sœurs Vatard;* Edit. Crès. » »

Krijanovskaia : *L'élixir de longue*

vie, traduit du russe par Marc Séménoff. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 8 »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. Le Docteur Pascal.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard.
En souscription.

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. Nana.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard.
En souscription.

Varia

Mme Comolet-Sire : *Autour du berceau.* Association du mariage chrétien. 6 »

Voyage

Ch.-M. Chenu : *En canoé;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »

MERCVRE.

ECHOS

Mlle Louise Read. — Mlle Read, Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy et Léon Daudet. — Une réponse de Mlle Read. — Mort du poète Jean de Cours. — Abdel Khalek Pacha Saroit. — Les derniers Hydropathes. — Encore la censure en Belgique. — Le Manneken-Pis condamné à Londres. — Qui a introduit Tolstoï en France ? — Une lettre de M. Albert Mockel. — Sainte-Beuve et Adèle Hugo. — Le chapitre du plagiat. — Le Sottisier universel.

Mlle Louise Read. — Mlle Louise Read est morte à 83 ans. Elle a vécu jusqu'à nous pour cultiver le souvenir de trois noms, inégalement célèbres et pourtant mémorables. Ses amis peuvent dire qu'elle ne s'est jamais « racontée ». Mais quelle inflexion de tendresse dans sa voix pour parler de « son pauvre frère », le poète Henri-Charles Read, mort à dix-neuf ans, ou de François Coppée, dont elle fut la secrétaire, ou encore de Jules Barbey d'Aurevilly, le fier Connétable des Lettres, auquel elle ferma les yeux ! Sa mémoire pieusement fidèle se colorait tour à tour du reflet de ces trois existences.

Je revois l'appartement que Mlle Read occupait, depuis 1860, au quatrième d'une des premières maisons du boulevard Saint-Germain, le salon où, jusque sur les fauteuils, les livres et les chats semblaient malicieusement disputer la place aux visiteurs. Elle morte, que deviendront les descendants des chats de Coppée et de Barbey d'Aurevilly, où s'en iront ses livres précieux et, peut-être, ses manuscrits, enfouis sous la poussière ?

La bonne demoiselle ! L'incomparable amie ! Elle avait une façon de vous écrire toute spontanée, ingénue et charmante. Et elle devait se donner grand mal à retourner ses enveloppes par mesure d'économie.

Pas riche, certes. Et pourtant, exécutrice testamentaire de Barbey d'Aurevilly, mort le 23 avril 1899, elle avait conservé intacte, jusqu'en

1922, sa petite chambre d'écrivain de la rue Rousselet, en payant elle-même le loyer sur son maigre budget. Mieux encore ; elle est parvenue à faire éditer les œuvres complètes de l'auteur des *Diaboliques*. Ce n'est pas sans raison qu'il l'avait appelée : « Mademoiselle sa gloire ».

Elle repose au cimetière Montparnasse près de son frère, Henri-Charles Read, de douze ans plus jeune qu'elle, et de son grand-père, Pierre-Louis-Antoine Cordier, qui accompagna Bonaparte en Egypte et mourut membre de l'Institut, pair de France, grand-officier de la Légion d'honneur, en 1861. Si les morts rêvent à la vie terrestre, l'ombre des arbres sur les tombes évoquera peut-être à Mlle Read le Jardin des Plantes, près duquel chez le grand-père Cordier, alors professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle, elle passa une partie de sa jeunesse. — ANDRÉ GUILLON.

§

Mlle Read, Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy et Léon Daudet. — Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le directeur du *Mercure de France*,

Abonné au *Mercure* et fidèle lecteur de Léon Bloy, dont l'œuvre est en grande partie éditée par vos soins, j'ai recours à vous pour rectifier une grave erreur d'Histoire littéraire que vient de commettre un écrivain de grand talent et d'ordinaire mieux inspiré, M. Léon Daudet.

Il s'agit de Léon Bloy et de Barbey d'Aurevilly : il ne faut donc pas laisser s'accréditer une légende qui puiserait sa vitalité dans la puissance même de la plume qui, sans doute à son insu, la répand.

S'il vous plait donc d'insérer ces lignes, disposez-en, voici le fait :

Au lendemain de la mort de Mlle Read, M. Léon Daudet lui a consacré, dans l'*Action française*, un article ému où, évoquant ses souvenirs personnels et ceux des amis de sa jeunesse, il a mis en valeur le rôle « d'ange-gardien, de muse et de madone » qu'elle remplit auprès de l'écrivain vieilli.

Belle pensée dont il ne convient pas de détourner maintenant M. Léon Daudet. L'heure serait mal choisie d'examiner l'influence *vraie* auprès du Maître âgé d'un ange-gardien aussi peu catholique. Les parties de whist de la vie ont leur dessous dont l'âme est l'enjeu !

Le passage de l'article qui exige une immédiate rectification, parce qu'il dénature l'Histoire, est le suivant :

« ... En outre, elle mettait le pauvre grand homme — selon moi un de nos meilleurs écrivains et un de nos plus vastes et puissants romanciers — à l'abri de ces loufoques des deux sexes qui assaillent l'homme de lettres sans défense. Car Barbey, avec son génie psychologique et descriptif, était, quant à la vie courante, un véritable petit enfant, et il se laissait mécaniser par un agité agitant comme Léon Bloy, qui venait lui faire des scènes à domicile à propos de tout et de rien. Alors il arriva cette chose extraordinaire que l'angélique Mlle Read, voyant la santé, déjà fort décrépite, de Barbey compromise par ces

tracasseries et extravagances continuelles, se fâcha et mit Bloy à la porte... comme un fifre.

« Je lui disais :

« — Mon Dieu ! mais comment avez-vous fait cela, mademoiselle ?... Vous si aimable et qui supportez tout ?...

« — Oh ! de la façon la plus simple, me répondait-elle en riant. Je l'ai pris par le bras ; je lui ai dit : « Sortez et ne remettez plus jamais les pieds ici ! » Ça l'a impressionné, et il est parti. D'ailleurs, monsieur d'Aurevilly avait de lui par-dessus la tête, et la crainte de chacune de ses visites lui donnait une crise nerveuse. »

Eh bien ! tout cela est faux et... ridicule.

Bloy n'était pas homme à « s'impressionner » de paroles d'une femme, fût-elle dévouée et généreuse, mais *agitée* et notoirement athée, lorsqu'une âme aussi précieuse pour lui que celle du grand écrivain était à préserver.

En réalité, c'est à l'influence de Léon Bloy que, peu de mois avant sa mort, Barbey d'Aurevilly dut d'être mis en relations avec le P. Sylvestre et lorsqu'à ses derniers moments l'écrivain réclama l'assistance du Religieux, il se trouva que Léon Bloy était là pour l'aller chercher.

On sait en outre que Barbey d'Aurevilly défunt, ce fut Léon Bloy qui aida Mlle Read à l'ensevelir, puis monta la garde à la porte de la chambre mortuaire pour écarter les « saltimbanques », suivant sa propre expression.

Il n'y eut que deux légers nuages, aussitôt dissipés, dans l'amitié qui unit ces deux fortes âmes.

Le premier, provoqué par une lettre insolente de Bloy, amena une réponse sévère de Barbey d'Aurevilly, et Bloy revint à lui immédiatement. Il eut plus tard l'humilité de faire figurer cette réponse dans ses *Lettres de J. Barbey d'Aurevilly à Léon Bloy* (1).

Le second vint par contre de Barbey d'Aurevilly qui s'était amusé à persifler cruellement son ami. René Martineau a raconté cela dans *Autour de Léon Bloy* (2) : la réconciliation de ces deux êtres exceptionnels fut émouvante.

Si la bonne foi de M. Léon Daudet est évidente, son erreur ne l'est pas moins. Elle est dans le ton définitif qu'il a donné aux paroles de Mlle Read, laquelle d'ailleurs interprétait facilement les faits suivant la pente de sa vanité (3).

M. Léon Daudet qui terminait récemment « Mélancholia » par cette phrase splendide :

« Enfin la mort. Elle viendra toute seule, ne t'en occupe pas. Mais rappelle-toi que c'est le chef-d'œuvre ; car, à la naissance, tu ne savais pas »,
n'eût pas dû omettre de dire qu'un « agité agitant » a permis à J. Barbey d'Aurevilly, écrivain catholique, de réaliser ce chef-d'œuvre.

Quant à Léon Bloy qui, comme Alphonse Daudet, a eu le bonheur de trouver, dans sa propre épouse la « dame du Calvaire », il est mort simplement et apaisé.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, etc...

GEORGES JOUBERT.

(1) *Mercure de France.*
(2) *Le Divan.*
(3) Grasset.

Sans pouvoir infirmer absolument la « rectification » de M. Georges Joubert, je puis éclairer la question d'une lueur. Quand Léon Bloy voulut publier les lettres que lui avait adressées Barbey d'Aurevilly, il fallut obtenir l'autorisation de Mlle Read. Il me déclara nettement qu'il était dans les plus mauvais termes avec elle, en raison d' « anciennes histoires » (qu'il ne précisa point), si bien qu'il lui était impossible de faire la démarche. Etant personnellement en excellentes relations avec Mlle Read, je lui proposai de me substituer à lui, ce qu'il accepta. Mlle Read me répondit que, bien que Bloy eût provoqué, par des agissements regrettables (qu'elle ne précisa point), son exclusion par Barbey d'Aurevilly du cercle de ses amis, elle accordait l'autorisation parce que Bloy était malheureux; et, bien entendu, elle ne revendiqua aucune part de droits d'auteur. Mais ce n'est pas Bloy nommément qu'elle autorisa, ce fut l'éditeur :

J'autorise la Société du *Mercure de France* à publier les lettres de Barbey d'Aurevilly à Léon Bloy.

3 octobre 1902.
LOUISE READ.

Voilà qui s'accorde mal, d'abord avec la réconciliation dont parle M. Georges Joubert, puis avec le fait que Mlle Read aurait permis à Bloy de l'aider à ensevelir Barbey d'Aurevilly et de monter la garde à la porte de la chambre mortuaire. — A. V.

§

Une réponse de Mlle Read. — Elle reçut un jour la visite d'une étrangère, étudiante à Paris, et qui préparait une thèse sur Barbey d'Aurevilly.

Cette jeune fille lui posa maintes questions plus qu'indiscrètes et eut même la grossièreté de lui dire :

— Barbey d'Aurevilly devait être un amant parfait, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

— Sur ce point, riposta courtoisement Mlle Read, il m'est impossible de vous répondre.

§

Mort du poète Jean de Cours. — Jean de Cours est mort le 9 septembre, emporté par une hémorragie cérébrale. Les obsèques ont eu lieu, le 12 septembre, à Auch. Le convoi était conduit par M. Jacques de Cours, son frère, et M. Francis Vielé-Griffin.

Le baron Jean de Cours était né le 3 novembre 1892, à Monlezun d'Armagnac, propriété de famille des de Cours. Ses parents vinrent s'installer à Auch, pour ses études qu'il commença au petit séminaire et poursuivit, à partir de la troisième, au lycée d'Auch.

Très jeune il se sentit attiré par les études historiques, en même temps que se développaient ses dons de poète. Il prépara pendant quelque temps le concours de l'école des Chartes, mais renonça à son dessein, pour se donner avec passion à la poésie et à tout ce qui y touche.

Son érudition historique, philosophique et littéraire était considérable à un âge où d'ordinaire on s'initie. Favorisée par une intelligence très brillante et une extrême sensibilité, elle lui évita beaucoup des tâtonnements et erreurs habituels aux talents qui éclosent. D'emblée il fut lui-même et conquit sa maîtrise.

Cherchant à éclaircir pour lui-même et pour les autres toutes les questions qu'il se posait, il était arrivé à concevoir une théorie vivante du Rythme et du Symbole, illustrée par toute la poésie classique. Cette conception intuitive, mais qui a la valeur d'une loi scientifique, il l'a approfondie par la connaissance de l'œuvre de Francis Vielé-Griffin et du maître lui-même, avec qui il se lia d'une amitié de qualité unique. Il écrivit une introduction au *Choix de Poèmes* de Francis Vielé-Griffin, paru aux éditions du Mercure de France, en 1923.

Mais il lui a consacré un important ouvrage où il traite à fond le problème du symbolisme et expose sa conception de la Poésie. Il devait apporter à son manuscrit les dernières retouches, quand la mort l'a surpris.

Il a écrit aussi un ouvrage sur le Rythme, élucidant toute une série de questions qu'il s'était posées à lui-même. Mais il ne l'avait pas encore publié.

Il collabora au *Mercure de France*, au *Correspondant*, à la *Grande Revue*, à la *Phalange*, à *Rythme et Synthèse*, à la *Connaissance*, à *Notre Gascogne* dont il fut membre du Comité de Rédaction — et il venait de fonder *Poésie Pure*, pour s'exprimer librement sur la poésie, l'art, la Beauté.

Il avait publié deux plaquettes de vers : *Treize Chansons pour exprimer la vie*, aux éditions de la Phalange, en 1920, et *Suite tourangelle à la louange de Diane*, aux éditions de la Connaissance en 1923.

Jean de Cours était une nature d'élite, douée de toutes les noblesses. Sa mort est une grande perte et qui sera douloureusement ressentie par tous ceux qui, d'esprit et de cœur purs, aimaient la Poésie et y croyaient. — C. C.

§

Abdel Khalek Pacha Saroit. — Le 22 septembre est mort, à Paris, Abdel Khalek Pacha Saroit, « homme d'Etat » égyptien qui, une fois dans sa vie, fit, par occasion, œuvre littéraire. Fils du moghrabin Ismaïl Abdel Khalek, Saroit était né au Kaire en 1873. Il

n'était que bey, et secrétaire du conseiller judiciaire Sir Malcolm Mac Illwraith, quand, en collaboration avec Ferdinand de Martino, il publia une *Anthologie de l'Amour Arabe* (Paris, Société du *Mercure de France*, MCMII — épuisé), bosquet de la « douce forêt », parterre bariolé et parfumé de ce « jardin de délices » que sont, au dire de Ch. Maurras, les vers improvisés des *Mille Nuits et une Nuit*. Saroit, qui avait compilé et traduit ces *maouals*, rédigea aussi de brèves notices. F. de Martino, Italien, jeune maître du barreau « mixte », ami intime du khédive Abbas Hilmi II et grand amateur de lettres françaises (il collabora à la *Renaissance latine*) revisa et polit l'ouvrage. Orné d'une introduction de Pierre Louys, ce « précieux recueil originel d'une tradition d'honneur et de courtoisie amoureuse », reçut bon accueil des délicats.

Les circonstances séparèrent bientôt les auteurs de la galante anthologie. Certaines affaires perdirent F. de Martino. Il disparut de l'Egypte. Abdel Khalek bey Saroit se consacra entièrement à la politique. Il fut un « modéré », devint Pacha et, sous la tutelle britannique, ministre, premier ministre. Le gouvernement de S. M. B., qui le tenait en particulière estime, lui fit endosser la « Déclaration » de février 1922 par laquelle, sous réserve de quatre conditions, l' « indépendance » de l'Egypte est reconnue. — AURIANT.

§

Les derniers Hydropathes. — Ils sont heureusement nombreux encore, les Hydropathes qui pourront assister, le 17 octobre, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, à la cérémonie du Cinquantenaire de la fondation du fameux groupe constitué par Emile Goudeau, le vendredi 11 octobre 1878, au *Café de la Rive gauche*, à l'angle de la rue Cujas et du Boulevard Saint-Michel, et qui, après avoir tenu ses assises dans une autre salle de la rue Cujas, puis rue Jussieu, derrière le Jardin des Plantes, vint terminer sa glorieuse carrière dans le sous-sol du Café de l'Avenir, 1, place Saint-Michel, café qu'illustrèrent plus tard (« Au Soleil d'Or ») les Soirées de *la Plume*.

Ces derniers Hydropathes, l'un d'entre eux, M. Jules Lévy, les a dénombrés et en a trouvé 54. M. Edouard Herriot, qui présidera la fête, passera en quelque sorte la revue de ces survivants, M. Jules Lévy ayant tout d'abord évoqué les 181 disparus. Puisqu'il y a commémoration officielle, donnons donc la liste, non moins officielle, des derniers Hydropathes à la date du 15 octobre 1928 :

Poètes et hommes de lettres : Edmond Haraucourt ; Henri de Régnier, de l'Académie Française ; Maurice Bouchor ; Jean Ajalbert, de l'Académie Goncourt ; Raoul Ponchon, de l'Académie Goncourt ; Jean Rameau ; Gustave Rivet, ancien sénateur ; Paul Bilhaud, auteur dramatique ;

Gustave Kahn ; Léon Riotor, conseiller municipal ; Georges Auriol ; Eugène le Mouël ; Louis Marsolleau ; Rodolphe Darzens, directeur du Théâtre des Arts ; Victor-Emile Michelet ; Ernest Decré ; F. Vielé-Griffin ; Mme Rachilde (la seule hydropathe, avec Sarah Bernhardt) ; Paul Bourget, de l'Académie Française ; Henri-Robert, de l'Académie Française ; Pierre Mille ; Georges d'Esparbès, conservateur du Palais de Fontainebleau ; Jules Lévy ; Louis Fargès, ancien député ; Félicien Champsaur ; Etienne Corot ; Raymond Maygrier ; Joseph Uzanne ; Baude de Maurcelay.

Peintres et dessinateurs : Henri-Rivière ; Emile Cohl, H. de Sta ; Tiret-Bognet.

Acteurs : Le Bargy, de la Comédie-Française ; Falconier, de la Comédie-Française ; Emile Duard, de l'Odéon ; Louis Brémont, de l'Odéon ; Galipaux ; Calmettes ; Peutat.

Avocats et Fonctionnaires : Georges Payelle, premier président de la Cour des Comptes ; Paul Vivien, juge de paix à Sceaux (il fut le fondateur du Journal l'*Hydropathe*) ; Dr Monin ; Groslard ; Feschotte ; Méry ; Bryon ; du Brettes ; Julien ; Ogier ; A. Barrau ; Mouters et Ernest Roy.

Les origines de la Société, son histoire et son développement ont été trop souvent racontés pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Ici-même, de nombreux articles et échos lui ont été consacrés. Enfin, le Président, feu Emile Goudeau, dans ses mémoires intitulés *Dix ans de Bohême* (Paris, Librairie illustrée, 1888), a rédigé en quelque sorte les annales du cénacle.

Toutefois, aux pages 158 et 199 de son livre, deux Hydropathes ne sont désignés que par leurs initiales : le Vice-Président, A. de P., et un chansonnier, M. de C., « voilé, dit Goudeau, sous le pseudonyme de Loya ».

Précisons, pour que nos lecteurs qui possèdent *Dix ans de Bohême*, puissent ajouter les noms dans la marge de leur exemplaire.

A. de P., que les Hydropathes appelaient Puy-Puy, était le comte Alfred de Puyferrat, employé, comme Goudeau, au ministère des Finances. La taille de sa barbe et ses yeux malicieux rappelaient le masque du Vert-Galant Il ne daigna jamais faire connaître ses œuvres personnelles et se contenta de présenter parfois quelques vers de ses amis hydropathes.

M. de C. était Gaston de Coëtlogon, descendant direct du maréchal de France marquis Emmanuel de Coëtlogon. L'une de ses chansons sur le Président de la République Jules Grévy — « Grévy le Jurassique » — connut un succès qui dépassa le Cercle des Hydropathes. En voici le premier couplet et le refrain :

Nous avons eu, sur le trône de France,
Des maréchaux, des rois, des empereurs,
Tous ces gens-là barbotaient nos finances.
Y n'en faut plus, Français, y a pas d'erreur.
Grévy fait r'naître nos cœurs à l'espérance.
Il est intègre, et joue bien au billard ;
C'est tout c'qu'il faut pour gouverner la France :
A ce jeu-là l'on n'perd pas cinq milliards.

Refrain :

Elle est sauvé' not' sainte République.
Allons, Français, n'ayons tous qu'un seul cri,
Pour acclamer Grévy le Jurassique
Crions, Français : Vive Jules Grévy !
Vive Grévy !

Il est intègre et joue bien au billard ! N'est-ce pas aussi beau que les plus beaux vers de Georges Fourest, dans sa *Négresse blonde* ? Le chansonnier Gaston de Coëtlogon — qui fut commissaire d'un Cercle et mourut pauvre — n'est-il pas une manière de méconnu parmi les Hydropathes ? — L. DX.

§

Encore la censure en Belgique.

Liége, le 20 septembre 1928.

Monsieur le Directeur,

La lettre de M. Louis Dumur parue sous la rubrique « A propos de censure », dans le dernier numéro du *Mercure*, n'a pas eu, je pense, la chance de convertir les Belges à ses idées. M. Dumur s'y montre d'ailleurs d'une habileté parfaite et, parti de l'idée du rétablissement de la censure, il arrive à une censure mitigée, à des mesures que nous avons prônées et au service desquelles la censure est loin d'être indispensable. Peut-être a-t-il voulu défendre le mot, sans plus...

Il sent qu'il est allé un peu loin et il éprouve, en débutant, le besoin de nous avertir qu'il faisait de l'ironie. Il fallait prévenir ! Mais enfin, dit-il, à force de réfléchir, je suis tout à fait convaincu que j'avais raison. Et il pose cette jolie pétition de principes : « Un État se doit de censurer ses sujets ; donc il faut une censure ; donc il faut le rétablissement de la censure. » Il tient à ce rétablissement, et c'est là que nous ne pouvons être d'accord avec lui. M. Dumur, qui, par ses livres, nous fait connaître incontestablement les à côté de l'histoire de France depuis 1914 jusqu'en 1918, nous donne singulièrement l'impression d'ignorer l'histoire de la France au XVIIIe siècle. Il pourrait éventuellement apprendre ce qu'était la censure à cette époque et pourquoi les Français et les Belges éprouvent à son endroit une répugnance telle

que le mot même appliqué à des mesures légales les effraie. Jamais ! dit la Constitution Belge. La meilleure preuve en est dans les poursuites dont les libraires sont victimes à l'exclusion des éditeurs et des auteurs, procédés hypocrites qui consistent à attaquer par le flanc ce que l'on n'ose attaquer de front.

Mais, dit M. Dumur, les excès dans lesquels sont tombés précédemment les Etats, ils les éviteront désormais : « L'Etat, dit-il, ne peut avoir qu'une morale : la sienne. Et la morale de l'Etat, ce n'est pas celle d'un parti, d'une confession politique, religieuse, d'un clan, d'un gouvernement, mais la sienne à lui Etat, à lui, corps social. » Malgré tout le respect que nous avons pour notre honorable contradicteur il ne peut s'empêcher de nous faire sourire. Le corps social aurait donc une autre morale que ses membres ? Drôle de corps, dirait l'autre !

Et il continue : « Qu'et-ce qui est nuisible à la vie saine de l'Etat ? C'est bien simple. (O candeur !) Tout ce qui est de nature à exciter à la débauche, au crime, à la révolte contre les lois, à la destruction de la patrie. »

Laissons de côté l'excitation au crime, à la révolte contre les lois, à la destruction de la patrie : ces crimes et délits sont frappés par des lois spéciales. Il reste donc l'excitation à la débauche ; nous le savions, tout le monde est d'accord ! Mais le moyen, tout est là !

Et encore, qu'est-ce que exciter, provoquer à la débauche ? Quand il parle de son livre, M. Dumur ne me paraît pas encore avoir une notion bien nette de ce concept. Faut-il qu'il y ait conseil, invitation? Avancez-vous, mesdames ! Un ouvrage qui décrit simplement des scènes de débauche, d'un réalisme excessif qui réveille le personnage qui sommeille en notre cœur, n'excite-t-il pas à la débauche ? N'en donne-t-il pas le goût ? Et terminer un ouvrage de 300 pages, composé de scènes lubriques, avec des mots de chair et d'os, en disant : « Voilà ce qu'il ne faut pas faire ! » n'est-ce pas aider à pécher déjà ? La Bible, la sainte Bible même n'offre-t-elle pas du danger pour les enfants ? Mais M. Dumur, qui me paraît un esprit singulièrement théorique, va « mitiger » sa censure. Il faut, dit-il, protéger les enfants, « le recrutement de l'Etat ». (Brrr ..) « Ce qui ne se montre pas ostensiblement sera respecté. » (Diable !) « On proscrira donc, dans cet ordre d'idées, tout ce qui s'exhibe extérieurement. » (Diable !) Et voilà la « censure » de M. Dumur : une censure « visuelle », et, pour cela, il faut rétablir l'ancienne censure ! Et il ne veut que protéger l'enfant dans la rue ou les endroits publics. Et dès lors l'enfant pourra entrer dans une librairie et demander, contre une somme d'argent ramassée entre petits camarades, un livre immonde, un livre qui ne se lit que d'une main, comme disait l'autre ? M. Dumur n'est pas com-

plet ; il va trop loin et pas assez loin. Je suis d'accord avec lui pour dire que s'il me convient à moi de collectionner des gravures licencieuses, des ouvrages pornographiques, cela ne regarde pas l'Etat Si, par hasard, le côté « art » m'intéresse fort peu, tout au plus risquerai-je de donner à l'Etat un enfant de plus ! A cet égard, je signale qu'ici à Liége, un libraire a vu saisir à la poste le dernier catalogue de Rops !

J'en reviens donc à l'idée que j'émettais dans ma première lettre : protéger l'enfant dans la rue, dans les endroits publics, protéger ses yeux, ses oreilles, son cerveau en le plaçant dans l'impossibilité d'acquérir un livre dangereux pour lui.

Je ne m'arrête pas à ce que dit M. Dumur de son livre. C'est trop délicat, car le problème est plus vaste, la question est plus large. Je me contente de signaler que déjà je le prends en défaut. « Tout au plus, dit-il, pourrait-on prétendre que le réalisme de certaines pages en rend la lecture gênante pour les esprits délicats ou les pudeurs susceptibles. Mais ce n'est pas là une question de morale, c'est une question de goût. » Ah ! « Nous sommes là sur un terrain purement littéraire et cela ne regarde pas la censure. » Ça y est ! La querelle commence !

Laissant maintenant M. Dumur, je vous donne ici, à titre documentaire, quelques traits de la campagne qui se déroule, à l'heure actuelle, en Belgique.

Il y a quelques mois, les libraires d'une de nos bonnes villes ont été, à tour de rôle, convoqués chez le Commissaire de Police de leur quartier. Là, on leur a fait signer ceci : « ...Avons transmis à M. X. libraire, les prescriptions légales sur l'interdiction de la vente, de l'exposition, de l'exportation ou de la distribution d'images ou imprimés contraires aux bonnes mœurs. Nous lui avons remis un extrait de la circulaire de Monsieur le Procureur du Roi... ainsi que copie du présent. »

Et voici cette circulaire :

EXTRAIT DE LA CIRCULAIRE DE MONSIEUR LE PROCUREUR DU ROI

L'attention de la police judiciaire est à nouveau attirée sur la nécessité d'assurer l'observation des prescriptions légales sur l'interdiction de la vente, de l'exportation ou de la distribution d'images ou d'imprimés contraires aux bonnes mœurs.

La dite interdiction devra être rappelée à MM. les libraires et bouquinistes. Ceux-ci devront être avertis de ce que toute vente, exposition ou vente, même à l'intérieur du magasin, dans les rayons de ceux-ci, et toutes distributions d'images ou d'écrits imprimés contraires aux bonnes mœurs sera poursuivie.

A titre exemplatif, sans que cette énumération soit nullement restrictive,

MM. les libraires et bouquinistes seront avisés de ce que les différentes juridictions du Royaume ont déclaré contraires aux bonnes mœurs les ouvrages suivants :

1° *Œuvre de J. Cloland ; mémoires de Fanny Nylle, femme de plaisir ;* 2° *Satyres et Flagellants* ; 3° *Le livre d'amour de l'Orient; le jardin parfumé du cheik Nesseli* ; 4° *Betty, petite fille ;* 5° *Tableau de l'amour charnel* ; 6° *Les cinglades voluptueuses ;* 7° *La gouvernante ;* 8° *Le fouetteur nuisible ;* 9° *La flagellation en amour ;* 10° *L'histoire anecdotique de l'Inquisition en Espagne ;* 11° *Les petites libertines ;* 12° *L'Amour secret* ; 13° *Les humiliation de Miss Madge* ; 14° *L'avatar de Lucette ;* 15° *Souvenirs de Miss Barbara ;* 16° *Etreintes secrètes,* par Jehan d'Honnoy ; 17° *Physiologie du vice* ; 18° *Plaisirs troublants* ; 19° *Maître et esclave* ; 20° *Initiative amoureuse ;* 21° *Tableau de l'amour conjugal, sécurité des deux sexes ; Bréviaire de l'amour expérimental,* par les docteurs Vemelcsef, Cofestnon et Guyet ; 22° *Une famille ;* 23° *De la volupté à la luxure* ; 24° *Les aventures galantes du Marquis de Saint-Cassette* ; 25° *Les perversions* ; 26° *Plaisirs troublants* par Max des Vignons ; 27° *L'art d'aimer en Orient,* éditions Georges-Anquetil, Paris ; 28° *Les ménages modernes,* par Maurice d'Apinse ; 29° *Lise fessée,* par Sadio-Blakeyes; 30° *La maison des supplices,* par Aimé Van Rod ; 31° *Amants féminins,* par Saint-Agen ; 32° *Amour inverti,* par D. de Cherveix ; 33° *Le Kama-Sutra* ; 34° *La femme crucifiée,* par Silvain Bommariage ; 36° *L'abbé chez les poules,* par Jean d'Avor ; 36° *La noce à Montmartre,* par Gom-Gut ; 37° *Les nuits de Messaline ;* 38° *Le couvent des vierges folles,* par G. Vivenne ; 39° *L'île des vierges,* par H. Faremont ; 40° *Aux 28 négresses,* par Gom-Gut ; 41° *L'amour à Lesbos,* par J. de Revere ; 42° *Plaisirs charnels ;* 43° *Mystérieux satyres* (les ouvrages repris sous les numéros 33 à 44 inclus sont des brochures de la collection gauloise. Le Kama Sutra se rencontre également sous d'autres éditions) ; 44° *Notre Dame de Lesbos ;* 45° *La bouche fardée* ; 46° *L'insexué ;* 47° *Le semeur d'amour ;* 48° *Le baiser du soleil ;* 49° *Correction féminine ;* 50° *La fascination du fouet* ; 51° *Le rêve d'un flagellant* ; 52° *Le tour d'Europe d'un flagellant* , 53° *Le jardin des voluptés* ; 54° *La garçonne en vadrouille.*

Les publications suivantes sont également contraires aux bonnes mœurs :

1° *L'Almanach du vieux marcheur* ; 2° *L'indiscret* ; 3° *Le Sans-gêne* ; 4° *L'almanach du Sans gêne* ; 5° *Le régiment ;* 6° *La vie de garnison* ; 7° *Mes modèles* ; 8° *Le stéréo-nu* ; 9° *Les images galantes* ; 10° *Le frou-frou* ; 11 *L'humour ;* 12° *Cupidon ;* 13° *Mon flirt ;* 14° *Paris flirt !* 15° *Paris galant ;* 16° *Gens qui rient ;* 17° *Le Sourire* ; 18° *Génération consciente* ; 19° *Het gelukkig huisgezin* ; 20° *Le Malthusien ;* 21° *Niew Malthusiansche Bond ;* 22° *La prochaine humanité ;* 23° *Procréation consciente ;* 24° *Régénération* ; 25° *Groete Bedroog* ; 26° *Grand mensonge ;* 27° *Limburger Tageblatt* ; 28° *Moyen d'éviter de grandes familles ;* 29° *Néo-Malthusien* ; 30° *Les succès de Paris* ; 31° *L'esprit de Paris* ; 32° *Pan ;* 33° *Het Mondaine Weekblad ;* 34° *De zwart Kat* ; 35° *Parisiana* ; 36° *Paris gaieté* ; 37° *Frivole* ; 38° *Bout-en-train* ; 39° *Journal Parisien* ; 40° *L'écho de la gaieté française* ; 41° *Het plezant Weekblad* ; 42° *Frivole* ; 43° *Journal Parisien* ; 44° *Bout-en-train* ; 45° *Le Journal amusant* ; 46° *Le Belga parisien* ; 47° *Le merle rose* ; 48°

Peut-on dire ; 49° *La vie en rose* ; 50° *La lune* ; 51° *Almanach de l'Humour* ; 52° *Almanach gaulois* ; 53° *Almanach du Faune* ; 54° *Almanach des as de l'amour*.

Il est rappelé aux intéressés qu'ils invoqueraient en vain qu'ils ne lisent pas tous les livres qu'ils vendent ou exposent en vente. Le caractère obscène des ouvrages se décèle déjà la plupart du temps à la simple lecture des titres ou sous-titres et de l'intitulé des chapitres, des annonces figurant sur la couverture, au verso ou dans les premières pages ou dernières pages de l'écrit ou par les images y contenues.

Outre les titres des livres signalés dont la plupart sont très éloignés de l'art, il faut le dire, ce qui est particulièrement intéressant dans cette circulaire, c'est cette phrase : « Il est rappelé aux intéressés qu'ils invoqueraient en vain qu'ils ne lisent pas tous les livres qu'ils vendent ou exposent en vente, etc. » Il faut conclure de cela que la question de bonne foi tracasse les parquets, mais qu'en plus ils annoncent déjà qu'ils n'admettront pas qu'on l'invoque. Evidemment les parquets ne sont pas les maîtres ; c'est le tribunal qui condamne ; mais la tendance apparaît avec l'iniquité dans toute sa force.

Je signale enfin, pour montrer jusqu'où dans certains cas peut aller la bêtise, un certain nombre d'ouvrages qui sont cités au Ministre compétent comme dangereux pour la moralité, dès qu'ils sont exposés :

Marcelle Prat : *L'amant brutal*. (Manchette : Les hommes modernes savent-ils aimer ? Nous voulons être séduites.)

Titayna : *Voyages autour de ma maîtresse*. (Manchette : Une étude émouvante de la femme « affranchie » d'aujourd'hui.) Attention, Messieurs les libraires, à *Voyage autour de ma chambre !*

Victor Margueritte : *Le bétail humain*.

Rachilde : *Refaire l'amour*. Il faut avouer cependant qu' « il fallait le trouver ». Si un enfant est troublé par « refaire », c'est qu'il sait ce que c'est que « faire ». Alors ?

Jeanne Ramel-Cals. *La Parisienne*. (Manchette : les lecteurs de « la Garçonne » de Victor Margueritte liraient avec plaisir « Parisienne ».) Encore faut-il que l'enfant ait lu *La Garçonne*.

Georges Iman : *Seize ans. La Méridienne. L'adieu nocturne.* (Manchette : La chair s'éveille.)

Somerset Maughan : *L'envoûté*. (Manchette : Les sens impurs d'un satyre unis au génie d'un artiste.) Et dire que c'est là un des plus beaux ouvrages de ce nouveau Maupassant ! Mais pourquoi, diable ! cette manchette et surtout sur la couverture cette femme aux yeux malades qui a l'air de vouloir vous avaler ?

J. Kessel : *Nuits de Prince*. Pauvre Kessel : il n'avait pas voulu cela ! C'est ici surtout que l'on voit les excès dans lesquels on va tomber !

Henri Danion : *Place Maubert. Dans les bas-fonds de Paris.* (Manchette : Les vrais bas-fonds de Paris. Ceux où l'on ne va pas en caravane.)

L'illustré hebdomadaire : *Le Rire.* (Interdit au transport et à la vente par l'Administration des Chemins de fer, Marine, Postes, Télégraphes, Téléphones et Aéronautique), etc. etc.

Veuillez agréer, etc. ADOLPHE LOUSBERG.

Paris, le 30 septembre 1918.

Mon cher Vallette,

Je n'ai rien à répondre à la lettre de Me Lousberg, qui me paraît n'avoir rien compris à la mienne. C'est ainsi qu'il trouve extraordinaire l'idée que le corps social puisse avoir une autre morale que ses membres. C'est pourtant un truisme élémentaire. De même que les intérêts de l'individu sont souvent contraires à ceux de l'Etat, de même la morale de l'individu n'est pas celle de l'Etat. La morale de l'individu, par exemple, lui défend de tuer ; la morale de l'Etat lui permet de faire la guerre. Tout cela est archi-connu. C'est ainsi encore qu'il croit répondre à un de mes arguments en rappelant qu'il y a des lois spéciales qui frappent les crimes et délits. Sans doute, comme il y en a qui répriment certaines manifestations de la débauche. Mais Me Lousberg perd de vue que nous sommes sur le terrain de la censure et qu'il s'agit non des actes eux-mêmes, mais de leur représentation par le livre, l'image ou le théâtre.

Par contre, Me Lousberg produit un document intéressant. C'est une circulaire d'un Procureur du Roi aux libraires, leur signalant « à titre exemplatif » toute une liste d'ouvrages et de périodiques que les différentes juridictions du Royaume ont déclarés contraires aux bonnes mœurs. Ce curieux document répond en partie à une des questions que je posais dans ma réponse au Département de la Justice : Comment procède-t-on ? On voit ici comment on procède. On communique aux libraires une liste de titres prohibés (à la suite de jugements ? c'est ce qui n'est pas dit). Puis on leur déclare : Attention ! cette liste est donnée « à titre exemplatif » et sans que cette énumération soit nullement restrictive. Par conséquent, ne vous croyez pas en sûreté parce que tel ouvrage que vous avez dans votre librairie n'y figure pas. Puis, comme la législation exige que pour qu'il y ait condamnation il y ait dol, c'est-à-dire connaissance et volonté, on ajoute : Ne vous y fiez pas ! Vous ne serez jamais admis à arguer de l'absence de dol. « Il est rappelé aux intéressés qu'ils invoqueraient en vain qu'ils ne lisent pas tous les livres qu'ils vendent ou exposent en vente. Le caractère *obscène* (toujours ce mot qui n'existe pas dans la loi !) des ouvrages se décèle déjà la plupart du temps à la simple lecture des titres ou sous-

titres et de l'intitulé des chapitres, des annonces figurant sur la couverture, au verso ou dans les premières pages ou dernières pages de l'écrit ou par les images y contenues. » Et c'est ainsi qu'on terrorise les libraires, qu'on les change en autant de censeurs éperdus de vertuisme et qu'on les voit, dans leur affolement, en arriver à proscrire d'office des livres comme le mien, où ne figurent ni images, ni intitulés de chapitres, ni table des matières, et où rien, ni dans le titre, ni dans la manchette de la bande, sinon la lecture attentive et de bout en bout du texte, ne saurait leur faire soupçonner qu'ils sont susceptibles de tomber sous le coup des poursuites des Parquets.

C'est bien ce que je pensais : nous sommes dans l'arbitraire et dans l'illégalité jusqu'au cou.

Recevez, etc. LOUIS DUMUR.

§

Le Manneken-Pis condamné à Londres. — Nous rappelions, dans le *Mercure* du 1er octobre, le procès qui fut intenté à Londres à un certain George Messenger, coupable d'avoir vendu des réductions du célèbre petit exhibitionniste de Bruxelles. Le hasard d'une lecture nous fait retrouver l'article qu'Edouard Drumont consacra à cet événement dans la *Libre Parole* du 13 septembre 1894 et qu'il reproduisit dans son livre *De l'or, de la boue, du sang.*

L'article de Drumont donne, d'après le *Petit bleu* de Bruxelles, des extraits de l'interrogatoire, plus complets que ceux que nous avons reproduits. En voici quelques passages :

M. Lane (président de la Police Court, examinant un spécimen de l'objet vendu par George Messenger). — A distance, on dirait une jolie petite statuette (*Rires*). Mais de près !... (*Nouvelle hilarité*). Prévenu, depuis combien de temps vendez-vous cet article ?

Le Prévenu. — Depuis la Noël.

M. Lane. — Elle a bien marché, la vente ?

Le Prévenu. — Pas mal.

M. Lane. — Combien faites-vous payer la statuette ?

Le Prévenu. — Quatre pence (huit sous de ce temps-là) la pièce.

M. Lane. — C'est cher, mais j'en suis très heureux, parce que vos bénéfices vous permettront de payer la forte amende à laquelle je vais vous condamner. (*On rit.*)

Sur quoi, il lui infligea la peine que nous avons indiquée.

Dans les commentaires qu'il donne à ce burlesque procès, Drumont ne manque pas de signaler qu'« à Bruxelles on trouve Manneken-Pis sous toutes les formes : décorant des cachets, reproduit sur des verres à liqueur, ornant des breloques et des bijoux, figurant sur du papier à lettre. Dans les magasins de la rue de l'Etuve, qui se sont fait une spécialité de ces objets, on rencontre toutes sortes d'Anglaises pudi-

bondes accompagnées de misses achetant des collections de Manneken-Pis... »

On comprend, dans ces conditions, que condamné à Londres, George Messenger ait préféré payer l'amende et venir s'installer à Bruxelles, où il a pu tranquillement continuer son commerce. — L. DX.

§

Qui a introduit Tolstoï en France ?

Paris, 5 octobre 1928.

Cher directeur et ami,

Dans le numéro du 15 septembre du *Mercure de France*, M. E. Séménoff publie un article intitulé : « Qui a introduit Léon Tolstoï en France ? » Se référant à une conversation qu'il a eue avec Emile Zola, M. Séménoff affirme que c'est Tourgueneff qui a introduit Tolstoï en France, et qui, avec le concours de Zola et de ses amis, a fait accepter par Hachette la traduction de *Guerre et Paix*. « Voici, conclut Séménoff, un point d'histoire littéraire établi. » Or ce point d'histoire littéraire n'est pas du tout établi, et la mémoire a trahi M. Séménoff ou son illustre interlocuteur.

Quand est paru le premier volume de ma traduction des *Œuvres complètes de Tolstoï*, j'avais reçu de M. Melchior de Vogüé la lettre suivante qui tranche définitivement la question : *Qui a introduit Léon Tolstoï en France* ? Voici cette lettre :

5 Mars.

Je vous remercie, Monsieur, pour l'envoi du premier volume de la traduction des « Œuvres complètes de Tolstoï » Je suivrai avec un vif intérêt cette grande entreprise.

Je vous signale une petite inexactitude dans la préface de M. Burikoff.

La traduction de *Guerre et Paix* par la princesse Irène Puskévitch n'a pas été imprimée à Paris, mais à Pétersbourg, imprimerie du *Journal de St-Pétersbourg*, par les soins de M. Horym de Tranchère. Si je ne me trompe, quatre cents exemplaires furent envoyés en dépôt chez Hachette. L'édition tirée sur ce texte par la maison Hachette ne fut imprimée à Paris qu'en 1884, après de longues sollicitations de ma part et de longues insistances pour qu'il n'y eût point de nouvelles suppressions dans l'œuvre que l'on voulait éditer au début dans un seul volume.

Agréez, etc. M. DE VOGÜÉ.

Voici un point d'histoire littéraire établi.

Votre cordialement dévoué.

W. BIENSTOCK.

§

Une lettre de M. Albert Mockel.

Rueil Malmaison, 4 septembre.

Mon cher ami,

Au dernier *Mercure* (1er septembre), Georges Marlow me fait l'honneur d'une notice assez développée sur l'édition nouvelle de *Clartés*, donnée à Bruxelles par la Librairie de l'Oiseau bleu. Pour parler de mes vers, le lumineux poète d'*Hélène* a des délicatesses fraternelles, mais il me permettra de relever dans son texte une petite erreur de chronologie.

Parmi les « échos » dont retentissent, selon lui, les poèmes de *Clartés*, on ne tarde pas, dit-il, « à reconnaître ceux des *Entrevisions* et de la *Chanson d'Eve* ». Et le critique insiste. Charles van Lerberghe et Albert Mockel diffèrent profondément par la sensibilité ; l'un est peintre, l'autre est musicien. Cependant « ils usent du même vocabulaire au point de s'emprunter des symboles, des épithètes et des images ».

A quels emprunts Georges Marlow fait-il allusion ? Je ne sais. Quant à la réciproque influence qu'il constate, je la reconnais volontiers. Celle que van Lerberghe eut certainement sur moi, je l'ai moi-même signalée dans mon étude sur ses œuvres. Celle que j'ai pu avoir sur lui, lui-même l'a proclamée aussi, trop généreusement peut-être, et en particulier à propos de *la Chanson d'Eve*. Malgré le désaccord assez fréquent de nos jugements, nous étions « frères en poésie », ainsi qu'il le disait, et une certaine communauté spirituelle nous semblait belle et juste.

Mais dans les poèmes de *Clartés*, édités par le *Mercure* en 1901, — et publiés, presque tous, bien avant cette date, — comment y aurait-il des échos de la *Chanson d'Eve*, éditée trois ans plus tard ? En 1901, l'auteur de ce précieux chef-d'œuvre n'en avait pas écrit deux cents vers.

Au surplus, si mes *Clartés* n'ont pas imité une *Chanson d'Eve* qui n'existait pas encore, il ne serait pas moins absurde de chercher dans celle-ci une imitation de *Clartés*. Disons même que ce le serait davantage. Charles van Lerberghe, c'est le génie dans la grâce. Et le génie n'obéit qu'à lui-même et aux dieux.

Affectueusement à vous, ALBERT MOCKEL.

§

Sainte-Beuve et Adèle Hugo.

Mon cher Vallette,

Notre ami Georges Batault, dans sa chronique du *Mercure* (Les Journaux) du 15 septembre, cite, sans la discuter, sur les relations intimes

de Madame Victor-Hugo et de Sainte-Beuve, une appréciation de Léon Daudet, lequel, parlant de « crise de hargne et de coup de sens », ajoute en coup de marteau : « Le fait est indéniable ».

Bien qu'il soit toujours un peu ridicule de prendre la défense d'une vertu féminine (comment êtes-vous si sûr de ces choses-là ? disait une grande dame du XVIIIe siècle à son mari), je crois bon de rappeler que les personnes qui ont étudié de près cette question n'ont jamais estimé que Sainte-Beuve avait été l'amant, au sens actuel du mot, d'Adèle Hugo. Il a seulement été son amant au sens ancien de soupirant, et son tort, son très vilain tort a été de laisser entendre, et même de pousser à entendre qu'il avait été son possesseur complet.

Le mot « crise de sens » est d'ailleurs tout à fait invraisemblable pour une dame de tempérament plutôt froid, fatiguée par de nombreuses couches se suivant de près, et dont la fatigue explique justement la façon dont son puissant et insatiable mari cherchait fortune ailleurs, et le mot « crise de hargne » paraît du coup inexact aussi, car Mme Hugo semble s'être magnanimement résignée, du moment qu'elle ne pouvait plus satisfaire son mari, à le laisser satisfaire par cette ardente Juliette Drouet ; en fermant les yeux sur leurs ébats de titans, elle a agi en bonne mère et bonne épouse chrétienne. N'a-t-elle pas été un peu loin en acceptant d'assister à tel banquet offert à Victor Hugo, elle assise à sa droite et Juliette à sa gauche, c'est possible. mais cela ne regarde qu'elle et ne prouve nullement qu'elle avait quelque chose à se faire pardonner.

A-t-elle eu de l'amitié pour Sainte-Beuve ? Assurément, mais dans l'ordre licite et même louable. Sainte-Beuve avait joué auprès d'elle de son incrédulité douloureuse et de son désir de revenir à la foi chrétienne. Adèle, par dévouement, avait cherché à faciliter cette conversion, et une amitié très profonde, mais très pure, avait pu en naître, comme il arrive souvent entre apôtre et catéchumène ; de là le ton des lettres de cette pieuse personne et les visites qu'elle a continué à faire à Sainte-Beuve même après les éclats de colère justifiés, mais un peu théâtraux, de son mari ; tout cela ne prouve rien non plus contre elle.

A ce propos, il convient de noter que, sauf erreur, nous n'avons pas les lettres originales d'Adèle, mais des copies faites de la main de Sainte-Beuve, et, connaissant l'homme comme nous le connaissons, nous pouvons nous demander si ces copies n'ont pas été tripatouillées. On publierait une de ces lettres mettant tous les points sur tous les i que je garderais mes doutes, à moins que le document ne fût un original d'une authenticité indiscutable.

Sainte-Beuve, enfin, a tout insinué, mais n'a rien affirmé. Il a parlé d'amour (ce qui peut se comprendre d'après ce qui a été dit plus haut), mais non de possession, et dans son roman *Volupté*, qui est sa pro-

pre histoire, le héros Amaury n'arrive pas à ses fins. On peut donc conclure que Sainte-Beuve, mettons à notre tour les points sur les i, n'a jamais couché avec Madame Victor Hugo.

Tout ceci est d'ailleurs sans grande importance, ni en littérature, ni en psychologie, ni même en morale, car vraiment la femme d'un homme comme ce terrible jouteur égoïste et tyrannique avait le droit d'avoir une liaison extra-conjugale ; mais Adèle Hugo n'aurait pas été de cet avis et aurait considéré un amour adultère comme un très gros péché. Il convient donc de ne pas contrister son âme, même dans le sein de Dieu où elle habite, comme dirait Renan, et de ne pas articuler contre elle ce qu'elle aurait le droit à son tour de considérer comme une odieuse calomnie. M. Léon Daudet a trop de loyauté d'esprit pour tenir cet article. Qu'il le laisse à d'autres autour de lui.

Veuillez agréer, etc. HENRI MAZEL.

§

Le chapitre du plagiat. — Au cours des vacances, le hasard m'a mis entre les mains un ouvrage d'enseignement non dénué d'intérêt. Quoiqu'il ait un siècle d'existence, maints de nos contemporains, par ce temps de crise des humanités et d'autres choses, pourraient le consulter avec profit. *Le Guide des humanités ou premiers principes de goût...* par l'abbé Tuet, nouvelle édition (Lyon, M. P. Rusand, Paris, Librairie ecclésiastique, 1822), contient en son chapitre VI (*Manière d'imiter les pensées d'autrui*) qui m'est le premier tombé sous les yeux, quatre pages sur le *plagiat*. Et voici ce qu'en dit notre auteur :

Chapitre VI. *Manière d'imiter les pensées d'autrui.*

I. *Du Plagiat.* — Chez les Romains, ceux qui volaient des enfants pour les vendre portaient le nom de *plagiaires*, et cela, parce qu'on les punissait du fouet quand ils étaient découverts, *plagis damnabantur*. Par analogie de conduite et de punition, on qualifie de ce nom, en littérature, celui qui donne pour sienne une pensée, un morceau, même un ouvrage dont il n'est pas le père. Piller ainsi un écrivain, c'est bien voler les enfants d'autrui ; aussi le coupable expie-t-il souvent son larcin sous le fouet de la critique.

Il faut avoir déposé toute pudeur, pour donner sous son nom un ouvrage étranger. Ce n'est pas de cette piraterie grossière qu'il est ici question. Le plagiat dont nous parlons consiste à copier non seulement la pensée, mais encore son tour et ses expressions. Celui-ci est plus commun et moins révoltant, soit parce qu'un petit larcin pèse moins sur la conscience qu'un vol considérable, soit plutôt parce que souvent on est voleur sans s'en douter. Exemple :

Mariana, qui a écrit en latin l'histoire d'Espagne, dit que « dans presque « tous les différends qui divisent les princes, le plus puissant semble avoir « tort, quelque fondés que soient ses droits : *ferè in omni certamine, qui po- « tentior est, quamvis optimo jure nitatur, injuriam tamen facere videtur..*

Cette phrase est un plagiat manifeste ; on y retrouve la pensée, le même tour, et à quelque différence près, les mêmes expressions que dans ce passage de Salluste : *in omni certamine, qui opulentior est, etiamsi accipit injuriam, tamen, quia plus potest, facere videtur...* Bell. Jug.

Remarque première. Ce plagiat, interdit en prose, l'est encore plus en poésie... etc.

Ici une note précise :

Un écolier ne doit pas prendre pour lui cette défense, quant à ses compositions, en prose. Il peut copier sans scrupule une phrase de Cicéron, de Tite-Live, etc., toutes les fois que l'occasion s'en présente ; mais ce privilège est refusé à un auteur, à moins qu'il ne cite la source où il l'a puisé.

Remarque seconde. On peut cependant copier un vers entier d'un poète, quand on lui donne un sens différent. Cela fait une allusion qui charme l'esprit du lecteur.

On voit par ces lignes ce que notre auteur pensait du plagiat et des plagiaires. Pour l'imitation, qui « consiste, dit-il plus loin, à prendre sa pensée, ou à présenter sa pensée, sans copier ni le tour ni l'expression, elle n'a rien que de louable ». Il y applaudit même, lorsqu'un auteur « puise dans un autre idiome que celui où il écrit. C'est rendre service à sa nation que d'enrichir la littérature des dépouilles étrangères; mais pour que ces larcins soient applaudis, il faut y mettre, comme dans le vol à Sparte, autant de finesse que d'aisance ».

L'abbé Tuet eût donc absout un Anatole France et en général tous les littérateurs, romanciers ou poètes : mais probablement eût-il été plus sévère pour nos biographes-romanciers. L'exemple qu'il donne l'indique nettement. Il est vrai que, depuis un siècle, tant de choses ont changé... — J. G. P.

§

Le Sottisier universel.

Ah ! la langue flamande ! quelle puissance ! C'est âpre comme le brouillard d'hiver ! Brutal comme un ciel tourmenté ! Hérissé comme une vague un jour d'équinoxe ! Rugueux comme la terre après le labour ! Verhaeren était un rude ouvrier, qui sut bien la dompter. — GERMAINE ACREMANT, *Le Carnaval d'Eté*, Paris, Plon, 1928, p. 91.

D'autre part, la communauté doit pourvoir au logement des officiers généraux de passage ou de service à Brest et satisfaire à leurs exigences. C'est ainsi que le maréchal d'Estrées refuse, en 1701, d'habiter une maison qu'il avait occupée en 1617, parce qu'elle était humide et qu'il s'enrhumait facilement. — *Journal des Débats*, 19 septembre.

Le jeu du diable de Gil Blas, qui enlevait les toits des maisons pour voir ce qui s'y passe, ne m'avait jamais tenté. — *L'Echo de Paris*, 25 septembre.

Ces examens ont prouvé une fois de plus la valeur de l'enseignement préparatoire donné aux écoles annexes de médecine navale de Brest, de Rochefort et de Toulon. Ces écoles avaient présenté dans la ligne médicale 151 candidats.

98 ont été reçus, dans les 25 premiers. — *Journal des Débats*, 24 septembre.

Je ne veux pas mourir encore. Ainsi parlait Myrto, la jeune Tarentine. — *L'Homme libre*, 25 septembre.

Le mois dernier, grand émoi à l'observatoire de Kelburm et dans la région ! Le sismographe — c'est l'instrument qui prédit les tremblements de terre — le sismographe se met à vibrer d'une façon inusitée — *La Dépêche* (de Toulouse), 9 septembre.

M. Doumergue tendit ses mains à M. Poincaré, les prit et les serra avec effusion. — *Cyrano*, 29 juillet.

On a pu relever avec plaisir dans la dernière promotion du ministère de la Marine celle du capitaine de vaisseau Castex au grade de vice-amiral. — *Panurge*, 17 août.

Une foule compacte autant qu'enthousiaste s'écrasait samedi dernier sur les quais de la gare d'Orsay... Elle attendait l'arrivée de notre compatriote Assolent qui venait de tenter le raid Marseille-Paris en chemin de fer. — *Le Canard enchaîné*, 12 septembre.

Et c'est pourquoi il a fini par laisser à l'archevêque de Strasbourg les mains libres. — *Aux Ecoutes*, 15 septembre.

De ces trois cimetières, celui qui porte le nom de cimetière Montmartre est le plus connu. Le pont Caulaincourt le chevauche, et, de là, on l'aperçoit sans horreur. De vieilles familles y ont des caveaux, ce qui fait que son seuil est franchi presque chaque jour par des cortèges endeuillés. Nous n'en parlerons pas, quoique de nombreuses personnalités y reposent, comme Guy de Maupassant. — *Paris-Midi*, 31 août.

Trouvé une paire gants de peau d'homme, à la cathédrale. — *La Tribune de l'Aube*, 19 août.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France. Marc Texier.